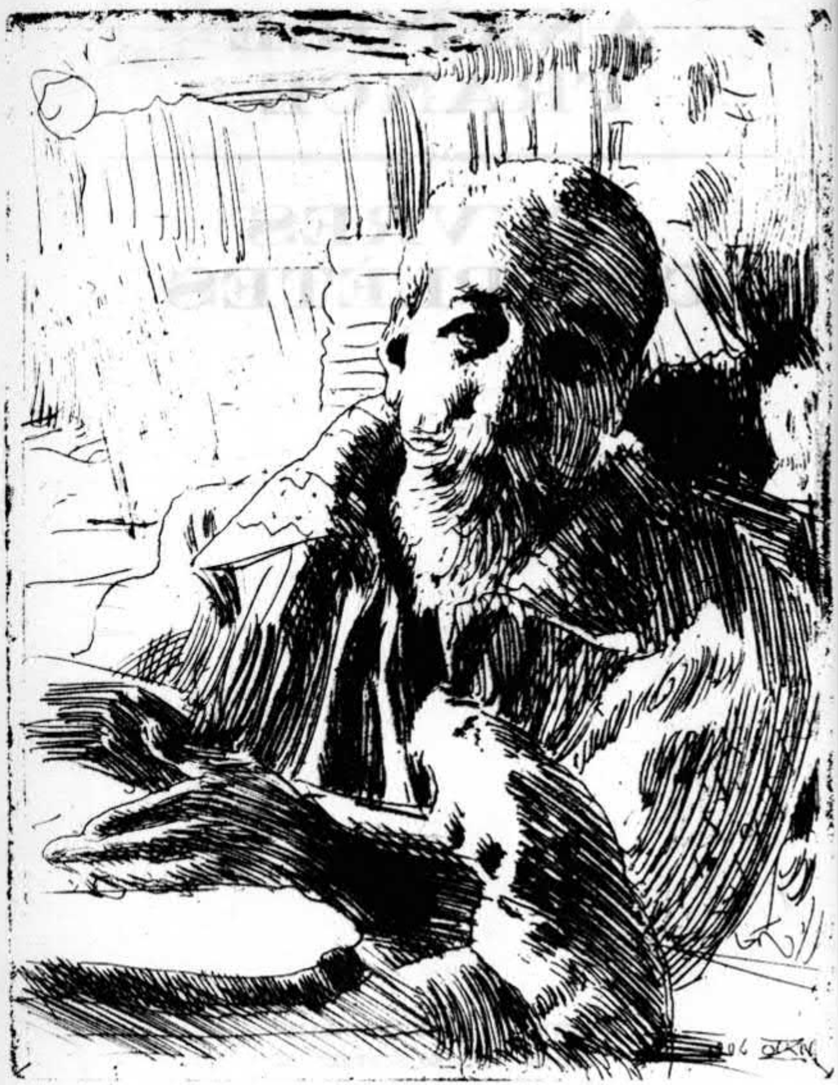
Une collection distribuée par le Cercle du Bibliophile

ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



LA RÔTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

LES OPINIONS DE JÉRÔME COIGNARD

ILLUSTRATIONS DE ROLAND TOPOR

Distribué par le
CERCLE DU BIBLIOPHILE

Frontispice de Zorn

© Calmann-Lévy, Paris
Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S.

Illustrations et bibliographie
© Edito-Service S.A., Genève

16 055 (096) 04 R

LA RÔTISSERIE
DE LA REINE
PÉDAUQUE

LE MANUSCRIT ORIGINAL, D'UNE BELLE ÉCRITURE DU XVIIIe SIÈCLE, PORTE EN SOUS-TITRE : VIE ET OPINIONS DE M. L'ABBÉ JÉRÔME COIGNARD. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

J'AI dessein de rapporter les rencontres singulières de ma vie. Il y en a de belles et d'étranges. En les remémorant, je doute moi-même si je n'ai pas rêvé. J'ai connu un cabbaliste gascon dont je ne puis dire qu'il était sage, car il périt malheureusement, mais qui me tint, une nuit, dans l'île aux Cygnes, des discours sublimes que j'ai eu le bonheur de retenir et le soin de mettre par écrit. Ces discours avaient trait à la magie et aux sciences occultes, dont on est aujourd'hui fort entêté. On ne parle que de Rose-Croix[1]. Au reste, je ne me flatte pas de tirer grand honneur de ces révélations. Les uns diront que j'ai tout inventé et que ce n'est pas la vraie doctrine ; les autres que je n'ai dit que ce que tout le monde savait. J'avoue que je ne suis pas très instruit dans la cabbale, mon maître ayant péri au début de mon initiation. Mais le peu que j'ai appris de son art me fait véhémentement soupçonner que tout en est illusion, abus et vanité. Il suffit, d'ailleurs, que la magie soit contraire à la religion pour que je la repousse de toutes mes forces. Néanmoins, je crois devoir m'expliquer sur un point de cette fausse science, pour qu'on ne m'y juge pas plus ignorant encore que je ne le suis. Je sais que les cabbalistes pensent généralement que les Sylphes, les Salamandres, les Elfes, les Gnomes et les Gnomides naissent avec une âme périssable comme leur corps et qu'ils acquièrent l'immortalité par leur commerce avec les mages[1]. Mon cabbaliste enseignait, au contraire, que la vie éternelle n'est le partage d'aucune créature, soit terrestre, soit aérienne. J'ai suivi son sentiment sans prétendre m'en faire juge.

---

[1] Ceci fut écrit dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. *(Note de l'éditeur.)*

Il avait coutume de dire que les Elfes tuent ceux qui révèlent leurs mystères et il attribuait à la vengeance de ces esprits la mort de M. l'abbé Coignard, qui fut assassiné sur la route de Lyon. Mais je sais bien que cette mort, à jamais déplorable, eut une cause plus naturelle. Je parlerai librement des Génies de l'air et du feu. Il faut savoir courir quelques risques dans la vie, et celui des Elfes est extrêmement petit.

J'ai recueilli avec zèle les propos de mon bon maître, M. l'abbé Jérôme Coignard, qui périt comme je viens de le dire. C'était un homme plein de science et de piété. S'il avait eu l'âme moins inquiète, il aurait égalé en vertu M. l'abbé Rollin, qu'il surpassait de beaucoup par l'étendue du savoir et la profondeur de l'intelligence. Il eut du moins, dans les agitations d'une vie troublée, l'avantage sur M. Rollin de ne point tomber dans le jansénisme. Car la solidité de son esprit ne se laissait point ébranler par la violence des doctrines téméraires, et je puis attester devant Dieu la pureté de sa foi. Il avait une grande connaissance du monde, acquise dans la fréquentation de toutes sortes de compagnies. Cette expérience l'aurait beaucoup servi

---

[1] Cette opinion est soutenue notamment dans un petit livre de l'abbé Montfaucon de Villars: *Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes et mystérieuses suivant les principes des anciens mages ou sages cabbalistes*. Il y en a plusieurs éditions. Je me contenterai de signaler celle d'Amsterdam (*chez Jacques Le Jeune*, 1700, in-18, figures). Elle contient une seconde partie, qui n'est pas dans l'édition originale. *(Note de l'éditeur.)*

dans les histoires romaines qu'il eût sans doute composées, à l'exemple de M. Rollin, si le loisir et le temps ne lui eussent fait défaut, et si sa vie eût été mieux assortie à son génie. Ce que je rapporterai d'un si excellent homme fera l'ornement de ces mémoires. Et, comme Aulu-Gelle, qui conféra les plus beaux endroits des philosophes en ses *Nuits attiques,* comme Apulée, qui mit dans sa *Métamorphose* les meilleures fables des Grecs, je me donne un travail d'abeille et je veux recueillir un miel exquis. Je ne saurais néanmoins me flatter au point de me croire l'émule de ces deux grands auteurs, puisque c'est uniquement dans les propres souvenirs de ma vie, et non dans d'abondantes lectures, que je puise toutes mes richesses. Ce que je fournis de mon propre fonds c'est la bonne foi. Si jamais quelque curieux lit mes mémoires, il reconnaîtra qu'une âme candide pouvait seule s'exprimer dans un langage si simple et si uni. J'ai toujours passé pour très naïf dans les compagnies où j'ai vécu. Cet écrit ne peut que continuer cette opinion après ma mort.

J'AI nom Elme-Laurent-Jacques Ménétrier. Mon père, Léonard Ménétrier, était rôtisseur rue Saint-Jacques à l'enseigne de la *Reine Pédauque*, qui, comme on sait, avait les pieds palmés à la façon des oies et des canards.

Son auvent s'élevait vis-à-vis de Saint-Benoît-le-Bétourné, entre madame Gilles, mercière *aux Trois-Pucelles*, et M. Blaizot, libraire *à l'Image Sainte-Catherine*, non loin du *Petit-Bacchus*, dont la grille, ornée de pampres, faisait le coin de la rue des Cordiers. Il m'aimait beaucoup et, quand, après souper, j'étais couché dans mon petit lit, il me prenait la main, soulevait l'un après l'autre mes doigts, en commençant par le pouce, et disait :

— Celui-là l'a tué, celui-là l'a plumé, celui-là l'a fricassé, celui-là l'a mangé. Et le petit Riquiqui, qui n'a rien du tout.

» Sauce, sauce, sauce, ajoutait-il en me chatouillant, avec le bout de mon petit doigt, le creux de la main. »

Et il riait très fort. Je riais aussi en m'endormant, et ma mère affirmait que le sourire restait encore sur mes lèvres le lendemain matin.

Mon père était bon rôtisseur et craignait Dieu. C'est pourquoi il portait, aux jours de fête, la bannière des rôtisseurs, sur laquelle un beau saint Laurent était brodé

avec son gril et une palme d'or. Il avait coutume de me dire :

— Jacquot, ta mère est une sainte et digne femme.

C'est un propos qu'il se plaisait à répéter. Et il est vrai que ma mère allait tous les dimanches à l'église avec un livre imprimé en grosses lettres. Car elle savait mal lire le petit caractère qui, disait-elle, lui tirait les yeux hors de la tête. Mon père passait, chaque soir, une heure ou deux au cabaret du *Petit-Bacchus*, que fréquentaient Jeannette la vielleuse et Catherine la dentellière. Et, chaque fois qu'il en revenait un peu plus tard que de coutume, il disait d'une voix attendrie en mettant son bonnet de coton :

— Barbe, dormez en paix. Je le disais tantôt encore au coutelier boiteux : Vous êtes une sainte et digne femme.

J'avais six ans, quand, un jour, rajustant son tablier, ce qui était en lui signe de résolution, il me parla de la sorte :

— Miraut, notre bon chien, a tourné ma broche pendant quatorze ans. Je n'ai pas de reproche à lui faire. C'est un bon serviteur qui ne m'a jamais volé le moindre morceau de dinde ni d'oie. Il se contentait pour prix de sa peine de lécher la rôtissoire. Mais il se fait vieux. Sa patte devient raide, il n'y voit goutte et ne vaut plus rien pour tourner la manivelle. Jacquot, c'est à toi, mon fils, de prendre sa place. Avec de la réflexion et quelque usage, tu y réussiras sans faute aussi bien que lui.

Miraut écoutait ces paroles et secouait la queue en signe d'approbation. Mon père poursuivit :

— Donc, assis sur cet escabeau, tu tourneras la broche. Cependant, afin de te former l'esprit, tu repasseras ta Croix de Dieu, et, quand, par la suite, tu sauras lire toutes les lettres moulées, tu apprendras par cœur quelque livre de grammaire ou de morale ou encore les belles maximes de l'Ancien et Nouveau Testament. Car la connaissance de Dieu et la distinction du bien et du mal sont nécessaires même dans un état mécanique, de petit renom sans doute, mais honnête comme est le mien, qui fut celui de mon père et qui sera le tien, s'il plaît à Dieu.

A compter de ce jour, assis du matin au soir, au coin de la cheminée, je tournai la broche, ma Croix de Dieu ouverte sur mes genoux. Un bon capucin, qui venait, avec son sac, quêter chez mon père, m'aidait à épeler. Il le faisait d'autant plus volontiers que mon père, qui estimait le savoir, lui payait ses leçons d'un beau morceau de dinde et d'un grand verre de vin, tant qu'enfin le petit frère, voyant que je formais assez bien les syllabes et les mots, m'apporta une belle Vie de sainte Marguerite, où il m'enseigna à lire couramment.

Un jour, ayant posé, comme de coutume, sa besace sur le comptoir, il vint s'asseoir près de moi, et, chauffant ses pieds nus dans la cendre du foyer, il me fit dire pour la centième fois :

Pucelle sage, nette et fine,
Aide des femmes en gésine,
Ayez pitié de nous.

A ce moment, un homme d'une taille épaisse et pourtant assez noble, vêtu de l'habit ecclésiastique, entra dans la rôtisserie et cria d'une voix ample :

— Holà! l'hôte, servez-moi un bon morceau.

Il paraissait, sous ses cheveux gris, dans le plein de l'âge et de la force. Sa bouche était riante et ses yeux vifs. Ses joues un peu lourdes et ses trois mentons descendaient majestueusement sur un rabat, devenu par sympathie aussi gras que le cou qui s'y répandait.

Mon père, courtois par profession, tira son bonnet et dit en s'inclinant :

— Si Votre Révérence veut se chauffer un moment à mon feu, je lui servirai ce qu'elle désire.

Sans se faire prier davantage, l'abbé prit place devant la cheminée à côté du capucin.

Entendant le bon frère qui lisait :

Pucelle sage, nette et fine,
Aide des femmes en gésine...

il frappa dans ses mains et dit :

— Oh! l'oiseau rare! l'homme unique! Un capucin qui sait lire! Eh! petit frère, comment vous nommez-vous?

— Frère Ange, capucin indigne, répondit mon maître.

Ma mère, qui de la chambre haute entendit des voix, descendit dans la boutique, attirée par la curiosité.

L'abbé la salua avec une politesse déjà familière et lui dit :

— Voilà qui est admirable, madame : Frère Ange est capucin et il sait lire!

— Il sait même lire toutes les écritures, répondit ma mère.

Et, s'approchant du frère, elle reconnut l'oraison de sainte Marguerite à l'image qui représentait la vierge martyre, un goupillon à la main.

— Cette prière, ajouta-t-elle, est difficile à lire, parce que les mots en sont tout petits et à peine séparés. Par bonheur, il suffit, dans les douleurs, de se l'appliquer comme un emplâtre à l'endroit où l'on ressent le plus de mal, et elle opère de la sorte aussi bien et mieux même que si on la récitait. J'en ai fait l'épreuve, monsieur, lors de la naissance de mon fils Jacquot, ici présent.

— N'en doutez point, ma bonne dame, répondit frère

Ange : L'oraison de sainte Marguerite est souveraine pour ce que vous dites, à la condition expresse de faire l'aumône aux capucins.

Sur ces mots, frère Ange vida le gobelet que ma mère lui avait rempli jusqu'au bord, jeta sa besace sur son épaule et s'en alla du côté du *Petit-Bacchus*.

Mon père servit un quartier de volaille à l'abbé, qui, tirant de sa poche un morceau de pain, un flacon de vin et un couteau dont le manche de cuivre représentait le feu roi en empereur romain sur une colonne antique, commença de souper.

Mais, à peine avait-il mis le premier morceau dans sa bouche, qu'il se tourna vers mon père et lui demanda du sel, surpris qu'on ne lui eût point d'abord présenté la salière.

— Ainsi, dit-il, en usaient les anciens. Ils offraient le sel en signe d'hospitalité. Ils plaçaient aussi des salières dans les temples, sur la nappe des dieux.

Mon père lui présenta du sel gris dans le sabot qui était accroché à la cheminée. L'abbé en prit à sa convenance et dit :

— Les anciens considéraient le sel comme l'assaisonnement nécessaire de tous les repas et ils le tenaient en telle estime qu'ils appelaient sel, par métaphore, les traits d'esprit qui donnent de la saveur au discours.

— Ah! dit mon père, en quelque estime que vos anciens l'aient tenu, la gabelle aujourd'hui le met encore à plus haut prix.

Ma mère, qui écoutait en tricotant un bas de laine, fut contente de placer son mot.

— Il faut croire, dit-elle, que le sel est une bonne chose, puisque le prêtre en met un grain sur la langue des enfants qu'on tient sur les fonts du baptême. Quand mon Jacquot sentit ce sel sur sa langue, il fit la grimace, car, tout petit qu'il était, il avait déjà de l'esprit. Je parle, monsieur l'abbé, de mon fils Jacques, ici présent.

L'abbé me regarda et dit :

— C'est maintenant un grand garçon. La modestie est peinte sur son visage, et il lit attentivement la Vie de sainte Marguerite.

— Oh! reprit ma mère, il lit aussi l'oraison pour les engelures et la prière de saint Hubert, que frère Ange lui a données, et l'histoire de celui qui a été dévoré, au faubourg Saint-Marcel, par plusieurs diables, pour avoir blasphémé le saint nom de Dieu.

Mon père me regarda avec admiration, puis il coula dans l'oreille de l'abbé que j'apprenais tout ce que je voulais, par une facilité native et naturelle.

— Aussi donc, répliqua l'abbé, le faut-il former aux bonnes lettres, qui sont l'honneur de l'homme, la consolation de la vie et le remède à tous les maux, même à ceux de l'amour, ainsi que l'affirme le poète Théocrite.

— Tout rôtisseur que je suis, répondit mon père, j'estime le savoir et je veux bien croire qu'il est, comme dit Votre Grâce, un remède à l'amour. Mais je ne crois pas qu'il soit un remède à la faim.

— Il n'y est peut-être pas un onguent souverain, répondit l'abbé; mais il y porte quelque soulagement à la manière d'un baume très doux, quoique imparfait.

Comme il parlait ainsi, Catherine la dentellière parut au seuil, le bonnet sur l'oreille et son fichu très chiffonné. A sa vue, ma mère fronça le sourcil et laissa tomber trois mailles de son tricot.

— Monsieur Ménétrier, dit Catherine à mon père, venez dire un mot aux sergents du guet. Si vous ne le faites, ils conduiront sans faute frère Ange en prison. Le bon frère est entré tantôt au *Petit-Bacchus*, où il a bu deux ou trois pots qu'il n'a point payés, de peur, disait-il, de manquer à la règle de saint François. Mais le pis de l'affaire est que, me voyant sous la tonnelle en compagnie, il s'approcha de moi pour m'apprendre certaine oraison nouvelle. Je lui dis que ce n'était pas le moment, et, comme il devenait pressant, le coutelier boiteux, qui se trouvait tout à côté de moi, le tira très fort par la barbe. Alors, frère Ange se jeta sur le coutelier, qui roula à terre, emportant la table et les brocs. Le cabaretier accourut au bruit et, voyant la table culbutée, le vin répandu et frère Ange, un pied sur la tête du coutelier, brandissant un escabeau dont il frappait tous ceux qui l'approchaient, ce méchant hôte jura comme un diable et s'en fut appeler la garde. Monsieur Ménétrier, venez sans tarder, venez tirer le petit frère de la main des sergents. C'est un saint homme et il est excusable dans cette affaire.

Mon père était enclin à faire plaisir à Catherine. Mais cette fois les paroles de la dentellière n'eurent point l'effet qu'elle en attendait. Il répondit net qu'il ne trouvait pas d'excuse à ce capucin et qu'il lui souhaitait une bonne pénitence au pain et à l'eau, au plus noir cul de basse-fosse du couvent dont il était l'opprobre et la honte.

Il s'échauffait en parlant :

— Un ivrogne et un débauché à qui je donne tous les jours du bon vin et de bons morceaux et qui s'en va au cabaret lutiner des guilledines assez abandonnées pour préférer la société d'un coutelier ambulant et d'un capucin à celle des honnêtes marchands jurés du quartier! Fi! Fi!

Il s'arrêta court à cet endroit de ses invectives et regarda à la dérobée ma mère qui, debout et droite contre l'escalier, poussait à petits coups secs l'aiguille à tricoter.

Catherine, surprise par ce mauvais accueil, dit sèchement :

— Ainsi, vous ne voulez pas dire une bonne parole au cabaretier et aux sergents?

— Je leur dirai, si vous voulez, qu'ils emmènent le coutelier avec le capucin.

— Mais, fit-elle en riant, le coutelier est votre ami.

— Moins mon ami que le vôtre, dit mon père irrité. Un gueux qui tire la bricole et va clochant!

— Oh! pour cela, s'écria-t-elle, c'est bien vrai qu'il cloche. Il cloche, il cloche, il cloche!

Et elle sortit de la rôtisserie, en éclatant de rire.

Mon père, se tournant alors vers l'abbé, qui grattait un os avec son couteau :

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Grâce : chaque leçon de lecture et d'écriture que ce capucin donne à mon enfant, je la paie d'un gobelet de vin et d'un fin morceau, lièvre, lapin, oie, voire geline ou chapon. C'est un ivrogne et un débauché!

— N'en doutez point, répondit l'abbé.

— Mais, s'il ose jamais mettre le pied sur mon seuil, je le chasserai à grands coups de balai.

— Ce sera bien fait, dit l'abbé. Ce capucin est un âne, et il enseignait à votre fils bien moins à parler qu'à braire. Vous ferez sagement de jeter au feu cette Vie de sainte Marguerite, cette prière pour les engelures et cette histoire de loup-garou, dont le frocard empoisonnait l'esprit de votre fils. Au prix où frère Ange donnait ses leçons, je donnerai les miennes; j'enseignerai à cet enfant le latin et le grec, et même le français, que Voiture et Balzac ont porté à sa perfection. Ainsi, par une fortune doublement singulière et favorable, ce Jacquot

Tournebroche deviendra savant et je mangerai tous les jours.

— Topez là ! dit mon père. Barbe, apportez deux gobelets. Il n'y a point d'affaire conclue quand les parties n'ont pas trinqué en signe d'accord. Nous boirons ici. Je ne veux de ma vie remettre le pied au *Petit-Bacchus*, tant ce coutelier et ce moine m'inspirent d'éloignement.

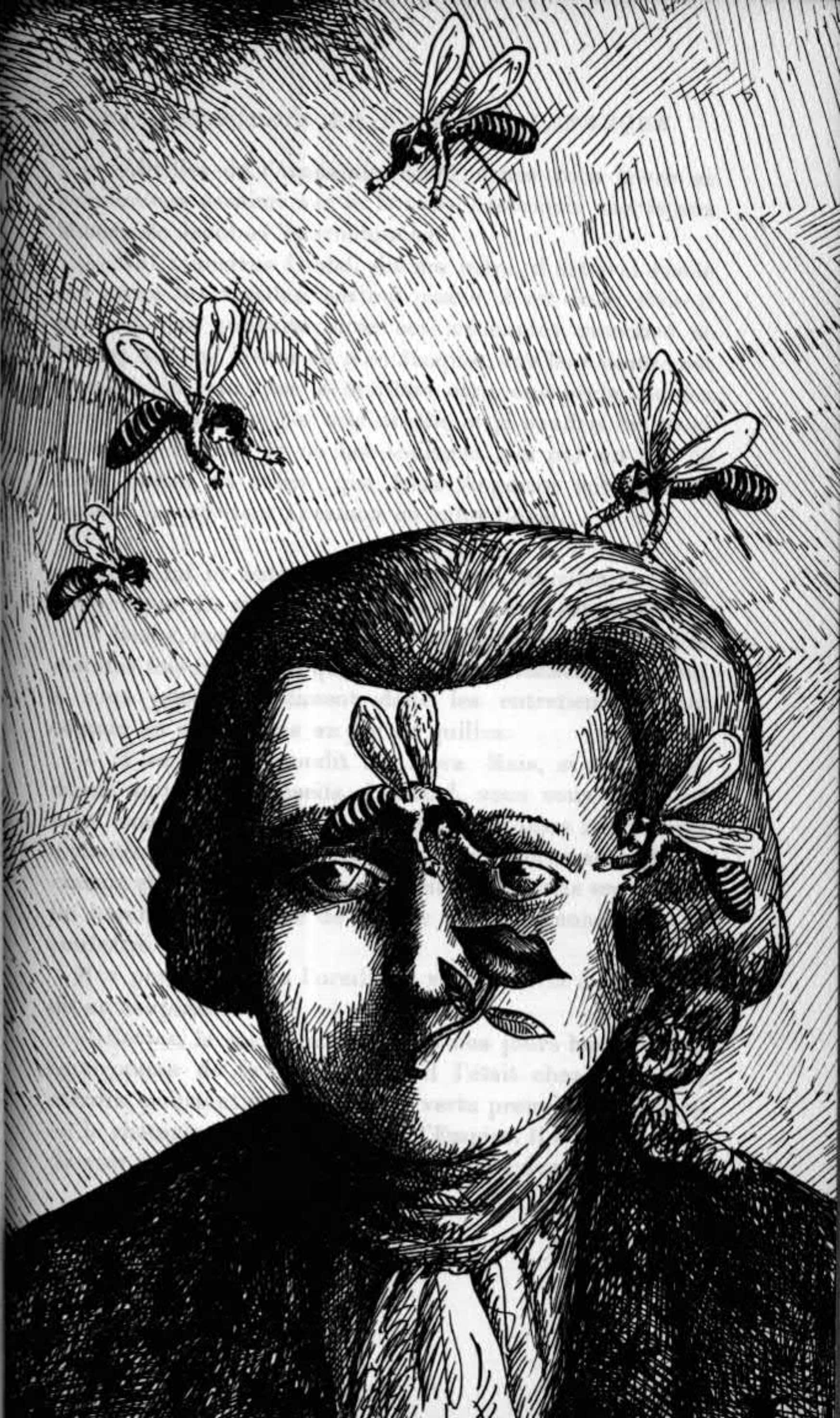
L'abbé se leva, et, les mains posées sur le dossier de sa chaise, dit d'un ton lent et grave :

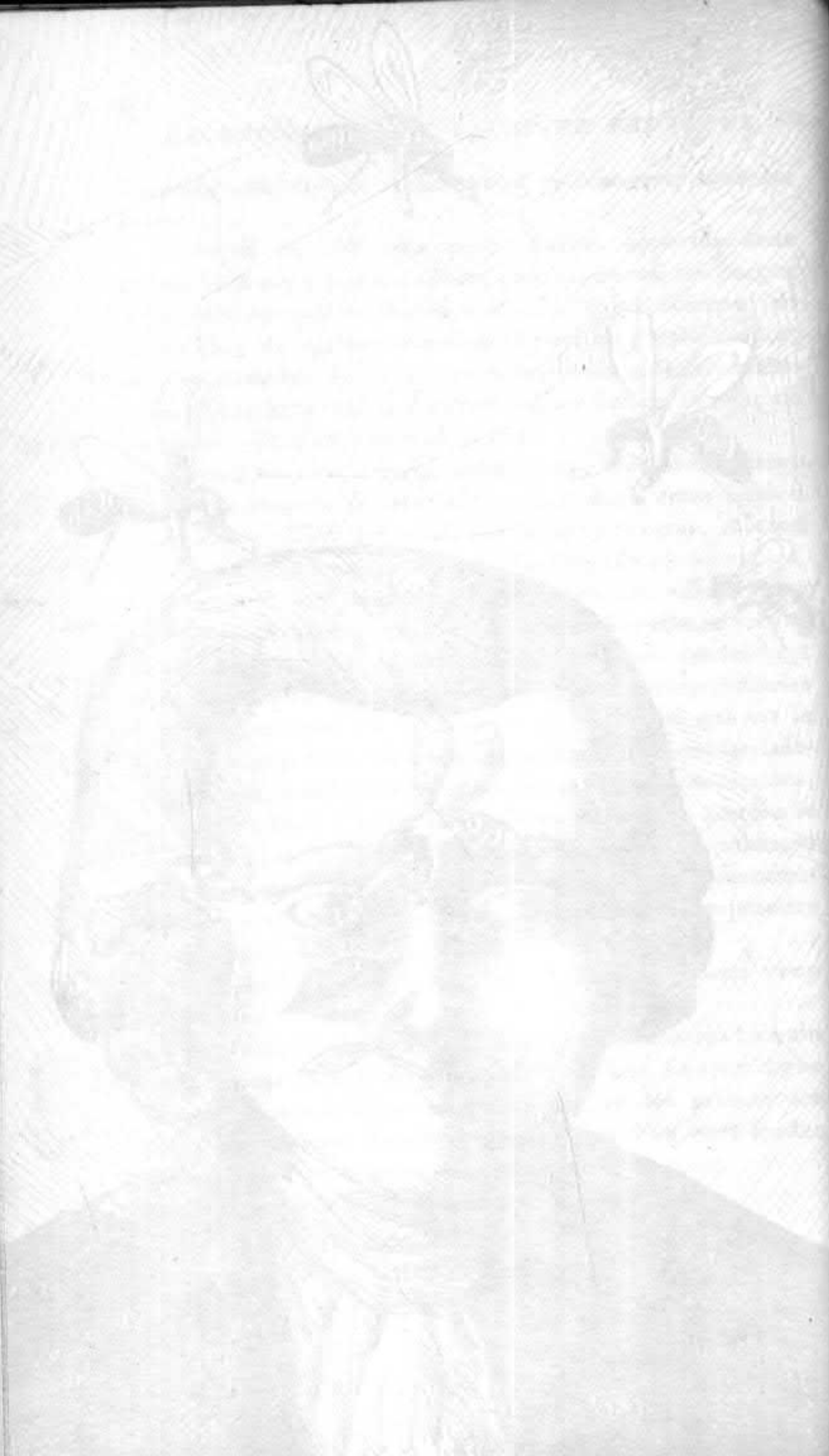
— Avant tout, je remercie Dieu, créateur et conservateur de toutes choses, de m'avoir conduit dans cette maison nourricière. C'est lui seul qui nous gouverne, et nous devons reconnaître sa providence dans les affaires humaines, encore qu'il soit téméraire et parfois incongru de l'y suivre de trop près. Car, étant universelle, elle se trouve dans toutes sortes de rencontres, sublimes assurément pour la conduite que Dieu y tient, mais obscènes ou ridicules pour la part que les hommes y prennent, et qui est le seul endroit par où elles nous apparaissent. Aussi ne faut-il pas crier, à la façon des capucins et des bonnes femmes, qu'on voit Dieu à tous les chats qu'on fouette. Louons le Seigneur ; prions-le de m'éclairer dans les enseignements que je donnerai à cet enfant, et, pour le reste, remettons-nous-en à sa sainte volonté, sans chercher à la comprendre par le menu.

Puis, soulevant son gobelet, il but un grand coup de vin.

— Ce vin, dit-il, porte dans l'économie du corps humain une chaleur douce et salutaire. C'est une liqueur digne d'être chantée à Téos et au Temple, par les princes des poètes bachiques, Anacréon et Chaulieu. J'en veux frotter les lèvres de mon jeune disciple.

Il me mit le gobelet sous le menton et s'écria :





— Abeilles de l'Académie, venez, venez vous poser en harmonieux essaims sur la bouche, désormais sacrée aux Muses, de Jacobus Tournebroche.

— Oh! monsieur l'abbé, dit ma mère, il est vrai que le vin attire les abeilles, surtout quand il est doux. Mais il ne faut pas souhaiter que ces méchantes mouches se posent sur les lèvres de mon Jacquot, car leur piqûre est cruelle. Un jour que je mordais dans une pêche, je fus piquée à la langue par une abeille et je souffris les tourments de l'enfer. Je ne fus soulagée que par un peu de terre, mêlée de salive, que frère Ange me mit dans la bouche, en récitant l'oraison de saint Côme.

L'abbé lui fit entendre qu'il parlait d'abeilles au sens allégorique. Et mon père dit sur un ton de reproche :

— Barbe, vous êtes une sainte et digne femme, mais j'ai maintes fois remarqué que vous aviez un fâcheux penchant à vous jeter étourdiment dans les entretiens sérieux comme un chien dans un jeu de quilles.

— Il se peut, répondit ma mère. Mais, si vous aviez mieux suivi mes conseils, Léonard, vous vous en seriez bien trouvé. Je puis ne pas connaître toutes les espèces d'abeilles, mais je m'entends au gouvernement de la maison et aux convenances que doit garder dans ses mœurs un homme d'âge, père de famille et porte-bannière de sa confrérie.

Mon père se gratta l'oreille et versa du vin à l'abbé qui dit en soupirant :

— Certes, le savoir n'est pas de nos jours honoré dans le royaume de France comme il l'était chez le peuple romain, pourtant dégénéré de sa vertu première, au temps où la rhétorique porta Eugène à l'Empire. Il n'est pas rare de voir en notre siècle un habile homme dans un grenier sans feu ni chandelle. *Exemplum ut talpa.* J'en suis un exemple.

Il nous fit alors un récit de sa vie, que je rapporterai tel qu'il sortit de sa bouche, à cela près qu'il s'y trouvait des endroits que la faiblesse de mon âge m'empêcha de bien entendre, et, par suite, de garder dans ma mémoire. J'ai cru pouvoir les rétablir d'après les confidences qu'il me fit plus tard, quand il m'accorda l'honneur de son amitié.

TEL que vous me voyez, dit-il, ou, pour mieux dire, tout autre que vous ne me voyez, jeune, svelte, l'œil vif et les cheveux noirs, j'ai enseigné les arts libéraux au collège de Beauvais, sous messieurs Dugué, Guérin, Coffin et Baffier. J'avais reçu les ordres et je pensais me faire un grand renom dans les lettres. Mais une femme renversa mes espérances. Elle se nommait Nicole Pigoreau et tenait une boutique de librairie *à la Bible d'or*, sur la place, devant le collège. J'y fréquentais, feuilletant sans cesse les livres qu'elle recevait de Hollande, et aussi ces éditions bipontiques, illustrées de notes, gloses et commentaires très savants. J'étais aimable, madame Pigoreau s'en aperçut pour mon malheur. Elle avait été jolie et savait plaire encore. Ses yeux parlaient. Un jour, les Cicéron et les Tite-Live, les Platon et les Aristote, Thucydide, Polybe et Varron, Épictète, Sénèque, Boèce et Cassiodore, Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Plaute et Térence, Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse, saint Jean Chrysostome et saint Basile, saint Jérôme et saint Augustin, Érasme, Saumaise, Turnèbe et Scaliger, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Bossuet traînant Ferri à sa suite, Lenain, Godefroy, Mézeray, Mainbourg, Fabricius, le père Lelong et le père Pitou, tous les poètes, tous les orateurs, tous les historiens, tous les pères, tous les docteurs, tous les théologiens, tous les humanistes, tous les compilateurs, assemblés du haut en bas des murs, furent témoins de nos baisers.

» — Je n'ai pu vous résister, me dit-elle, n'en prenez pas une mauvaise opinion de moi.

» Elle m'exprimait son amour avec des transports inconcevables. Une fois, elle me fit essayer un rabat et des manchettes de dentelle, et, trouvant qu'ils m'allaient à ravir, elle me pressa de les garder. Je n'en voulus rien faire. Mais, comme elle s'irritait de mes refus, où elle voyait une offense à l'amour, je consentis à prendre ce qu'elle m'offrait, de peur de la fâcher.

» Ma bonne fortune dura jusqu'au temps où je fus remplacé par un officier. J'en conçus un violent dépit, et, dans l'ardeur de me venger, je fis savoir aux régents du collège que je n'allais plus *à la Bible d'or*, de peur d'y voir des spectacles propres à offenser la modestie d'un jeune ecclésiastique. A vrai dire, je n'eus pas à me féliciter de cet artifice. Car madame Pigoreau, apprenant comme j'en usais à son égard, publia que je lui avais volé des manchettes et un rabat de dentelle. Ses fausses plaintes allèrent aux oreilles des régents qui firent fouiller mon coffre et y trouvèrent la parure, qui était d'un assez grand prix. Ils me chassèrent, et c'est ainsi que j'éprouvai, à l'exemple d'Hippolyte et de Bellérophon, la ruse et la méchanceté des femmes. Me trouvant dans la rue avec mes hardes et mes cahiers d'éloquence, j'étais en grand risque d'y mourir de faim, lorsque, laissant le petit collet, je me recommandai à un seigneur huguenot qui me prit pour secrétaire et me dicta des libelles sur la religion.

— Ah! pour cela, s'écria mon père, c'était mal à vous, monsieur l'abbé! Un honnête homme ne doit pas prêter

la main à ces abominations. Et, pour ma part, bien qu'ignorant et de condition mécanique, je ne puis sentir la vache à Colas.

— Vous avez raison, mon hôte, reprit l'abbé. Cet endroit est le plus mauvais de ma vie. C'est celui qui me donne le plus de repentir. Mais mon homme était calviniste. Il ne m'employait qu'à écrire contre les luthériens et les sociniens, qu'il ne pouvait souffrir, et je vous assure qu'il m'obligea à traiter ces hérétiques plus durement qu'on ne le fit jamais en Sorbonne.

— *Amen*, dit mon père. Les agneaux paissent en paix, tandis que les loups se dévorent entre eux.

L'abbé poursuivit son récit :

— Au reste, dit-il, je ne demeurai pas longtemps chez ce seigneur, qui faisait plus de cas des lettres d'Ulric de Hutten que des harangues de Démosthène et chez qui on ne buvait que de l'eau. Je fis ensuite divers métiers dont aucun ne me réussit. Je fus successivement colporteur, comédien, moine, laquais. Puis, reprenant le petit collet, je devins secrétaire de l'évêque de Séez et je rédigeai le catalogue des manuscrits précieux renfermés dans sa bibliothèque. Ce catalogue forme deux volumes in-folio, qu'il plaça dans sa galerie, reliés en maroquin rouge, à ses armes, et dorés sur tranches. J'ose dire que c'est un bon ouvrage.

» Il n'aurait tenu qu'à moi de vieillir dans l'étude et la paix auprès de monseigneur. Mais j'aimais la chambrière de madame la baillive. Ne m'en blâmez pas avec trop de sévérité. Brune, grasse, vive, fraîche, saint Pacôme lui-même l'eût aimée. Un jour, elle prit le coche pour aller chercher fortune à Paris. Je l'y suivis. Mais je n'y fis point mes affaires aussi bien qu'elle fit les siennes. J'entrai, sur sa recommandation, au service de madame de Saint-Ernest, danseuse de l'Opéra, qui, connaissant mes talents, me chargea d'écrire, sous sa dictée, un libelle contre mademoiselle Davilliers, de qui elle avait à se plaindre. Je fus un assez bon secrétaire, et méritai bien les cinquante écus qui m'avaient été promis. Le livre fut imprimé à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, avec un frontispice allégorique, et mademoiselle Davilliers reçut le premier exemplaire au moment où elle entrait en scène pour chanter le grand air d'Armide. La colère rendit sa voix rauque et tremblante. Elle chanta faux et fut sifflée. Son rôle fini, elle courut avec sa poudre et ses paniers chez l'intendant des menus, qui n'avait rien à lui refuser. Elle se jeta tout en larmes à ses pieds et cria vengeance. On sut bientôt que le coup partait de madame de Saint-Ernest.

» Interrogée, pressée, menacée, elle me dénonça et je fus mis à la Bastille, où je restai quatre ans. J'y trouvai quelque consolation à lire Boèce et Cassiodore.

» Depuis, j'ai tenu une échoppe d'écrivain public au cimetière des Saints-Innocents et prêté aux servantes amoureuses une plume, qui devait plutôt peindre les hommes illustres de Rome et commenter les écrits des Pères. Je gagne deux liards par lettre d'amour et c'est un métier dont je meurs plutôt que je n'en vis. Mais je n'oublie pas qu'Épictète fut esclave et Pyrrhon jardinier.

» Tantôt, j'ai reçu, par grand hasard, un écu pour une lettre anonyme. Je n'avais pas mangé depuis deux jours. Aussi me suis-je mis tout de suite en quête d'un traiteur. J'ai vu, de la rue, votre enseigne enluminée et le feu de votre cheminée, qui faisait flamber joyeusement les vitres. J'ai senti sur votre seuil une odeur délicieuse. Je suis entré. Mon cher hôte, vous connaissez maintenant ma vie.

— Je vois qu'elle est d'un brave homme, dit mon père, et, hors la vache à Colas, il n'y a trop rien à y reprendre. Votre main! Nous sommes amis. Comment vous appelez-vous?

— Jérôme Coignard, docteur en théologie, licencié ès arts.

CE qu'il y a de merveilleux dans les affaires humaines, c'est l'enchaînement des effets et des causes. M. Jérôme Coignard avait bien raison de le dire : A considérer cette suite bizarre de coups et de contre-coups où s'entre-choquent nos destinées, on est obligé de reconnaître que Dieu, dans sa perfection, ne manque ni d'esprit, ni de fantaisie, ni de force comique; qu'il excelle au contraire dans l'imbroglio comme en tout le reste, et qu'après avoir inspiré Moïse, David et les prophètes, s'il daignait inspirer M. Le Sage et les poètes de la foire, il leur dicterait les pièces les plus divertissantes pour Arlequin. C'est ainsi que je devins latiniste parce que frère Ange fut pris par les sergents et mis en chartre ecclésiastique, pour avoir assommé un coutelier sous la tonnelle du *Petit-Bacchus*. M. Jérôme Coignard accomplit sa promesse. Il me donna ses leçons, et, me trouvant docile et intelligent, il prit plaisir à m'enseigner les lettres anciennes. En peu d'années il fit de moi un assez bon latiniste.

J'ai gardé à sa mémoire une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. On concevra toute l'obligation que je lui ai, quand j'aurai dit qu'il ne négligea rien pour former mon cœur et mon âme en même temps que mon esprit. Il me récitait les Maximes d'Épictète, les Homélies de saint

Basile et les Consolations de Boèce. Il m'exposait, par de beaux extraits, la philosophie des stoïciens; mais il ne la faisait paraître dans sa sublimité que pour l'abattre de plus haut devant la philosophie chrétienne. Il était subtil théologien et bon catholique. Sa foi demeurait entière sur les débris de ses plus chères illusions et de ses plus légitimes espérances. Ses faiblesses, ses erreurs, ses fautes, qu'il n'essayait ni de dissimuler ni de colorer, n'avaient point ébranlé sa confiance en la bonté divine. Et, pour le bien connaître, il faut savoir qu'il gardait le soin de son salut éternel dans les occasions où il devait, en apparence, s'en soucier le moins. Il m'inculqua les principes d'une piété éclairée. Il s'efforçait aussi de m'attacher à la vertu et de me la rendre, pour ainsi dire, domestique et familière par des exemples tirés de la vie de Zénon.

Pour m'instruire des dangers du vice, il puisait ses arguments dans une source plus voisine, me confiant que, pour avoir trop aimé le vin et les femmes, il avait perdu l'honneur de monter dans une chaire de collège, en robe longue et en bonnet carré.

A ces rares mérites il joignait la constance et l'assiduité, et il donnait ses leçons avec une exactitude qu'on n'eût pas attendu d'un homme livré comme lui à tous les caprices d'une vie errante et sans cesse emporté dans les agitations d'une fortune moins doctorale que picaresque. Ce zèle était l'effet de sa bonté et aussi du goût qu'il avait pour cette bonne rue Saint-Jacques, où il trouvait à satisfaire tout ensemble les appétits de son corps et ceux de son esprit. Après m'avoir donné quelque profitable leçon en prenant un repas succulent, il faisait un tour *au Petit-Bacchus* et *à l'Image Sainte-Catherine,* trouvant réunis ainsi dans un petit espace de terre, qui était son paradis, du vin frais et des livres.

Il était devenu l'hôte assidu de M. Blaizot, le libraire, qui lui faisait bon accueil, bien qu'il feuilletât tous les livres sans faire emplette d'aucun. Et c'était un merveilleux spectacle de voir mon bon maître, au fond de la boutique, le nez enfoui dans quelque petit livre fraîchement venu de Hollande et relevant la tête pour disserter selon l'occurrence, avec la même science abondante et riante, soit des plans de monarchie universelle attribués au feu roi, soit des aventures galantes d'un financier et d'une fille de théâtre. M. Blaizot ne se lassait pas de l'écouter. Ce M. Blaizot était un petit vieillard sec et propre, en habit et culotte puce et bas de laine gris. Je l'admirais beaucoup et je n'imaginais rien de plus beau au monde que de vendre comme lui des livres, *à l'Image Sainte-Catherine*.

Un souvenir contribuait à revêtir pour moi la boutique de M. Blaizot d'un charme mystérieux. C'est là qu'un jour, étant très jeune, j'avais vu pour la première fois une femme nue. Je la vois encore. C'était l'Ève d'une Bible en estampes. Elle avait un gros ventre et les jambes un peu courtes, et elle s'entretenait avec le serpent dans un paysage hollandais. Le possesseur de cette estampe m'inspira dès lors une considération qui se soutint par la suite, quand je pris, grâce à M. Coignard, le goût des livres.

A seize ans, je savais assez de latin et un peu de grec. Mon bon maître dit à mon père :

— Ne pensez-vous point, mon hôte, qu'il est indécent de laisser un jeune cicéronien en habit de marmiton?

— Je n'y avais pas songé, répondit mon père.

— Il est vrai, dit ma mère, qu'il conviendrait de donner à notre fils une veste de basin. Il est agréable de sa personne, de bonnes manières et bien instruit. Il fera honneur à ses habits.

Mon père demeura pensif un moment, puis il demanda s'il serait bien séant à un rôtisseur de porter une veste de basin. Mais l'abbé Coignard lui représenta que, nourrisson des Muses, je ne deviendrais jamais rôtisseur, et que les temps étaient proches où je porterais le petit collet.

Mon père soupira en songeant que je ne serais point, après lui, porte-bannière de la confrérie des rôtisseurs parisiens. Et ma mère devint toute ruisselante de joie et d'orgueil à l'idée que son fils serait d'église.

Le premier effet de ma veste de basin fut de me donner de l'assurance et de m'encourager à prendre des femmes une idée plus complète que celle que m'avait donnée jadis l'Ève de M. Blaizot. Je songeais raisonnablement pour cela à Jeannette la vielleuse et à Catherine la dentellière, que je voyais passer vingt fois le jour devant la rôtisserie, montrant quand il pleuvait une fine cheville et un petit pied dont la pointe sautillait d'un pavé à l'autre. Jeannette était moins jolie que Catherine. Elle était aussi moins jeune et moins brave en ses habits. Elle venait de Savoie et se coiffait en marmotte, avec un mouchoir à carreaux qui lui cachait les cheveux. Mais elle avait le mérite de ne point faire de façons et d'entendre ce qu'on voulait d'elle avant qu'on eût parlé. Ce caractère était extrêmement convenable à ma timidité. Un soir, sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné, qui est garni de bancs de pierre, elle m'apprit ce que je ne savais pas encore et qu'elle savait depuis longtemps. Mais je ne lui en fus pas aussi reconnaissant que j'aurais dû, et je ne songeais qu'à porter à d'autres plus jolies la science qu'elle m'avait inculquée. Je dois dire, pour excuser mon ingratitude, que Jeannette la vielleuse n'attachait pas à ses leçons plus de prix que je n'y donnais moi-même, et qu'elle les prodiguait à tous lès polissons du quartier.

Catherine était plus réservée dans ses façons; elle me faisait grand'peur et je n'osais pas lui dire combien je la trouvais jolie. Ce qui redoublait mon embarras, c'est qu'elle se moquait sans cesse de moi et ne perdait pas une occasion de me taquiner. Elle me plaisantait de ce que je n'avais pas de poil au menton. Cela me faisait rougir et j'aurais voulu être sous terre. J'affectais en la voyant un air sombre et chagrin. Je feignais de la mépriser. Mais elle était bien trop jolie pour que ce mépris fût véritable.

Cette nuit-là, nuit de l'Épiphanie et dix-neuvième anniversaire de ma naissance, tandis que le ciel versait avec la neige fondue une froide humeur dont on était pénétré jusqu'aux os et qu'un vent glacial faisait grincer l'enseigne de la *Reine Pédauque*, un feu clair, parfumé de graisse d'oie, brillait dans la rôtisserie et la soupière fumait sur la nappe blanche, autour de laquelle M. Jérôme Coignard, mon père et moi, étions assis. Ma mère, selon sa coutume, se tenait debout derrière le maître du logis, prête à le servir. Il avait déjà rempli l'écuelle de l'abbé, quand, la porte s'étant ouverte, nous vîmes frère Ange très pâle, le nez rouge et la barbe ruisselante. Mon père en leva de surprise sa cuiller à pot jusqu'aux poutres enfumées du plancher.

La surprise de mon père s'expliquait aisément. Frère Ange, qui, une première fois, avait disparu pendant six mois, après l'assommade du coutelier boiteux, était demeuré cette fois deux ans entiers sans donner de ses nouvelles. Il s'en était allé au printemps avec un âne chargé de reliques, et le pis est qu'il avait emmené Catherine habillée en béguine. On ne savait ce qu'ils étaient devenus, mais il y avait vent au *Petit-Bacchus* que le petit frère et la petite sœur avaient eu des démêlés avec l'official entre Tours et Orléans. Sans compter qu'un vicaire de Saint-Benoît criait comme un diable que ce pendard de capucin lui avait volé son âne.

— Quoi! s'écria mon père, ce coquin n'est pas dans un cul de basse-fosse? Il n'y a plus de justice dans le royaume.

Mais frère Ange disait le *Benedicite* et faisait le signe de la croix sur la soupière.

— Holà! reprit mon père, trêve de grimaces, beau moine! Et confessez que vous passâtes en prison d'église à tout le moins une des deux années durant lesquelles on ne vit point dans la paroisse votre face de Belzébuth. La rue Saint-Jacques en était plus honnête, et le quartier plus respectable. Ardez le bel Olibrius qui mène aux champs l'âne d'autrui et la fille à tout le monde.

— Peut-être, répondit frère Ange, les yeux baissés et les mains dans ses manches, peut-être, maître Léonard, voulez-vous parler de Catherine, que j'eus le bonheur de convertir et de tourner à une meilleure vie, tant et si bien qu'elle souhaita ardemment de me suivre avec les reliques que je portais et de faire avec moi de beaux pèlerinages, notamment à la Vierge noire de Chartres? J'y consentis à la condition qu'elle prît un habit ecclésiastique. Ce qu'elle fit sans murmurer.

— Taisez-vous! répondit mon père, vous êtes un débauché. Vous n'avez point le respect de votre habit. Retournez d'où vous venez et allez voir, s'il vous plaît, dans la rue si la reine Pédauque a des engelures.

Mais ma mère fit signe au frère de s'asseoir sous le manteau de la cheminée, ce qu'il fit tout doucement.

— Il faut beaucoup pardonner aux capucins, dit l'abbé, car ils pèchent sans malice.

Mon père pria M. Coignard de ne plus parler de cette engeance, dont le seul nom lui échauffait les oreilles.

— Maître Léonard, dit l'abbé, la philosophie induit l'âme à la clémence. Pour ma part, j'absous volontiers les fripons, les coquins et tous les misérables. Et même je ne garde pas rancune aux gens de bien, quoiqu'il y ait beaucoup d'insolence dans leur cas. Et si, comme moi, maître Léonard, vous aviez fréquenté les personnes respectables, vous sauriez qu'elles ne valent pas mieux que les autres et qu'elles sont d'un commerce souvent moins agréable. Je me suis assis à la troisième table de monsieur l'évêque de Séez, et deux serviteurs, vêtus de noir, s'y tenaient à mon côté : la Contrainte et l'Ennui.

— Il faut convenir, dit ma mère, que les valets de monseigneur portaient des noms fâcheux. Que ne les nommait-il Champagne, l'Olive ou Frontin, selon l'usage!

L'abbé reprit :

— Il est vrai que certaines personnes s'arrangent aisément des incommodités qu'on éprouve à vivre parmi les grands. Il y avait à la deuxième table de monsieur l'évêque de Séez un chanoine fort poli, qui demeura jusqu'à son dernier moment sur le pied cérémonieux. Apprenant qu'il était au plus mal, monseigneur l'alla voir dans sa chambre et le trouva à toute extrémité : « Hélas! dit le chanoine, je demande pardon à Votre Grandeur d'être obligé de mourir devant Elle. — Faites, faites! ne vous gênez point! » répondit monseigneur avec bonté.

A ce moment, ma mère apporta le rôti et le posa sur la table avec un geste empreint de gravité domestique dont mon père fut ému, car il s'écria brusquement et la bouche pleine :

— Barbe, vous êtes une sainte et digne femme.

— Madame, dit mon bon maître, est en effet comparable aux femmes fortes de l'Écriture. C'est une épouse selon Dieu.

— Dieu merci! dit ma mère, je n'ai jamais trahi la fidélité que j'ai jurée à Léonard Ménétrier, mon mari, et je compte bien, maintenant que le plus difficile est fait, n'y point manquer jusqu'à l'heure de la mort. Je voudrais qu'il me gardât sa foi comme je lui garde la mienne.

— Madame, j'avais vu, du premier coup d'œil, que vous étiez une honnête femme, repartit l'abbé, car j'ai ressenti près de vous une quiétude qui tenait plus du ciel que de la terre.

Ma mère, qui était simple, mais point sotte, entendit fort bien ce qu'il voulait dire et lui répliqua que, s'il l'avait connue vingt ans en çà, il l'aurait trouvée tout autre qu'elle n'était devenue dans cette rôtisserie, où sa bonne mine s'en était allée au feu des broches et à la fumée des écuelles. Et, comme elle était piquée, elle conta que le boulanger d'Auneau la trouvait assez à son goût pour lui offrir des gâteaux chaque fois qu'elle passait devant son four. Elle ajouta vivement qu'au reste, il n'est fille ou femme si laide qui ne puisse mal faire quand l'envie lui en prend.

— Cette bonne femme a raison, dit mon père. Je me rappelle qu'étant apprenti dans la rôtisserie de l'*Oie Royale*, proche la porte Saint-Denis, mon patron, qui était en ce temps-là porte-bannière de la confrérie, comme je le suis aujourd'hui, me dit : « Je ne serai jamais cocu, ma femme est trop laide. » Cette parole me donna l'idée de faire ce qu'il croyait impossible. J'y réussis, dès le premier essai, un matin qu'il était à la Vallée. Il disait vrai : sa femme était bien laide; mais elle avait de l'esprit et elle était reconnaissante.

A cette anecdote, ma mère se fâcha tout de bon, disant que ce n'étaient point là des propos qu'un père de famille dût tenir à sa femme et à son fils, s'il voulait garder leur estime.

M. Jérôme Coignard, la voyant toute rouge de colère, détourna la conversation avec une adroite bonté. Interpellant de façon soudaine le frère Ange qui, les mains dans ses manches, se tenait humblement au coin du feu :

— Petit frère, lui dit-il, quelles reliques portiez-vous sur l'âne du second vicaire, en compagnie de sœur Catherine? N'était-ce point votre culotte que vous donniez à baiser aux dévotes, sur l'exemple d'un certain cordelier dont Henry Estienne a conté l'aventure?

— Ah! monsieur l'abbé, répondit frère Ange de l'air d'un martyr qui souffre pour la vérité, ce n'était point ma culotte, mais un pied de saint Eustache.

— Je l'eusse juré, si ce n'était péché, s'écria l'abbé en agitant un pilon de volaille. Ces capucins vous dénichent des saints que les bons auteurs, qui ont traité de l'histoire ecclésiastique, ignorent. Ni Tillemont, ni Fleury ne parlent de ce saint Eustache, à qui l'on eut bien tort de dédier une église de Paris, quand il est tant de saints, reconnus par les écrivains dignes de foi, qui attendent encore un tel honneur. La vie de cet Eustache est un tissu de fables ridicules. Il en est de même de celle de sainte Catherine, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de quelque méchant moine byzantin. Je ne la veux pourtant pas trop attaquer parce qu'elle est la patronne des écrivains et qu'elle sert d'enseigne à la boutique du bon monsieur Blaizot, qui est le lieu le plus délectable du monde.

— J'avais aussi, reprit tranquillement le petit frère, une côte de sainte Marie l'Égyptienne.

— Ah! ah! pour celle-là, s'écria l'abbé en jetant son os par la chambre, je la tiens pour très sainte, car elle donna dans sa vie un bel exemple d'humilité.

» Vous savez, madame, ajouta-t-il en tirant ma mère par la manche, que sainte Marie l'Égyptienne, se rendant en pèlerinage au tombeau de Notre-Seigneur, fut arrêtée par une rivière profonde, et que, n'ayant pas un denier pour passer le bac, elle offrit son corps en paiement aux bateliers. Qu'en dites-vous, ma bonne dame? »

Ma mère demanda d'abord si l'histoire était bien vraie. Quand on lui donna l'assurance qu'elle était imprimée dans les livres et peinte sur une fenêtre de l'église de la Jussienne, elle la tint pour véritable.

— Je pense, dit-elle, qu'il faut être aussi sainte qu'elle pour en faire autant sans pécher. Aussi ne m'y risquerais-je point.

— Pour moi, dit l'abbé, d'accord avec les docteurs les plus subtils, j'approuve la conduite de cette sainte. Elle est une leçon aux honnêtes femmes, qui s'obstinent avec trop de superbe dans leur altière vertu. Il y a quelque sensualité, si l'on y songe, à donner trop de prix à la chair et à garder avec un soin excessif ce qu'on doit mépriser. On voit des matrones qui croient avoir en elles un trésor à garder et qui exagèrent visiblement l'intérêt que portent à leur personne Dieu et les anges. Elles se croient une façon de Saint-Sacrement naturel. Sainte Marie l'Égyptienne en jugeait mieux. Bien que jolie et faite à ravir, elle estima qu'il y aurait trop de superbe à s'arrêter dans son saint pèlerinage pour une chose indifférente en soi et qui n'est qu'un endroit à mortifier, loin d'être un joyau précieux. Elle le mortifia, madame, et elle entra de la sorte, par une admirable humilité, dans la voie de la pénitence où elle accomplit des travaux merveilleux.

— Monsieur l'abbé, dit ma mère, je ne vous entends point. Vous êtes trop savant pour moi.

— Cette grande sainte, dit frère Ange, est peinte au naturel dans la chapelle de mon couvent, et tout son corps est couvert, par la grâce de Dieu, de poils longs et épais. On en a tiré des portraits dont je vous apporterai un tout bénit, ma bonne dame.

Ma mère, attendrie, lui passa la soupière sur le dos du maître. Et le bon frère, assis dans la cendre, se trempa la barbe en silence dans le bouillon aromatique.

— C'est le moment, dit mon père, de déboucher une de ces bouteilles, que je tiens en réserve pour les grandes fêtes, qui sont la Noël, les Rois et la Saint-Laurent. Rien n'est plus agréable que de boire du bon vin, quand on est tranquille chez soi, et à l'abri des importuns.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte s'ouvrit et qu'un grand homme noir aborda la rôtisserie, dans une rafale de neige et de vent.

— Une Salamandre! une Salamandre! s'écriait-il.

Et, sans prendre garde à personne, il se pencha sur le foyer dont il fouilla les tisons du bout de sa canne, au grand dommage de frère Ange, qui, avalant des cendres et des charbons avec son potage, toussait à rendre l'âme. Et l'homme noir remuait encore le feu, en criant : « Une Salamandre!... Je vois une Salamandre, » tandis que la flamme agitée faisait trembler au plafond son ombre en forme de grand oiseau de proie.

Mon père était surpris et même choqué des façons de ce visiteur. Mais il savait se contraindre. Il se leva donc, sa serviette sous le bras, et, s'étant approché de la cheminée, il se courba vers l'âtre, les deux poings sur les cuisses.

Quand il eut suffisamment considéré son foyer bouleversé et frère Ange couvert de cendres :

— Que Votre Seigneurie m'excuse, dit-il, je ne vois ici qu'un méchant moine et point de Salamandre.

» Au demeurant, j'en ai peu de regret, ajouta mon père. Car, à ce que j'ai ouï dire, c'est une vilaine bête, velue et cornue, avec de grandes griffes.

— Quelle erreur! répondit l'homme noir. Les Salamandres ressemblent à des femmes, ou, pour mieux dire, à des Nymphes, et elles sont parfaitement belles. Mais je suis bien simple de vous demander si vous apercevez celle-ci. Il faut être philosophe pour voir une Salamandre, et je ne pense pas qu'il y ait des philosophes dans cette cuisine.

— Vous pourriez vous tromper, monsieur, dit l'abbé Coignard. Je suis docteur en théologie, maître ès arts; j'ai assez étudié les moralistes grecs et latins, dont les maximes ont fortifié mon âme dans les vicissitudes de ma vie, et j'ai particulièrement appliqué Boèce, comme un topique, aux maux de l'existence. Et voici près de moi Jacobus Tournebroche, mon élève, qui sait par cœur les sentences de Publius Syrus.

L'inconnu tourna vers l'abbé des yeux jaunes, qui brillaient étrangement sur un nez en bec d'aigle, et s'excusa, avec plus de politesse que sa mine farouche n'en annonçait, de n'avoir pas tout de suite reconnu une personne de mérite.

— Il est extrêmement probable, ajouta-t-il, que cette Salamandre est venue pour vous ou pour votre élève. Je l'ai vue très distinctement de la rue en passant devant cette rôtisserie. Elle serait plus apparente si le feu était plus vif. C'est pourquoi il faut tisonner vivement dès qu'on croit qu'une Salamandre est dans la cheminée.

Au premier mouvement que l'inconnu fit pour remuer de

nouveau les cendres, frère Ange, inquiet, couvrit la soupière d'un pan de sa robe et ferma les yeux.

— Monsieur, poursuivit l'homme à la Salamandre, souffrez que votre jeune élève approche du foyer et dise s'il ne voit pas quelque ressemblance d'une femme au-dessus des flammes.

En ce moment, la fumée qui montait sous la hotte de la cheminée se recourbait avec une grâce particulière et formait des rondeurs qui pouvaient simuler des reins bien cambrés, à la condition qu'on y eût l'esprit extrêmement tendu. Je ne mentis donc pas tout à fait en disant que, peut-être, je voyais quelque chose.

A peine avais-je fait cette réponse que l'inconnu, levant son bras démesuré, me frappa du poing l'épaule si rudement que je pensai en avoir la clavicule brisée.

— Mon enfant, me dit-il aussitôt, d'une voix très douce, en me regardant d'un air de bienveillance, j'ai dû faire sur vous cette forte impression, afin que vous n'oubliiez jamais que vous avez vu une Salamandre. C'est signe que vous êtes destiné à devenir un savant et, peut-être, un mage. Aussi bien votre figure me faisait-elle augurer favorablement de votre intelligence.

— Monsieur, dit ma mère, il apprend tout ce qu'il veut, et il sera abbé, s'il plaît à Dieu.

M. Jérôme Coignard ajouta que j'avais tiré quelque profit de ses leçons et mon père demanda à l'étranger si sa Seigneurie ne voulait pas manger un morceau.

— Je n'en ai nul besoin, dit l'homme, et il m'est facile de passer un an et plus sans prendre aucune nourriture, hors un certain élixir dont la composition n'est connue que des philosophes. Cette faculté ne m'est point particulière; elle est commune à tous les sages, et l'on sait que l'illustre Cardan s'abstint de tout aliment pendant plusieurs années, sans être incommodé. Au contraire, son esprit acquit pendant ce temps une vivacité singulière. Toutefois, ajouta le philosophe, je mangerai de ce que vous m'offrirez, à seule fin de vous complaire.

Et il s'assit sans façon à notre table. Dans le même moment, frère Ange poussa sans bruit un escabeau entre ma chaise et celle de mon maître et s'y coula à point pour recevoir sa part du pâté de perdreaux que ma mère venait de servir.

Le philosophe ayant rejeté son manteau sur le dossier de sa chaise, nous vîmes qu'il avait des boutons de diamant à son habit. Il demeurait songeur. L'ombre de son nez descendait sur sa bouche, et ses joues creuses rentraient dans ses mâchoires. Son humeur sombre gagnait la compagnie. Mon bon maître lui-même buvait en silence. On n'entendait plus que le bruit que faisait le petit frère en mâchant son pâté.

Tout à coup, le philosophe dit :

— Plus j'y songe et plus je me persuade que cette Salamandre est venue pour ce jeune garçon.

Et il me désigna de la pointe de son couteau.

— Monsieur, lui dis-je, si les Salamandres sont vraiment telles que vous le dites, c'est bien de l'honneur que celle-ci me fait, et je lui ai beaucoup d'obligation. Mais, à vrai dire, je l'ai plutôt devinée que vue, et cette première rencontre a éveillé ma curiosité sans la satisfaire.

Faute de parler à son aise, mon bon maître étouffait.

— Monsieur, dit-il tout à coup au philosophe, avec un grand éclat : j'ai cinquante et un ans, je suis licencié ès arts et docteur en théologie; j'ai lu tous les auteurs grecs et latins qui n'ont point péri par l'injure du temps ou la malice de l'homme, et je n'y ai point vu de Salamandre, d'où je conclus raisonnablement qu'il n'en existe point.

— Pardonnez-moi, dit frère Ange à demi étouffé de perdreau et d'épouvante. Pardonnez-moi. Il existe malheureusement des Salamandres, et un père jésuite dont j'ai oublié le nom a traité de leurs apparitions. J'ai vu moi-même, en un lieu nommé Saint-Claude, chez des villageois, une Salamandre dans une cheminée, tout contre la marmite. Elle avait une tête de chat, un corps de crapaud et une queue de poisson. J'ai jeté une potée d'eau bénite sur cette bête et aussitôt elle s'est évanouie dans les airs avec un bruit épouvantable comme de friture et au milieu d'une fumée très âcre, dont j'eus, peu s'en faut, les yeux brûlés. Et ce que je dis est si véritable que pendant huit jours, pour le moins, ma barbe en sentit le roussi, ce qui prouve mieux que tout le reste la nature maligne de cette bête.

— Vous vous moquez de nous, petit frère, dit l'abbé, votre crapaud à tête de chat n'est pas plus véritable que la Nymphe de monsieur que voici. Et, de plus, c'est une invention dégoûtante.

Le philosophe se mit à rire.

— Le frère Ange, dit-il, n'a pu voir la Salamandre des sages. Quand les Nymphes du feu rencontrent des capucins, elles leur tournent le dos.

— Oh! oh! dit mon père en riant très fort, un dos de Nymphe, c'est encore trop bon pour un capucin.

Et, comme il était de bonne humeur, il envoya une grosse tranche de pâté au petit frère.

Ma mère posa le rôti au milieu de la table et elle en prit avantage pour demander si les Salamandres étaient bonnes chrétiennes, ce dont elle doutait, n'ayant jamais ouï dire que les habitants du feu louassent le Seigneur.

— Madame, répondit l'abbé, plusieurs théologiens de la Compagnie de Jésus ont reconnu l'existence d'un peuple d'incubes et de succubes, qui ne sont point proprement des démons, puisqu'ils ne se laissent pas mettre en déroute par une aspersion d'eau bénite, et qui n'appartiennent pas à l'Église triomphante, car des esprits glorieux n'eussent point, comme il s'est vu à Pérouse, tenté de séduire la femme d'un boulanger. Mais, si vous voulez mon avis, ce sont là plutôt les sales imaginations d'un cafard que les vues d'un docteur. Il faut haïr ces diableries ridicules et déplorer que des fils de l'Église, nés dans la lumière, se fassent du monde et de Dieu une idée moins sublime que celle qu'en formèrent un Platon ou un Cicéron, dans les ténèbres du paganisme. Dieu, j'ose le dire, est moins absent du *Songe de Scipion* que de ces noirs traités de démonologie dont les auteurs se disent chrétiens et catholiques.

— Monsieur l'abbé, prenez-y garde, dit le philosophe. Votre Cicéron parlait avec abondance et facilité, mais c'était un esprit banal, et il n'était pas beaucoup avancé dans les sciences sacrées. Avez-vous jamais ouï parler d'Hermès Trismégiste et de la Table d'Émeraude?

— Monsieur, dit l'abbé, j'ai trouvé un très vieux manuscrit de la Table d'Émeraude dans la bibliothèque de monsieur l'évêque de Séez, et je l'aurais déchiffré un jour ou l'autre sans la chambrière de madame la baillive qui s'en fut à Paris chercher fortune et me fit monter dans le coche avec elle. Il n'y eut point là de sorcellerie, monsieur le philosophe, et je n'obéis qu'à des charmes naturels :

Non facit hoc verbis; facie tenerisque lacertis
Devovet et flavis nostra puella comis.

— C'est une nouvelle preuve, dit le philosophe, que les femmes sont grandes ennemies de la science. Aussi le sage doit-il se garder de tous rapports avec elles.

— Même en légitime mariage? demanda mon père.

— Surtout en légitime mariage, répondit le philosophe.

— Hélas! demanda encore mon père, que reste-t-il donc à vos pauvres sages, quand ils sont d'humeur à rire un peu?

Le philosophe dit :

— Il leur reste les Salamandres.

A ces mots, frère Ange leva de dessus son assiette un nez épouvanté.

— Ne parlez pas ainsi, mon bon monsieur, murmura-t-il; au nom de tous les saints de mon ordre, ne parlez pas ainsi! Et ne perdez point de vue que la Salamandre n'est autre que le diable, qui revêt, comme on sait, les formes les plus diverses, tantôt agréables, quand il parvient à déguiser sa laideur naturelle, tantôt hideuses, s'il laisse voir sa vraie constitution.

— Prenez garde à votre tour, frère Ange, répondit le philosophe; et, puisque vous craignez le diable, ne le fâchez pas trop et, ne l'excitez pas contre vous par des propos inconsidérés. Vous savez que le vieil Adversaire, que le grand Contradicteur garde, dans le monde spirituel, une telle puissance, que Dieu même compte avec lui. Je dirais plus : Dieu, qui le craignait, en a fait son homme d'affaires. Méfiez-vous, petit frère; ils s'entendent.

En écoutant ce discours, le pauvre capucin crut ouïr et voir le diable en personne, à qui l'inconnu ressemblait précisément par ses yeux de feu, son nez crochu, son teint noir et toute sa longue et maigre personne. Son âme, déjà étonnée, acheva de s'abîmer dans une sainte terreur. Sentant sur lui la griffe du Malin, il se mit à trembler de tous ses membres, coula dans sa poche ce qu'il put ramasser de bons morceaux, se leva tout doucement et gagna la porte à reculons, en marmonnant des exorcismes.

Le philosophe n'y prit pas garde. Il tira de sa veste un petit livre couvert de parchemin racorni, qu'il tendit tout ouvert à mon bon maître et à moi. C'était un vieux texte grec, plein d'abréviations et de ligatures, et qui me fit tout d'abord l'effet d'un grimoire. Mais M. l'abbé Coignard, ayant chaussé ses besicles et placé le livre à la bonne distance, commença de lire aisément ces caractères, plus semblables à des pelotons de fil à demi dévidés par un chat, qu'aux simples et tranquilles lettres de mon saint Jean Chrysostome où j'apprenais la langue de Platon et de l'Évangile. Quand il eut terminé sa lecture :

— Monsieur, dit-il, cet endroit s'entend de cette sorte : « *Ceux qui sont instruits parmi les Égyptiens apprennent avant tout les lettres appelées épistolographiques, en second lieu l'hiératique, dont se servent les hiérogrammates, et enfin l'hiéroglyphique.* »

Puis, tirant ses besicles et les secouant d'un air de triomphe :

— Ah! ah! monsieur le philosophe, ajouta-t-il, on ne me prend pas sans vert. Ceci est tiré du cinquième livre des *Stromates*, dont l'auteur, Clément d'Alexandrie, n'est point inscrit au martyrologe, pour diverses raisons que Sa Sainteté Benoît XI a savamment déduites, et dont la principale est que ce Père errait souvent en matière de foi. Cette exclusion doit lui être médiocrement sensible, si l'on considère quel éloignement philosophique, durant sa vie, lui inspirait le martyre. Il y préférait l'exil et avait soin d'épargner un crime à ses persécuteurs, car c'était un fort honnête homme. Il écrivait avec élégance; son génie était vif, ses mœurs étaient pures, et même austères. Il avait un goût excessif pour les allégories et pour la laitue.

Le philosophe étendit le bras, qui, s'allongeant d'une manière prodigieuse, autant du moins qu'il me parut,

traversa toute la table pour reprendre le livre des mains de mon savant maître.

— Il suffit, dit-il en remettant les *Stromates* dans sa poche. Je vois, monsieur l'abbé, que vous entendez le grec. Vous avez assez bien rendu ce passage, du moins quant au sens vulgaire et littéral. Je veux faire votre fortune et celle de votre élève. Je vous emploierai tous deux à traduire, dans ma maison, des textes grecs que j'ai reçus d'Égypte.

Et, se tournant vers mon père :

— Je pense, monsieur le rôtisseur, que vous consentirez à me donner votre fils pour que j'en fasse un savant et un homme de bien. S'il en coûte trop à votre amour paternel de me l'abandonner tout à fait, j'entretiendrai de mes deniers un marmiton pour le remplacer dans votre rôtisserie.

— Puisque Votre Seigneurie l'entend ainsi, répondit mon père, je ne l'empêcherai point de faire du bien à mon fils.

— A condition, dit ma mère, que ce ne soit point aux dépens de son âme. Il faut me jurer, monsieur, que vous êtes bon chrétien.

— Barbe, lui dit mon père, vous êtes une sainte et digne femme, mais vous m'obligez à faire des excuses à ce seigneur sur votre impolitesse, qui provient moins, à la vérité, de votre naturel qui est bon que de votre éducation négligée.

— Laissez parler cette bonne femme, dit le philosophe, et qu'elle se tranquillise : je suis un homme très religieux.

— Voilà qui est bon! dit ma mère. Il faut adorer le saint nom de Dieu.

— J'adore tous ses noms, ma bonne dame, car il en a plusieurs. Il se nomme Adonaï, Tetragrammaton, Jéhovah, Theos, Athanatos, Ischyros. Et il a beaucoup d'autres noms encore.

— Je n'en savais rien, dit ma mère. Mais ce que vous en dites, monsieur, ne me surprend pas; car j'ai remarqué que les personnes de condition portaient beaucoup plus de noms que les gens du commun. Je suis native d'Auneau, proche la ville de Chartres, et j'étais bien petite quand le seigneur du village vint à trépasser de ce monde à l'autre; or, je me souviens très bien que, lorsque le héraut cria le décès du défunt seigneur, il lui donna autant de noms, peu s'en faut, qu'il s'en trouve dans les litanies des saints. Je crois volontiers que Dieu a plus de noms que le seigneur d'Auneau, puisqu'il est d'une condition encore plus haute. Les gens instruits sont bien heureux de les savoir tous. Et, si vous avancez mon fils Jacques dans cette connaissance, je vous en aurai, monsieur, beaucoup d'obligation.

— C'est donc une affaire entendue, dit le philosophe. Et vous, monsieur l'abbé, il ne vous déplaira pas sans doute de traduire du grec; moyennant salaire, s'entend.

Mon bon maître, qui rassemblait depuis quelques moments les rares esprits de sa cervelle qui n'étaient point déjà mêlés désespérément aux fumées des vins, remplit son gobelet, se leva et dit :

— Monsieur le philosophe, j'accepte de grand cœur vos offres généreuses. Vous êtes un mortel magnifique; je m'honore, monsieur, d'être à vous. Il y a deux meubles que je tiens en haute estime, c'est le lit et la table. La table qui, tour à tour chargée de doctes livres et de mets succulents, sert de support à la nourriture du corps et à celle de l'esprit; le lit, propice au doux repos comme au cruel amour. C'est assurément un homme divin qui donna aux fils de Deucalion le lit et la table. Si je trouve chez vous, monsieur, ces deux meubles précieux, je poursuivrai votre nom, comme celui de mon bienfaiteur, d'une

louange immortelle et je vous célébrerai dans des vers grecs et latins de mètres divers.

Il dit, et but un grand coup de vin.

— Voilà donc qui est bien, reprit le philosophe. Je vous attends tous deux demain matin chez moi. Vous suivrez la route de Saint-Germain jusqu'à la croix des Sablons. Du pied de cette croix vous compterez cent pas en allant vers l'Occident et vous trouverez une petite porte verte dans un mur de jardin. Vous soulèverez le marteau qui est formé d'une figure voilée tenant un doigt sur la bouche. Au vieillard qui vous ouvrira cette porte vous demanderez monsieur d'Astarac.

— Mon fils, me dit mon bon maître, en me tirant par la manche, rangez tout cela dans votre mémoire, mettez-y croix, marteau et le reste, afin que nous puissions trouver demain cette porte fortunée. Et vous, monsieur le Mécène...

Mais le philosophe était déjà parti sans que personne l'eût vu sortir.

Le lendemain, nous cheminions de bonne heure, mon maître et moi, sur la route de Saint-Germain. La neige qui couvrait la terre, sous la lumière rousse du ciel, rendait l'air muet et sourd. La route était déserte. Nous marchions dans de larges sillons de roues, entre des murs de potagers, des palissades chancelantes et des maisons basses dont les fenêtres nous regardaient d'un œil louche. Puis, ayant laissé derrière nous deux ou trois masures de terre et de paille à demi écroulées, nous vîmes, au milieu d'une plaine désolée, la croix des Sablons. A cinquante pas au delà commençait un parc très vaste, clos par un mur en ruines. Ce mur était percé d'une petite porte verte dont le marteau représentait une figure horrible, un doigt sur la bouche. Nous la reconnûmes facilement pour celle que le philosophe nous avait décrite et nous soulevâmes le marteau.

Après un assez long temps, un vieux valet vint nous ouvrir, et nous fit signe de le suivre à travers un parc abandonné. Des statues de Nymphes, qui avaient vu la jeunesse du feu roi, cachaient sous le lierre leur tristesse et leurs blessures. Au bout de l'allée, dont les fondrières étaient recouvertes de neige, s'élevait un château de pierre et de brique, aussi morose que celui de Madrid, son

voisin, et qui, coiffé tout de travers d'un haut toit d'ardoises, semblait le château de la Belle au Bois dormant.

Tandis que nous suivions les pas du valet silencieux, l'abbé me dit à l'oreille :

— Je vous confesse, mon fils, que le logis ne rit point aux yeux. Il témoigne de la rudesse dans laquelle les mœurs des Français étaient encore endurcies au temps du roi Henri IV, et il porte l'âme à la tristesse et même à la mélancolie, par l'état d'abandon où il a été laissé malheureusement. Qu'il nous serait plus doux de gravir les coteaux enchanteurs de Tusculum, avec l'espoir d'entendre Cicéron discourir de la vertu sous les pins et les térébinthes de sa villa, chère aux philosophes ! Et n'avez-vous point observé, mon fils, qu'il ne se rencontre sur cette route ni cabaret, ni hôtellerie d'aucune sorte, et qu'il faudra passer le pont et monter la côte jusqu'au rond-point des Bergères pour boire du vin frais? Il se trouve en effet à cet endroit une auberge du *Cheval-Rouge* où il me souvient qu'un jour madame de Saint-Ernest m'emmena dîner avec son singe et son amant. Vous ne pouvez concevoir, Tournebroche, à quel point la chère y est fine. Le *Cheval-Rouge* est autant renommé pour les dîners du matin qu'on y fait, que pour l'abondance des chevaux et des voitures de poste qu'on y loue. Je m'en suis assuré par moi-même, en poursuivant dans l'écurie une certaine servante qui me semblait jolie. Mais elle ne l'était point; on l'eût mieux jugée en la disant laide. Je la colorais du feu de mes désirs, mon fils. Telle est la condition des hommes livrés à eux-mêmes : ils errent pitoyablement. Nous sommes abusés par de vaines images; nous poursuivons des songes et nous embrassons des ombres; en Dieu seul est la vérité et la stabilité.

Cependant nous montâmes, à la suite du vieux valet, les degrés disjoints du perron.

— Hélas! me dit l'abbé dans le creux de l'oreille, je commence à regretter la rôtisserie de monsieur votre père, où nous mangions de bons morceaux en expliquant Quintilien.

Après avoir gravi le premier étage d'un large escalier de pierre, nous fûmes introduits dans un salon, où M. d'Astarac était occupé à écrire près d'un grand feu, au milieu de cercueils égyptiens, de forme humaine, qui dressaient contre les murs leur gaine peinte de figures sacrées et leur face d'or, aux longs yeux luisants.

M. d'Astarac nous invita poliment à nous asseoir et dit :

— Messieurs, je vous attendais. Et, puisque vous voulez bien tous deux m'accorder la faveur d'être à moi, je vous prie de considérer cette maison comme vôtre. Vous y serez occupés à traduire des textes grecs que j'ai rapportés d'Égypte. Je ne doute point que vous ne mettiez tout votre zèle à accomplir ce travail quand vous saurez qu'il se rapporte à l'œuvre que j'ai entreprise et qui est de retrouver la science perdue, par laquelle l'homme sera rétabli dans sa première puissance sur les éléments. Bien que je n'aie pas dessein aujourd'hui de soulever à vos yeux les voiles de la nature et de vous montrer Isis dans son éblouissante nudité, je vous confierai l'objet de mes études, sans craindre que vous en trahissiez le mystère, car je m'assure en votre probité, et, aussi, dans ce pouvoir que j'ai de deviner et de prévenir tout ce qu'on pourrait tenter contre moi, et de disposer, pour ma vengeance, de forces secrètes et terribles. A défaut d'une fidélité dont je ne doute point, ma puissance, messieurs, m'assure de votre silence, et je ne risque rien à me découvrir à vous. Sachez donc que l'homme sortit des mains de Jéhovah avec

la science parfaite, qu'il a perdue depuis. Il était très puissant et très sage à sa naissance. C'est ce qu'on voit dans les livres de Moïse. Mais encore faut-il les comprendre. Tout d'abord, il est clair que Jéhovah n'est pas Dieu, mais qu'il est un grand Démon, puisqu'il a créé ce monde. L'idée d'un Dieu à la fois parfait et créateur n'est qu'une rêverie gothique, d'une barbarie digne d'un Welche ou d'un Saxon. On n'admet point, si peu qu'on ait l'esprit poli, qu'un être parfait ajoute quoi que ce soit à sa perfection, fût-ce une noisette. Cela tombe sous le sens. Dieu n'a point d'entendement. Car, étant infini, que pourrait-il bien entendre? Il ne crée point, car il ignore le temps et l'espace, conditions nécessaires à toute construction. Moïse était trop bon philosophe pour enseigner que le monde a été créé par Dieu. Il tenait Jéhovah pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire pour un puissant Démon, et, s'il faut le nommer, pour le Démiurge.

» Or donc, quand Jéhovah créa l'homme, il lui donna la connaissance du monde visible et du monde invisible. La chute d'Adam et d'Ève, que je vous expliquerai un autre jour, ne détruisit pas tout à fait cette connaissance chez le premier homme et chez la première femme, dont les enseignements passèrent à leurs enfants. Ces enseignements, d'où dépend la domination de la nature, ont été consignés dans le livre d'Énoch. Les prêtres égyptiens en avaient gardé la tradition, qu'ils fixèrent, en signes mystérieux, sur les murs des temples et dans les cercueils des morts. Moïse, élevé dans les sanctuaires de Memphis, fut un de leurs initiés. Ses livres, au nombre de cinq et même de six, renferment, comme autant d'arches précieuses, les trésors de la science divine. On y découvre les plus beaux secrets, si toutefois, après les avoir purgés des interpolations qui les déshonorent, on dédaigne le sens littéral et grossier pour ne s'attacher qu'au sens plus subtil, que j'ai pénétré en grande partie, ainsi qu'il vous apparaîtra plus tard. Cependant, les vérités, gardées, comme des vierges, dans les temples de l'Égypte, passèrent aux sages d'Alexandrie, qui les enrichirent encore et les couronnèrent de tout l'or pur légué à la Grèce par Pythagore et ses disciples, avec qui les puissances de l'air conversaient familièrement. Il convient donc, messieurs, d'explorer les livres des Hébreux, les hiéroglyphes des Égyptiens et les traités de ces Grecs qu'on nomme gnostiques, précisément parce qu'ils eurent la connaissance. Je me suis réservé, comme il était juste, la part la plus ardue de ce vaste travail. Je m'applique à déchiffrer ces hiéroglyphes, que les Égyptiens inscrivaient dans les temples des dieux et sur les tombeaux des prêtres. Ayant rapporté d'Égypte beaucoup de ces inscriptions, j'en pénètre le sens au moyen de la clé que j'ai su découvrir chez Clément d'Alexandrie.

» Le rabbin Mosaïde, qui vit retiré chez moi, travaille à rétablir le sens véritable du *Pentateuque*. C'est un vieillard très savant en magie, qui vécut enfermé pendant dix-sept années dans les cryptes de la grande Pyramide, où il lut les livres de Toth. Quant à vous, messieurs, je compte employer votre science à lire les manuscrits alexandrins que j'ai moi-même recueillis en grand nombre. Vous y trouverez, sans faute, des secrets merveilleux, et je ne doute point qu'à l'aide de ces trois sources de lumières, l'égyptienne, l'hébraïque et la grecque, je ne parvienne bientôt à acquérir les moyens qui me manquent encore de commander absolument à la nature tant visible qu'invisible. Croyez bien que je saurai reconnaître vos services en vous faisant participer de quelque manière à ma puissance.

» Je ne vous parle pas d'un moyen plus vulgaire de les

reconnaître. Au point où j'en suis de mes travaux philosophiques, l'argent n'est pour moi qu'une bagatelle.

Quand M. d'Astarac en fut à cet endroit de son discours, mon bon maître l'interrompit :

— Monsieur, dit-il, je ne vous cèlerai point que cet argent, qui vous semble une bagatelle, est pour moi un cuisant souci, car j'ai éprouvé qu'il était malaisé d'en gagner en demeurant honnête homme, ou même différemment. Je vous serai donc reconnaissant des assurances que vous voudrez bien me donner à ce sujet.

M. d'Astarac, d'un geste qui semblait écarter quelque objet invisible, rassura M. Jérôme Coignard. Pour moi, curieux de tout ce que je voyais, je ne souhaitais que d'entrer dans ma nouvelle vie.

A l'appel du maître, le vieux serviteur, qui nous avait ouvert la porte, parut dans le cabinet.

— Messieurs, reprit notre hôte, je vous donne votre liberté jusqu'au dîner de midi. Je vous serais fort obligé cependant de monter dans les chambres que je vous ai fait préparer et de me dire s'il n'y manque rien. Criton vous conduira.

Après s'être assuré que nous le suivions, le silencieux Criton sortit et commença de monter l'escalier. Il le gravit jusqu'aux combles. Puis, ayant fait quelques pas dans un long couloir, il nous désigna deux chambres très propres où brillait un bon feu. Je n'aurais jamais cru qu'un château aussi délabré au dehors, et qui ne laissait voir sur sa façade que des murs lézardés et des fenêtres borgnes, fût aussi habitable dans quelques-unes de ses parties. Mon premier soin fut de me reconnaître. Nos chambres donnaient sur les champs, et la vue, répandue sur les pentes marécageuses de la Seine, s'étendait jusqu'au Calvaire du mont Valérien. En donnant un regard à nos meubles, je vis, étendu sur le lit, un habit gris, une culotte assortie, un chapeau et une épée. Sur le tapis, des souliers à boucles se tenaient gentiment accouplés, les talons réunis et les pointes séparées, comme s'ils eussent d'eux-mêmes le sentiment du beau maintien.

J'en augurai favorablement de la libéralité de notre maître. Pour lui faire honneur, je donnai grand soin à ma toilette et je répandis abondamment sur mes cheveux de la poudre dont j'avais trouvé une boîte pleine sur une petite table. Je découvris à propos, dans un tiroir de la commode, une chemise de dentelle et des bas blancs.

Ayant vêtu chemise, bas, culotte, veste, habit, je me mis à tourner dans ma chambre, le chapeau sous le bras, la main sur la garde de mon épée, me penchant, à chaque instant, sur mon miroir et regrettant que Catherine la dentellière ne pût me voir en si galant équipage.

Je faisais depuis quelque temps ce manège, quand M. Jérôme Coignard entra dans ma chambre avec un rabat neuf et un petit collet fort respectable.

— Tournebroche, s'écria-t-il, est-ce vous, mon fils? N'oubliez jamais que vous devez ces beaux habits au savoir que je vous ai donné. Ils conviennent à un humaniste comme vous, car *humanités* veut dire élégances. Mais regardez-moi, je vous prie, et dites si j'ai bon air. Je me sens fort honnête homme dans cet habit. Ce monsieur d'Astarac semble assez magnifique. Il est dommage qu'il soit fou. Mais il est sage du moins par un endroit, puisqu'il nomme son valet Criton, c'est-à-dire le juge. Et il est bien vrai que nos valets sont les témoins de toutes nos actions. Ils en sont parfois les guides. Quand milord Verulam, chancelier d'Angleterre, dont je goûte peu la philosophie, mais qui était savant homme, entra dans la grand'chambre pour y être jugé, ses laquais, vêtus avec une richesse qui témoignait assez du faste avec lequel le chancelier gouvernait sa maison, se levèrent pour lui faire honneur. Mais le milord Verulam leur dit : « Asseyez-vous! Votre élévation fait mon abaissement. » En effet, ces coquins l'avaient, par leur dépense, poussé à la ruine et contraint à des actes pour lesquels il était poursuivi comme concussionnaire. Tournebroche, mon fils, que l'exemple du milord Verulam, chancelier d'Angleterre, et auteur du *Novum organum*, vous soit toujours présent. Mais, pour en revenir à ce seigneur d'Astarac, à qui nous sommes, c'est grand dommage qu'il soit sorcier, et adonné aux sciences maudites. Vous savez, mon fils, que je me pique de délicatesse en matière de foi. Il m'en coûte de servir un cabbaliste qui met nos saintes Écritures cul par-dessus tête, sous prétexte de les mieux entendre ainsi. Toutefois, si, comme son nom et son parler l'indiquent, c'est un gentilhomme gascon, nous n'avons rien à craindre. Un Gascon peut faire un pacte avec le diable : soyez sûr que c'est le diable qui sera dupé.

La cloche du déjeuner interrompit nos propos.

— Tournebroche, mon fils, me dit mon bon maître en descendant les escaliers, songez, pendant le repas, à suivre tous mes mouvements, afin de les imiter. Ayant mangé à la troisième table de monsieur l'évêque de Séez, je sais comment m'y prendre. C'est un art difficile. Il est plus malaisé de manger comme un gentilhomme que de parler comme lui.

Nous trouvâmes dans la salle à manger une table de trois couverts où M. d'Astarac nous fit prendre place.

Criton, qui faisait office de maître d'hôtel, servit des gelées, des coulis et des purées douze fois passées au tamis. Nous ne vîmes point venir le rôti. Bien que nous fûmes, mon bon maître et moi, très attentifs à cacher notre surprise, M. d'Astarac la devina et nous dit :

— Messieurs, ceci n'est qu'un essai et, pour peu qu'il vous semble malheureux, je ne m'y entêterai point. Je vous ferai servir des mets plus ordinaires, et je ne dédaignerai pas moi-même d'y toucher. Si les plats que je vous offre aujourd'hui sont mal préparés, c'est moins la faute de mon cuisinier que celle de la chimie, qui est encore dans l'enfance. Ceci peut toutefois vous donner quelque idée de ce qui sera à l'avenir. Pour le présent, les hommes mangent sans philosophie. Ils ne se nourrissent point comme des êtres raisonnables. Ils n'y songent même pas. Mais à quoi songent-ils? Ils vivent presque tous dans la stupidité, et ceux mêmes qui sont capables de réflexion occupent leur esprit à des sottises, telle que la controverse ou la poétique. Considérez, messieurs, les hommes dans leurs repas depuis les temps reculés où ils cessèrent tout commerce avec les Sylphes et les Salamandres. Abandonnés

par les Génies de l'air, ils s'appesantirent dans l'ignorance et dans la barbarie. Sans police et sans art, ils vivaient nus et misérables dans les cavernes, au bord des torrents, ou dans les arbres des forêts. La chasse était leur unique industrie. Quand ils avaient surpris ou gagné de vitesse un animal timide, ils dévoraient cette proie encore palpitante.

» Ils mangeaient aussi la chair de leurs compagnons et de leurs parents infirmes, et les premières sépultures des humains furent des tombeaux vivants, des entrailles affamées et sourdes. Après de longs siècles farouches, un homme divin parut, que les Grecs ont nommé Prométhée. Il n'est point douteux que ce sage n'ait eu commerce, dans les asiles des Nymphes, avec le peuple des Salamandres. Il apprit d'elles et enseigna aux malheureux mortels l'art de produire et de conserver le feu. Parmi les avantages innombrables que les hommes tirèrent de ce présent céleste, un des plus heureux fut de pouvoir cuire les aliments et de les rendre par ce traitement plus légers et plus subtils. Et c'est en grande partie par l'effet d'une nourriture soumise à l'action de la flamme, que les humains devinrent lentement et par degrés intelligents, industrieux, méditatifs, aptes à cultiver les arts et les sciences. Mais ce n'était là qu'un premier pas, et il est affligeant de penser que tant de millions d'années se sont écoulées sans qu'on en ait fait un second. Depuis le temps où nos ancêtres cuisaient des quartiers d'ours sur un feu de broussailles, à l'abri d'un rocher, nous n'avons point accompli de véritable progrès en cuisine. Car sûrement vous ne comptez pour rien, messieurs, les inventions de Lucullus et cette tourte épaisse à laquelle Vitellius donnait le nom de bouclier de Minerve, non plus que nos rôtis, nos pâtés, nos daubes, nos viandes farcies, et toutes ces fricassées qui se ressentent de l'ancienne barbarie.

» A Fontainebleau, la table du Roi, où l'on dresse un cerf entier dans son pelage, avec sa ramure, présente au regard du philosophe un spectacle aussi grossier que celui des troglodytes accroupis dans les cendres et rongeant des os de cheval. Les peintures brillantes de la salle, les gardes, les officiers richement vêtus, les musiciens jouant dans les tribunes des airs de Lambert et de Lulli, les nappes de soie, les vaisselles d'argent, les hanaps d'or, les verres de Venise, les flambeaux, les surtouts ciselés et chargés de fleurs, ne peuvent vous donner le change ni jeter un charme qui dissimule la véritable nature de ce charnier immonde, où des hommes et des femmes s'assemblent devant des cadavres d'animaux, des os rompus et des chairs déchirées, pour s'en repaître avidement. Oh! que c'est là une nourriture peu philosophique! Nous avalons avec une gloutonnerie stupide les muscles, la graisse, les entrailles des bêtes, sans distinguer dans ces substances les parties qui sont vraiment propres à notre nourriture et celles, beaucoup plus abondantes, qu'il faudrait rejeter; et nous engloutissons dans notre ventre indistinctement le bon et le mauvais, l'utile et le nuisible. C'est ici pourtant qu'il conviendrait de faire une séparation, et, s'il se trouvait dans toute la faculté un seul médecin chimiste et philosophe, nous ne serions plus contraints de nous asseoir à ces festins dégoûtants.

» Il nous préparerait, messieurs, des viandes distillées, ne contenant que ce qui est en sympathie et affinité avec notre corps. On ne prendrait que la quintessence des bœufs et des cochons, que l'élixir des perdrix et des poulardes, et tout ce qui serait avalé pourrait être digéré. C'est à quoi, messieurs, je ne désespère point de parvenir un jour, en méditant sur la chimie et la médecine un peu plus que je n'ai eu le loisir de le faire jusqu'ici.

A ces mots de notre hôte, M. Jérôme Coignard, levant les yeux de dessus le brouet noir qui couvrait son assiette, regarda M. d'Astarac avec inquiétude.

— Ce ne sera là, poursuivit celui-ci, qu'un progrès encore bien insuffisant. Un honnête homme ne peut sans dégoût manger la chair des animaux et les peuples ne peuvent se dire polis tant qu'ils auront dans leurs villes des abattoirs et des boucheries. Mais nous saurons un jour nous débarrasser de ces industries barbares. Quand nous connaîtrons exactement les substances nourrissantes qui sont contenues dans le corps des animaux, il deviendra possible de tirer ces mêmes substances des corps qui n'ont point de vie et qui les fourniront en abondance. Ces corps contiennent, en effet, tout ce qui se rencontre dans les êtres animés, puisque l'animal a été formé du végétal, qui a lui-même tiré sa substance de la matière inerte.

» On se nourrira alors d'extraits de métaux et de minéraux traités convenablement par des physiciens. Ne doutez point que le goût n'en soit exquis et l'absorption salutaire. La cuisine se fera dans des cornues et dans des alambics, et nous aurons des alchimistes pour maîtres-queux. N'êtes-vous point bien pressés, messieurs, de voir ces merveilles? Je vous les promets pour un temps prochain. Mais vous ne démêlez point encore les effets excellents qu'elles produiront.

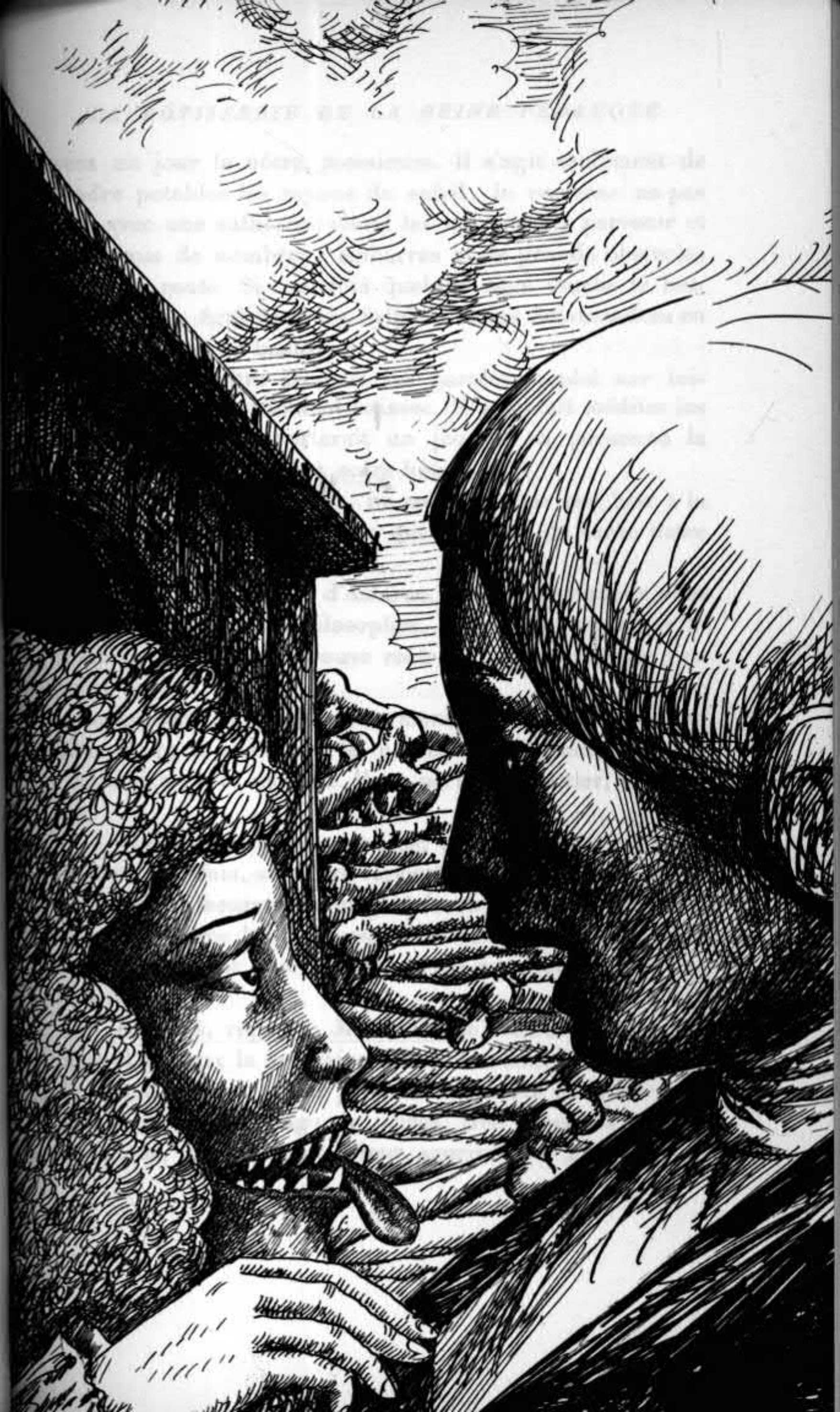
— A la vérité, monsieur, je ne les démêle point, dit mon bon maître en buvant un coup de vin.

— Veuillez, en ce cas, dit M. d'Astarac, m'écouter un moment. N'étant plus appesantis par de lentes digestions, les hommes seront merveilleusement agiles; leur vue deviendra singulièrement perçante, et ils verront des navires glisser sur les mers de la lune. Leur entendement sera plus clair, leurs mœurs s'adouciront. Ils s'avanceront beaucoup dans la connaissance de Dieu et de la nature.

» Mais il faut envisager tous les changements qui ne manqueront pas de se produire. La structure même du corps humain sera modifiée. C'est un fait que, faute de s'exercer, les organes s'amincissent et finissent même par disparaître. On a observé que les poissons privés de lumière devenaient aveugles; et j'ai vu, dans le Valais, des pâtres qui, ne se nourrissant que de lait caillé, perdent leurs dents de bonne heure; quelques-uns d'entre eux n'en ont jamais eu. Il faut admirer en cela la nature, qui ne souffre rien d'inutile. Quand les hommes se nourriront du baume que j'ai dit, leurs intestins ne manqueront pas de se raccourcir de plusieurs aunes, et le volume du ventre en sera considérablement diminué.

— Pour le coup! dit mon bon maitre, vous allez trop vite, monsieur, et risquez de faire de mauvaise besogne. Je n'ai jamais trouvé fâcheux que les femmes eussent un peu de ventre, pourvu que le reste y fût proportionné. C'est une beauté qui m'est sensible. N'y taillez pas inconsidérément.

— Qu'à cela ne tienne! Nous laisserons la taille et les flancs des femmes se former sur le canon des sculpteurs grecs. Ce sera pour vous faire plaisir, monsieur l'abbé, et en considération des travaux de la maternité; bien que, à vrai dire, j'aie dessein d'opérer aussi de ce côté divers changements dont je vous entretiendrai quelque jour. Pour revenir à notre sujet, je dois vous avouer que tout ce que je vous ai annoncé jusqu'à présent n'est qu'un acheminement à la véritable nourriture, qui est celle des Sylphes et de tous les Esprits aériens. Ils boivent la lumière, qui suffit à communiquer à leur corps une force et une souplesse merveilleuses. C'est leur unique potion. Ce



sera un jour la nôtre, messieurs. Il s'agit seulement de rendre potables les rayons du soleil. Je confesse ne pas voir avec une suffisante clarté les moyens d'y parvenir et je prévois de nombreux embarras et de grands obstacles sur cette route. Si toutefois quelque sage touche le but, les hommes égaleront les Sylphes et les Salamandres en intelligence et en beauté. »

Mon bon maître écoutait ces paroles, replié sur lui-même et la tête tristement baissée. Il semblait méditer les changements qu'apporterait un jour à sa personne la nourriture imaginée par notre hôte.

— Monsieur, dit-il enfin, ne parlâtes-vous pas hier à la rôtisserie d'un certain élixir qui dispense de toute autre nourriture?

— Il est vrai, dit M. d'Astarac, mais cette liqueur n'est bonne que pour les philosophes, et vous concevez par là combien l'usage s'en trouve restreint. Il vaut mieux n'en point parler.

Cependant, un doute me tourmentait; je demandai à mon hôte la permission de le lui soumettre, certain qu'il l'éclaircirait tout de suite. Il me permit de parler, et je lui dis :

— Monsieur, ces Salamandres, que vous dites si belles et dont je me fais, sur votre rapport, une si charmante idée, ont-elles malheureusement gâté leurs dents à boire de la lumière, comme les paysans du Valais ont perdu les leurs en ne mangeant que du laitage? Je vous avoue que j'en suis inquiet.

— Mon fils, répondit M. d'Astarac, votre curiosité me plaît et je veux la satisfaire. Les Salamandres n'ont point de dents, à proprement parler. Mais leurs gencives sont garnies de deux rangs de perles, très blanches et très brillantes, qui donnent à leur sourire une grâce inconcevable. Sachez encore que ces perles sont de la lumière durcie.

Je dis à M. d'Astarac que j'en étais bien aise. Il poursuivit :

— Les dents de l'homme sont un signe de sa férocité. Quand on se nourrira comme il faut, ces dents feront place à quelque ornement semblable aux perles des Salamandres. Alors on ne concevra plus qu'un amant ait pu voir sans horreur et sans dégoût des dents de chien dans la bouche de sa maîtresse.

Après le dîner, notre hôte nous conduisit dans une vaste galerie contiguë à son cabinet et qui servait de bibliothèque. On y voyait, rangée sur des tablettes de chêne, une armée innombrable ou plutôt un grand concile de livres in-douze, in-octavo, in-quarto, in-folio, vêtus de veau, de basane, de maroquin, de parchemin, de peau de truie. Six fenêtres éclairaient cette assemblée silencieuse, qui s'étendait d'un bout de la salle à l'autre, tout le long des hautes murailles. De grandes tables, alternant avec des sphères célestes et des machines astronomiques, occupaient le milieu de la galerie. M. d'Astarac nous pria de choisir l'endroit qui nous parût le plus commode pour travailler.

Mais mon bon maître, la tête renversée, du regard et du souffle aspirant tous les livres, bavait de joie.

— Par Apollon ! s'écria-t-il, voilà une magnifique librairie ! La bibliothèque de monsieur l'évêque de Séez, bien que riche en ouvrages de droit canon, ne peut être comparée à celle-ci. Il n'est point de séjour plus plaisant, à mon gré, non point même les Champs Élysées décrits par Virgile. J'y distingue, à première vue, tant d'ouvrages rares et tant de précieuses collections, que je doute presque, monsieur, qu'aucune bibliothèque particulière l'emporte sur celle-ci, qui le cède seulement, en France, à la Mazarine et à la Royale. J'ose dire même qu'à voir ces manuscrits latins et grecs, qui se pressent en foule à cet angle, on peut, après la Bodléienne, l'Ambroisienne, la Laurentienne, et la Vaticane, nommer encore, monsieur, l'Astaracienne. Sans me flatter, je flaire d'assez loin les truffes et les livres, et je vous tiens, dès à présent, pour l'égal de Peiresc, de Groslier et de Canevarius, princes des bibliophiles.

— Je l'emporte de beaucoup sur eux, répondit doucement M. d'Astarac, et cette bibliothèque est infiniment plus précieuse que toutes celles que vous venez de nommer. La bibliothèque du Roi n'est qu'une bouquinerie auprès de la mienne, à moins que vous considériez uniquement le nombre des volumes et la masse du papier noirci. Gabriel Naudé et votre abbé Bignon, bibliothécaires renommés, n'étaient près de moi que les pasteurs indolents d'un vil troupeau de livres moutonniers. Quant aux Bénédictins, j'accorde qu'ils sont appliqués, mais ils n'ont point d'esprit et leurs bibliothèques se ressentent de la médiocrité des âmes qui les ont formées. Ma galerie, monsieur, n'est point sur le modèle des autres. Les ouvrages que j'y ai rassemblés composent un tout qui me procurera sans faute la Connaissance. Elle est gnostique, œcuménique et spirituelle. Si toutes les lignes tracées sur ces innombrables feuilles de papier et de parchemin vous entraient en bon ordre dans la cervelle, monsieur, vous sauriez tout, vous pourriez tout, vous seriez le maître de la nature, le plasmateur des choses; vous tiendriez le monde entre les deux doigts de votre main, comme je tiens ces grains de tabac.

A ces mots, il tendit sa boîte à mon bon maître.

— Vous êtes bien honnête, dit M. l'abbé Coignard.

Et, promenant encore ses regards ravis sur ces murailles savantes :

— Voici, s'écria-t-il, entre la troisième fenêtre et la quatrième, des tablettes qui portent un illustre faix. Les manuscrits orientaux s'y sont donné rendez-vous et semblent converser ensemble. J'en vois dix ou douze très vénérables sous les lambeaux de pourpre et de soie brochée d'or qui les revêtent. Il en est qui portent à leur manteau, comme un empereur byzantin, des agrafes de pierreries. D'autres sont renfermés dans des plaques d'ivoire.

— Ce sont, dit M. d'Astarac, les cabbalistes juifs, arabes et persans. Vous venez d'ouvrir la *Puissante Main.* Vous trouverez à côté la *Table couverte,* le *Fidèle Pasteur,* les *Fragments du Temple* et la *Lumière dans les ténèbres.* Une place est vide : celle des *Eaux lentes,* traité précieux, que Mosaïde étudie en ce moment. Mosaïde, comme je vous l'ai dit, messieurs, est occupé dans ma maison à découvrir les plus profonds secrets contenus dans les écrits des Hébreux et, bien qu'âgé de plus d'un siècle, ce rabbin consent à ne point mourir avant d'avoir pénétré le sens de tous les symboles cabbalistiques. Je lui en ai beaucoup d'obligation, et je vous prie, messieurs, de lui montrer, quand vous le verrez, les sentiments que j'ai moi-même.

» Mais laissons cela, et venons-en à ce qui vous regarde particulièrement. J'ai songé à vous, monsieur l'abbé, pour transcrire et mettre en latin des manuscrits grecs d'un prix inestimable. J'ai confiance en votre savoir et dans votre zèle, et je ne doute point que votre jeune élève ne vous soit bientôt d'un grand secours.

Et, s'adressant à moi :

— Oui, mon fils, je mets sur vous de grandes espérances. Elles sont fondées en bonne partie sur l'éducation que vous avez reçue. Car vous fûtes nourri, pour ainsi dire, dans les flammes, sous le manteau d'une cheminée hantée par les Salamandres. Cette circonstance est considérable.

Tout en parlant, il saisissait une brassée de manuscrits qu'il déposa sur la table.

— Ceci, dit-il, en désignant un rouleau de papyrus, vient d'Égypte. C'est un livre de Zozime le Panopolitain, qu'on croyait perdu, et que j'ai trouvé moi-même dans le cercueil d'un prêtre de Sérapis.

» Et ce que vous voyez là, ajouta-t-il en nous montrant des lambeaux de feuilles luisantes et fibreuses sur lesquelles on distinguait à peine des lettres grecques tracées au pinceau, ce sont des révélations inouïes, dues, l'une à Sophar le Perse, l'autre à Jean, l'archiprêtre de la Sainte-Évagie.

» Je vous serai infiniment obligé de vous occuper d'abord de ces travaux. Nous étudierons ensuite les manuscrits de Synésius, evêque de Ptolémaïs, d'Olympiodore et de Stéphanus, que j'ai découverts à Ravenne dans un caveau où ils étaient renfermés depuis le règne de l'ignare Théodose, qu'on a surnommé le Grand.

» Prenez, messieurs, s'il vous plaît, une première idée de ce vaste travail. Vous trouverez au fond de la salle, à droite de la cheminée, les grammaires et les lexiques que j'ai pu rassembler et qui vous donneront quelque aide. Souffrez que je vous quitte; il y a dans mon cabinet quatre ou cinq Sylphes qui m'attendent. Criton veillera à ce qu'il ne vous manque rien. Adieu ! »

Dès que M. d'Astarac fut dehors, mon bon maître s'assit devant le papyrus de Zozime et, s'armant d'une loupe qu'il trouva sur la table, il commença le déchiffrement. Je lui demandai s'il n'était pas surpris de ce qu'il venait d'entendre.

Il me répondit sans relever la tête :

— Mon fils, j'ai connu trop de sortes de personnes et traversé des fortunes trop diverses pour m'étonner de rien.

Ce gentilhomme paraît fou, moins parce qu'il l'est réellement que parce que ses pensées diffèrent à l'excès de celles du vulgaire. Mais, si l'on prêtait attention aux discours qui se tiennent communément dans le monde, on y trouverait moins de sens encore que dans ceux que tient ce philosophe. Livrée à elle-même, la raison humaine la plus sublime fait ses palais et ses temples avec des nuages, et vraiment monsieur d'Astarac est un assez bel assembleur de nuées. Il n'y a de vérité qu'en Dieu ; ne l'oubliez pas, mon fils. Mais ceci est véritablement le livre *Imouth*, que Zozime le Panopolitain écrivit pour sa sœur Théosébie. Quelle gloire et quelles délices de lire ce manuscrit unique, retrouvé par une sorte de prodige ! J'y veux consacrer mes jours et mes veilles. Je plains, mon fils, les hommes ignorants que l'oisiveté jette dans la débauche. Ils mènent une vie misérable. Qu'est-ce qu'une femme auprès d'un papyrus alexandrin ? Comparez, s'il vous plaît, cette bibliothèque très noble au cabaret du *Petit-Bacchus* et l'entretien de ce précieux manuscrit aux caresses que l'on fait aux filles sous la tonnelle, et dites-moi, mon fils, de quel côté se trouve le véritable contentement. Pour moi, convive des Muses et admis à ces silencieuses orgies de la méditation que le rhéteur de Madaura célébrait avec éloquence, je rends grâce à Dieu de m'avoir fait honnête homme.

Tout le long d'un mois ou de six semaines, M. Coignard demeura appliqué, jours et nuits, comme il l'avait promis, à la lecture de Zozime le Panopolitain. Pendant les repas que nous prenions à la table de M. d'Astarac, l'entretien ne roulait que sur les opinions des gnostiques et sur les connaissances des anciens Égyptiens. N'étant qu'un écolier fort ignorant, je rendais peu de services à mon bon maître. Mais je m'appliquais à faire de mon mieux les recherches qu'il m'indiquait; j'y prenais quelque plaisir. Et il est vrai que nous vivions heureux et tranquilles. Vers la septième semaine, M. d'Astarac me donna congé d'aller voir mes parents à la rôtisserie. La boutique me parut étrangement rapetissée. Ma mère y était seule et triste. Elle fit un grand cri en me voyant équipé comme un prince.

— Mon Jacques, me dit-elle, je suis bien heureuse!

Et elle se mit à pleurer. Nous nous embrassâmes. Puis, s'étant essuyé les yeux avec un coin de son tablier de serpillière :

— Ton père, me dit-elle, est au *Petit-Bacchus*. Il y va beaucoup depuis ton départ, en raison de ce que la maison lui est moins plaisante en ton absence. Il sera content de te revoir. Mais, dis-moi, mon Jacquot, es-tu satisfait de ta

nouvelle condition? J'ai eu du regret de t'avoir laissé partir chez ce seigneur; même je me suis accusée en confession, à monsieur le troisième vicaire, d'avoir préféré le bien de ta chair à celui de ton âme et de n'avoir pas assez pensé à Dieu dans ton établissement. Monsieur le troisième vicaire m'en a reprise avec bonté, et il m'a exhortée à suivre l'exemple des femmes fortes de l'Écriture, dont il m'a nommé plusieurs; mais ce sont là des noms que je vois bien que je ne retiendrai jamais. Il ne s'est pas expliqué tout au long, parce que c'était le samedi soir et que l'église était pleine de pénitentes.

Je rassurai ma bonne mère du mieux qu'il me fut possible, et lui représentai que M. d'Astarac me faisait travailler dans le grec, qui est la langue de l'Évangile. Cette idée lui fut agréable. Pourtant elle demeura soucieuse.

— Tu ne devinerais jamais, mon Jacquot, me dit-elle, qui m'a parlé de monsieur d'Astarac. C'est Cadette Saint-Avit, la servante de monsieur le curé de Saint-Benoît. Elle est de Gascogne, et native d'un lieu nommé Laroque-Timbaut, tout proche Sainte-Eulalie, dont monsieur d'Astarac est seigneur. Tu sais que Cadette Saint-Avit est ancienne, comme il convient à la servante d'un curé. Elle a connu dans sa jeunesse, au pays, les trois messieurs d'Astarac, dont l'un, qui commandait un navire, s'est noyé depuis dans la mer. C'était le plus jeune. Le cadet, étant colonel d'un régiment, s'en alla en guerre et y fut tué. L'aîné, Hercule d'Astarac, est seul survivant des trois. C'est donc celui à qui tu appartiens, pour ton bien, mon Jacques, du moins je l'espère. Il était, durant sa jeunesse, magnifique en ses habits, libéral dans ses mœurs, mais d'humeur sombre. Il se tint éloigné des emplois publics et ne se montra point jaloux d'entrer au service du Roi, comme avaient fait messieurs ses frères, qui y trouvèrent une fin honorable. Il avait coutume de dire qu'il n'y avait pas de gloire à porter une épée au côté, qu'il ne savait point de métier plus ignoble que le noble métier des armes et qu'un rebouteux de village était, à son avis, bien au-dessus d'un brigadier ou d'un maréchal de France. Tels étaient ses propos. J'avoue qu'ils ne me semblèrent ni mauvais ni malicieux, mais plutôt hardis et bizarres. Pourtant il faut bien qu'ils soient condamnables en quelque chose, puisque Cadette Saint-Avit disait que monsieur le curé les reprenait comme contraires à l'ordre établi par Dieu dans ce monde et opposés aux endroits de la Bible où Dieu est nommé d'un nom qui veut dire maréchal de camp. Et ce serait un grand péché. Ce monsieur Hercule avait tant d'éloignement pour la cour, qu'il refusa de faire le voyage de Versailles pour être présenté à Sa Majesté, selon les droits de sa naissance. Il disait : « Le Roi ne vient point chez moi, je ne vais pas chez lui. » Et il tombe sous le sens, mon Jacquot, que ce n'est pas là un discours naturel.

Ma bonne mère m'interrogea du regard avec inquiétude et poursuivit de la sorte :

— Ce qu'il me reste à t'apprendre, mon Jacquot, est moins croyable encore. Pourtant Cadette Saint-Avit m'en a parlé comme d'une chose certaine. Je te dirai donc que monsieur Hercule d'Astarac, demeuré sur ses terres, n'avait d'autres soins que de mettre dans des carafes la lumière du soleil. Cadette Saint-Avit ne sait pas comme il s'y prenait, mais ce dont elle est sûre, c'est qu'avec le temps, il se formait dans ces carafes, bien bouchées et chauffées au bain-marie, des femmes toutes petites, mais faites à ravir, et vêtues comme des princesses de théâtre... Tu ris, mon Jacquot; pourtant on ne peut pas plaisanter de ces choses, quand on en voit les conséquences. C'est un grand péché de fabriquer ainsi des créatures qui ne peuvent être baptisées et qui ne sauraient participer à la béatitude éternelle. Car tu n'imagines pas que monsieur d'Astarac ait porté ces marmousets au prêtre, dans leur bouteille, pour les tenir sur les fonts baptismaux. On n'aurait pas trouvé de marraine.

— Mais, chère maman, répondis-je, les poupées de monsieur d'Astarac n'avaient pas besoin de baptême, n'ayant pas eu de part au péché originel.

— C'est à quoi je n'avais pas songé, dit ma mère, et Cadette Saint-Avit elle-même ne m'en a rien dit, bien qu'elle soit la servante d'un curé. Malheureusement, elle quitta toute jeune la Gascogne pour venir en France, et elle n'eut plus de nouvelles de monsieur d'Astarac, de ses carafes et de ses marmousets. J'espère bien, mon Jacquot, qu'il a renoncé à ces œuvres maudites, qu'on ne peut accomplir sans l'aide du démon.

Je demandai :

— Dites-moi, ma bonne mère, Cadette Saint-Avit, la servante de monsieur le curé, a-t-elle vu de ses yeux les dames dans les carafes?

— Non point, mon enfant. Monsieur d'Astarac était bien trop secret pour montrer ces poupées. Mais elle en a ouï parler par un homme d'église, du nom de Fulgence, qui hantait le château et jurait avoir vu ces petites personnes sortir de leur prison de verre pour danser un menuet. Et elle n'avait en cela que plus de raison d'y croire. Car on peut douter de ce qu'on voit, mais non pas de la parole d'un honnête homme, surtout quand il est d'église. Il y a encore un malheur à ces pratiques, c'est qu'elles sont extrêmement coûteuses et l'on ne s'imagine point, m'a dit Cadette Saint-Avit, les dépenses que fit ce monsieur Hercule pour se procurer les bouteilles de diverses formes, les fourneaux et les grimoires dont il avait rempli son château. Mais il était devenu par la mort de ses frères le plus riche gentilhomme de sa province, et, pendant qu'il dissipait son bien en folies, ses bonnes terres travaillaient pour lui. Cadette Saint-Avit estime que, malgré ses dépenses, il doit encore être fort riche aujourd'hui.

Sur ces mots, mon père entra dans la rôtisserie. Il m'embrassa tendrement et me confia que la maison avait perdu la moitié de son agrément par suite de mon départ et de celui de M. Jérôme Coignard, qui était honnête et jovial. Il me fit compliment de mes habits et me donna une leçon de maintien, assurant que le négoce l'avait accoutumé aux manières affables, par l'obligation continuelle où il était tenu de saluer les chalands comme des gentilshommes, alors même qu'ils appartenaient à la vile canaille. Il me donna pour précepte d'arrondir le coude et de tenir les pieds en dehors, et me conseilla, au surplus, d'aller voir Léandre, à la foire Saint-Germain, afin de m'ajuster exactement sur lui.

Nous dînâmes ensemble de bon appétit et nous nous séparâmes en versant des torrents de larmes. Je les aimais bien tous deux, et ce qui me faisait surtout pleurer, c'est que je sentais qu'en six semaines d'absence, ils m'étaient devenus à peu près étrangers. Et je crois que leur tristesse venait du même sentiment.

QUAND je sortis de la rôtisserie, il faisait nuit noire. A l'angle de la rue des Écrivains, j'entendis une voix grasse et profonde qui chantait :

Si ton honneur elle est perdue,
La bell', c'est qu' tu l'as bien voulu.

Et je ne tardai pas à voir, du côté d'où venait cette voix, frère Ange qui, son bissac ballant sur l'épaule, et tenant par la taille Catherine la dentellière, marchait dans l'ombre d'un pas chancelant et triomphal, faisant jaillir sous ses sandales l'eau du ruisseau en magnifiques gerbes de boue qui semblaient célébrer sa gloire crapuleuse, comme les bassins de Versailles font jouer leurs machines en l'honneur des rois. Je me rangeai contre une borne dans un coin de porte, pour qu'ils ne me vissent point. C'était prendre un soin inutile, car ils étaient assez occupés l'un de l'autre. La tête renversée sur l'épaule du moine, Catherine riait. Un rayon de lune tremblait sur ses lèvres humides et dans ses yeux comme dans l'eau des fontaines. Et je poursuivis mon chemin, l'âme irritée et le cœur serré, songeant à la taille ronde de cette belle fille, que pressait dans ses bras un sale capucin.

— Est-il possible, me dis-je, qu'une si jolie chose soit en de si laides mains? et, si Catherine me dédaigne, faut-il encore qu'elle me rende ses mépris plus cruels par le goût qu'elle a de ce vilain frère Ange?

Cette préférence me semblait étonnante et j'en concevais autant de surprise que de dégoût. Mais je n'étais pas en vain l'élève de M. Jérôme Coignard. Ce maître incomparable avait formé mon esprit à la méditation. Je me représentai les Satyres qu'on voit dans les jardins ravissant des Nymphes, et fis réflexion que, si Catherine était faite comme une Nymphe, ces Satyres, tels qu'on nous les montre, étaient aussi affreux que ce capucin. J'en conclus que je ne devais pas m'étonner excessivement de ce que je venais de voir. Pourtant mon chagrin ne fut point dissipé par ma raison, sans doute parce qu'il n'y avait point sa source. Ces méditations me conduisirent, à travers les ombres de la nuit et les boues du dégel, jusqu'à la route de Saint-Germain, où je rencontrai M. l'abbé Jérôme Coignard qui, ayant soupé en ville, rentrait de nuit à la Croix-des-Sablons.

— Mon fils, me dit-il, je viens de m'entretenir de Zozime et des gnostiques à la table d'un ecclésiastique très docte, d'un autre Peiresc. Le vin était rude et la chère médiocre. Mais le nectar et l'ambroisie coulaient de tous les discours.

Mon bon maitre me parla ensuite du Panopolitain avec une éloquence inconcevable. Hélas! je l'écoutai mal, songeant à cette goutte de clair de lune qui était tombée dans la nuit sur les lèvres de Catherine.

Enfin, il s'arrêta et je lui demandai sur quel fondement les Grecs avaient établi le goût des Nymphes pour les Satyres. Mon bon maitre était prêt à répondre sur toutes les questions, tant son savoir avait d'étendue. Il me dit :

— Mon fils, ce goût est fondé sur une sympathie naturelle. Il est vif, bien que moins ardent que le goût des Satyres pour les Nymphes, auquel il correspond. Les poètes ont très bien observé cette distinction. A ce propos, je vous conterai une singulière aventure que j'ai lue dans un manuscrit qui faisait partie de la bibliothèque de monsieur l'évêque de Séez. C'était (je le vois encore) un recueil in-folio, d'une bonne écriture du siècle dernier. Voici le fait singulier qui y est rapporté. Un gentilhomme normand et sa femme prirent part à un divertissement public, déguisés l'un en Satyre, l'autre en Nymphe. On sait, par Ovide, avec quelle ardeur les Satyres poursuivent les Nymphes. Ce gentilhomme avait lu les *Métamorphoses*. Il entra si bien dans l'esprit de son déguisement que, neuf mois après, sa femme lui donna un enfant qui avait le front cornu et des pieds de bouc. Nous ne savons ce qu'il advint du père, sinon que, par un sort commun à toute créature, il mourut, laissant avec son petit capripède un autre enfant plus jeune, chrétien celui-là, et de forme humaine. Ce cadet demanda à la justice que son frère fût déchu de l'héritage paternel pour cette raison qu'il n'appartenait pas à l'espèce rachetée par le sang de Jésus-Christ. Le Parlement de Normandie siégeant à Rouen lui donna gain de cause, et l'arrêt fut enregistré.

Je demandai à mon bon maître s'il était possible qu'un travestissement pût avoir un tel effet sur la nature, et que la façon d'un enfant résultât de celle d'un habit. M. l'abbé Coignard m'engagea à n'en rien croire.

— Jacques Tournebroche, mon fils, me dit-il, qu'il vous souvienne qu'un bon esprit repousse tout ce qui est contraire à la raison, hors en matière de foi, où il convient de croire aveuglément. Dieu merci ! je n'ai jamais erré sur les dogmes de notre très sainte religion, et j'espère bien me trouver en cette disposition à l'article de la mort.

En devisant de la sorte, nous arrivâmes au château. Le toit apparaissait éclairé par une lueur rouge, au milieu des ténèbres. D'une des cheminées sortaient des étincelles qui montaient en gerbes pour retomber en pluie d'or sous une fumée épaisse dont le ciel était voilé. Nous crûmes l'un et l'autre que les flammes dévoraient l'édifice. Mon bon maître s'arrachait les cheveux et gémissait :

— Mon Zozime, mes papyrus et mes manuscrits grecs! Au secours! au secours! mon Zozime!

Courant par la grande allée, sur les flaques d'eau qui reflétaient des lueurs d'incendie, nous traversâmes le parc enseveli dans une ombre épaisse. Il était calme et désert. Dans le château tout semblait dormir. Nous entendions le ronflement du feu, qui remplissait l'escalier obscur. Nous montâmes deux à deux les degrés, nous arrêtant par moments pour écouter d'où venait ce bruit épouvantable.

Il nous parut sortir d'un corridor du premier étage où nous n'avions jamais mis les pieds. Nous nous dirigeâmes à tâtons de ce côté, et, voyant par les fentes d'une porte close des clartés rouges, nous heurtâmes de toutes nos forces les battants. Ils cédèrent tout à coup.

M. d'Astarac, qui venait de les ouvrir, se tenait tranquille devant nous. Sa longue forme noire se dressait dans un air enflammé. Il nous demanda doucement pour quelle affaire pressante nous le cherchions à cette heure.

Il n'y avait point d'incendie, mais un feu terrible, qui sortait d'un grand fourneau à réverbère, que j'ai su depuis s'appeler athanor. Toute cette salle, assez vaste, était pleine de bouteilles de verre au long col sur lequel serpentaient des tubes de verre à bec de canard, de cornues semblables à des visages joufflus, d'où partait un nez comme une trompe, de creusets, de matras, de coupelles, de cucurbites, et de vases de formes inconnues.

Mon bon maître dit, en s'épongeant le visage, qui luisait comme braise :

— Ah! monsieur, nous avons cru que le château flambait ainsi qu'une paille sèche. Dieu merci, la bibliothèque n'est pas brûlée. Mais je vois que vous pratiquez monsieur, l'art spagirique.

— Je ne vous cèlerai pas, répondit M. d'Astarac, que j'y ai fait de grands progrès, sans avoir trouvé toutefois le thélème qui rendra mes travaux parfaits. Au moment même où vous avez heurté cette porte, je recueillais, messieurs, l'Esprit du Monde et la Fleur du Ciel, qui est la vraie Fontaine de Jouvence. Entendez-vous un peu l'alchimie, monsieur Coignard?

L'abbé répondit qu'il en avait pris quelque teinture dans les livres, mais qu'il en tenait la pratique pour pernicieuse et contraire à la religion. M. d'Astarac sourit et dit encore :

— Vous êtes trop habile homme, monsieur Coignard, pour ne pas connaître l'Aigle volante, l'Oiseau d'Hermès, le Poulet d'Hermogène, la Tête de Corbeau, le Lion vert et le Phénix.

— J'ai ouï dire, répondit mon bon maître, que ces noms désignaient la pierre philosophale, à ses divers états. Mais je doute qu'il soit possible de transmuer les métaux.

M. d'Astarac répliqua avec beaucoup d'assurance :

— Rien ne me sera plus facile, monsieur, que de mettre fin à votre incertitude.

Il alla ouvrir un vieux bahut boiteux, adossé au mur, y prit une pièce de cuivre à l'effigie du feu roi et nous fit remarquer une tache ronde qui la traversait de part en part.

— C'est, dit-il, l'effet de la pierre qui a changé le cuivre en argent. Mais ce n'est là qu'une bagatelle.

Il retourna au bahut et en tira un saphir de la grosseur d'un œuf, une opale d'une merveilleuse grandeur et une poignée d'émeraudes parfaitement belles.

— Voici, dit-il, quelques-uns de mes ouvrages, qui vous prouvent suffisamment que l'art spagirique n'est pas le rêve d'un cerveau creux.

Il y avait, au fond de la sébile où ces pierres étaient jetées, cinq ou six petits diamants, dont M. d'Astarac ne nous parla même point. Mon bon maître lui demanda s'ils étaient aussi de sa façon. Et l'alchimiste ayant répondu qu'oui :

— Monsieur, dit l'abbé, je vous conseillerais de montrer ceux-là en premier lieu aux curieux, par prudence. Si vous faites paraître d'abord le saphir, l'opale et le rubis, on vous dira que le diable seul a pu produire de telles pierres, et l'on vous intentera un procès en sorcellerie. Aussi bien le diable seul pourrait vivre à l'aise sur ces fourneaux où l'on respire la flamme. Pour moi, qui y suis depuis un quart d'heure, je me sens déjà à moitié cuit.

M. d'Astarac sourit avec bienveillance et s'exprima de la sorte en nous mettant dehors :

— Bien que sachant à quoi m'en tenir sur la réalité du diable et de l'Autre, je consens volontiers à parler d'eux avec les personnes qui y croient. Le diable et l'Autre, ce sont là, comme on dit, des caractères; et l'on en peut discourir ainsi que d'Achille et de Thersite. Soyez assurés, messieurs, que, si le diable est tel qu'on le dit, il n'habite pas un élément si subtil que le feu. C'est un grand contresens que de mettre une si vilaine bête dans du soleil. Mais, comme j'avais l'honneur de le dire, monsieur Tournebroche, au capucin de madame votre mère, j'estime que

les chrétiens calomnient Satan et les démons. Qu'il puisse être, en quelque monde inconnu, des êtres plus méchants encore que les hommes, c'est possible, bien que presque inconcevable. Assurément, s'ils existent, ils habitent des régions privées de lumière et, s'ils brûlent, c'est dans les glaces, qui, en effet, causent des douleurs cuisantes, non dans les flammes illustres, parmi les filles ardentes des astres. Ils souffrent, puisqu'ils sont méchants et que la méchanceté est un mal; mais ce ne peut être que d'engelures. Quant à votre Satan, messieurs, qui est en horreur à vos théologiens, je ne l'estime pas si méprisable, à le juger par tout ce que vous en dites, et, s'il existait d'aventure, je le tiendrais non pour une vilaine bête, mais pour un petit Sylphe ou tout au moins pour un Gnome métallurgiste un peu moqueur et très intelligent.

Mon bon maître se boucha les oreilles et s'enfuit pour n'en point entendre davantage.

— Quelle impiété, Tournebroche, mon fils, s'écria-t-il dans l'escalier, quels blasphèmes! Avez-vous bien senti tout ce qu'il y avait de détestable dans les maximes de ce philosophe? Il pousse l'athéisme jusqu'à une sorte de frénésie joyeuse, qui m'étonne. Mais cela même le rend presque innocent. Car, étant séparé de toute croyance, il ne peut déchirer la sainte Église comme ceux qui y restent attachés par quelque membre à demi tranché et saignant encore. Tels sont, mon fils, les Luthériens et les Calvinistes, qui gangrènent l'Église au point de rupture. Au contraire, les athées se damnent tout seuls, et l'on peut dîner chez eux sans péché. En sorte qu'il ne nous faut pas faire scrupule de vivre chez ce monsieur d'Astarac, qui ne croit ni à Dieu ni au diable. Mais avez-vous vu, Tournebroche, mon fils, qu'il se trouvait au fond de la sébile une poignée de petits diamants, dont il semble lui-même ignorer le nombre et qui me paraissent d'une assez belle eau? Je doute de l'opale et des saphirs. Quant à ces petits diamants, ils vous ont un air de vérité.

Arrivés à nos chambres hautes, nous nous souhaitâmes l'un à l'autre le bonsoir.

NOUS menâmes, mon bon maître et moi, jusqu'au printemps une vie exacte et recluse. Nous travaillions toute la matinée, enfermés dans la galerie, et nous y retournions après le dîner comme au spectacle, selon l'expression même de M. Jérôme Coignard; non point, disait cet homme excellent, pour nous donner, à la mode des gentilshommes et des laquais, un spectacle scurrile, mais pour entendre les dialogues sublimes, encore que contradictoires, des auteurs anciens.

De ce train, la lecture et la traduction du Panopolitain avançaient merveilleusement. Je n'y contribuais guère. Un tel travail passait mes connaissances, et j'avais assez d'apprendre la figure que les caractères grecs ont sur le papyrus. J'aidais toutefois mon maître à consulter les auteurs qui pouvaient l'éclairer dans ses recherches, et notamment Olympiodore et Photius, qui, depuis ce temps, me sont restés familiers. Les petits services que je lui rendais me haussaient beaucoup dans ma propre estime.

Après un âpre et long hiver, j'étais en passe de devenir un savant, quand le printemps survint tout à coup, avec son galant équipage de lumière, de tendre verdure et de chants d'oiseaux. L'odeur des lilas, qui montait dans la bibliothèque, me faisait tomber en de vagues rêveries, dont mon bon maître me tirait brusquement en me disant :

— Jacquot Tournebroche, grimpez, s'il vous plaît, à l'échelle et dites-moi si ce coquin de Manéthon ne parle point d'un dieu Imhotep qui, par ses contradictions, me tourmente comme un diable?

Et mon bon maître s'emplissait le nez de tabac avec un air de contentement.

— Mon fils, me dit-il encore, il est remarquable que nos habits ont une grande influence sur notre état moral. Depuis que mon petit collet est taché de diverses sauces que j'y ai laissé couler, je me sens moins honnête homme. Tournebroche, maintenant que vous êtes vêtu comme un marquis, n'êtes-vous point chatouillé de l'envie d'assister à la toilette d'une fille d'Opéra et de pousser un rouleau de faux louis sur une table de pharaon; en un mot, ne vous sentez-vous point homme de qualité? Ne prenez pas ce que je vous dis en mauvaise part, et considérez qu'il suffit de donner un bonnet à poil à un couard pour qu'il aille aussitôt se faire casser la tête au service du Roi. Tournebroche, nos sentiments sont formés de mille choses qui nous échappent par leur petitesse, et la destinée de notre âme immortelle dépend parfois d'un souffle trop léger pour courber un brin d'herbe. Nous sommes le jouet des vents. Mais passez-moi, s'il vous plaît, les Rudiments de Vossius, dont je vois les tranches rouges bâiller là, sous votre bras gauche.

Ce jour-là, après le dîner de trois heures, M. d'Astarac nous mena, mon bon maître et moi, faire un tour de promenade dans le parc. Il nous conduisit du côté occidental, qui regardait Rueil et le mont Valérien. C'était le plus profond et le plus désolé. Le lierre et l'herbe couvraient les allées, que barraient çà et là de grands troncs d'arbres morts. Les statues de marbre qui les bordaient souriaient sans rien savoir de leur ruine. Une Nymphe, de sa main brisée, qu'elle approchait de ses lèvres, faisait signe à un berger d'être discret. Un jeune Faune, dont la tête gisait sur le sol, cherchait encore à porter sa flûte à sa bouche. Et tous ces êtres divins semblaient nous enseigner à mépriser l'injure du temps et de la fortune. Nous suivions le bord d'un canal où l'eau des pluies nourrissait les rainettes. Autour d'un rond-point, des vasques penchantes s'élevaient où buvaient les colombes. Parvenus à cet endroit, nous prîmes un étroit sentier pratiqué dans les taillis.

— Marchez avec précaution, nous dit M. d'Astarac. Ce sentier a ceci de dangereux, qu'il est bordé de Mandragores qui, la nuit, chantent au pied des arbres. Elles sont cachées dans la terre. Gardez-vous d'y mettre le pied : vous y prendriez le mal d'aimer ou la soif des richesses, et vous seriez perdus, car les passions qu'inspire la Mandragore sont mélancoliques.

Je demandai comment il était possible d'éviter ce danger invisible. M. d'Astarac me répondit qu'on y pouvait échapper par intuitive divination, et point autrement.

— Au reste, ajouta-t-il, ce sentier est funeste.

Il conduisait tout droit à un pavillon de brique, caché sous le lierre, qui, sans doute, avait servi jadis de maison à un garde. Là finissait le parc sur les marais monotones de la Seine.

— Vous voyez ce pavillon, nous dit M. d'Astarac. Il renferme le plus savant des hommes. C'est là que Mosaïde, âgé de cent douze ans, pénètre, avec une majestueuse opiniâtreté, les arcanes de la nature. Il a laissé bien loin derrière lui Imbonatus et Bartoloni. Je voulais m'honorer, messieurs, en gardant sous mon toit le plus grand des cabbalistes après Énoch, fils de Caïn. Mais des scrupules de religion ont empêché Mosaïde de s'asseoir à ma table, qu'il tient pour chrétienne, en quoi il lui fait trop d'honneur. Vous ne sauriez concevoir à quelle violence la haine des chrétiens est portée chez ce sage. C'est à grand'peine qu'il a consenti à loger dans ce pavillon, où il vit seul avec sa nièce Jahel. Messieurs, vous ne devez pas tarder davantage à connaître Mosaïde, et je vais vous présenter tout de suite, l'un et l'autre, à cet homme divin.

Ayant ainsi parlé, M. d'Astarac nous poussa dans le pavillon et nous fit monter, par un escalier à vis, dans une chambre où se tenait, au milieu de manuscrits épars, dans un grand fauteuil à oreilles, un vieillard aux yeux vifs, au nez busqué, dont le menton fuyant laissait échapper deux maigres ruisseaux de barbe blanche. Un bonnet de velours, en forme de couronne impériale, couvrait sa tête chauve, et son corps, d'une maigreur qui n'était point humaine, s'enveloppait d'une vieille robe de soie jaune, éblouissante et sordide.

Bien que ses regards perçants fussent tournés vers nous, il ne marqua par aucun signe qu'il s'apercevait de notre venue. Son visage exprimait un entêtement douloureux, et il roulait lentement, entre ses doigts ridés, le roseau qui lui servait à écrire.

— N'attendez pas de Mosaïde des paroles vaines, nous dit M. d'Astarac. Depuis longtemps, ce sage ne s'entretient plus qu'avec les Génies et moi. Ses discours sont sublimes. Comme il ne consentira pas, sans doute, à converser avec vous, messieurs, je vous donnerai en peu de mots une idée de son mérite. Le premier, il a pénétré le sens spirituel des livres de Moïse, d'après la valeur des caractères hébraïques, laquelle dépend de l'ordre des lettres dans l'alphabet. Cet ordre avait été brouillé à partir de la onzième lettre. Mosaïde l'a rétabli, ce que n'avaient pu faire

Atrabis, Philon, Avicenne, Raymond Lulle, Pic de la Mirandole, Reuchelin, Henri Morus et Robert Flydd. Mosaïde sait le nombre de l'or qui correspond à Jéhovah dans le monde des Esprits. Et vous concevez, messieurs, que cela est d'une conséquence infinie.

Mon bon maître tira sa boîte de sa poche et, nous l'ayant présentée avec civilité, huma une prise de tabac et dit :

— Ne croyez-vous pas, monsieur d'Astarac, que ces connaissances sont extrêmement propres à vous mener au diable, à l'issue de cette vie transitoire? Car enfin, ce seigneur Mosaïde erre visiblement dans l'interprétation des saintes Écritures. Quand Notre-Seigneur mourut sur la croix pour le salut des hommes, la Synagogue sentit un bandeau descendre sur ses yeux; elle chancela comme une femme ivre, et sa couronne tomba de sa tête. Depuis lors, l'intelligence de l'Ancien Testament est renfermée dans l'Église catholique à laquelle j'appartiens malgré mes iniquités multiples.

A ces mots, Mosaïde, semblable à un dieu bouc, sourit d'une manière effrayante et dit à mon bon maître d'une voix lente, aigre et comme lointaine :

— La Mashore ne t'a pas confié ses secrets et la Mischna ne t'a pas révélé ses mystères.

— Mosaïde, reprit M. d'Astarac, interprète avec clarté, non seulement les livres de Moïse, mais celui d'Énoch, qui est bien plus considérable, et que les chrétiens ont rejeté faute de le comprendre, comme le coq de la fable arabe dédaigna la perle tombée dans son grain. Ce livre d'Énoch, monsieur l'abbé Coignard, est d'autant plus précieux qu'on y voit les premiers entretiens des filles des hommes avec les Sylphes. Car vous entendez bien que ces anges, qu'Énoch nous montre liant avec des femmes un commerce d'amour, sont des Sylphes et des Salamandres.

— Je l'entendrai, monsieur, répondit mon bon maître, pour ne pas vous contrarier. Mais par ce qui nous a été conservé du livre d'Énoch, qui est visiblement apocryphe, je soupçonne que ces anges étaient, non point des Sylphes, mais des marchands phéniciens.

— Et sur quoi, demanda M. d'Astarac, fondez-vous une opinion si singulière?

— Je la fonde, monsieur, sur ce qu'il est dit dans ce livre que les anges apprirent aux femmes l'usage des bracelets et des colliers, l'art de se peindre les sourcils et d'employer toute sorte de teintures. Il est dit encore, au même livre, que les anges enseignèrent aux filles des hommes les propriétés des racines et des arbres, les enchantements, l'art d'observer les étoiles. De bonne foi, monsieur, ces anges-là n'ont-ils pas tout l'air de Tyriens ou de Sidoniens débarquant sur quelque côte à demi déserte et déballant au pied des rochers leur pacotille pour tenter les filles des tribus sauvages? Ces trafiquants leur donnaient des colliers de cuivre, des amulettes et des médicaments, contre de l'ambre, de l'encens et des pelleteries, et ils étonnaient ces belles créatures ignorantes en leur parlant des étoiles avec une connaissance acquise dans la navigation. Voilà qui est clair, et je voudrais bien savoir par quel endroit monsieur Mosaïde y pourrait contredire.

Mosaïde garda le silence et M. d'Astarac sourit de nouveau.

— Monsieur Coignard, dit-il, vous ne raisonnez pas trop mal, dans l'ignorance où vous êtes encore de la gnose et de la cabbale. Et ce que vous dites me fait songer qu'il pouvait se trouver quelques Gnomes métallurgistes et orfèvres parmi ces Sylphes qui s'unirent d'amour aux filles des hommes. Les Gnomes, en effet, s'occupent volontiers d'orfèvrerie, et il est probable que ce furent ces ingénieux démons qui forgèrent ces bracelets que vous croyez de fabrication phénicienne. Mais vous aurez quelque désavantage, monsieur, je vous en préviens, à vous mesurer avec Mosaïde sur la connaissance des antiquités humaines. Il en a retrouvé les monuments qu'on croyait perdus et, entre autres, la colonne de Seth et les oracles de Sambéthé, fille de Noé, la plus ancienne des Sibylles.

— Oh! s'écria mon bon maître en bondissant sur le plancher poudreux d'où s'éleva un nuage de poussière, oh! que de rêveries! C'en est trop, vous vous moquez! et monsieur Mosaïde ne peut emmagasiner tant de folies dans sa tête, sous son grand bonnet qui ressemble à la couronne de Charlemagne. Cette colonne de Seth est une invention ridicule de ce plat Flavius Josèphe, un conte absurde qui n'avait encore trompé personne avant vous. Quant aux prédictions de Sambéthé, fille de Noé, je serais bien curieux de les connaître, et monsieur Mosaïde, qui paraît assez avare de ses paroles, m'obligerait en en faisant passer quelques-unes par sa bouche, car il ne lui est pas possible, je me plais à le reconnaître, de les proférer par la voie plus secrète à travers laquelle les Sibylles anciennes avaient coutume de faire passer leurs mystérieuses réponses.

Mosaïde, qui ne semblait point entendre, dit tout à coup :

— La fille de Noé a parlé; Sambéthé a dit : « L'homme vain qui rit et qui raille n'entendra pas la voix qui sort du septième tabernacle; l'impie ira misérablement à sa ruine. »

Sur cet oracle nous prîmes tous trois congé de Mosaïde.

CETTE année-là, l'été fut radieux, d'où me vint l'envie d'aller dans les promenades. Un jour, comme j'errais sous les arbres du Cours-la-Reine, avec deux petits écus que j'avais trouvés le matin dans la pochette de ma culotte et qui étaient le premier effet par lequel mon faiseur d'or eût encore montré sa munificence, je m'assis devant la porte d'un limonadier, à une table que sa petitesse appropriait à ma solitude et à ma modestie, et là je me mis à songer à la bizarrerie de ma destinée, tandis qu'à mes côtés, des mousquetaires buvaient du vin d'Espagne avec des filles du monde. Je doutais si la Croix-des-Sablons, M. d'Astarac, Mosaïde, le papyrus de Zozime et mon bel habit n'étaient point des songes dont j'allais me réveiller, pour me retrouver en veste de basin devant la broche de la *Reine Pédauque*.

Je sortis de ma rêverie en me sentant tiré par la manche. Et je vis devant moi frère Ange, dont le visage disparaissait entre son capuchon et sa barbe.

— Monsieur Jacques Ménétrier, me dit-il à voix basse, une demoiselle, qui vous veut du bien, vous attend dans son carrosse sur la chaussée, entre la rivière et la porte de la Conférence.

Le cœur me battit très fort. Effrayé et ravi de cette aventure, je me rendis tout de suite à l'endroit indiqué par le capucin, en marchant toutefois d'un pas tranquille, qui me parut le plus avantageux. Parvenu sur le quai, je vis un carrosse avec une petite main posée sur le bord de la portière.

Cette portière s'entr'ouvrit à mon approche, et je fus bien surpris de trouver dans le carrosse mam'selle Catherine en robe de satin rose, et la tête couverte d'un coqueluchon où ses cheveux blonds se jouaient dans la dentelle noire.

Je restais interdit sur le marchepied.

— Venez là, me dit-elle, et asseyez-vous près de moi. Fermez la portière, je vous prie. Il ne faut pas qu'on vous voie. Tout à l'heure, en passant sur le Cours, je vous ai vu chez le limonadier. Aussitôt je vous ai fait querir par le bon frère, que j'ai pris pour les exercices du carême et que je garde près de moi depuis ce temps, car, dans quelque condition où l'on se trouve, il faut avoir de la piété. Vous aviez très bonne mine, monsieur Jacques, devant votre petite table, l'épée en travers sur les cuisses, avec l'air chagrin d'un homme de qualité. J'ai toujours eu de l'amitié pour vous, et je ne suis pas de ces femmes qui, dans la prospérité, méprisent les amis d'autrefois.

— Eh! quoi? mam'selle Catherine, m'écriai-je, ce carrosse, ces laquais, cette robe de satin...

— Viennent, me dit-elle, des bontés de monsieur de la Guéritaude, qui est dans les partis, et des plus riches financiers. Il a prêté de l'argent au Roi. C'est un excellent ami que, pour tout au monde, je ne voudrais fâcher. Mais il n'est pas si aimable que vous, monsieur Jacques. Il m'a donné aussi une petite maison à Grenelle, que je vous montrerai de la cave au grenier. Monsieur Jacques, je suis bien contente de vous voir en état de faire votre fortune. Le mérite se découvre toujours. Vous verrez ma chambre à coucher, qui est copiée sur celle de mademoiselle Davilliers. Elle est tout en glaces, avec des magots. Comment va votre bonhomme de père? Entre nous, il négligeait un peu sa femme et sa rôtisserie. C'est un grand tort chez un homme de sa condition. Mais parlons de vous.

— Parlons de vous, mam'selle Catherine, dis-je enfin. Vous êtes bien jolie, et c'est grand dommage que vous aimiez les capucins. Car il faut bien vous passer les fermiers généraux.

— Oh! dit-elle, ne me reprochez point frère Ange. Je ne l'ai que pour faire mon salut, et, si je donnais un rival à monsieur de la Guéritaude, ce serait...

— Ce serait?

— Ne me le demandez pas, monsieur Jacques. Vous êtes un ingrat. Car vous savez que je vous ai toujours distingué. Mais vous n'y preniez pas garde.

— J'étais, au contraire, sensible à vos railleries, mam'selle Catherine. Vous me faisiez honte de ce que je n'avais pas de barbe au menton. Vous m'avez dit maintes fois que j'étais un peu niais.

— C'était vrai, monsieur Jacques, et plus vrai que vous ne pensiez. Que n'avez-vous deviné que je vous voulais du bien!

— Pourquoi, aussi, Catherine, étiez-vous jolie à faire peur? Je n'osais vous regarder. Et puis, j'ai bien vu qu'un jour vous étiez fâchée tout de bon contre moi.

— J'avais raison de l'être, monsieur Jacques. Vous m'aviez préféré cette Savoyarde en marmotte, le rebut du port Saint-Nicolas.

— Ah! croyez bien, Catherine, que ce ne fut point par goût ni par inclination, mais seulement parce qu'elle prit pour vaincre ma timidité des moyens énergiques.

— Ah! mon ami, croyez-moi, qui suis votre aînée : la timidité est un grand péché contre l'amour. Mais n'avez-vous pas vu que cette mendiante porte des bas troués et qu'elle a une dentelle de crasse et de boue haute d'une demi-aune au bas de ses jupons?

— Je l'ai vu, Catherine.

— N'avez-vous point vu, Jacques, qu'elle était mal faite, et de plus bien défaite?

— Je l'ai vu, Catherine.

— Comment alors aimâtes-vous cette guenon savoyarde, vous qui avez la peau blanche et des manières distinguées?

— Je ne le conçois pas moi-même, Catherine. Il fallut qu'à ce moment mon imagination fût pleine de vous. Et, puisque votre seule image me donna le courage et la force que vous me reprochez aujourd'hui, jugez, Catherine, de mes transports, si je vous avais pressée dans mes bras, vous-même ou seulement une fille qui vous ressemblât un peu. Car je vous aimais extrêmement.

Elle me prit les mains et soupira. Je repris d'un ton mélancolique :

— Oui, je vous aimais, Catherine, et je vous aimerais encore, sans ce moine dégoûtant.

Elle se récria :

— Quel soupçon! vous me fâchez. C'est une folie.

— Vous n'aimez donc point les capucins?

— Fi!

Ne jugeant point opportun de trop la presser sur ce sujet, je lui pris la taille; nous nous embrassâmes, nos lèvres se rencontrèrent, et je sentis tout mon être se fondre de volupté.

Après un moment de mol abandon, elle se dégagea, les joues roses, l'œil humide, les lèvres entr'ouvertes. C'est de ce jour que je connus à quel point une femme est embellie et parée du baiser qu'on met sur sa bouche. Le mien avait fait éclore, sur les joues de Catherine, des roses de la teinte la plus suave, et trempé la fleur bleue de ses yeux d'une étincelante rosée.

— Vous êtes un enfant, me dit-elle en rajustant son coqueluchon. Allez! vous ne pouvez demeurer un moment de plus. Monsieur de la Guéritaude va venir. Il m'aime avec une impatience qui devance l'heure des rendez-vous.

Lisant alors sur mon visage la contrariété que j'en éprouvais, elle reprit avec une tendre vivacité :

— Mais écoutez-moi, Jacques : il rentre chaque soir à neuf heures chez sa vieille femme, devenue acariâtre avec l'âge, qui ne souffre plus ses infidélités depuis qu'elle est hors d'état de les lui rendre et dont la jalousie est devenue effroyable. Venez ce soir à neuf heures et demie. Je vous recevrai. Ma maison est au coin de la rue du Bac. Vous la reconnaîtrez à ses trois fenêtres par étage, et au balcon qui est couvert de roses. Vous savez que j'ai toujours aimé les fleurs. A ce soir!

Elle me repoussa d'un geste caressant, où elle semblait trahir le regret de ne point me garder, puis, un doigt sur la bouche, elle murmura encore :

— A ce soir!

Je ne sais comment il me fut possible de m'arracher des bras de Catherine, mais il est certain que, en sautant hors du carrosse, je tombai, peu s'en faut, sur M. d'Astarac, dont la haute figure était plantée comme un arbre au bord de la chaussée. Je le salua poliment et lui marquai ma surprise d'un si heureux hasard.

— Le hasard, me dit-il, diminue à mesure que la connaissance augmente : il est supprimé pour moi. Je savais, mon fils, que je devais vous rencontrer ici. Il faut que j'aie avec vous un entretien trop longtemps différé. Allons, s'il vous plaît, chercher la solitude et le silence qu'exige le discours que je veux vous tenir. Ne prenez point un visage soucieux. Les mystères que je vous dévoilerai sont sublimes, à la vérité, mais aimables.

Ayant parlé ainsi, il me conduisit sur le bord de la Seine, jusqu'à l'île aux Cygnes, qui s'élevait au milieu du fleuve comme un navire de feuillage. Là, il fit signe au passeur, dont le bac nous porta dans l'île verte, fréquentée seulement par quelques invalides qui, dans les beaux jours, y jouent aux boules et vident une chopine. La nuit allumait ses premières étoiles dans le ciel et donnait une voix aux insectes de l'herbe. L'île était déserte. M. d'Astarac s'assit sur un banc de bois, à l'extrémité claire d'une allée de noyers, m'invita à prendre place à son côté, et me parla en ces termes :

— Il est trois sortes de gens, mon fils, à qui le philosophe doit cacher ses secrets. Ce sont les princes, parce qu'il serait imprudent d'ajouter à leur puissance; les ambitieux, dont il ne faut pas armer le génie impitoyable; et les débauchés, qui trouveraient dans la science cachée le moyen d'assouvir leurs mauvaises passions. Mais je puis m'ouvrir à vous, qui n'êtes ni débauché, car je compte pour rien l'erreur où tantôt vous alliez tomber dans les bras de cette fille, ni ambitieux, ayant vécu jusqu'ici content de tourner la broche paternelle. Je peux donc vous découvrir sans crainte les lois cachées de l'univers.

» Il ne faut pas croire que la vie soit bornée aux conditions étroites dans lesquelles elle se manifeste aux yeux du vulgaire. Quand ils enseignent que la création eut l'homme pour objet et pour fin, vos théologiens et vos philosophes raisonnent comme des cloportes de Versailles ou des Tuileries qui croiraient que l'humidité des caves est faite pour eux et que le reste du château n'est point habitable. Le système du monde, que le chanoine Copernic enseignait au siècle dernier, d'après Aristarque de Samos et les philosophes pythagoriciens, vous est sans doute connu, puisqu'on en a fait même des abrégés pour les petits grimauds d'école et des dialogues à l'usage des caillettes de la ville. Vous avez vu chez moi une machine qui le démontre parfaitement, au moyen d'un mouvement d'horloge.

» Levez les yeux, mon fils, et voyez sur votre tête le Chariot de David qui, traîné par Mizar et ses deux compagnes illustres, tourne autour du pôle; Arcturus, Véga de la Lyre, l'Épi de la Vierge, la Couronne d'Ariane, et sa perle charmante. Ce sont des soleils. Un seul coup d'œil sur le monde vous fait paraître que la création tout entière est une œuvre de feu et que la vie doit, sous ses plus belles formes, se nourrir de flammes!

» Et qu'est-ce que les planètes? Des gouttes de boue, un peu de fange et de moisissure. Contemplez le chœur auguste des étoiles, l'assemblée des soleils. Ils égalent ou surpassent le nôtre en grandeur et en puissance et, lorsque, par quelque claire nuit d'hiver, je vous aurai montré Sirius dans ma lunette, vos yeux et votre âme en seront éblouis.

» Croyez-vous, de bonne foi, que Sirius, Altaïr, Régulus, Aldébaran, tous ces soleils enfin, soient seulement des luminaires? Croyez-vous que ce vieux Phébus, qui verse incessamment dans les espaces où nous nageons ses flots démesurés de chaleur et de lumière, n'ait d'autre fonction que d'éclairer la Terre et quelques autres planètes imperceptibles et dégoûtantes? Quelle chandelle! Un million de fois plus grosse que le logis!

» J'ai dû vous présenter d'abord cette idée que l'Univers est composé de soleils et que les planètes qui peuvent s'y trouver sont moins que rien. Mais je prévois que vous voulez me faire une objection, et j'y vais répondre. Les soleils, m'allez-vous dire, s'éteignent dans la suite des siècles, et deviennent aussi de la boue. — Non pas! vous répondrai-je; car ils s'entretiennent par les comètes qu'ils attirent et qui y tombent. C'est l'habitacle de la vie véritable. Les planètes et cette terre, où nous vivons, ne sont que des séjours de larves. Telles sont les vérités dont il fallait d'abord vous pénétrer.

» Maintenant que vous entendez, mon fils, que le feu est l'élément par excellence, vous concevrez mieux ce que je vais vous enseigner, qui est plus considérable que tout ce que vous avez appris jusqu'ici et même que ce que connurent jamais Érasme, Turnèbe et Scaliger. Je ne parle pas des théologiens comme Quesnel ou Bossuet, qui, entre nous, sont la lie de l'esprit humain et qui n'ont guère plus d'entendement qu'un capitaine aux gardes. Ne nous attardons point à mépriser ces cervelles comparables, pour le volume et la façon, à des œufs de roitelet, et venons-en tout de suite à l'objet de mon discours. Tandis que les créatures formées de la terre ne dépassent point un degré de perfection qui, pour la beauté des formes, fut atteint par Antinoüs et par madame de Parabère, et auquel parvinrent seuls, pour la faculté de connaître, Démocrite et moi, les êtres formés du feu jouissent d'une sagesse et d'une intelligence dont il nous est impossible de concevoir l'étendue.

» Telle est, mon fils, la nature des enfants glorieux des soleils; ils possèdent les lois de l'univers comme nous possédons les règles du jeu d'échecs, et le cours des astres dans le ciel ne les embarrasse pas plus que ne nous trouble la marche sur le damier du roi, de la tour et du fou. Ces Génies créent des mondes dans les parties de l'espace où il ne s'en trouve point encore et les organisent à leur gré. Cela les distrait, un moment, de leur grande affaire qui est de s'unir entre eux par d'ineffables amours. Je tournais hier ma lunette sur le signe de la Vierge et j'y aperçus un tourbillon lointain de lumière. Nul doute, mon fils, que ce ne soit l'ouvrage encore informe de quelqu'un de ces êtres de feu.

» L'univers à vrai dire n'a pas d'autre origine. Loin d'être l'effet d'une volonté unique, il est le résultat des caprices sublimes d'un grand nombre de Génies qui se sont récréés en y travaillant chacun en son temps et chacun de son côté. C'est ce qui en explique la diversité, la

magnificence et l'imperfection. Car la force et la clairvoyance de ces génies, encore qu'immenses, ont des limites. Je vous tromperais si je vous disais qu'un homme, fût-il philosophe et mage, peut entrer avec eux en commerce familier. Aucun d'eux ne s'est manifesté à moi, et tout ce que je vous en dis ne m'est connu que par induction et ouï-dire. Aussi, quoique leur existence soit certaine, je m'avancerais trop en vous décrivant leurs mœurs et leur caractère. Il faut savoir ignorer, mon fils, et je me pique de n'avancer que des faits parfaitement observés. Laissons donc ces Génies ou plutôt ces Démiurges à leur gloire lointaine et venons-en à des êtres illustres qui nous touchent de plus près. C'est ici, mon fils, qu'il vous faut tendre l'oreille.

» En vous parlant, tout à l'heure, des planètes, si j'ai cédé à un sentiment de mépris, c'est que je considérais seulement la surface solide et l'écorce de ces petites boules ou toupies, et les animaux qui y rampent tristement. J'eusse parlé d'un autre ton, si mon esprit avait alors embrassé, avec les planètes, l'air et les vapeurs qui les enveloppent. Car l'air est un élément qui ne le cède en noblesse qu'au feu, d'où il suit que la dignité et illustration des planètes est dans l'air dont elles sont baignées. Ces nuées, ces molles vapeurs, ces souffles, ces clartés, ces ondes bleues, ces îles mouvantes de pourpre et d'or qui passent sur nos têtes, sont le séjour de peuples adorables. On les nomme les Sylphes et les Salamandres. Ce sont des créatures infiniment aimables et belles. Il nous est possible et convenable de former avec elles des unions dont les délices ne se peuvent concevoir. Les Salamandres sont telles qu'auprès d'elles la plus jolie personne de la cour ou de la ville n'est qu'une répugnante guenon. Elles se donnent volontiers aux philosophes. Vous avez sans doute ouï parler de cette merveille dont monsieur Descartes était accompagné dans ses voyages. Les uns disaient que c'était une fille naturelle, qu'il menait partout avec lui; les autres pensaient que c'était un automate qu'il avait fabriqué avec un art inimitable. En réalité c'était une Salamandre que cet habile homme avait prise pour sa bonne amie. Il ne s'en séparait jamais. Pendant une traversée qu'il fit dans les mers de Hollande, il la prit à bord, renfermée dans une boîte faite d'un bois précieux et garnie de satin à l'intérieur. La forme de cette boîte et les précautions avec lesquelles monsieur Descartes la gardait attirèrent l'attention du capitaine qui, pendant le sommeil du philosophe, souleva le couvercle et découvrit la Salamandre. Cet homme ignorant et grossier s'imagina qu'une si merveilleuse créature était l'œuvre du diable. D'épouvante, il la jeta à la mer. Mais vous pensez bien que cette belle personne ne s'y noya pas, et qu'il lui fut aisé de rejoindre son bon ami monsieur Descartes. Elle lui demeura fidèle tant qu'il vécut et quitta cette terre à sa mort pour n'y plus revenir.

» Je vous cite cet exemple, entre beaucoup d'autres, pour vous faire connaître les amours des philosophes et des Salamandres. Ces amours sont trop sublimes pour être assujetties à des contrats; et vous conviendrez que l'appareil ridicule qu'on déploie dans les mariages ne serait pas de mise en de telles unions. Il serait beau, vraiment, qu'un notaire en perruque et un gros curé y missent le nez! Ces messieurs sont propres seulement à sceller la vulgaire conjonction d'un homme et d'une femme. Les hymens des Salamandres et des sages ont des témoins plus augustes. Les peuples aériens les célèbrent dans des navires qui, portés par des souffles légers, glissent, la poupe couronnée de roses, au son des harpes.

sur des ondes invisibles. Mais n'allez pas croire que, pour n'être pas inscrits sur un sale registre dans une vilaine sacristie, ces engagements soient peu solides et puissent être rompus avec facilité. Ils ont pour garants les Esprits qui se jouent sur les nuées d'où jaillit l'éclair et tombe la foudre. Je vous fais là, mon fils, des révélations qui vous seront utiles, car j'ai reconnu à des indices certains, que vous étiez destiné au lit d'une Salamandre.

— Hélas! monsieur, m'écriai-je, cette destinée m'effraye, et j'ai presque autant de scrupules que ce capitaine hollandais qui jeta à la mer la bonne amie de monsieur Descartes. Je ne puis me défendre de penser comme lui que ces dames aériennes sont des démons. Je craindrais de perdre mon âme avec elles, car enfin, monsieur, ces mariages sont contraires à la nature et en opposition avec la loi divine. Que monsieur Jérôme Coignard, mon bon maître, n'est-il là pour vous entendre! Je suis bien sûr qu'il me fortifierait par de bons arguments contre les délices de vos Salamandres, monsieur, et de votre éloquence.

— L'abbé Coignard, reprit M. d'Astarac, est admirable pour traduire du grec. Mais il ne faut pas le tirer de ses livres. Il n'a point de philosophie. Quant à vous, mon fils, vous raisonnez avec l'infirmité de l'ignorance, et la faiblesse de vos raisons m'afflige. Ces unions, dites-vous, sont contraires à la nature. Qu'en savez-vous? Et quel moyen auriez-vous de le savoir? Comment est-il possible de distinguer ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas? Connaît-on assez l'universelle Isis pour discerner ce qui la seconde de ce qui la contrarie? Mais disons mieux : rien ne la contrarie et tout la seconde, puisque rien n'existe qui n'entre dans le jeu de ses organes et qui ne suive les attitudes innombrables de son corps. D'où viendraient, je vous prie, des ennemis pour l'offenser? Rien n'agit ni contre elle ni hors d'elle, et les forces qui semblent la combattre ne sont que des mouvements de sa propre vie.

» Les ignorants seuls sont assez assurés pour décider si une action est naturelle ou non. Mais entrons un moment dans leur illusion et dans leur préjugé et feignons de reconnaître qu'on peut commettre des actes contre nature. Ces actes en seront-ils pour cela mauvais et condamnables? Je m'en attends sur ce point à l'opinion vulgaire des moralistes, qui représentent la vertu comme un effort sur les instincts, comme une entreprise sur les inclinations que nous portons en nous, comme une lutte enfin avec l'homme originel. De leur propre aveu, la vertu est contre nature, et ils ne peuvent dès lors condamner une action, quelle qu'elle soit, pour ce qu'elle a de commun avec la vertu.

» J'ai fait cette digression, mon fils, afin de vous représenter la légèreté pitoyable de vos raisons. Je vous offenserais en croyant qu'il vous reste encore quelques doutes sur l'innocence du commerce charnel que les hommes peuvent avoir avec les Salamandres. Apprenez donc maintenant que, loin d'être interdits par la loi religieuse, ces mariages sont ordonnés par cette loi à l'exclusion de tous autres. Je vais vous en donner des preuves manifestes. »

Il s'arrêta de parler, tira sa boîte de sa poche et se mit dans le nez une prise de tabac.

La nuit était profonde. La lune versait sur le fleuve ses clartés liquides qui y tremblaient avec le reflet des lanternes. Le vol des éphémères nous enveloppait de ses tourbillons légers. La voix aiguë des insectes s'élevait dans le silence de l'univers. Une telle douceur descendait du ciel qu'il semblait qu'il se mêlât du lait à la clarté des étoiles.

M. d'Astarac reprit de la sorte :

— La Bible, mon fils, et principalement les livres de Moïse, contiennent de grandes et utiles vérités. Cette opinion paraît absurde et déraisonnable, par suite du traitement que les théologiens ont infligé à ce qu'ils appellent l'Écriture et dont ils ont fait, par leurs commentaires, explications et méditations, un manuel d'erreur, une bibliothèque d'absurdités, un magasin de niaiseries, un cabinet de mensonges, une galerie de sottises, un lycée d'ignorance, un musée d'inepties et le garde-meuble enfin de la bêtise et de la méchanceté humaines. Sachez, mon fils, que ce fut à l'origine un temple rempli d'une lumière céleste.

» J'ai été assez heureux pour le rétablir dans sa splendeur première. Et la vérité m'oblige à déclarer que Mosaïde m'y a beaucoup aidé par son intelligence de la langue et de l'alphabet des Hébreux. Mais ne perdons point de vue notre principal sujet. Apprenez tout d'abord, mon fils, que le sens de la Bible est figuré et que la principale erreur des théologiens est d'avoir pris à la lettre ce qui doit être entendu en manière de symbole. Ayez cette vérité présente dans toute la suite de mon discours.

» Quand le Démiurge qu'on nomme Jéhovah et qui possède encore beaucoup d'autres noms, puisqu'on lui applique généralement tous les termes qui expriment la qualité ou la quantité, eut, je ne dis pas créé le monde, car ce serait dire une sottise, mais aménagé un petit canton de l'univers pour en faire le séjour d'Adam et d'Ève, il y avait dans l'espace des créatures subtiles, que Jéhovah n'avait point formées et qu'il n'était pas capable de former. C'était l'ouvrage de plusieurs autres Démiurges plus anciens que lui et plus habiles. Son artifice n'allait pas au delà de celui d'un potier très excellent, capable de pétrir dans l'argile des êtres en façon de pots, tels que nous sommes précisément. Ce que j'en dis n'est pas pour le déprécier, car un pareil ouvrage est encore bien au-dessus des forces humaines. Mais il fallait bien marquer le caractère inférieur de l'œuvre des sept jours.

» Jéhovah travailla, non dans le feu, qui seul donne naissance aux chefs-d'œuvre de la vie, mais dans la boue, où il ne pouvait produire que les ouvrages d'un céramiste ingénieux. Nous ne sommes pas autre chose, mon fils, qu'une poterie animée. L'on ne peut reprocher à Jéhovah de s'être fait illusion sur la qualité de son travail. S'il le trouva bon au premier moment et dans l'ardeur de la composition, il ne tarda pas à reconnaître son erreur, et la Bible est pleine de l'expression de son mécontentement, qui alla souvent jusqu'à la mauvaise humeur et parfois jusqu'à la colère. Jamais artisan ne traita les objets de son industrie avec plus de dégoût et d'aversion. Il pensa les détruire et, dans le fait, il en noya la plus grande partie. Ce déluge, dont le souvenir a été conservé par les Juifs, par les Grecs et par les Chinois, prépara une dernière déception au malheureux Démiurge qui, reconnaissant bientôt l'inutilité et le ridicule d'une semblable violence, tomba dans un découragement et dans une apathie dont les progrès n'ont point cessé depuis Noé jusqu'à nos jours, où ils sont extrêmes. Mais je vois que je suis allé trop avant. C'est l'inconvénient de ces vastes sujets, de ne pouvoir s'y borner. Notre esprit, quand il s'y jette, ressemble à ces fils des soleils, qui passent en un seul bond d'un univers à l'autre.

» Retournons au Paradis terrestre, où le Démiurge avait placé les deux vases façonnés de sa main, Adam et Ève. Ils n'y vivaient point seuls parmi les animaux et les plantes. Les Esprits de l'air, créés par les Démiurges du feu, flottaient au-dessus d'eux et les regardaient avec une curiosité

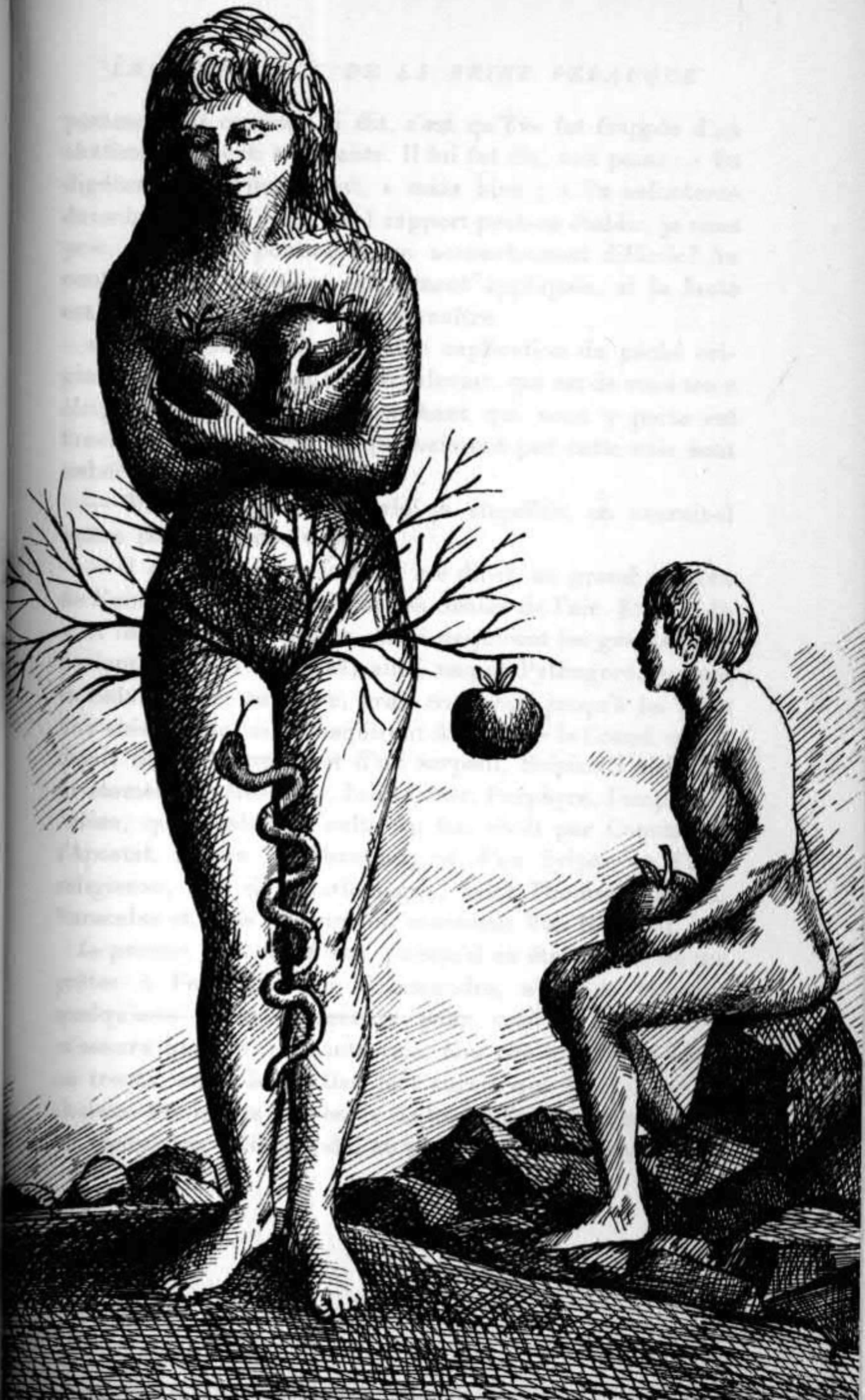
où se mêlaient la sympathie et la pitié. C'est bien ce que Jéhovah avait prévu. Hâtons-nous de le dire à sa louange, il avait compté sur les Génies du feu, auxquels nous pouvons désormais donner leurs vrais noms d'Elfes et de Salamandres, pour améliorer et parfaire ses figurines d'argile. Il s'était dit, dans sa prudence : « Mon Adam et mon Ève, » opaques et scellés dans l'argile, manquent d'air et de » lumière. Je n'ai pas su leur donner des ailes. Mais, en » s'unissant aux Elfes et aux Salamandres, créés par un » Démiurge plus puissant et plus subtil que moi, ils don» neront naissance à des enfants qui procéderont des races » lumineuses autant que de la race d'argile et qui auront à » leur tour des enfants plus lumineux qu'eux-mêmes, jus» qu'à ce qu'enfin leur postérité égale presque en beauté » les fils et les filles de l'air et du feu. »

» Il n'avait rien négligé, à vrai dire, pour attirer sur son Adam et sur son Ève les regards des Sylphes et des Salamandres. Il avait modelé la femme en forme d'amphore, avec une harmonie de lignes courbes qui suffirait à le faire reconnaître pour le prince des géomètres, et il parvint à racheter la grossièreté de la matière par la magnificence des contours. Il avait sculpté Adam d'une main moins caressante, mais plus énergique, formant son corps avec tant d'ordre, selon des proportions si parfaites que, appliquées ensuite par les Grecs à l'architecture, cette ordonnance et ces mesures firent toute la beauté des temples.

» Vous voyez donc, mon fils, que Jéhovah s'était appliqué selon ses moyens à rendre ses créatures dignes des baisers aériens qu'il espérait pour elles. Je n'insiste point sur les soins qu'il prit en vue de rendre ces unions fécondes. L'économie des sexes témoigne assez de sa sagesse à cet égard. Aussi eut-il d'abord à se féliciter de sa ruse et de son adresse. J'ai dit que les Sylphes et les Salamandres regardèrent Adam et Ève avec cette curiosité, cette sympathie, cet attendrissement qui sont les premiers ingrédients de l'amour. Ils les approchèrent et se prirent aux pièges ingénieux que Jéhovah avait disposés et tendus à leur intention dans le corps et sur le ventre même de ces deux amphores. Le premier homme et la première femme goûtèrent pendant des siècles les embrassements délicieux des Génies de l'air, qui les conservaient dans une jeunesse éternelle.

» Tel fut leur sort, tel serait encore le nôtre. Pourquoi fallut-il que les parents du genre humain, fatigués de ces voluptés sublimes, cherchassent l'un près de l'autre des plaisirs criminels? Mais que voulez-vous, mon fils? pétris d'argile, ils avaient le goût de la fange. Hélas! ils se connurent l'un l'autre de la manière qu'ils avaient connu les Génies.

» C'est ce que le Démiurge leur avait défendu le plus expressément. Craignant, avec raison, qu'ils n'eussent ensemble des enfants épais comme eux, terreux et lourds, il leur avait interdit, sous les peines les plus sévères, de s'approcher l'un de l'autre. Tel est le sens de cette parole d'Ève : « Pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du Paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y point toucher, de peur que nous ne fussions en danger de mourir. » Car, vous entendez bien, mon fils, que la pomme qui tenta la pitoyable Ève n'était point le fruit d'un pommier, et que c'est là une allégorie dont je vous ai révélé le sens. Bien qu'imparfait et quelquefois violent et capricieux, Jéhovah était un Démiurge trop intelligent pour se fâcher au sujet d'une pomme ou d'une grenade. Il faut être évêque ou capucin pour soutenir des imaginations aussi extravagantes. Et la preuve que la



pomme était ce que j'ai dit, c'est qu'Ève fut frappée d'un châtiment assorti à sa faute. Il lui fut dit, non point : « Tu digéreras laborieusement, » mais bien : « Tu enfanteras dans la douleur. » Or, quel rapport peut-on établir, je vous prie, entre une pomme et un accouchement difficile? Au contraire, la peine est exactement appliquée, si la faute est telle que je vous l'ai fait connaître.

» Voilà, mon fils, la véritable explication du péché originel. Elle vous enseigne votre devoir, qui est de vous tenir éloigné des femmes. Le penchant qui vous y porte est funeste. Tous les enfants qui naissent par cette voie sont imbéciles et misérables.

— Mais, monsieur, m'écriai-je stupéfait, en saurait-il naître par une autre voie?

— Il en naît heureusement, me dit-il, un grand nombre de l'union des hommes avec les Génies de l'air. Et ceux-là sont intelligents et beaux. Ainsi naquirent les géants dont parlent Hésiode et Moïse; ainsi naquit Pythagore, auquel la Salamandre, sa mère, avait contribué jusqu'à lui faire une cuisse d'or; ainsi naquirent Alexandre le Grand, qu'on disait fils d'Olympias et d'un serpent, Scipion l'Africain, Aristomène de Messénie, Jules César, Porphyre, l'empereur Julien, qui rétablit le culte du feu aboli par Constantin l'Apostat, Merlin l'Enchanteur, né d'un Sylphe et d'une religieuse, fille de Charlemagne, saint Thomas d'Aquin, Paracelse et, plus récemment, monsieur Van Helmont. »

Je promis à M. d'Astarac, puisqu'il en était ainsi, de me prêter à l'amitié d'une Salamandre, s'il s'en trouvait quelqu'une assez obligeante pour vouloir de moi. Il m'assura que j'en rencontrerais, non pas une, mais vingt ou trente, entre lesquelles je n'aurais que l'embarras de choisir. Et, moins par envie de tenter l'aventure que pour lui complaire, je demandai au philosophe comment il était possible de se mettre en communication avec ces personnes aériennes.

— Rien n'est plus facile, me répondit-il. Il suffit d'une boule de verre dont je vous expliquerai l'usage. Je garde chez moi un assez grand nombre de ces boules, et je vous donnerai bientôt, dans mon cabinet, tous les éclaircissements nécessaires. Mais c'en est assez pour aujourd'hui.

Il se leva et marcha vers le bac où le passeur nous attendait, étendu sur le dos, et ronflant à la lune. Quand nous eûmes touché le bord, il s'éloigna vivement et ne tarda pas à se perdre dans la nuit.

Il me restait de ce long entretien le sentiment confus d'un rêve ; l'idée de Catherine m'était plus sensible. En dépit des sublimités que je venais d'entendre, j'avais grande envie de la voir, bien que je n'eusse point soupé. Les idées du philosophe ne m'étaient point assez entrées dans le sens pour que j'imaginasse rien de dégoûtant à cette jolie fille. J'étais résolu à pousser jusqu'au bout ma bonne fortune, avant d'être en possession de quelqu'une de ces belles furies de l'air qui ne veulent point de rivales terrestres. Ma crainte était qu'à une heure si avancée de la nuit, Catherine se fût lassée de m'attendre. Prenant ma course le long du fleuve et passant au galop le pont Royal, je me jetai dans la rue du Bac. J'atteignis en une minute celle de Grenelle, où j'entendis des cris mêlés au cliquetis des épées. Le bruit venait de la maison que Catherine m'avait décrite. Là, sur le pavé, s'agitaient des ombres et des lanternes, et il en sortait des voix :

— Au secours, Jésus ! On m'assassine ! — Sus au capucin ! Hardi ! piquez-le ! — Jésus, Marie, assistez-moi ! — Voyez le joli greluchon ! Sus ! sus ! Piquez, coquins, piquez ferme !

Les fenêtres s'ouvraient aux maisons d'alentour pour laisser paraître des têtes en bonnets de nuit.

Soudain tout ce mouvement et tout ce bruit passa devant moi comme une chasse en forêt, et je reconnus frère Ange qui détalait d'une telle vitesse que ses sandales lui donnaient la fessée, tandis que trois grands diables de laquais, armés comme des suisses, le serrant de près, lui lardaient le cuir de la pointe de leurs hallebardes. Leur maître, un jeune gentilhomme courtaud et rougeaud, ne cessait de les encourager de la voix et du geste, comme on fait aux chiens.

— Hardi! hardi! Piquez! La bête est dure.

Comme il se trouvait près de moi :

— Ah! monsieur, lui dis-je, vous n'avez point de pitié.

— Monsieur, me répondit-il, on voit bien que ce capucin n'a point caressé votre maîtresse et que vous n'avez point surpris madame, que voici, dans les bras de cette bête puante. On s'accommode de son financier, parce qu'on sait vivre. Mais un capucin ne se peut souffrir. Ardez l'effrontée!

Et il me montrait Catherine en chemise, sous la porte, les yeux brillants de larmes, échevelée, se tordant les bras, plus belle que jamais et murmurant d'une voix expirante, qui me déchirait l'âme :

— Ne le faites pas mourir! C'est frère Ange, c'est le petit frère!

Les pendards de laquais revinrent, annonçant qu'ils avaient cessé leur poursuite en apercevant le guet, mais non sans avoir enfoncé d'un demi-doigt leurs piques dans le derrière du saint homme. Les bonnets de nuit disparurent des fenêtres, qui se refermèrent, et, tandis que le jeune seigneur causait avec ses gens, je m'approchai de Catherine dont les larmes séchaient sur ses joues, au joli creux de son sourire.

— Le pauvre frère est sauvé, me dit-elle. Mais j'ai tremblé pour lui. Les hommes sont terribles. Quand ils vous aiment, ils ne veulent rien entendre.

— Catherine, lui dis-je assez piqué, ne m'avez-vous fait venir que pour assister à la querelle de vos amis? Hélas! je n'ai pas le droit d'y prendre part.

— Vous l'auriez, monsieur Jacques, me dit-elle, vous l'auriez si vous l'aviez voulu.

— Mais, lui dis-je encore, vous êtes la personne de Paris la plus entourée. Vous ne m'aviez point parlé de ce jeune gentilhomme.

— Aussi bien n'y pensais-je guère. Il est venu impromptu.

— Et il vous a surprise avec frère Ange.

— Il a cru voir ce qui n'était pas. C'est un emporté à qui l'on ne peut faire entendre raison.

Sa chemise entr'ouverte laissait voir dans la dentelle un sein gonflé comme un beau fruit, et fleuri d'une rose naissante. Je la pris dans mes bras et couvris sa poitrine de baisers.

— Ciel! s'écria-t-elle, dans la rue! devant monsieur d'Anquetil, qui nous voit!

— Qui est ça, monsieur d'Anquetil?

— C'est le meurtrier de frère Ange, pardi! Quel autre voulez-vous que ce soit?

— Il est vrai, Catherine, qu'il n'en faut pas d'autres; vos amis sont près de vous en forces suffisantes.

— Monsieur Jacques, ne m'insultez pas, je vous prie.

— Je ne vous insulte pas, Catherine; je reconnais vos attraits, auxquels je voudrais rendre le même hommage que tant d'autres.

— Monsieur Jacques, ce que vous dites sent odieusement la rôtisserie de votre bonhomme de père.

— Vous étiez naguère bien contente, mam'selle Catherine, d'en flairer la cheminée.

— Fi! le vilain! le pied plat! Il outrage une femme!

Comme elle commençait à glapir et à s'agiter, M. d'Anquetil quitta ses gens, vint à nous, la poussa dans le logis en l'appelant friponne et dévergondée, entra derrière elle dans l'allée, et me ferma la porte au nez.

La pensée de Catherine occupa mon esprit pendant toute la semaine qui suivit cette fâcheuse aventure. Son image brillait aux feuillets des in-folio sur lesquels je me courbais, dans la bibliothèque, à côté de mon bon maître; si bien que Photius, Olympiodore, Fabricius, Vossius, ne me parlaient plus que d'une petite demoiselle en chemise de dentelle. Ces visions m'inclinaient à la paresse. Mais, indulgent à autrui comme à lui-même, M. Jérôme Coignard souriait avec bonté de mon trouble et de mes distractions.

— Jacques Tournebroche, me dit un jour ce bon maître, n'êtes-vous point frappé des variations de la morale à travers les siècles? Les livres assemblés dans cette admirable Astaracienne témoignent de l'incertitude des hommes à ce sujet. Si j'y fais réflexion, mon fils, c'est pour loger dans votre esprit cette idée solide et salutaire qu'il n'est point de bonnes mœurs en dehors de la religion et que les maximes des philosophes, qui prétendent instituer une morale naturelle, ne sont que lubies et billevesées. La raison des bonnes mœurs ne se trouve point dans la nature qui est, par elle-même, indifférente, ignorant le mal comme le bien; elle est dans la Parole divine, qu'il ne faut point transgresser, à moins de s'en repentir ensuite convenablement. Les lois humaines sont fondées sur l'utilité, et ce ne peut être qu'une utilité apparente et illusoire, car on ne sait pas naturellement ce qui est utile aux hommes, ni ce qui leur convient en réalité. Encore y a-t-il dans nos Coutumiers une bonne moitié des articles auxquels le préjugé seul a donné naissance. Soutenues par la menace du châtiment, les lois humaines peuvent être éludées par ruse et dissimulation; tout homme capable de réflexion est au-dessus d'elles. Ce sont proprement des attrape-nigauds.

» Il n'en est pas de même, mon fils, des lois divines. Celles-là sont imprescriptibles, inéluctables et stables. Leur absurdité n'est qu'apparente et cache une sagesse inconcevable. Si elles blessent notre raison, c'est parce qu'elles y sont supérieures et qu'elles s'accordent avec les vraies fins de l'homme, et non avec ses fins apparentes. Il convient de les observer, quand on a le bonheur de les connaître. Toutefois, je ne fais pas de difficulté d'avouer que l'observation de ces lois, contenues dans le Décalogue et dans les commandements de l'Église, est difficile, la plupart du temps, et même impossible sans la grâce, qui se fait parfois attendre, puisque c'est un devoir de l'espérer. C'est pourquoi nous sommes tous de pauvres pécheurs.

» Et c'est là qu'il faut admirer l'économie de la religion chrétienne, qui fonde principalement le salut sur le repentir. Il est à remarquer, mon fils, que les plus grands saints sont des pénitents, et, comme le repentir se proportionne à la faute, c'est dans les plus grands pécheurs que se trouve l'étoffe des plus grands saints. Je pourrais illustrer cette doctrine d'un grand nombre d'exemples admirables. Mais j'en ai dit assez pour vous faire sentir que la matière première de la sainteté est la concupiscence, l'incontinence, toutes les impuretés de la chair et de l'esprit. Il importe seulement, après avoir amassé cette matière, de la travailler selon l'art théologique et de la

modeler pour ainsi dire en figure de pénitence, ce qui est l'affaire de quelques années, de quelques jours et parfois d'un seul instant, comme il se voit dans le cas de la contrition parfaite. Jacques Tournebroche, si vous m'avez bien entendu, vous ne vous épuiserez pas dans des soins misérables pour devenir honnête homme selon le monde, et vous vous étudierez uniquement à satisfaire à la justice divine. »

Je ne laissai pas de sentir la haute sagesse renfermée dans les maximes de mon bon maître. Je craignais seulement que cette morale, au cas où elle serait pratiquée sans discernement, ne portât l'homme aux plus grands désordres. Je fis part de mes doutes à M. Jérôme Coignard, qui me rassura en ces termes :

— Jacobus Tournebroche, vous ne prenez pas garde à ce que je viens de vous dire expressément, à savoir que ce que vous appelez désordres, n'est tel en effet que dans l'opinion des légistes et des juges tant civils qu'ecclésiastiques et par rapport aux lois humaines, qui sont arbitraires et transitoires, et qu'en un mot se conduire selon ces lois est le fait d'une âme moutonnière. Un homme d'esprit ne se pique pas d'agir selon les règles en usage au Châtelet et chez l'official. Il s'inquiète de faire son salut et il ne se croit pas déshonoré pour aller au ciel par les voies détournées que suivirent les plus grands saints. Si la bienheureuse Pélagie n'avait point exercé la profession de laquelle vous savez que vit Jeannette la vielleuse, sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné, cette sainte n'aurait pas eu lieu d'en faire une ample et copieuse pénitence, et il est infiniment probable qu'après avoir vécu comme une matrone, dans une médiocre et banale honnêteté, elle ne jouerait pas du psaltérion, au moment où je vous parle, devant le tabernacle où le Saint des Saints repose dans sa gloire. Appelez-vous désordre une si belle ordonnance de la vie d'une prédestinée? Non point! Il faut laisser ces façons basses de dire à monsieur le lieutenant de police qui, après sa mort, ne trouvera peut-être pas une petite place derrière les malheureuses qu'aujourd'hui il traîne ignominieusement à l'hôpital. Hors la perte de l'âme et la damnation éternelle, il ne saurait y avoir ni désordre, ni crime, ni mal aucun dans ce monde périssable, où tout doit se régler et s'ajuster en vue du monde divin. Reconnaissez donc, Tournebroche, mon fils, que les actes les plus répréhensibles dans l'opinion des hommes peuvent conduire à une bonne fin, et n'essayez plus de concilier la justice des hommes avec celle de Dieu, qui seule est juste, non point à notre sens, mais par définition. Pour le moment, vous m'obligerez, mon fils, en cherchant dans Vossius la signification de cinq ou six termes obscurs qu'emploie le Panopolitain, avec lequel il faut se battre dans les ténèbres de cette façon insidieuse qui étonnait même le grand cœur d'Ajax, au rapport d'Homère, prince des poètes et des historiens. Ces vieux alchimistes avaient le style dur; Manilius, n'en déplaise à monsieur d'Astarac, écrivait sur les mêmes matières avec plus d'élégance.

A peine mon bon maître avait-il prononcé ces derniers mots, qu'une ombre s'éleva entre lui et moi. C'était celle de M. d'Astarac, ou plutôt c'était M. d'Astarac lui-même, mince et noir comme une ombre.

Soit qu'il n'eût point entendu ce propos, soit qu'il le dédaignât, il ne laissa voir aucun ressentiment. Il félicita, au contraire, M. Jérôme Coignard de son zèle et de son savoir, et il ajouta qu'il comptait sur ses lumières pour l'achèvement de la plus grande œuvre qu'un homme eût encore tentée. Puis, se tournant vers moi :

— Mon fils, me dit-il, je vous prie de descendre un moment dans mon cabinet, où je veux vous communiquer un secret de conséquence.

Je le suivis dans la pièce où il nous avait d'abord reçus, mon bon maître et moi, le jour qu'il nous prit tous deux à son service. J'y retrouvai, rangés contre les murs, les vieux Égyptiens au visage d'or. Un globe de verre, de la grosseur d'une citrouille, était posé sur la table. M. d'Astarac se laissa tomber sur un sopha, me fit signe de m'asseoir devant lui et, s'étant passé deux ou trois fois sur le front une main chargée de pierreries et d'amulettes, me dit :

— Mon fils, je ne vous fais point l'injure de croire qu'après notre entretien dans l'île des Cygnes, il vous reste encore un doute sur l'existence des Sylphes et des Salamandres, qui est aussi réelle que celle des hommes et qui même l'est beaucoup plus, si l'on mesure la réalité à la durée des apparences par lesquelles elle se manifeste, car cette existence est bien plus longue que la nôtre. Les Salamandres promènent de siècle en siècle leur inaltérable jeunesse; quelques-unes, qui vivent encore, ont vu Noé, Ménès et Pythagore. La richesse de leurs souvenirs et la fraîcheur de leur mémoire rendent leur conversation extrêmement attrayante. On a prétendu même qu'elles acquéraient l'immortalité dans les bras des hommes et que l'espoir de ne point mourir les attirait dans le lit des philosophes. Mais ce sont là des mensonges qui ne peuvent séduire un esprit réfléchi. Toute union des sexes, loin d'assurer l'immortalité aux amants, est un signe de mort, et nous ne connaîtrions pas l'amour, si nous devions vivre toujours. Il n'en saurait être autrement des Salamandres, qui ne cherchent dans les bras des sages qu'une seule espèce d'immortalité : celle de la race.

C'est aussi la seule qu'il soit raisonnable d'espérer. Et, bien que je me promette, avec le secours de la science, de prolonger d'une façon notable la vie humaine, et de l'étendre à cinq ou six siècles pour le moins, je ne me suis jamais flatté d'en assurer indéfiniment la durée. Il serait insensé d'entreprendre contre l'ordre naturel. Repoussez donc, mon fils, comme de vaines fables, l'idée de cette immortalité puisée dans un baiser. C'est la honte de plusieurs cabbalistes de l'avoir seulement conçue. Il n'en est pas moins vrai que les Salamandres sont enclines à l'amour des hommes. Vous en ferez l'expérience sans tarder. Je vous ai suffisamment préparé à leur visite, et, puisque, à compter de la nuit de votre initiation, vous n'avez point eu de commerce impur avec une femme, vous allez recevoir le prix de votre continence.

Mon ingénuité naturelle souffrait de recevoir des louanges que j'avais méritées malgré moi, et je pensai avouer à M. d'Astarac mes coupables pensées. Il ne me laissa point le temps de les confesser, et reprit avec vivacité :

— Il ne me reste plus, mon fils, qu'à vous donner la clef qui vous ouvrira l'empire des Génies. C'est ce que je vais faire incontinent.

Et, s'étant levé, il alla poser la main sur le globe qui tenait la moitié de la table.

— Ce ballon, ajouta-t-il, est plein d'une poudre solaire qui échappe à vos regards par sa pureté même. Car elle est beaucoup trop fine pour tomber sous les sens grossiers des hommes. C'est ainsi, mon fils, que les plus belles parties de l'Univers se dérobent à notre vue et ne se révèlent qu'au savant muni d'appareils propres à les découvrir. Les fleuves et les campagnes de l'air, par exemple, vous demeurent invisibles, bien qu'en réalité l'aspect en soit mille fois plus riche et plus varié que celui du plus beau paysage terrestre.

» Sachez donc qu'il se trouve dans ce ballon une poudre solaire souverainement propre à exalter le feu qui est en nous. Et l'effet de cette exaltation ne se fait guère attendre. Il consiste en une subtilité des sens qui nous permet de voir et de toucher les figures aériennes flottant autour de nous. Sitôt que vous aurez rompu le sceau qui ferme l'orifice de ce ballon et respiré la poudre solaire qui s'en échappera, vous découvrirez dans cette chambre une ou plusieurs créatures ressemblant à des femmes par le système de lignes courbes qui forme leurs corps, mais beaucoup plus belles que ne fut jamais aucune femme, et qui sont effectivement des Salamandres. Nul doute que celle que je vis, l'an passé, dans la rôtisserie de votre père ne vous apparaisse la première, car elle a du goût pour vous, et je vous conseille de contenter au plus tôt ses désirs. Ainsi donc, mettez-vous à votre aise dans ce fauteuil, devant cette table, débouchez ce ballon et respirez-en doucement le contenu. Bientôt vous verrez tout ce que je vous ai annoncé se réaliser de point en point. Je vous quitte. Adieu. »

Et il disparut à sa manière, qui était étrangement soudaine. Je demeurai seul, devant ce ballon de verre, hésitant à le déboucher, de peur qu'il ne s'en échappât quelque exhalaison stupéfiante. Je songeais que, peut-être, M. d'Astarac y avait introduit, selon l'art, des vapeurs qui endorment ceux qui les respirent en leur donnant des rêves de Salamandres. Je n'étais pas encore assez philosophe pour me soucier d'être heureux de cette façon. Peut-être, me disais-je, ces vapeurs disposent à la folie. Enfin, j'avais assez de défiance pour songer un moment à aller dans la bibliothèque demander conseil à M. l'abbé Coignard, mon bon maître. Mais je reconnus tout de suite que ce serait prendre un soin inutile. Dès qu'il m'entendra parler, me dis-je, de poudre solaire et de Génies de l'air, il me répondra : « Jacques Tournebroche, souvenez-vous, mon fils, de ne jamais ajouter foi à des absurdités, mais de vous en rapporter à votre raison en toutes choses, hors aux choses de notre sainte religion. Laissez-moi ces ballons et cette poudre, avec toutes les autres folies de la cabbale et de l'art spagirique. »

Je croyais l'entendre lui-même faire ce petit discours entre deux prises de tabac, et je ne savais que répondre à un langage si chrétien. D'autre part, je considérais par avance dans quel embarras je me trouverais devant M. d'Astarac, quand il me demanderait des nouvelles de la Salamandre. Que lui répondre? Comment lui avouer ma réserve et mon abstention, sans trahir en même temps ma défiance et ma peur? Et puis, j'étais, à mon insu, curieux de tenter l'aventure. Je ne suis pas crédule, j'ai au contraire une propension merveilleuse au doute, et ce penchant me porte à me défier du sens commun et même de l'évidence comme du reste. A tout ce qu'on me rapporte d'étrange, je me dis : « Pourquoi pas? » Ce « pourquoi pas? » faisait tort, devant le ballon, à mon intelligence naturelle. Ce « pourquoi pas? » m'inclinait à la crédulité, et il est intéressant de remarquer à cette occasion que : ne rien croire, c'est tout croire, et qu'il ne faut pas se tenir l'esprit trop libre et trop vacant, de peur qu'il ne s'y emmagasine d'aventure des denrées d'une forme et d'un poids extravagants, qui ne sauraient trouver place dans des esprits raisonnablement et médiocrement meublés de croyances. Tandis que, la main sur le cachet de cire, je me rappelais ce que ma mère m'avait conté des carafes magiques, mon « pourquoi pas? » me soufflait que peut-être après tout voit-on, à la

poussière du soleil, les fées aériennes. Mais, dès que cette idée, après avoir mis le pied dans mon esprit, faisait mine de s'y loger et d'y prendre des aises, je la trouvais baroque, absurde et grotesque. Les idées, quand elles s'imposent, deviennent vite impertinentes. Il en est peu qui puissent faire autre chose que d'agréables passantes; et décidément celle-là avait un air de folie. Pendant que je me demandais : Ouvrirai-je, n'ouvrirai-je pas? le cachet, que je ne cessais de presser entre mes doigts, se brisa soudainement dans ma main et le flacon se trouva débouché.

J'attendis, j'observai. Je ne vis rien, je ne sentis rien. J'en fus déçu, tant l'espoir de sortir de la nature est habile et prompt à se glisser dans nos âmes! Rien! pas même une vague et confuse illusion, une incertaine image! Il arrivait ce que j'avais prévu : quelle déception! J'en ressentis une sorte de dépit. Renversé dans mon fauteuil, je me jurai, devant ces Égyptiens aux longs yeux noirs qui m'entouraient, de mieux fermer à l'avenir mon âme aux mensonges des cabbalistes. Je reconnus une fois de plus la sagesse de mon bon maître, et je résolus, à son exemple, de me conduire par la raison dans toutes les affaires qui n'intéressent pas la foi chrétienne et catholique. Attendre la visite d'une dame salamandre, quelle simplicité! Est-il possible qu'il soit des Salamandres? Mais qu'en sait-on, et « pourquoi pas? »

Le temps, déjà lourd depuis midi, devenait accablant. Engourdi par de longs jours tranquilles et reclus, je sentais un poids sur mon front et sur mes paupières. L'approche de l'orage acheva de m'appesantir. Je laissai tomber mes bras et, la tête renversée, les yeux clos, je glissai dans un demi-sommeil plein d'Égyptiens d'or et d'ombres lascives. Cet état incertain, pendant lequel le sens de l'amour vivait seul en moi comme un feu dans la nuit, durait depuis un temps que je ne puis dire, quand je fus réveillé par un bruit léger de pas et d'étoffes froissées. J'ouvris les yeux et poussai un grand cri.

Une merveilleuse créature était debout devant moi, en robe de satin noir, coiffée de dentelle, brune avec des yeux bleus, les traits fermes dans une chair jeune et pure, les joues rondes et la bouche animée par un invisible baiser. Sa robe courte laissait voir des pieds petits, hardis, gais et spirituels. Elle se tenait droite, ronde, un peu ramassée dans sa perfection voluptueuse. On voyait, sous le ruban de velours passé à son cou, un carré de gorge brune et pourtant éclatante. Elle me regardait avec un air de curiosité.

J'ai dit que mon sommeil m'avait excité à l'amour. Je me levai, je m'élançai.

— Excusez-moi, me dit-elle, je cherchais monsieur d'Astarac.

Je lui dis :

— Madame, il n'y a pas de monsieur d'Astarac. Il y a vous et moi. Je vous attendais. Vous êtes ma Salamandre. J'ai ouvert le flacon de cristal. Vous êtes venue, vous êtes à moi.

Je la pris dans mes bras et couvris de baisers tout ce que mes lèvres purent trouver de chair au bord des habits.

Elle se dégagea et me dit :

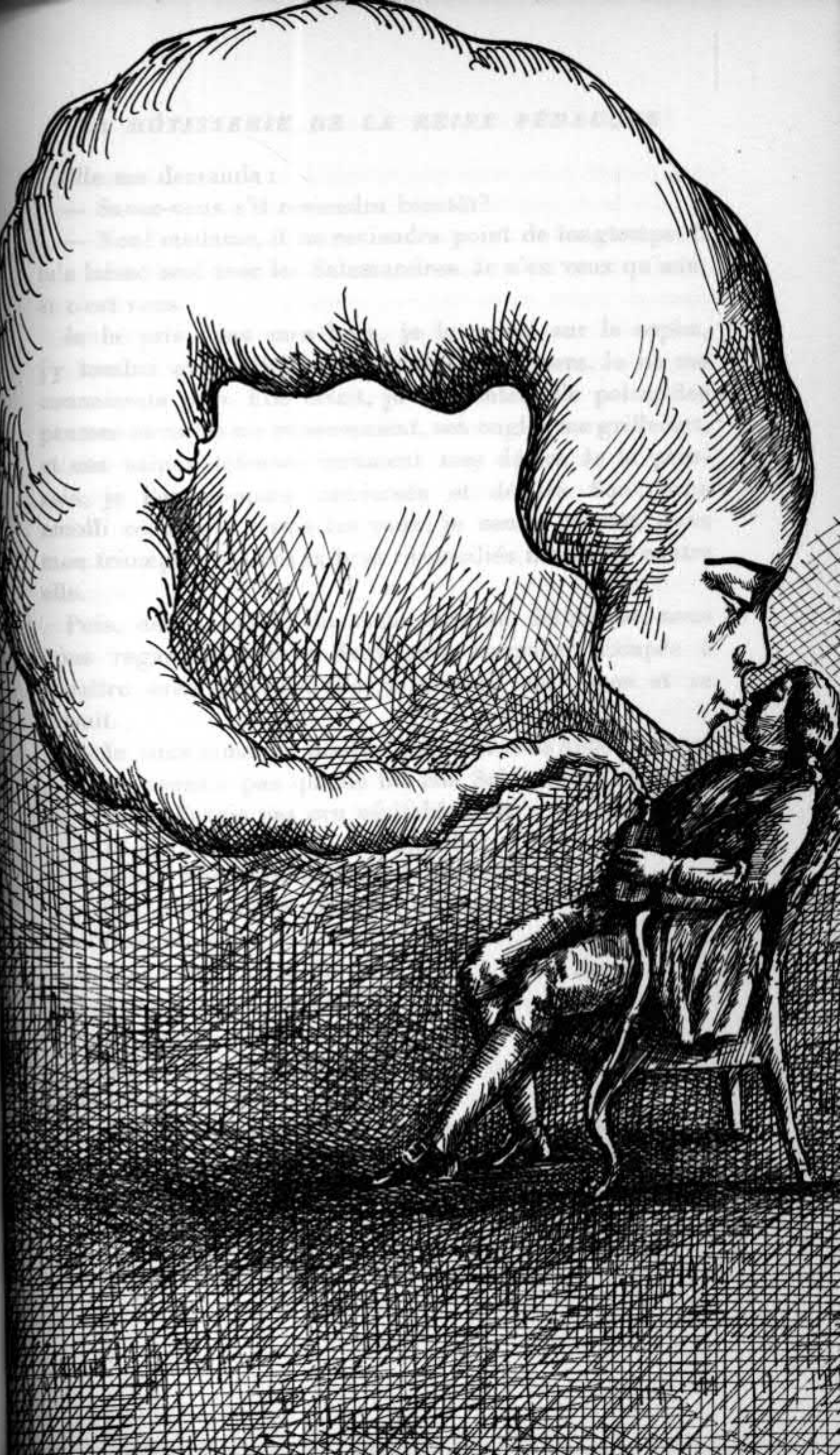
— Vous êtes fou.

— C'est bien naturel, lui répondis-je. Qui ne le serait à ma place?

Elle baissa les yeux, rougit et sourit. Je me jetai à ses pieds.

— Puisque monsieur d'Astarac n'est pas ici, dit-elle, je n'ai qu'à me retirer.

— Restez! m'écriai-je, en poussant le verrou.



Elle me demanda :

— Savez-vous s'il reviendra bientôt?

— Non! madame, il ne reviendra point de longtemps. Il m'a laissé seul avec les Salamandres. Je n'en veux qu'une, et c'est vous.

Je la pris dans mes bras, je la portai sur le sopha, j'y tombai avec elle, je la couvris de baisers. Je ne me connaissais plus. Elle criait, je ne l'entendais point. Ses paumes ouvertes me repoussaient, ses ongles me griffaient, et ces vaines défenses irritaient mes désirs. Je la pressais, je l'enveloppais, renversée et défaite. Son corps amolli céda, elle ferma les yeux; je sentis bientôt, dans mon triomphe, ses beaux bras réconciliés me serrer contre elle.

Puis, déliés, hélas! de cette étreinte délicieuse, nous nous regardâmes tous deux avec surprise. Occupée à renaître avec décence, elle arrangeait ses jupes et se taisait.

— Je vous aime, lui dis-je. Comment vous appelez-vous?

Je ne pensais pas qu'elle fût une Salamandre et, à vrai dire, je ne l'avais pas cru véritablement.

— Je me nomme Jahel, me dit-elle.

— Quoi! vous êtes la nièce de Mosaïde?

— Oui, mais taisez-vous. S'il savait...

— Que ferait-il?

— Oh! à moi, rien du tout. Mais à vous, beaucoup de mal. Il n'aime pas les chrétiens.

— Et vous?

— Oh! moi, je n'aime pas les juifs.

— Jahel, m'aimez-vous un peu?

— Mais il me semble, monsieur, qu'après ce que nous venons de nous dire, votre question est une offense.

— Il est vrai, mademoiselle, mais je tâche de me faire pardonner une vivacité, une ardeur, qui n'avaient pas pris soin de consulter vos sentiments.

— Oh! monsieur, ne vous faites pas plus coupable que vous n'êtes. Toute votre violence et toutes vos ardeurs ne vous auraient servi de rien si vous ne m'aviez pas plu. Tout à l'heure, en vous voyant endormi dans ce fauteuil, je vous ai trouvé du mérite, j'ai attendu votre réveil, et vous savez le reste.

Je lui répondis par un baiser. Elle me le rendit. Quel baiser! Je crus sentir des fraises des bois se fondre dans ma bouche. Mes désirs se ranimèrent et je la pressai ardemment sur mon cœur.

— Cette fois, me dit-elle, soyez moins emporté, et ne pensez pas qu'à vous. Il ne faut pas être égoïste en amour. C'est ce que les jeunes gens ne savent pas assez. Mais on les forme.

Nous nous plongeâmes dans l'abîme des délices. Après quoi, la divine Jahel me dit :

— Avez-vous un peigne? Je suis faite comme une sorcière.

— Jahel, lui répondis-je, je n'ai point de peigne; j'attendais une Salamandre. Je vous adore.

— Adorez-moi, mon ami, mais soyez discret. Vous ne connaissez pas Mosaïde.

— Quoi! Jahel! est-il donc si terrible à cent trente ans, dont il passa soixante-quinze dans une pyramide?

— Je vois, mon ami, qu'on vous a fait des contes sur mon oncle, et que vous avez eu la simplicité de les croire. On ne sait pas son âge; moi-même je l'ignore, je l'ai toujours connu vieux. Je sais seulement qu'il est robuste et d'une force peu commune. Il faisait la banque à Lisbonne, où il lui arriva de tuer un chrétien, qu'il avait surpris avec ma tante Myriam. Il s'enfuit et m'emmena avec lui. Depuis lors, il m'aime avec la tendresse d'une mère. Il me dit des choses qu'on ne dit qu'aux petits enfants, et il pleure en me regardant dormir.

— Vous habitez avec lui?

— Oui, dans le pavillon du garde, à l'autre bout du parc.

— Je sais, on y va par le sentier des Mandragores. Comment ne vous ai-je pas rencontrée plus tôt? Par quel sort funeste, demeurant si près de vous, ai-je vécu sans vous voir? Mais, que dis-je, vivre? Est-ce vivre que ne vous point connaître? Vous êtes donc renfermée dans ce pavillon?

— Il est vrai que je suis très recluse et que je ne puis aller comme je le voudrais dans les promenades, dans les magasins et à la comédie. La tendresse de Mosaïde ne me laisse point de liberté. Il me garde en jaloux et, avec six petites tasses d'or qu'il a emportées de Lisbonne, il n'aime que moi au monde. Comme il a beaucoup plus d'attachement pour moi qu'il n'en eut pour ma tante Myriam, il vous tuerait, mon ami, de meilleur cœur qu'il n'a tué le Portugais. Je vous en avertis pour vous rendre discret et parce que ce n'est pas une considération qui puisse arrêter un homme de cœur. Êtes-vous de qualité et fils de famille, mon ami?

— Hélas! non, répondis-je, mon père est adonné à quelque art mécanique et à une sorte de négoce.

— Est-il seulement dans les partis, a-t-il une charge de finance? Non? C'est dommage. Il faut donc vous aimer pour vous-même. Mais dites-moi la vérité : monsieur d'Astarac ne viendra-t-il pas bientôt?

A ce nom, à cette demande, un doute horrible traversa mon esprit. Je soupçonnai cette ravissante Jahel de m'avoir été envoyée par le cabbaliste pour jouer avec moi le rôle de Salamandre. Je l'accusai même intérieurement d'être la nymphe de ce vieux fou. Pour en être tout de suite éclairé, je lui demandai rudement si elle avait coutume de faire la Salamandre dans ce château.

— Je ne vous entends point, me répondit-elle, en me regardant avec des yeux pleins d'une innocente surprise. Vous parlez comme monsieur d'Astarac lui-même, et je vous croirais atteint de sa manie, si je n'avais pas éprouvé que vous ne partagez point l'aversion que les femmes lui donnent. Il ne peut en souffrir une, et c'est pour moi une véritable gêne de le voir et de lui parler. Pourtant, je le cherchais tout à l'heure quand je vous ai trouvé.

Dans ma joie d'être rassuré, je la couvris de baisers. Elle s'arrangea pour me faire voir qu'elle avait des bas noirs, attachés au-dessus du genou par des jarretières à boucles de diamants, et cette vue ramena mes esprits aux idées qui lui plaisaient. Au surplus, elle me sollicita sur ce sujet avec beaucoup d'adresse et d'ardeur, et je m'aperçus qu'elle commençait à s'animer au jeu dans le moment même où j'allais en être fatigué. Pourtant, je fis de mon mieux et fus assez heureux cette fois encore pour épargner à cette belle personne l'affront qu'elle méritait le moins. Il me sembla qu'elle n'était pas mécontente de moi. Elle se leva, l'air tranquille, et me dit :

— Ne savez-vous pas vraiment si monsieur d'Astarac ne reviendra pas bientôt? Je vous avouerai que je venais lui demander sur la pension qu'il doit à mon oncle une petite somme d'argent qui, pour l'heure, me fait grandement défaut.

Je tirai de ma bourse, en m'excusant, trois écus qui s'y trouvaient et qu'elle me fit la grâce d'accepter. C'était tout ce qui me restait des libéralités trop rares du cabbaliste, qui, faisant profession de mépriser l'argent, oubliait malheureusement de me payer mes gages.

Je demandai à mademoiselle Jahel si je n'aurais pas l'heur de la revoir.

— Vous l'aurez, me dit-elle.

Et nous convînmes qu'elle monterait la nuit dans ma chambre toutes les fois qu'elle pourrait s'échapper du pavillon où elle était gardée.

— Faites attention seulement, lui dis-je, que ma porte est la quatrième à droite, dans le corridor, et que la cinquième est celle de l'abbé Coignard, mon bon maître. Quant aux autres, ajoutai-je, elles ne donnent accès que dans des greniers où logent deux ou trois marmitons et plusieurs centaines de rats.

Elle m'assura qu'elle n'aurait garde de s'y tromper, et qu'elle gratterait à ma porte, non pas à quelque autre.

— Au reste, me dit-elle encore, votre abbé Coignard me semble un assez bon homme. Je crois que nous n'avons rien à craindre de lui. Je l'ai vu, par un judas, le jour où il rendait visite avec vous à mon oncle. Il me parut aimable, quoique je n'entendisse guère ce qu'il disait. Son nez surtout me sembla tout à fait ingénieux et capable. Celui qui le porte doit être homme de ressources et je désire faire sa connaissance. On a toujours à gagner à la fréquentation des gens d'esprit. Je suis fâchée seulement qu'il ait déplu à mon oncle par la liberté de ses paroles et par son humeur railleuse. Mosaïde le hait, et il a pour la haine une capacité dont un chrétien ne peut se faire idée.

— Mademoiselle, lui répondis-je, monsieur l'abbé Jérôme Coignard est un très savant homme et il a, de plus, de la philosophie et de la bienveillance. Il connaît le monde, et vous avez raison de le croire de bon conseil. Je me gouverne entièrement sur ses avis. Mais, répondez-moi, ne me vîtes-vous pas aussi, ce jour-là, dans le pavillon, à travers ce judas que vous dites?

— Je vous vis, me dit-elle, et je ne vous cacherai pas que je vous distinguai. Mais il faut que je retourne chez mon oncle. Adieu.

M. d'Astarac ne manqua pas de me demander, le soir, après le souper, des nouvelles de la Salamandre. Sa curiosité m'embarrassait un peu. Je répondis que la rencontre avait passé mes espérances, mais qu'au surplus je croyais devoir me renfermer dans la discrétion convenable à ces sortes d'aventures.

— Cette discrétion, mon fils, me dit-il, n'est point aussi utile en votre affaire que vous vous le figurez. Les Salamandres ne demandent point le secret sur des amours dont elles n'ont point de honte. Une de ces Nymphes, qui m'aime, n'a point de passe-temps plus doux, en mon absence, que de graver mon chiffre enlacé au sien dans l'écorce des arbres, comme vous pourrez vous en assurer en examinant le tronc de cinq ou six pins dont vous voyez d'ici les têtes élégantes. Mais n'avez-vous point remarqué, mon fils, que ces sortes d'amours, vraiment sublimes, loin de laisser quelque fatigue, communiquent au cœur une vigueur nouvelle? Je suis sûr qu'après ce qui s'est passé, vous occuperez votre nuit à traduire pour le moins soixante pages de Zozime le Panopolitain.

Je lui avouai que je ressentais au contraire une grande envie de dormir, qu'il expliqua par l'étonnement d'une première rencontre. Ainsi ce grand homme demeura persuadé que j'avais eu commerce avec une Salamandre. J'avais scrupule à le tromper, mais j'y étais obligé et il se trompait si bien lui-même qu'on ne pouvait ajouter grand'chose à ses illusions. J'allai donc me coucher en paix; et, m'étant mis au lit, je soufflai ma chandelle sur le plus beau de mes jours.

Jahel tint parole. Dès le surlendemain elle vint gratter à ma porte. Nous fûmes bien plus à notre aise dans ma chambre, que nous ne l'avions été dans le cabinet de M. d'Astarac, et ce qui s'était passé lors de notre première connaissance n'était que jeux d'enfants au prix de ce que l'amour nous inspira en cette seconde rencontre. Elle s'arracha de mes bras au petit jour, avec mille serments de me rejoindre bientôt, m'appelant son âme, sa vie, et son greluchon.

Je me levai fort tard ce jour-là. Quand je descendis dans la bibliothèque, mon maître y était établi sur le papyrus de Zozime, sa plume dans une main, sa loupe dans l'autre, et digne de l'admiration de quiconque sait estimer les bonnes lettres.

— Jacques Tournebroche, me dit-il, la principale difficulté de cette lecture consiste en ce que diverses lettres peuvent être aisément confondues avec d'autres, et il importe au succès du déchiffrement de dresser un tableau des caractères qui prêtent à de semblables méprises, car, faute de prendre ce soin, nous risquerions d'adopter de mauvaises leçons, à notre honte éternelle et juste vitupère. J'ai fait aujourd'hui même de risibles bévues. Il fallait que j'eusse, dès matines, l'esprit troublé par ce que j'ai vu cette nuit et dont je vais vous faire le récit.

» M'étant réveillé au petit jour, il me prit l'envie d'aller boire un coup de ce petit vin blanc, dont il vous souvient que je fis hier compliment à monsieur d'Astarac. Car il existe, mon fils, entre le vin blanc et le chant du coq, une sympathie qui date assurément du temps de Noé, et je suis certain que si saint Pierre, dans la sacrée nuit qu'il passa dans la cour du grand sacrificateur, avait bu un doigt de vin clairet de la Moselle, ou seulement d'Orléans, il n'aurait pas renié Jésus avant que le coq eût chanté pour la seconde fois. Mais nous ne devons en aucune manière, mon fils, regretter cette mauvaise action, car il importait que les prophéties fussent accomplies; et, si ce Pierre ou Céphas n'avait pas fait, cette nuit-là, la dernière des infamies, il ne serait pas aujourd'hui le plus grand saint du Paradis et la pierre angulaire de notre sainte Église, pour la confusion des honnêtes gens selon le monde qui voient les clefs de leur félicité éternelle tenues par un lâche coquin. Ô salutaire exemple, qui, tirant l'homme hors des fallacieuses inspirations de l'honneur humain, le conduit dans les voies du salut! Ô savante économie de la religion! Ô sagesse divine, qui exalte les humbles et les misérables pour abaisser les superbes! Ô merveille! Ô mystère! A la honte éternelle des pharisiens et des gens de justice, un grossier marinier du lac de Tibériade, devenu par sa lâcheté épaisse la risée des filles de cuisine qui se chauffaient avec lui, dans la cour du grand prêtre, un rustre et un couard, qui renonça son maître et sa foi devant des maritornes bien moins jolies, sans doute, que la femme de chambre de madame la baillive de Séez, porte au front la triple couronne, au doigt l'anneau pontifical, est établi

au-dessus des princes-évêques, des rois et de l'Empereur, est investi du droit de lier et de délier; le plus respectable homme, la plus honnête dame n'entreront au ciel que s'il leur en donne l'accès. Mais dites-moi, s'il vous plaît, Tournebroche, mon fils, à quel endroit de mon récit j'en étais quand j'en embrouillai le fil à ce grand saint Pierre, le prince des apôtres. Je crois pourtant que je vous parlais d'un verre de vin blanc que je bus à l'aube. Je descendis en chemise à l'office et tirai d'une certaine armoire, dont la veille je m'étais prudemment assuré la clef, une bouteille que je vidai avec plaisir. Après quoi, remontant l'escalier, je rencontrai entre les deuxième et troisième étages une petite demoiselle en pierrot, qui descendait les degrés. Elle parut très effrayée et s'enfuit au fond du corridor. Je la poursuivis, je la rejoignis, je la saisis dans mes bras et je l'embrassai par soudaine et irrésistible sympathie. Ne m'en blâmez point, mon fils; vous en eussiez fait tout autant à ma place, et peut-être davantage. C'est une jolie fille, elle ressemble à la chambrière de la baillive, avec plus de vivacité dans le regard. Elle n'osait crier. Elle me soufflait à l'oreille : « Laissez-moi, laissez-moi, vous êtes fou! » Voyez, Tournebroche, je porte encore au poignet les marques de ses ongles. Que n'ai-je gardé aussi vive sur mes lèvres l'impression du baiser qu'elle me donna!

— Quoi! monsieur l'abbé, m'écriai-je, elle vous donna un baiser?

— Soyez assuré, mon fils, me répondit mon bon maître, qu'à ma place vous en eussiez reçu un tout semblable, à la condition toutefois que vous eussiez saisi, comme j'ai fait, l'occasion. Je crois vous avoir dit que je tenais cette demoiselle étroitement embrassée. Elle essayait de fuir, elle étouffait ses cris, elle murmurait des plaintes :

— Lâchez-moi, de grâce! Voici le jour, un moment de plus et je suis perdue.

» Ses craintes, sa frayeur, son péril, quel barbare n'en aurait point été touché? Je ne suis point inhumain. Je mis sa liberté au prix d'un baiser qu'elle me donna tout de suite. Croyez-m'en sur ma parole : je n'en reçus jamais de plus délicieux. »

A cet endroit de son récit, mon bon maître, levant le nez pour humer une prise de tabac, vit mon trouble et ma douleur qu'il prit pour de la surprise.

— Jacques Tournebroche, reprit-il, tout ce qui me reste à dire vous surprendra bien davantage. Je laissai donc aller à regret cette jolie demoiselle; mais ma curiosité m'invita à la suivre. Je descendis l'escalier derrière elle, je la vis traverser le vestibule, sortir par la petite porte qui donne sur les champs, du côté où le parc est le plus étendu, et courir dans l'allée. J'y courus sur ses pas. Je pensais bien qu'elle n'irait pas loin en pierrot et en bonnet de nuit. Elle prit le chemin des Mandragores. Ma curiosité en redoubla et je la suivis jusqu'au pavillon de Mosaïde. Dans ce moment, ce vilain juif parut à sa fenêtre avec sa robe et son grand bonnet, comme ces figures qu'on voit se montrer à midi dans ces vieilles horloges plus gothiques et plus ridicules que les églises où elles sont conservées, pour la joie des rustres et le profit du bedeau.

» Il me découvrit sous la feuillée, au moment même où cette jolie fille, prompte comme Galatée, se coulait dans le pavillon; en sorte que j'avais l'air de la poursuivre à la manière, façon et usage de ces Satyres dont nous parlâmes un jour, en conférant les beaux endroits d'Ovide. Et mon habit ajoutait à la ressemblance, car je crois que je vous ai dit, mon fils, que j'étais en chemise. A ma vue,

les yeux de Mosaïde étincelèrent. Il tira de sa sale houppelande jaune un stylet assez coquet et l'agita par la fenêtre d'un bras qui ne semblait point appesanti par la vieillesse. Cependant, il me jetait des injures bilingues. Oui, Tournebroche, mes connaissances grammaticales m'autorisent à dire qu'elles étaient bilingues et que l'espagnol ou plutôt le portugais s'y mêlait avec l'hébreu. J'enrageais de n'en point saisir le sens exact, car je n'entends point ces langues, encore que je les reconnaisse à certains sons qui y reviennent fréquemment. Mais il est vraisemblable qu'il m'accusait de vouloir suborner cette fille, que je crois être sa nièce Jahel, que monsieur d'Astarac, s'il vous en souvient, nous a plusieurs fois nommée; en quoi ses invectives contenaient une part de flatterie, car, tel que je suis devenu, mon fils, par les progrès de l'âge et les fatigues d'une vie agitée, je ne puis plus prétendre à l'amour des jeunes pucelles. Hélas! à moins de devenir évêque, c'est un plat dont je ne goûterai plus jamais. J'y ai regret. Mais il ne faut pas s'attacher trop obstinément aux biens périssables de ce monde, et nous devons quitter ce qui nous quitte. Donc, Mosaïde, maniant son stylet, tirait de sa gorge des sons rauques qui alternaient avec des glapissements aigus, de sorte que j'étais injurié et vitupéré en manière de chant ou de cantilène. Et sans me flatter, mon fils, je puis dire que je fus traité de paillard et de suborneur sur un ton solennel et cérémonieux. Quand ce Mosaïde fut au bout de ses imprécations, je m'étudiai à lui faire une riposte bilingue, comme l'attaque. Je lui répondis en latin et en français qu'il était homicide et sacrilège, ayant égorgé des petits enfants et poignardé des hosties consacrées. Le vent frais du matin, en glissant sur mes jambes, me rappelait que j'étais en chemise. J'en éprouvais quelque embarras, car il est évident, mon fils, qu'un homme qui n'a point de culotte est en mauvais état pour faire paraître les sacrées vérités, confondre l'erreur et poursuivre le crime. Toutefois, je lui fis des tableaux effroyables de ses attentats et le menaçai de la justice divine et de la justice humaine.

— Quoi! mon bon maître, m'écriai-je, ce Mosaïde, qui a une si jolie nièce, égorgea des nouveau-nés et poignarda des hosties?

— Je n'en sais rien, me répondit M. Jérôme Coignard, et n'en puis rien savoir. Mais ces crimes lui appartiennent, étant ceux de sa race, et je puis les lui donner sans injure. Je poursuivais sur ce mécréant une longue suite d'aïeux scélérats. Car vous n'ignorez point ce qu'on dit des juifs et de leurs rites abominables. Il y a dans la vieille chronique de Nuremberg une figure représentant des juifs mutilant un enfant, et ils y sont reconnaissables à la roue ou rouelle de drap qu'ils portent sur leurs vêtements, en signe d'infamie. Je ne crois pas pourtant que ce soit chez eux un usage domestique et quotidien. Je doute aussi que tous ces Israélites soient si portés à outrager les saintes espèces. Les en accuser, c'est les croire pénétrés aussi profondément que nous de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car on ne conçoit pas le sacrilège sans la foi, et le juif qui poignarda la sainte hostie rendit par cela même un sincère hommage à la vérité de la transsubstantiation. Ce sont là, mon fils, des fables qu'il faut laisser aux ignorants, et, si je les jetai à la face de cet horrible Mosaïde, ce fut moins par les conseils d'une saine critique que par les impérieuses suggestions du ressentiment et de la colère.

— Ah! monsieur, lui dis-je, vous pouviez vous contenter de lui reprocher le Portugais qu'il a tué par jalousie, car c'est là un meurtre véritable.

— Quoi! s'écria mon bon maître, Mosaïde a tué un chrétien! Nous avons en lui, Tournebroche, un voisin dangereux. Mais vous tirerez de cette aventure les conclusions que j'en tire moi-même. Il est certain que sa nièce est la bonne amie de monsieur d'Astarac, dont elle quittait assurément la chambre quand je la rencontrai dans l'escalier.

» J'ai trop de religion pour ne pas regretter qu'une si aimable personne sorte de la race qui a crucifié Jésus-Christ. Hélas! n'en doutez pas, mon fils, ce vilain Mardochée est l'oncle d'une Esther qui n'a point besoin de macérer six mois dans la myrrhe pour être digne du lit d'un roi. Le vieux corbeau spagirique n'est point ce qui convient à une telle beauté, et je me sens enclin à m'intéresser à elle.

» Il faut que Mosaïde la cache bien secrètement, car, si elle se montrait un jour au cours ou à la comédie, elle aurait le lendemain tout le monde à ses pieds. Ne souhaitez-vous point la voir, Tournebroche? »

Je répondis que je le souhaitais vivement, et nous nous renfonçâmes tous deux dans notre grec.

Ce soir-là, nous trouvant, mon bon maître et moi, dans la rue du Bac, comme il faisait chaud, M. Jérôme Coignard me dit :

— Jacques Tournebroche, mon fils, ne vous plairait-il point tirer à gauche, dans la rue de Grenelle, à la recherche d'un cabaret? Encore nous faut-il chercher un hôte qui vende du vin à deux sous le pot. Car je suis démuni d'argent et je pense, mon fils, que vous n'êtes pas mieux pourvu que moi, par l'injure de monsieur d'Astarac, qui fait peut-être de l'or, mais qui n'en donne point à ses secrétaires et domestiques, ainsi qu'il apparaît par votre exemple et le mien. L'état où il nous laisse est lamentable. Je n'ai pas un sou vaillant dans ma poche, et je vois qu'il faudra que je remédie par industrie et ruse à ce grand mal. Il est beau de supporter la pauvreté d'une âme égale, comme Épictète, qui y acquit une gloire impérissable. Mais c'est un exercice dont je suis las, et qui m'est devenu fastidieux par l'accoutumance. Je sens qu'il est temps que je change de vertu et que je m'instruise à posséder des richesses sans qu'elles me possèdent, ce qui est l'état le plus noble où se puisse hausser l'âme d'un philosophe. Je veux bientôt faire quelque gain, afin de montrer que ma sagesse ne se dément pas même dans la prospérité. J'en cherche les moyens, et tu m'y vois songer, Tournebroche.

Tandis que mon bon maître parlait de la sorte avec une noble élégance, nous approchions du joli hôtel où M. de la Guéritaude avait logé mam'selle Catherine. « Vous le reconnaîtrez, m'avait-elle dit, aux rosiers du balcon. » Il ne faisait pas assez jour pour que je visse les roses, mais je croyais les sentir. Après avoir fait quelques pas, je la reconnus à la fenêtre, un pot à eau à la main, arrosant ses fleurs. En me reconnaissant de même dans la rue, elle rit et m'envoya un baiser. Sur quoi, une main, passant par la croisée, lui donna sur la joue un soufflet dont elle fut si étonnée qu'elle lâcha le pot à eau, qui tomba, peu s'en faut, sur la tête de mon bon maître. Puis la belle souffletée disparut et le souffleteur, paraissant à sa place à la fenêtre, se pencha sur la grille, et me cria :

— Dieu soit loué, monsieur, vous n'êtes point le capucin! Je ne puis souffrir que ma maîtresse envoie des baisers à cette bête puante qui rôde sans cesse sous cette fenêtre. Cette fois du moins je n'ai point à rougir de son choix. Vous me semblez honnête homme, et je crois vous avoir déjà vu. Faites-moi l'honneur de monter. Il y a céans un souper préparé. Vous m'obligerez d'y prendre part avec monsieur l'abbé qui vient de recevoir une potée d'eau sur la tête et qui se secoue comme un chien mouillé. Après souper, nous jouerons aux cartes, et, quand il fera jour, nous irons nous couper la gorge. Mais ce sera civilité pure et seulement pour vous faire honneur, monsieur, car, à la vérité, cette fille ne vaut pas un coup d'épée. C'est une coquine que je ne veux revoir de ma vie.

Je reconnus en celui qui parlait de la sorte ce M. d'Anquetil, que j'avais vu naguère exciter si vivement ses gens à piquer le frère Ange au derrière. Il parlait poliment et me traitait en gentilhomme. Je sentis toute la faveur qu'il me faisait en consentant à me couper la gorge. Mon bon maître n'était pas moins sensible à tant d'urbanité. S'étant suffisamment secoué :

— Jacques Tournebroche, mon fils, me dit-il, nous ne pouvons pas refuser une si gracieuse invitation.

Déjà deux laquais étaient descendus avec des flambeaux. Ils nous conduisirent dans une salle où un ambigu était préparé sur une table éclairée par deux candélabres d'argent. M. d'Anquetil nous pria d'y prendre place et mon bon maître noua sa serviette à son cou. Il avait déjà piqué une grive à sa fourchette quand un bruit de sanglots déchira nos oreilles.

— Ne prenez point garde à ces cris, dit M. d'Anquetil, c'est Catherine qui gémit dans la chambre où je l'ai enfermée.

— Ah! monsieur, il faut lui pardonner, répondit mon bon maître qui regardait tristement le petit oiseau au bout de sa fourchette. Les mets les plus agréables semblent amers, assaisonnés de larmes et de gémissements. Auriez-vous le cœur de laisser pleurer une femme? Faites grâce à celle-ci, je vous prie! Est-elle donc si coupable d'avoir envoyé un baiser à mon jeune disciple, qui fut son voisin et son compagnon au temps de leur médiocrité commune, alors que les charmes de cette jolie fille n'étaient encore célèbres que sous la treille du *Petit-Bacchus?* Il n'y a rien là que d'innocent, si tant est qu'une action humaine et particulièrement l'action d'une femme puisse être jamais innocente et tout à fait nette de la tache originelle. Souffrez encore, monsieur, que je vous dise que la jalousie est un sentiment gothique, un triste reste des mœurs barbares et qui ne doit point subsister dans une âme élégante et bien née.

— Monsieur l'abbé, répondit M. d'Anquetil, sur quoi jugez-vous que je suis jaloux? Je ne le suis pas. Mais je ne souffre pas qu'une femme se moque de moi.

— Nous sommes le jouet des vents, dit mon bon maître avec un soupir. Tout se rit de nous, le ciel, les astres, la pluie, les zéphires, l'ombre, la lumière et la femme. Souffrez, monsieur, que Catherine soupe avec nous. Elle est jolie, elle égayera votre table. Tout ce qu'elle a pu faire, ce baiser et le reste, ne la rend pas moins agréable à voir. Les infidélités des femmes ne gâtent point leur visage. La nature, qui se plaît à les orner, est indifférente à leurs fautes. Imitez-la, monsieur, et pardonnez à Catherine.

Je joignis mes prières à celles de mon bon maître, et M. d'Anquetil consentit à délivrer la prisonnière. Il s'approcha de la porte d'où partaient les cris, l'ouvrit et appela Catherine qui ne répondit que par le redoublement de ses plaintes.

— Messieurs, nous dit son amant, elle est là, couchée à plat ventre sur le lit, la tête dans l'oreiller et soulevant à chaque sanglot une croupe ridicule. Regardez cela. Voilà donc pourquoi nous nous donnons tant de peine et faisons tant de sottises!... Catherine, venez souper.

Mais Catherine ne bougeait point et pleurait encore. Il l'alla tirer par le bras, par la taille. Elle résistait. Il fut pressant :

— Allons! viens, mignonne.

Elle s'entêtait à ne point changer de place, tenant embrassés le lit et les matelas.

Son amant perdit patience, et cria d'une voix rude avec mille jurements :

— Lève-toi, garce!

Aussitôt elle se leva et, souriant dans les larmes, lui prit le bras et entra dans la salle à manger, avec un air de victime heureuse.

Elle s'assit entre M. d'Anquetil et moi, la tête renversée sur l'épaule de son amant et cherchant du pied mon pied sous la table.

— Messieurs, dit notre hôte,. pardonnez à ma vivacité un mouvement que je ne saurais regretter, puisqu'il me donne l'honneur de vous traiter ici. Je ne puis en vérité souffrir tous les caprices de cette jolie fille, et je suis devenu très ombrageux depuis que je l'ai surprise avec son capucin.

— Mon ami, lui dit Catherine en pressant mon pied sous le sien, votre jalousie s'égare. Sachez que je n'ai de goût que pour monsieur Jacques.

— Elle raille, dit M. d'Anquetil.

— N'en doutez point, répondis-je. On voit qu'elle n'aime que vous.

— Sans me flatter, répliqua-t-il, je lui ai inspiré quelque attachement. Mais elle est coquette.

— A boire! dit M. l'abbé Coignard.

M. d'Anquetil passa la dame-jeanne à mon bon maître et s'écria :

— Pardi, l'abbé, vous qui êtes d'église, vous nous direz pourquoi les femmes aiment les capucins.

M. Coignard s'essuya les lèvres et dit :

— La raison en est que les capucins aiment avec humilité et ne se refusent à rien. La raison en est encore que ni la réflexion, ni la politesse n'affaiblit leurs instincts naturels. Monsieur, votre vin est généreux.

— Vous me faites trop d'honneur, répondit M. d'Anquetil. C'est le vin de monsieur de la Guéritaude. Je lui ai pris sa maîtresse. Je puis bien lui prendre ses bouteilles.

— Rien n'est plus juste, répliqua mon bon maître. Je vois, monsieur, que vous vous élevez au-dessus des préjugés.

— Ne m'en louez pas plus qu'il ne convient, l'abbé, répondit M. d'Anquetil. Ma naissance me rend aisé ce qui serait difficile au vulgaire. Un homme du commun est forcé de mettre de la retenue dans toutes ses actions. Il est assujetti à une exacte probité; mais un gentilhomme a l'honneur de se battre pour le Roi et pour le plaisir. Cela le dispense de s'embarrasser dans des niaiseries. J'ai servi sous monsieur de Villars, j'ai fait la guerre de Succession et j'ai risqué d'être tué sans raison à la bataille de Parme. C'est bien le moins qu'en retour je puisse rosser mes gens, frustrer mes créanciers et prendre à mes amis, s'il me plaît, leur femme ou même leur maîtresse.

— Vous parlez noblement, dit mon bon maître, et vous montrez jaloux de maintenir les prérogatives de la noblesse.

— Je n'ai point, reprit M. d'Anquetil, de ces scrupules qui intimident la foule des hommes et que je tiens bons seulement pour arrêter les timides et contenir les malheureux.

— A la bonne heure! dit mon bon maître.

— Je ne crois pas à la vertu, dit l'autre.

— Vous avez raison, dit encore mon maître. De la façon qu'est fait l'animal humain, il ne saurait être vertueux sans quelque déformation. Voyez, par exemple, cette jolie fille qui soupe avec nous : sa petite tête, sa belle gorge, son ventre d'une merveilleuse rondeur, et le reste. En quel endroit de sa personne pourrait-elle loger un grain de vertu? Il n'y a point la place, tant tout cela est ferme, plein de suc, solide et rebondi. La vertu, comme le corbeau, niche dans les ruines. Elle habite les creux et les rides des corps. Moi-même, monsieur, qui méditai dès mon enfance les maximes austères de la religion et de la philosophie, je n'ai pu insinuer en moi quelque vertu qu'à travers les brèches faites par la souffrance et par l'âge à ma constitution. Encore me suis-je, à chaque fois, insufflé moins de vertu que d'orgueil. Aussi ai-je coutume de faire au divin Créateur du monde cette prière : « Mon Dieu, gardez-moi de la vertu, si elle m'éloigne de la sainteté. » Ah! la sainteté, voilà ce qu'il est possible et nécessaire d'atteindre! Voilà notre convenable fin! Puissions-nous y parvenir un jour! En attendant, donnez-moi à boire.

— Je vous confierai, dit M. d'Anquetil, que je ne crois pas en Dieu.

— Pour le coup, dit l'abbé, je vous blâme, monsieur. Il faut croire en Dieu et dans toutes les vérités de notre sainte religion.

M. d'Anquetil se récria :

— Vous vous moquez, l'abbé, et nous prenez pour plus niais que nous ne sommes. Je ne crois, vous dis-je, ni à Dieu, ni au diable, et ne vais jamais à la messe si ce n'est à la messe du Roi. Les sermons des prêtres ne sont que des contes de bonne femme, supportables tout au plus pour les temps où ma grand'mère vit l'abbé de Choisy rendre, habillé en femme, le pain bénit à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Il y avait peut-être de la religion en ce temps-là. Il n'y en a plus, Dieu merci!

— Par tous les saints et par tous les diables, mon ami, ne parlez pas ainsi, s'écria Catherine. Dieu existe, aussi vrai que ce pâté est sur la table, et la preuve en est que, me trouvant un certain jour de l'an passé en grande détresse et dénuement, j'allai, sur le conseil de frère Ange, brûler un cierge dans l'église des Capucins, et que, le lendemain, je rencontrai à la promenade monsieur de la Guéritaude, qui me donna cet hôtel avec tous les meubles, et le cellier plein de ce vin que nous buvons aujourd'hui, et assez d'argent pour vivre honnêtement.

— Fi, fi! dit M. d'Anquetil, la sotte qui met Dieu dans de sales affaires, ce qui est si choquant qu'on en est blessé, même athée.

— Monsieur, dit mon bon maître, il vaut infiniment mieux compromettre Dieu dans de sales affaires, comme fait cette simple fille, que de le chasser, à votre exemple, du monde qu'il a créé. S'il n'a pas spécialement envoyé ce gros traitant à Catherine, sa créature, il a du moins permis qu'elle le rencontrât. Nous ignorons ses voies, et ce que dit cette innocente contient plus de vérité, encore qu'il s'y trouve quelque mélange et alliage de blasphème, que toutes les vaines paroles que l'impie tire glorieusement du vide de son cœur. Il n'est rien de plus détestable que ce libertinage d'esprit que la jeunesse étale aujourd'hui. Vos paroles font frémir. Y répondrai-je par des preuves tirées des livres saints et des écrits des Pères? Vous ferai-je entendre Dieu parlant aux patriarches et aux prophètes : *Sic locutus est Abraham et semini ejus in sæcula?* Déroulerai-je à vos yeux la tradition de l'Église? Invoquerai-je contre vous l'autorité des deux Testaments? Vous confondrai-je avec les miracles du Christ et sa parole aussi miraculeuse que ses actes? Non! je ne prendrai point ces saintes armes; je craindrais trop de les profaner dans ce combat, qui n'est point solennel. L'Église nous avertit, dans sa prudence, qu'il ne faut point s'exposer à ce que l'édification se tourne en scandale. C'est pourquoi je me tairai, monsieur, sur les vérités dans lesquelles je fus nourri au pied des sanctuaires. Mais, sans faire violence à la chaste modestie de mon âme et sans exposer aux profanations les sacrés mystères, je vous montrerai Dieu s'imposant à la raison des hommes; je vous le montrerai dans la philosophie des païens et jusque dans les propos des impies. Oui, monsieur, je vous ferai connaître que vous le confessez vous-même malgré vous, alors que vous prétendez qu'il n'existe pas. Car vous m'accorderez bien que, s'il y a dans le monde un ordre, cet ordre est divin et coule de la source et fontaine de tout ordre?

— Je vous l'accorde, répondit M. d'Anquetil renversé dans son fauteuil et caressant son mollet, qu'il avait beau.

— Prenez-y donc garde, reprit mon bon maître. Quand vous dites que Dieu n'existe pas, que faites-vous qu'enchaîner des pensées, ordonner des raisons et manifester en vous-même le principe de toute pensée, et de toute raison, qui est Dieu? Et peut-on seulement tenter d'établir qu'il n'est pas, sans faire briller par le plus méchant raisonnement, qui est encore un raisonnement, quelque reste de l'harmonie qu'il a établie dans l'univers?

— L'abbé, répondit M. d'Anquetil, vous êtes un plaisant sophiste. On sait aujourd'hui que le monde est l'ouvrage du seul hasard, et il ne faut plus parler de providence depuis que les physiciens ont vu dans la lune, au bout de leur lunette, des grenouilles ailées.

— Eh bien, monsieur, répliqua mon bon maître, je ne suis pas fâché qu'il y ait dans la lune des grenouilles ailées; ces oiseaux marécageux sont les très dignes habitants d'un monde qui n'a pas été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous ne connaissons, j'en conviens, qu'une petite partie de l'univers, et il se peut, comme le dit monsieur d'Astarac, qui d'ailleurs est fou, que ce monde ne soit qu'une goutte de boue dans l'infinité des mondes. Il se peut que l'astrologue Copernic n'ait pas tout à fait rêvé en enseignant que la terre n'est point mathématiquement le centre de la création. J'ai lu qu'un Italien du nom de Galilée, qui mourut misérablement, pensa comme ce Copernic; et nous voyons aujourd'hui le petit monsieur de Fontenelle entrer dans ces raisons. Mais ce n'est là qu'une vaine imagerie, propre seulement à troubler les esprits faibles. Qu'importe que le monde physique soit plus grand ou plus petit, et d'une forme ou d'une autre? Il suffit qu'il ne puisse être considéré que sous les caractères de l'intelligence et de la raison, pour que Dieu y soit manifeste.

» Si les méditations d'un sage peuvent vous être de quelque profit, monsieur, je vous apprendrai comment cette preuve de l'existence de Dieu, meilleure que la preuve de saint Anselme et tout à fait indépendante de celles qui résultent de la Révélation, m'apparut soudainement dans toute sa clarté. C'était à Séez, il y a vingt-cinq ans. J'étais bibliothécaire de monsieur l'évêque, et les fenêtres de la galerie donnaient sur une cour où je voyais tous les matins une fille de cuisine récurer les casseroles de Monseigneur. Elle était jeune, grande et robuste. Un léger duvet qui faisait une ombre sur ses lèvres donnait à son visage une grâce irritante et fière. Ses cheveux emmêlés, sa maigre poitrine, ses longs bras nus étaient dignes d'Adonis autant que de Diane, et c'était une beauté garçonnière. Je l'aimais pour cela; j'aimais ses mains fortes et rouges. Cette fille enfin m'inspirait une convoitise rude et brutale comme elle-même. Vous n'ignorez pas combien de tels sentiments sont impérieux. Je lui fis connaître les miens de ma fenêtre, par un petit nombre de gestes et de paroles. Elle me fit connaître plus brièvement encore qu'elle correspondait à mes sentiments, et me donna rendez-vous, pour la nuit prochaine, dans le grenier où elle couchait sur le foin, par l'effet des bontés de Monseigneur, dont elle lavait les écuelles.

J'attendis la nuit avec impatience. Quand elle vint enfin couvrir la terre, je pris une échelle et montai dans le grenier où cette fille m'attendait. Ma première pensée fut de l'embrasser; la seconde, d'admirer cet enchaînement qui m'avait conduit dans ses bras. Car enfin, monsieur, un jeune ecclésiastique, une fille de cuisine, une échelle, une botte de foin! quelle suite, quelle ordonnance! quel concours d'harmonies préétablies! quel enchaînement d'effets et de causes! quelle preuve de l'existence de Dieu! C'est ce dont je fus étrangement frappé, et je me réjouis de pouvoir ajouter cette démonstration profane aux raisons que fournit la théologie et qui sont, d'ailleurs, amplement suffisantes.

— L'abbé, dit Catherine, ce qu'il y a de mauvais dans votre affaire, c'est que cette fille n'avait pas de poitrine. Une femme sans poitrine, c'est un lit sans oreillers. Mais ne savez-vous pas, d'Anquetil, ce qu'il convient de faire?

— Oui, dit-il, c'est de jouer à l'hombre, qui se joue à trois.

— Si vous voulez, reprit-elle. Mais je vous prie, mon ami, de faire apporter des pipes. Rien n'est plus agréable que de fumer une pipe de tabac en buvant du vin.

Un laquais apporta des cartes et les pipes que nous allumâmes. La chambre fut bientôt remplie d'une épaisse fumée au milieu de laquelle notre hôte et M. l'abbé Coignard jouaient gravement au piquet.

La chance favorisa mon bon maître, jusqu'au moment où M. d'Anquetil, croyant le voir pour la troisième fois marquer cinquante-cinq lorsqu'il n'avait que quarante, l'appela grec, vilain pipeur, chevalier de Transylvanie et lui jeta à la tête une bouteille qui se brisa sur la table qu'elle inonda de vin.

— Il faudra donc, monsieur, dit l'abbé, que vous preniez la peine de faire déboucher une autre bouteille, car nous avons grand'soif.

— Volontiers, dit M. d'Anquetil, mais sachez, l'abbé, qu'un galant homme ne marque pas les points qu'il n'a pas et ne fait sauter la carte qu'au jeu du Roi, où se trouvent toutes sortes de personnes à qui l'on ne doit rien. Partout ailleurs, c'est une vilenie. L'abbé, voulez-vous donc qu'on vous prenne pour un aventurier?

— Il est remarquable, dit mon bon maître, qu'on blâme au jeu de cartes ou de dés une pratique recommandée dans les arts de la guerre, de la politique et du négoce, où l'on s'honore de corriger les injures de la fortune. Ce n'est pas que je ne me pique de probité aux cartes. J'y suis, Dieu merci, fort exact, et vous rêviez, monsieur, quand vous avez cru voir que je marquais des points que je n'avais pas. S'il en était autrement, j'invoquerais l'exemple du bienheureux évêque de Genève, qui ne se faisait pas scrupule de tricher au jeu. Mais je ne puis me défendre de faire réflexion que les hommes sont plus délicats au jeu que dans les affaires sérieuses et qu'ils mettent la probité dans le trictrac, où elle les gêne médiocrement, et ne la mettent pas dans une bataille ou dans un traité de paix, où elle serait importune. Élien, monsieur, a écrit en grec un livre des stratagèmes, qui montre à quel excès la ruse est portée chez les grands capitaines.

— L'abbé, dit M. d'Anquetil, je n'ai pas lu votre Élien, et ne le lirai de ma vie. Mais j'ai fait la guerre comme tout bon gentilhomme. J'ai servi le Roi pendant dix-huit mois. C'est l'emploi le plus noble. Je vais vous dire en quoi il consiste exactement. C'est un secret que je puis bien vous confier, puisqu'il n'y a pour l'entendre ici que vous, des bouteilles, monsieur que je vais tuer tout à l'heure, et cette fille qui se déshabille.

— Oui, dit Catherine, je me mets en chemise, parce que j'ai trop chaud.

— Eh bien! reprit M. d'Anquetil, quoi que disent les gazettes, la guerre consiste uniquement à voler des poules et des cochons aux vilains. Les soldats en campagne ne sont occupés que de ce soin.

— Vous avez bien raison, dit mon bon maître, et l'on disait jadis en Gaule que la bonne amie du soldat était madame la Picorée. Mais je vous prie de ne pas tuer Jacques Tournebroche, mon élève.

— L'abbé, répondit M. d'Anquetil, l'honneur m'y oblige.

— Ouf! dit Catherine, en arrangeant sur sa gorge la dentelle de sa chemise, je suis mieux comme cela.

— Monsieur, poursuivit mon bon maître, Jacques Tournebroche m'est fort utile pour une traduction de Zozime le Panopolitain que j'ai entreprise. Je vous serai infiniment obligé de ne vous battre avec lui qu'après que ce grand ouvrage sera parachevé.

— Je me fiche de votre Zozime, répondit M. d'Anquetil. Je m'en fiche, vous m'entendez, l'abbé. Je m'en fiche comme le Roi de sa première maîtresse.

Et il chanta :

Pour dresser un jeune courrier
Et l'affermir sur l'étrier
Il lui fallait une routière,
Laire lan laire.

— Qu'est-ce que c'est que ce Zozime?

— Zozime, monsieur, répondit l'abbé, Zozime de Panopolis, était un savant grec qui florissait à Alexandrie au

IIIe siècle de l'ère chrétienne et qui composa des traités sur l'art spagirique.

— Que voulez-vous que cela me fasse? répondit M. d'Anquetil, et pourquoi le traduisez-vous?

Battons le fer quand il est chaud,
Dit-elle, en faisant sonner haut
Le nom de sultane première,
Laire lan laire.

— Monsieur, dit mon bon maître, je conviens qu'il n'y a point à cela d'utilité sensible, et que le train du monde n'en sera point changé. Mais, en illustrant de notes et commentaires le traité que ce Grec a composé pour sa sœur Théosébie...

Catherine interrompit le discours de mon bon maître en chantant d'une voix aiguë :

Je veux en dépit des jaloux
Qu'on fasse duc mon époux,
Lasse de le voir secrétaire,
Laire lan laire.

— ... Je contribue, poursuivit mon bon maître, au trésor de connaissances amassé par de doctes hommes, et j'apporte ma pierre au monument de la véritable histoire, qui est celle des maximes et des opinions, plutôt que des guerres et des traités. Car, monsieur, la noblesse de l'homme...

Catherine reprit :

Je sais bien qu'on murmurera,
Que Paris nous chansonnera;
Mais tant pis pour le sot vulgaire!
Laire lan laire.

Et mon bon maître disait cependant :

— ... Est la pensée. Et à cet égard il n'est pas indifférent de savoir quelle idée cet Égyptien se faisait de la nature des métaux et des qualités de la matière.

M. l'abbé Jérôme Coignard but un grand coup de vin pendant que Catherine chantait encore :

Par l'épée ou par le fourreau
Devenir duc est toujours beau,
Il n'importe la manière,
Laire lan laire.

— L'abbé, dit M. d'Anquetil, vous ne buvez pas, et de plus vous déraisonnez. J'étais, en Italie, dans la guerre de Succession, sous les ordres d'un brigadier qui traduisait Polybe. Mais c'était un imbécile. Pourquoi traduire Zozime?

— Si vous voulez tout savoir, dit mon bon maître, j'y trouve quelque sensualité.

— A la bonne heure! dit M. d'Anquetil, mais en quoi monsieur Tournebroche, qui en ce moment caresse ma maîtresse, peut-il vous aider?

— Par la connaissance du grec, dit mon bon maître, que je lui ai donnée.

M. d'Anquetil se tournant vers moi :

— Quoi, monsieur, dit-il, vous savez le grec! Vous n'êtes donc pas gentilhomme?

— Monsieur, répondis-je, mon père est porte-bannière de la confrérie des rôtisseurs parisiens.

— Il m'est donc impossible de vous tuer, me répondit-il. Veuillez m'en excuser. Mais, l'abbé, vous ne buvez pas. Vous me trompiez. Je vous croyais un bon biberon, et j'avais envie de vous prendre pour mon aumônier quand j'aurai une maison.

Cependant, M. l'abbé Coignard buvait à même la bouteille, et Catherine, penchée à mon oreille, me disait :

— Jacques, je sens que je n'aimerai jamais que vous.

Ces paroles, venant d'une belle personne en chemise, me jetèrent dans un trouble extrême. Catherine acheva de me griser en me faisant boire dans son verre, ce qui ne fut pas remarqué dans la confusion d'un souper qui avait beaucoup échauffé toutes les têtes.

M. d'Anquetil, cassant contre la table le goulot d'un flacon, nous versa de nouvelles rasades, et, à partir de ce moment, je ne me rendis pas un compte exact de ce qui se disait et faisait autour de moi. Je vis toutefois que, Catherine ayant traîtreusement versé un verre de vin dans le cou de son amant, entre la nuque et le col de l'habit, M. d'Anquetil riposta en répandant deux ou trois bouteilles sur la demoiselle en chemise, qu'il changea de la sorte en une espèce de figure mythologique, du genre humide des nymphes et des naïades. Elle en pleurait de rage et se tordait dans des convulsions.

A ce même moment nous entendîmes des coups frappés avec le marteau de la porte dans le silence de la nuit. Nous en demeurâmes soudain immobiles et muets comme des convives enchantés.

Les coups redoublèrent bientôt de force et de fréquence. Et M. d'Anquetil rompit le premier le silence en se demandant tout haut, avec d'affreux jurements, quel pouvait bien être ce fâcheux. Mon bon maître, à qui les circonstances les plus communes inspiraient souvent d'admirables maximes, se leva et dit avec onction et gravité :

— Qu'importe la main qui heurte si rudement l'huis pour un motif vulgaire et peut-être ridicule! Ne cherchons pas à la connaître, et tenons ces coups pour frappés à la porte de nos âmes endurcies et corrompues. Disons-nous, à chaque coup qui retentit : Celui-ci est pour nous avertir de nous amender et de songer à notre salut, que nous négligeons dans les plaisirs; celui-ci est pour que nous méprisions les biens de ce monde; celui-ci est pour songer à l'éternité. De la sorte, nous aurons tiré tout profit possible d'un événement d'ailleurs mince et frivole.

— Vous êtes plaisant, l'abbé, dit M. d'Anquetil; de la vigueur dont ils cognent, ils vont défoncer la porte.

Et, dans le fait, le marteau faisait des roulements de tonnerre.

— Ce sont des brigands, s'écria la fille mouillée. Jésus! nous allons être massacrés; c'est notre punition pour avoir renvoyé le petit frère. Je vous l'ai dit maintes fois, Anquetil, il arrive malheur aux maisons dont on chasse un capucin.

— La bête! répliqua d'Anquetil. Ce damné frocard lui fait croire toutes les sottises qu'il veut. Des voleurs seraient plus polis, ou tout au moins plus discrets. C'est plutôt le guet.

— Le guet! Mais c'est bien pis encore! dit Catherine.

— Bah! dit M. d'Anquetil, nous le rosserons.

Mon bon maître mit une bouteille dans l'une de ses poches par précaution et une autre bouteille dans l'autre poche, pour l'équilibre, comme dit le conte. Toute la maison tremblait sous les coups du frappeur furieux. M. d'Anquetil, en qui cet assaut réveillait les vertus militaires, s'écria :

— Je vais reconnaître l'ennemi.

Il courut en trébuchant à la fenêtre où il avait naguère souffleté largement sa maîtresse, et puis revint dans la salle à manger en éclatant de rire.

— Ah! ah! ah! s'écria-t-il, savez-vous qui frappe? C'est monsieur de la Guéritaude en perruque à marteau, avec deux grands laquais portant des torches ardentes.

— Ce n'est pas possible, dit Catherine, il est en ce moment couché avec sa vieille femme.

— C'est donc, dit M. d'Anquetil, son fantôme très ressemblant. Encore faut-il croire que ce fantôme a pris la perruque du partisan. Un spectre même ne la saurait si bien imiter, tant elle est ridicule.

— Dites-vous bien et ne vous moquez-vous pas? demanda Catherine. Est-ce vraiment monsieur de la Guéritaude?

— C'est lui-même, Catherine, si j'en crois mes yeux.

— Je suis perdue, s'écria la pauvre fille. Les femmes sont bien malheureuses! On ne les laisse jamais tranquilles. Que vais-je devenir? Ne voudriez-vous pas, messieurs, vous cacher dans diverses armoires?

— Cela se pourrait faire, dit M. l'abbé Coignard; mais comment y renfermer avec nous ces bouteilles vides et pour la plupart éventrées ou tout au moins égueulées, les débris de la dame-jeanne que monsieur m'a jetée à la tête, cette nappe, ce pâté, ces assiettes, ces flambeaux et la chemise de mademoiselle qui, par l'effet du vin dont elle est trempée, ne forme plus qu'un voile transparent et rose autour de sa beauté?

— Il est vrai que cet imbécile a mouillé ma chemise, dit Catherine, et que je m'enrhume. Mais il suffirait peut-être de cacher monsieur d'Anquetil dans la chambre haute. Je ferai passer l'abbé pour mon oncle et monsieur Jacques pour mon frère.

— Non pas, dit M. d'Anquetil. Je vais moi-même prier monsieur de la Guéritaude de venir souper avec nous.

Nous le pressâmes, mon bon maître, Catherine et moi, de n'en rien faire, nous l'en suppliâmes, nous nous suspendîmes à son cou. Ce fut en vain. Il saisit un flambeau et descendit les degrés. Nous le suivîmes en tremblant. Il ouvrit la porte. M. de la Guéritaude s'y trouvait, tel qu'il nous l'avait décrit, avec sa perruque, entre deux laquais armés de torches. M. d'Anquetil le salua avec cérémonie et lui dit :

— Faites-nous la faveur de monter céans, monsieur. Vous y trouverez des personnes aimables et singulières : un Tournebroche à qui mam'selle Catherine envoie des baisers par la fenêtre et un abbé qui croit en Dieu.

Et il s'inclina profondément.

M. de la Guéritaude était une espèce de grand homme sec, peu enclin à goûter la plaisanterie. Celle de M. d'Anquetil l'irrita fort, et sa colère s'échauffa par la vue de mon bon maître, déboutonné, une bouteille à la main et deux autres dans ses poches, et par l'aspect de Catherine, en chemise humide et collante.

— Jeune homme, dit-il, avec une froide colère, à M. d'Anquetil, j'ai l'honneur de connaître monsieur votre père, avec qui je m'entretiendrai demain de la ville où le Roi vous enverra méditer la honte de vos déportements et de votre impertinence. Ce digne gentilhomme, à qui j'ai prêté de l'argent que je ne lui réclame pas, n'a rien à me refuser. Et notre bien-aimé Prince, qui se trouve précisément dans le même cas que monsieur votre père, a des bontés pour moi. C'est donc une affaire faite. J'en ai conclu, Dieu merci! de plus difficiles. Quant à cette fille, puisqu'on désespère de la ramener au bien, j'en dirai, avant midi, deux mots à monsieur le lieutenant de police, que je sais tout disposé à l'envoyer à l'hôpital. Je n'ai pas autre chose à vous dire. Cette maison est à moi, je l'ai payée, et je prétends y entrer.

Puis, se tournant vers ses laquais, et désignant du bout de sa canne mon bon maître et moi :

— Jetez, dit-il, ces deux ivrognes dehors.

M. Jérôme Coignard était communément d'une mansuétude exemplaire, et il avait coutume de dire qu'il devait cette douceur aux vicissitudes de la vie, la fortune l'ayant traité à la façon des cailloux que la mer polit en les roulant dans son flux et dans son reflux. Il supportait aisément les injures, tant par esprit chrétien que par philosophie. Mais ce qui l'y aidait le plus, c'était un grand mépris des hommes, dont il ne s'exceptait pas. Pourtant, cette fois, il perdit toute mesure et oublia toute prudence.

— Tais-toi, vil publicain! s'écria-t-il, en agitant sa bouteille comme une massue. Si ces coquins osent m'approcher, je leur casse la tête, pour leur apprendre à respecter mon habit, qui témoigne assez de mon sacré caractère.

A la lueur des flambeaux, luisant de sueur, rubicond, les yeux hors de la tête, l'habit ouvert et son gros ventre à demi hors de sa culotte, mon bon maître semblait un compagnon dont on ne vient pas à bout facilement. Les coquins hésitaient.

— Tirez, leur criait M. de la Guéritaude, tirez, tirez ce sac à vin! Voyez-vous pas qu'il n'y a qu'à le pousser au ruisseau, où il restera jusqu'à ce que les balayeurs le viennent jeter dans le tombereau aux ordures? Je le tirerais moi-même, sans la crainte de souiller mes habits.

Mon bon maître ressentit vivement ces injures.

— Odieux traitant, dit-il d'une voix digne de retentir dans les églises, infâme partisan, barbare maltôtier, tu prétends que cette maison est tienne? Pour qu'on te croie. pour qu'on sache qu'elle est à toi, inscris donc sur la porte ce mot de l'Évangile : *Aceldama*, qui veut dire : *Prix du sang*. Alors, nous inclinant, nous laisserons entrer le maître en son logis. Larron, bandit, homicide, écris avec le charbon que je te jetterai au nez, écris de ta sale main, sur ce seuil, ton titre de propriété, écris : Prix du sang de la veuve et de l'orphelin, prix du sang du juste, *Aceldama*. Sinon, reste dehors et laisse-nous céans, homme de quantité.

M. de la Guéritaude qui n'avait, de sa vie, entendu rien de semblable, pensa qu'il avait affaire à un fou, comme on pouvait le croire, et, plutôt pour se défendre que pour attaquer, il leva sa grande canne. Mon bon maître, hors de lui, lança sa bouteille à la tête de monsieur le traitant, qui tomba de son long sur le pavé en criant : « Il m'a tué! » Et, comme il nageait dans le vin de la bouteille, il y avait apparence qu'il fût assassiné. Ses deux laquais se voulurent jeter sur le meurtrier, et l'un d'eux, qui était robuste, croyait déjà le saisir, quand M. l'abbé Coignard lui donna de la tête un si grand coup dans l'estomac que le drôle alla rouler dans le ruisseau tout contre le financier. Il se releva pour son malheur et, s'armant d'une torche encore ardente, se jeta dans l'allée. Mon bon maître n'y était plus : il avait enfilé la venelle. M. d'Anquetil y était encore avec Catherine, et ce fut lui qui reçut la torche sur le front. Cette offense lui parut insupportable; il tira son épée et l'enfonça dans le ventre du malencontreux coquin, qui apprit ainsi, à ses dépens, qu'il ne faut pas s'en prendre à un gentilhomme. Cependant mon bon maître n'avait point fait vingt pas dans la rue, quand le second laquais, grand diable aux jambes de faucheux, se mit à courir après lui en criant à la garde et en hurlant : « Arrêtez-le! » Il le gagna de vitesse et nous vîmes qu'à l'angle de la rue Saint-Guillaume, il étendait déjà le bras

pour le saisir par le collet. Mais mon bon maître, qui savait plus d'un tour, vira brusquement et, passant à côté de son homme, l'envoya, d'un croc-en-jambe, contre une borne où il se fendit la tête. Cela se fit tandis que nous accourions, M. d'Anquetil et moi, au secours de M. l'abbé Coignard, qu'il convenait de ne point abandonner en ce danger pressant.

— L'abbé, dit M. d'Anquetil, donnez-moi la main : vous êtes un brave homme.

— Je crois, en effet, dit mon bon maître, que j'ai été quelque peu homicide. Mais je ne suis pas assez dénaturé pour en tirer gloire. Il me suffit qu'on ne m'en fasse pas un trop véhément reproche. Ces violences ne sont point dans mes usages, et, tel que vous me voyez, monsieur, j'étais mieux fait pour enseigner les belles-lettres dans la chaire d'un collège, que pour me battre avec des laquais, au coin d'une borne.

— Oh! reprit M. d'Anquetil, ce n'est pas le pire de votre affaire. Mais je crois que vous avez assommé un fermier général.

— Est-il bien vrai? demanda l'abbé.

— Aussi vrai que j'ai poussé mon épée dans quelque tripe de cette canaille.

— En ces conjonctures, dit l'abbé, il conviendrait premièrement de demander pardon à Dieu, envers qui seul nous sommes comptables du sang répandu, secondement de hâter le pas jusqu'à la prochaine fontaine où nous nous laverons. Car il me semble que je saigne du nez.

— Vous avez raison, l'abbé, dit M. d'Anquetil, car le drôle qui maintenant crève entr'ouvert dans le ruisseau m'a fendu le front. Quelle impertinence!

— Pardonnez-lui, dit l'abbé, pour qu'il vous soit pardonné.

A l'endroit où la rue du Bac se perd dans les champs, nous trouvâmes à propos, le long d'un mur d'hôpital, un petit Triton de bronze qui lançait un jet d'eau dans une cuve de pierre. Nous nous y arrêtâmes pour nous y laver et pour boire. Car nous avions la gorge sèche.

— Qu avons-nous fait, dit mon maître, et comment suis-je sorti de mon naturel, qui est pacifique? Il est bien vrai qu'il ne faut pas juger les hommes sur leurs actes, qui dépendent des circonstances, mais plutôt, à l'exemple de Dieu, notre père, sur leurs pensées secrètes et profondes intentions.

— Et Catherine, demandai-je, qu'est-elle devenue dans cette horrible aventure?

— Je l'ai laissée, me répondit M. d'Anquetil, soufflant dans la bouche de son financier pour le ranimer. Mais elle aura beau souffler, je connais la Guéritaude. Il est sans pitié. Il l'enverra à l'hôpital et peut-être à l'Amérique. J'en suis fâché pour elle. C'était une jolie fille. Je ne l'aimais pas; mais elle était folle de moi. Et, chose extraordinaire, me voilà sans maîtresse.

— Ne vous en inquiétez pas, dit mon bon maître. Vous en trouverez une autre qui ne sera point différente de celle-là, ou du moins ne le sera pas essentiellement. Et il me semble bien que ce que vous cherchez dans une femme est commun à toutes.

— Il est clair, dit M. d'Anquetil, que nous sommes en danger, moi d'être mis à la Bastille, et vous, l'abbé, d'être pendu avec Tournebroche, votre élève, qui pourtant n'a tué personne.

— Il n'est que trop vrai, répondit mon bon maître. Il faut songer à notre sûreté. Peut-être sera-t-il nécessaire de quitter Paris où l'on ne manquera pas de nous rechercher, et même de fuir en Hollande. Hélas! je prévois

que j'y écrirai des libelles pour les filles de théâtre, de cette même main qui illustrait de notes très amples les traités alchimiques de Zozime le Panopolitain.

— Écoutez-moi, l'abbé, dit M. d'Anquetil, j'ai un ami qui nous cachera dans sa terre tout le temps qu'il faudra. Il habite, à quatre lieues de Lyon, une campagne horrible et sauvage, où l'on ne voit que des peupliers, de l'herbe et des bois. C'est là qu'il faut aller. Nous y attendrons que l'orage passe. Nous chasserons. Mais il faut trouver au plus vite une chaise de poste, ou, pour mieux dire, une berline.

— Pour cela, monsieur, dit l'abbé, j'ai votre affaire. L'hôtel du *Cheval-Rouge*, au rond-point des Bergères, vous fournira de bons chevaux et toutes sortes de voitures. J'en ai connu l'hôte au temps où j'étais secrétaire de madame de Saint-Ernest. Il était enclin à obliger les gens de qualité; je crois bien qu'il est mort, mais il doit avoir un fils tout semblable à lui. Avez-vous de l'argent?

— J'en ai sur moi une assez grosse somme, dit M. d'Anquetil. C'est ce dont je me réjouis; car je ne puis songer à rentrer chez moi, où les exempts ne manqueront pas de me chercher pour me conduire au Châtelet. J'ai oublié mes gens dans la maison de Catherine, et Dieu sait ce qu'ils y sont devenus; mais je m'en soucie peu. Je les battais et ne les payais pas, et pourtant je ne suis pas sûr de leur fidélité. A quoi se fier? Allons tout de suite au rond-point des Bergères.

— Monsieur, dit l'abbé, je vais vous faire une proposition, souhaitant qu'elle vous soit agréable. Nous logeons, Tournebroche et moi, à la Croix-des-Sablons, dans un alchimique et délabré château, où il vous sera facile de passer une douzaine d'heures sans être vu. Nous allons vous y conduire et nous y attendrons que notre voiture soit prête. Il y a cela de bon que les Sablons sont peu distants du rond-point des Bergères.

M. d'Anquetil ne trouva rien à redire à ces arrangements et nous résolûmes, devant le petit Triton, qui soufflait de l'eau dans ses grosses joues, d'aller d'abord à la Croix-des-Sablons et de prendre ensuite, à l'hôtel du *Cheval-Rouge*, une berline pour nous conduire à Lyon.

— Je vous confierai, messieurs, dit mon bon maître, que, des trois bouteilles que je pris soin d'emporter, l'une se brisa malheureusement sur la tête de monsieur de la Guéritaude, l'autre se cassa dans ma poche pendant ma fuite. Elles sont toutes deux regrettables. La troisième fut préservée contre toute espérance ; la voici !

Et, la tirant de dessous son habit, il la posa sur la marge de la fontaine.

— Voilà qui va bien, dit M. d'Anquetil. Vous avez du vin ; j'ai des dés et des cartes dans ma poche. Nous pouvons jouer.

— Il est vrai, dit mon bon maître, que c'est un grand divertissement. Un jeu de cartes, monsieur, est un livre d'aventures de l'espèce qu'on nomme romans, et il a sur les autres livres de ce genre cet avantage singulier qu'on le fait en même temps qu'on le lit, et qu'il n'est pas besoin d'avoir de l'esprit pour le faire ni de savoir ses lettres pour le lire. C'est un ouvrage merveilleux encore en ce qu'il offre un sens régulier et nouveau chaque fois qu'on en a brouillé les pages. Il est d'un tel artifice qu'on ne saurait assez l'admirer, car, de principes mathématiques, il tire mille et mille combinaisons curieuses et tant de rapports singuliers, qu'on a pu croire, faussement à la vérité, qu'on y découvrait les secrets des cœurs, le mystère des destinées et les arcanes de l'avenir. Ce que j'en dis s'applique surtout au tarot des Bohémiens, qui est le plus excellent des jeux, mais peut s'étendre au jeu de piquet. Il

faut rapporter l'invention des cartes aux anciens et, pour ma part, bien que, pour tout dire, je ne connaisse aucun texte qui m'y autorise positivement, je les crois d'origine chaldéenne. Mais, sous sa forme présente, le jeu de piquet ne remonte pas au delà du roi Charles septième, s'il est vrai, comme il est dit dans une savante dissertation, qu'il me souvient d'avoir lue à Séez, que la dame de cœur représente de façon emblématique la belle Agnès Sorel et que la dame de pique n'est autre, sous le nom de Pallas, que cette Jeanne Dulys, aussi nommée Jeanne Darc qui rétablit par sa vaillance les affaires de la monarchie, et puis fut bouillie à Rouen par les Anglais, dans une chaudière qu'on montre pour deux liards et que j'ai vue en passant par cette ville. Certains historiens prétendent toutefois que cette pucelle fut brûlée vive sur un beau bûcher. On lit, dans Nicole Gilles et dans Pasquier, que sainte Catherine et sainte Marguerite lui apparurent. Ce n'est pas Dieu, assurément, qui les lui envoya ; car il n'est point une personne un peu docte et d'une piété solide qui ne sache que cette Marguerite et cette Catherine furent inventées par ces moines byzantins dont les imaginations abondantes et barbares ont tout barbouillé le martyrologe. Il y a une ridicule impiété à prétendre que Dieu fit paraître à cette Jeanne Dulys des saintes qui n'ont jamais existé. Pourtant, de vieux chroniqueurs n'ont point craint de le donner à entendre. Que n'ont-ils dit que Dieu envoya encore à cette pucelle Yseult la blonde, Mélusine, Berthe au grand pied et toutes les héroïnes des romans de chevalerie, dont l'existence n'est pas plus fabuleuse que celle de la vierge Catherine et de la vierge Marguerite ? Monsieur de Valois, au siècle dernier, s'élevait avec raison contre ces fables grossières qui sont aussi opposées à la religion que l'erreur est contraire à la vérité. Il serait à souhaiter qu'un religieux instruit dans l'histoire fît la distinction des saints véritables, qu'il convient de vénérer, et des saints tels que Marguerite, Luce ou Lucie, Eustache, qui sont imaginaires, et même saint Georges, sur qui j'ai des doutes.

» Si je puis un jour me retirer dans quelque belle abbaye, ornée d'une riche bibliothèque, je consacrerai à cette tâche les restes d'une vie à demi épuisée dans d'effroyables tempêtes et de fréquents naufrages. J'aspire au port et j'ai le désir et le goût du chaste repos qui convient à mon âge et à mon état. »

Pendant que M. l'abbé Coignard tenait ces propos mémorables, M. d'Anquetil, sans l'entendre, assis sur le bord de la vasque, battait les cartes, et jurait comme un diable qu'on n'y voyait goutte pour faire une partie de piquet.

— Vous avez raison, monsieur, dit mon bon maître; on n'y voit pas bien clair, et j'en éprouve quelque déplaisir, moins par la considération des cartes, dont je me passe facilement, que pour l'envie que j'ai de lire quelques pages des *Consolations* de Boèce, dont je porte toujours un exemplaire de petit format dans la poche de mon habit, afin de l'avoir sans cesse sous la main, pour l'ouvrir au moment où je tombe dans l'infortune, comme il m'arrive aujourd'hui. Car c'est une disgrâce cruelle, monsieur, pour un homme de mon état, que d'être homicide et menacé d'être mis dans les prisons ecclésiastiques. Je sens qu'une seule page de ce livre admirable affermirait mon cœur qui s'abîme à la seule idée de l'official.

En prononçant ces mots, il se laissa choir sur l'autre bord de la vasque et si profondément, qu'il trempait dans l'eau par tout le beau milieu de son corps. Mais il n'en prenait aucun souci et ne semblait point même s'en apercevoir; tirant de sa poche son Boèce, qui y était réellement, et chaussant ses lunettes, dont il ne restait plus qu'un verre, lequel était fendu en trois endroits, il se mit à chercher dans le petit livre la page la mieux appropriée à sa situation. Il l'eût trouvée sans doute, et il y eût puisé des forces nouvelles, si le mauvais état de ses besicles, les larmes qui lui montaient aux yeux et la faible clarté qui tombait du ciel lui eussent permis de la chercher. Mais il dut bientôt confesser qu'il n'y voyait goutte, et il s'en prit à la lune qui lui montrait sa corne aiguë au bord d'un nuage. Il l'interpella vivement et l'accabla d'invectives :

— Astre obscène, polisson et libidineux, lui dit-il, tu n'es jamais las d'éclairer les turpitudes des hommes, et tu envies un rayon de ta lumière à qui cherche des maximes vertueuses!

— Aussi bien, l'abbé, dit M. d'Anquetil, puisque cette catin de lune nous donne assez de clarté pour nous conduire par les rues, et non pas pour faire un cent de piquet, allons tout de suite à ce château que vous m'avez dit et où il faut que j'entre sans être vu.

Le conseil était bon et, après avoir bu à même le goulot tout le vin de la bouteille, nous prîmes tous trois le chemin de la Croix-des-Sablons. Je marchais en avant avec M. d'Anquetil. Mon bon maître, ralenti par toute l'eau que sa culotte avait bue, nous suivait pleurant, gémissant et dégouttant.

Le petit jour piquait déjà nos yeux fatigués, quand nous arrivâmes à la porte verte du parc des Sablons. Il ne nous fut point nécessaire de soulever le heurtoir. Depuis quelque temps, le maître du logis nous avait remis les clefs de son domaine. Il fut convenu que mon bon maître s'avancerait prudemment avec d'Anquetil dans l'ombre de l'allée et que je resterais un peu en arrière pour observer, s'il en était besoin, le fidèle Criton et les galopins de cuisine, qui pouvaient voir l'intrus. Cet arrangement, qui n'avait rien que de raisonnable, me devait coûter de longs ennuis. Car, au moment où les deux compagnons avaient déjà monté l'escalier et gagné, sans être vus, ma propre chambre, dans laquelle nous avions décidé de cacher M. d'Anquetil jusqu'au moment de fuir en poste, je gravissais à peine le second étage, où je rencontrai précisément M. d'Astarac en robe de damas rouge et tenant à la main un flambeau d'argent. Il me mit, à son habitude, la main sur l'épaule.

— Eh bien! mon fils, me dit-il, n'êtes-vous pas bien heureux d'avoir rompu tout commerce avec les femmes et, de la sorte, échappé à tous les dangers des mauvaises compagnies? Vous n'avez pas à craindre, parmi les filles

augustes de l'air, ces querelles, ces rixes, ces scènes injurieuses et violentes, qui éclatent communément chez les créatures de mauvaise vie. Dans votre solitude, que charment les fées, vous goûtez une paix délicieuse.

Je crus d'abord qu'il se moquait. Mais je reconnus bientôt, à son air, qu'il n'y songeait point.

— Je vous rencontre à propos, mon fils, ajouta-t-il, et je vous serai reconnaissant d'entrer un moment avec moi dans mon atelier.

Je l'y suivis. Il ouvrit avec une clef longue pour le moins d'une aune la porte de cette maudite chambre d'où j'avais vu, naguère, sortir des lueurs infernales. Et, quand nous fûmes entrés l'un et l'autre dans le laboratoire, il me pria de nourrir le feu qui languissait. Je jetai quelques morceaux de bois dans le fourneau, où cuisait je ne sais quoi, qui répandait une odeur suffocante. Pendant que, remuant coupelles et matras, il faisait sa noire cuisine, je demeurais sur un banc où je m'étais laissé choir, et je fermais malgré moi les yeux. Il me força à les rouvrir pour admirer un vaisseau de terre verte, coiffé d'un chapiteau de verre, qu'il tenait à la main.

— Mon fils, me dit-il, il faut que vous sachiez que cet appareil sublimatoire a nom aludel. Il renferme une liqueur, qu'il convient de regarder avec attention, car je vous révèle que cette liqueur n'est autre que le mercure des philosophes. Ne croyez pas qu'elle doive garder toujours cette teinte sombre. Avant qu'il soit peu de temps, elle deviendra blanche et, dans cet état, elle changera les métaux en argent. Puis, par mon art et industrie, elle tournera au rouge et acquerra la vertu de transmuer l'argent en or. Il serait sans doute avantageux pour vous qu'enfermé dans cet atelier, vous n'en bougiez point avant que ces sublimes opérations ne soient de point en point accomplies, ce qui ne peut tarder plus de deux ou trois mois. Mais ce serait peut-être imposer une trop pénible contrainte à votre jeunesse. Contentez-vous, pour cette fois, d'observer les préludes de l'œuvre, en mettant, s'il vous plaît, force bois dans le fourneau.

Ayant ainsi parlé, il s'abîma de nouveau dans ses fioles et dans ses cornues. Cependant je songeais à la triste position où m'avaient mis ma mauvaise fortune et mon imprudence.

— Hélas! me disais-je en jetant des bûches au four, à ce moment même les sergents nous recherchent, mon bon maître et moi; il nous faudra peut-être aller en prison et sûrement quitter ce château, où j'avais, à défaut d'argent, la table et un état honorable. Je n'oserai jamais plus reparaître devant monsieur d'Astarac, qui croit que j'ai passé la nuit dans les silencieuses voluptés de la magie, comme il eût mieux valu que je fisse. Hélas! je ne reverrai plus la nièce de Mosaïde, mademoiselle Jahel, qui me réveillait si agréablement la nuit dans ma chambre. Et, sans doute, elle m'oubliera. Elle en aimera, peut-être, un autre à qui elle fera les mêmes caresses qu'à moi. La seule idée de cette infidélité m'est intolérable. Mais, du train dont va le monde, je vois qu'il faut s'attendre à tout.

— Mon fils, me dit M. d'Astarac, vous ne donnez point assez de nourriture à l'athanor. Je vois que vous n'êtes pas encore suffisamment pénétré de l'excellence du feu, dont la vertu est capable de mûrir ce mercure et d'en faire le fruit merveilleux qu'il me sera bientôt donné de cueillir. Encore du bois! Le feu, mon fils, est l'élément supérieur; je vous l'ai assez dit, et je vais vous en faire paraître un exemple. Par un jour très froid de l'hiver dernier, étant allé visiter Mosaïde en son pavillon, je le trouvai assis, les pieds sur une chaufferette, et j'observai que les parcelles subtiles du feu qui s'échappaient du réchaud étaient assez puissantes pour gonfler et soulever la houppelande de ce sage; d'où je conclus que, si ce feu avait été plus ardent, Mosaïde se serait élevé sans faute dans les airs, comme il est digne, en effet, d'y monter, et que, s'il était possible d'enfermer dans quelque vaisseau une assez grande quantité de ces parcelles de feu, nous pourrions, par ce moyen, naviguer sur les nuées aussi facilement que nous le faisons sur la mer, et visiter les Salamandres dans leurs demeures éthérées. C'est à quoi je songerai plus tard à loisir. Et je ne désespère point de fabriquer un de ces vaisseaux de feu. Mais revenons à l'œuvre et mettez du bois dans le fourneau.

Il me tint quelque temps encore dans cette chambre embrasée, d'où je songeais à m'échapper au plus vite pour tâcher de rejoindre Jahel, à qui j'avais hâte d'apprendre mes malheurs. Enfin, il sortit de l'atelier et je pensai être libre. Mais il trompa encore cette espérance.

— Le temps, me dit-il, est ce matin assez doux, encore qu'un peu couvert. Ne vous plairait-il point de faire avec moi une promenade dans le parc, avant de reprendre cette version de Zozime le Panopolitain, qui vous fera grand honneur, à vous et à votre maître, si vous l'achevez tous deux comme vous l'avez commencée?

Je le suivis à regret dans le parc où il me parla en ces termes :

— Je ne suis pas fâché, mon fils, de me trouver seul avec vous, pour vous prémunir, tandis qu'il en est temps encore, contre un grand danger qui pourrait vous menacer un jour; et je me reproche même de n'avoir pas songé à vous en avertir plus tôt, car ce que j'ai à vous communiquer est d'une extrême conséquence.

En parlant de la sorte, il me conduisit dans la grande allée qui descend aux marais de la Seine et d'où l'on voit Rueil et le Mont-Valérien avec son calvaire. C'était son chemin coutumier. Aussi bien cette allée était-elle praticable, malgré quelques troncs d'arbres couchés en travers.

— Il importe, poursuivit-il, de vous faire entendre à quoi vous vous exposeriez en trahissant votre Salamandre. Je ne vous interroge point sur votre commerce avec cette personne surhumaine que j'ai été assez heureux pour vous faire connaître. Vous éprouvez vous-même, autant qu'il m'a paru, une certaine répugnance à en disserter. Et, peut-être, êtes-vous louable en cela. Si les Salamandres n'ont point sur la discrétion de leurs amants les mêmes idées que les femmes de la cour et de la ville, il n'en est pas moins vrai que le propre des belles amours est d'être ineffables et que c'est profaner un grand sentiment que de le répandre au dehors.

» Mais votre Salamandre (dont il me serait facile de savoir le nom, si j'en avais l'indiscrète curiosité) ne vous a peut-être point renseigné sur une de ses passions les plus vives, qui est la jalousie. Ce caractère est commun à toutes ses pareilles. Sachez-le bien, mon fils : les Salamandres ne se laissent pas trahir impunément. Elles tirent du parjure une vengeance terrible. Le divin Paracelse en rapporte un exemple qui suffira sans doute à vous inspirer une crainte salutaire. C'est pourquoi je veux vous le faire connaître.

» Il y avait dans la ville allemande de Staufen un philosophe spagirique qui avait, comme vous, commerce avec une Salamandre. Il fut assez dépravé pour la tromper ignominieusement avec une femme, jolie à la vérité, mais non plus belle qu'une femme peut l'être. Un soir, comme il soupait avec sa nouvelle maîtresse et quelques amis, les convives virent briller au-dessus de leur tête une cuisse d'une forme merveilleuse. La Salamandre la montrait pour qu'on sentît bien qu'elle ne méritait pas le tort que lui faisait son amant. Après quoi la céleste indignée frappa l'infidèle d'apoplexie. Le vulgaire, qui est fait pour être abusé, crut cette mort naturelle; mais les initiés surent de quelle main le coup était parti. Je vous devais, mon fils, cet avis et cet exemple. »

Ils m'étaient moins utiles que M. d'Astarac ne le pensait. En les entendant, je nourrissais d'autres sujets d'alarmes. Sans doute, mon visage trahissait mon inquiétude, car le grand cabbaliste, ayant tourné sa vue sur moi, me demanda si je ne craignais point qu'un engagement, gardé sous des peines si sévères, ne fût importun à ma jeunesse.

— Je puis vous rassurer à cet égard, ajouta-t-il. La jalousie des Salamandres n'est excitée que si on les met en rivalité avec des femmes, et c'est, à vrai dire, du ressentiment, de l'indignation, du dégoût, plus que de la jalousie véritable. Les Salamandres ont l'âme trop noble et l'intelligence trop subtile pour être envieuses l'une de l'autre et céder à un sentiment qui tient de la barbarie où l'humanité est encore à demi plongée. Au contraire, elles se font une joie de partager avec leurs compagnes les délices qu'elles goûtent au côté d'un sage, et se plaisent à amener à leur amant leurs sœurs les plus belles. Vous éprouverez bientôt qu'effectivement elles poussent la politesse au point que je dis, et il ne se passera pas un an, ni même six mois avant que votre chambre soit le rendez-vous de cinq ou six filles du jour, qui délieront devant vous à l'envi leurs ceintures étincelantes. Ne craignez pas, mon fils, de répondre à leurs caresses. Votre amie n'en prendra point d'ombrage. Et comment s'en offenserait-elle, puisqu'elle est sage? A votre tour, ne vous irritez pas mal à propos si votre Salamandre vous quitte un moment pour visiter un autre philosophe. Considérez que cette fière jalousie, que les hommes apportent dans l'union des sexes, est un sentiment sauvage, fondé sur l'illusion la plus ridicule. Il repose sur l'idée qu'on a une femme à soi quand elle s'est donnée, ce qui est un pur jeu de mots.

En me tenant ce discours, M. d'Astarac s'était engagé dans le sentier des Mandragores où déjà nous apercevions entre les feuilles le pavillon de Mosaïde, quand une voix épouvantable nous déchira les oreilles et me fit battre le cœur. Elle roulait des sons rauques accompagnés de grincements aigus et l'on s'apercevait, en approchant, que ces sons étaient modulés et que chaque phrase se terminait par une sorte de mélopée très faible, qu'on ne pouvait ouïr sans frissonner.

Après avoir fait quelques pas, nous pûmes, en tendant l'oreille, saisir le sens de ces paroles étranges. La voix disait :

— Entends la malédiction dont Élisée maudit les enfants insolents et joyeux. Écoute l'anathème dont Barack frappa Méros.

» Je te condamne au nom d'Archithariel, qui est aussi nommé le seigneur des batailles, et qui tient l'épée lumineuse. Je te voue à ta perte, au nom de Sardaliphon, qui présente à son maître les fleurs agréables et les guirlandes méritoires, offertes par les enfants d'Israël.

» Sois maudit, chien! et sois anathème, pourceau!

En regardant d'où venait la voix, nous vîmes Mosaïde au seuil de sa maison, debout, les bras levés, les mains en forme de griffes avec des ongles crochus que la lumière du soleil faisait paraître tout enflammés. Coiffé de sa tiare

sordide, enveloppé de sa robe éclatante qui laissait voir en s'ouvrant de maigres cuisses arquées dans une culotte en lambeaux, il semblait quelque mage mendiant, éternel et très vieux. Ses yeux luisaient. Il disait :

— Sois maudit, au nom des Globes; sois maudit, au nom des Roues; soit maudit, au nom des Bêtes mystérieuses qu'Ézéchiel a vues!

Et il étendit devant lui ses longs bras armés de griffes en répétant :

— Au nom des Globes, au nom des Roues, au nom des Bêtes mystérieuses, descends parmi ceux qui ne sont plus.

Nous fîmes quelques pas dans la futaie pour voir l'objet sur lequel Mosaïde étendait ses bras et sa colère, et ma surprise fut grande de découvrir M. Jérôme Coignard, accroché par un pan de son habit à un buisson d'épines. Le désordre de la nuit paraissait sur toute sa personne; son collet et ses chausses déchirés, ses bas souillés de boue, sa chemise ouverte, rappelaient pitoyablement nos communes mésaventures, et, qui pis est, l'enflure de son nez gâtait cet air noble et riant qui jamais ne quittait son visage.

Je courus à lui et le tirai si heureusement des épines, qu'il n'y laissa qu'un morceau de sa culotte. Et Mosaïde, n'ayant plus rien à maudire, rentra dans sa maison. Comme il n'était chaussé que de savates, je remarquai alors qu'il avait la jambe plantée au milieu du pied en sorte que le talon était presque aussi saillant par derrière que le cou-de-pied par devant. Cette disposition rendait très disgracieuse sa démarche, qui eût été noble sans cela.

— Jacques Tournebroche, mon fils, me dit mon bon maître en soupirant, il faut que ce juif soit Isaac Laquedem en personne, pour blasphémer ainsi dans toutes les langues. Il m'a voué à une mort prochaine et violente avec une grande abondance d'images et il m'a appelé cochon dans quatorze idiomes distincts, si j'ai bien compté. Je le croirais l'Antéchrist, s'il ne lui manquait plusieurs des signes auxquels cet ennemi de Dieu se doit reconnaître. Dans tous les cas, c'est un vilain juif, et jamais la roue ne s'appliqua en signe d'infamie sur l'habit d'un si enragé mécréant. Pour sa part, il mérite non point seulement la roue qu'on attachait jadis à la casaque des juifs, mais celle où l'on attache les scélérats.

Et mon bon maître, fort irrité à son tour, montrait le poing à Mosaïde disparu et l'accusait de crucifier les enfants et de dévorer la chair des nouveau-nés.

M. d'Astarac s'approcha de lui et lui toucha la poitrine avec le rubis qu'il portait au doigt.

— Il est utile, dit ce grand cabbaliste, de connaître les propriétés des pierres. Le rubis apaise les ressentiments et vous verrez bientôt monsieur l'abbé Coignard rentrer dans sa douceur naturelle.

Mon bon maître souriait déjà, moins par la vertu de la pierre, que par l'effet d'une philosophie qui élevait cet homme admirable au-dessus des passions humaines. Car, je dois le dire au moment même où mon récit s'obscurcit et s'attriste, M. Jérôme Coignard m'a donné des exemples de sagesse dans les circonstances où il est le plus rare d'en rencontrer.

Nous lui demandâmes le sujet de cette querelle. Mais je compris au vague de ses réponses embarrassées qu'il n'avait pas envie de satisfaire notre curiosité. Je soupçonnai tout d'abord que Jahel y était mêlée de quelque manière, sur cet indice que nous entendions le grincement de la voix de Mosaïde mêlé à celui des serrures et tous les éclats d'une dispute, dans le pavillon, entre l'oncle et la nièce. M'étant efforcé une fois encore de tirer de mon bon maître quelque éclaircissement :

— La haine des chrétiens, nous dit-il, est enracinée au cœur des juifs, et ce Mosaïde en est un exécrable exemple. J'ai cru discerner dans ses glapissements horribles quelques parties des imprécations que la synagogue vomit au siècle dernier sur un petit juif de Hollande nommé Baruch ou Bénédict, et plus connu sous le nom de Spinoza, pour avoir formé une philosophie qui a été parfaitement réfutée, presque à sa naissance, par d'excellents théologiens. Mais ce vieux Mardochée y a ajouté, ce me semble, beaucoup d'imprécations plus horribles encore, et je confesse en avoir ressenti quelque trouble. Je méditais d'échapper par la fuite à ce torrent d'injures quand, pour mon malheur, je m'embarrassai dans ces épines et y fus si bien pris par divers endroits de mon vêtement et de ma peau, que je pensai y laisser l'un et l'autre et que j'y serais encore, en de cuisantes douleurs, si Tournebroche, mon élève, ne m'en avait tiré.

— Les épines ne sont rien, dit M. d'Astarac. Mais je crains, monsieur l'abbé, que vous n'ayez marché sur la mandragore.

— Pour cela, dit l'abbé, c'est bien le moindre de mes soucis.

— Vous avez tort, reprit M. d'Astarac avec vivacité. Il suffit de poser le pied sur une mandragore pour être enveloppé dans un crime d'amour et y périr misérablement.

— Ah! monsieur, dit mon bon maître, voilà bien des périls, et je vois qu'il fallait vivre étroitement enfermé dans les murailles éloquentes de l'Astaracienne, qui est la reine des bibliothèques. Pour l'avoir quittée un moment, j'ai reçu à la tête les Bêtes d'Ézéchiel, sans compter le reste.

— Ne me donnerez-vous point des nouvelles de Zozime le Panopolitain? demanda M. d'Astarac.

— Il va, répondit mon bon maître, il va son train, encore qu'un peu languissant pour l'heure!

— Songez, monsieur l'abbé, dit le cabbaliste, que la possession des plus grands secrets est attachée à la connaissance de ces textes anciens.

— J'y songe, monsieur, avec sollicitude, dit l'abbé.

Et M. d'Astarac, sur cette assurance, nous laissant au pied du Faune qui jouait de la flûte sans souci de sa tête tombée dans l'herbe, s'élança sous les arbres à l'appel des Salamandres.

Mon bon maître me prit le bras de l'air de quelqu'un qui enfin peut parler librement :

— Jacques Tournebroche, mon fils, me dit-il, je ne dois pas vous celer qu'une rencontre assez étrange eut lieu ce matin dans les combles du château, tandis que vous étiez retenu au premier étage par cet enragé souffleur. Car j'ai bien entendu qu'il vous pria d'assister un moment à sa cuisine, qui est moins bien odorante et chrétienne que celle de maître Léonard, votre père. Hélas! quand reverrai-je la rôtisserie de *la Reine Pédauque* et la librairie de monsieur Blaizot, *à l'Image Sainte-Catherine*, où j'avais tant de plaisir à feuilleter les livres nouvellement arrivés d'Amsterdam et de La Haye!

— Hélas! m'écriai-je, les larmes aux yeux, quand les reverrai-je moi-même? Quand reverrai-je la rue Saint-Jacques, où je suis né, et mes chers parents, à qui la nouvelle de nos malheurs causera de cuisants chagrins? Mais daignez vous expliquer, mon bon maître, sur cette rencontre assez étrange, que vous dites qui eut lieu ce matin, et sur les événements de la présente journée.

M. Jérôme Coignard consentit à me donner tous les éclaircissements que je souhaitais. Il le fit en ces termes :

— Sachez donc, mon fils, que j'atteignis sans encombre le plus haut étage du château avec ce monsieur d'Anquetil, que j'aime assez, encore que rude et sans lettres. Il n'a dans l'esprit ni belles connaissances ni profondes curiosités. Mais la vivacité de la jeunesse brille agréablement en lui et l'ardeur de son sang se répand en amusantes saillies. Il connaît le monde comme il connaît les femmes, parce qu'il est dessus, et sans aucune philosophie. C'est une grande ingénuité à lui de se dire athée. Son impiété est sans malice, et vous verrez qu'elle disparaîtra d'elle-même quand tombera l'ardeur de ses sens. Dieu n'a dans cette âme d'autre ennemi que les chevaux, les cartes et les femmes. Dans l'esprit d'un vrai libertin, d'un monsieur Bayle, par exemple, la vérité rencontre des adversaires plus redoutables et plus malins. Mais je vois, mon fils, que je vous fais un portrait ou caractère, et que c'est un simple récit que vous attendez de moi.

» Je vais vous satisfaire. Ayant donc atteint le plus haut étage du château avec monsieur d'Anquetil, je fis entrer ce jeune gentilhomme dans votre chambre et je le priai, selon la promesse que nous lui fîmes, vous et moi, devant la fontaine au Triton, d'user de cette chambre comme si elle était sienne. Il le fit volontiers, se déshabilla et, ne gardant que ses bottes, se mit dans votre lit, dont il ferma les rideaux pour n'être pas importuné par la pointe aigre du jour, et ne tarda pas à s'y endormir.

» Pour moi, mon fils, rentré dans ma chambre, bien qu'accablé de fatigue, je ne voulus goûter aucun repos avant d'avoir cherché dans le livre de Boèce un endroit approprié à mon état. Je n'en trouvai aucun qui s'y ajustât parfaitement. Et ce grand Boèce, en effet, n'eut pas lieu de méditer sur la disgrâce d'avoir cassé la tête d'un fermier général avec une bouteille de sa propre cave. Mais je recueillis çà et là, dans son admirable traité, des maximes qui ne laissaient pas de s'appliquer aux conjonctures présentes. En suite de quoi, enfonçant mon bonnet sur mes yeux et recommandant mon âme à Dieu, je m'endormis assez tranquillement. Après un temps qui me sembla bref, sans que j'eusse les moyens de le mesurer, car nos actions, mon fils, sont la seule mesure du temps, qui est, pour ainsi dire, suspendu pour nous dans le sommeil, je me sentis tiré par le bras et j'entendis une voix qui me criait aux oreilles : « Eh! l'abbé, eh! l'abbé, réveillez-vous donc! » Je crus que c'était l'exempt qui venait me prendre pour me conduire à l'official et je délibérai en moi-même s'il était expédient de lui casser la tête avec mon chandelier. Il est malheureusement trop vrai, mon fils, qu'une fois sorti du chemin de douceur et d'équité où le sage marche d'un pied ferme et prudent, l'on se voit contraint de soutenir la violence par la violence et la cruauté par la cruauté, en sorte que la conséquence d'une première faute est d'en produire de nouvelles. C'est ce qu'il faut avoir présent à l'esprit pour entendre la vie des empereurs romains, que monsieur Crevier a rapportée avec exactitude. Ces princes n'étaient pas nés plus mauvais que les autres hommes. Caïus, surnommé Caligula, ne manquait ni d'esprit naturel, ni de jugement, et il était capable d'amitié. Néron avait un goût inné pour la vertu, et son tempérament le portait vers tout ce qui est grand et sublime. Une première faute les jeta l'un et l'autre dans la voie scélérate qu'ils ont suivie jusqu'à leur fin misérable. C'est ce qui apparaît dans le livre de monsieur Crevier. J'ai connu cet habile homme alors qu'il enseignait les belles-lettres au collège de Beauvais, comme je les enseignerais aujourd'hui, si ma vie n'avait pas été traversée par

mille obstacles et si la facilité naturelle de mon âme ne m'avait pas induit en diverses embûches où je tombai. Monsieur Crevier, mon fils, était de mœurs pures; il professait une morale sévère, et je l'ouïs dire un jour qu'une femme qui a trahi la foi conjugale est capable des plus grands crimes, tels que le meurtre et l'incendie. Je vous rapporte cette maxime pour vous donner l'idée de la sainte austérité de ce prêtre. Mais je vois que je m'égare et j'ai hâte de reprendre mon récit au point où je l'ai laissé. Je croyais donc que l'exempt levait la main sur moi et je me voyais déjà dans les prisons de l'archevêque, quand je reconnus le visage et la voix de monsieur d'Anquetil. « L'abbé, me dit ce jeune gentilhomme, il vient de m'arriver, dans la chambre du Tournebroche, une aventure singulière. Une femme est entrée dans cette chambre pendant mon sommeil, s'est coulée dans mon lit et m'a réveillé sous une pluie de caresses, de noms tendres, de suaves murmures et d'ardents baisers. J'écartai les rideaux pour distinguer la figure de ma fortune. Je vis qu'elle était brune, l'œil ardent, et la plus belle du monde. Mais tout aussitôt elle poussa un grand cri et s'enfuit, irritée, non pas toutefois si vite que je n'aie pu la rejoindre et la ressaisir dans le corridor où je la tins étroitement embrassée. Elle commença par se débattre et par me griffer le visage; quand je fus griffé suffisamment pour la satisfaction de son honneur, nous commençâmes à nous expliquer. Elle apprit avec plaisir que j'étais gentilhomme et non des plus pauvres. Je cessai bientôt de lui être odieux, et elle commençait de me vouloir du bien, quand un marmiton qui traversait le corridor la fit fuir sans retour.

» Autant que je puis croire, ajouta M. d'Anquetil, cette adorable fille venait pour un autre que pour moi; elle s'est trompée de porte, et sa surprise a causé son effroi. Mais je l'ai bien rassurée et, sans ce marmiton, je la gagnais tout à fait à mon amitié. » Je le confirmai dans cette supposition. Nous cherchâmes pour qui cette belle personne pouvait bien venir et nous tombâmes d'accord que c'était, comme je vous l'ai déjà dit, Tournebroche, pour ce vieux fou d'Astarac, qui l'accointe dans une chambre voisine de la vôtre et, peut-être, à votre insu, dans votre propre chambre. Ne le pensez-vous point?

— Rien n'est plus probable, répondis-je.

— Il n'en faut point douter, reprit mon bon maître. Ce sorcier se moque de nous avec ses Salamandres. Et la vérité est qu'il caresse cette jolie fille. C'est un imposteur.

Je priai mon bon maître de poursuivre son récit. Il le fit volontiers.

— J'abrège, mon fils, dit-il, le discours que me tint monsieur d'Anquetil. Il est d'un esprit vulgaire et bas de réciter amplement les petites circonstances. Nous devons, au contraire, nous efforcer de les renfermer en peu de mots, tendre à la concision et garder pour les instructions et exhortations morales l'abondance entraînante des paroles, qu'il convient alors de précipiter comme la neige qui descend des montagnes. Je vous aurai donc instruit suffisamment des propos de monsieur d'Anquetil quand je vous aurai dit qu'il m'assura trouver à cette jeune fille une beauté, un charme, un agrément extraordinaires. Il termina son discours en me demandant si je savais son nom et qui elle était. « Au portrait que vous m'en faites, répondis-je, je la reconnais pour la nièce du rabbin Mosaïde, Jahel, de son nom, qu'il m'arriva d'embrasser une nuit dans ce même escalier, avec cette différence que c'était entre le deuxième étage et le premier. — J'espère, répliqua M. d'Anquetil, qu'il y a d'autres différences, car, pour ma part, je la serrai de près. Je suis fâché aussi de ce que vous me dites qu'elle est juive. Et, sans croire en Dieu, il y a en moi un certain sentiment qui la préférerait chrétienne. Mais connaît-on jamais sa naissance? Qui sait si ce n'est pas un enfant volé? Les juifs et les bohémiens en dérobent tous les jours. Et puis on ne se dit pas assez que la sainte Vierge était juive. Juive ou non, elle me plaît, je la veux et je l'aurai. » Ainsi parla ce jeune insensé. Mais souffrez, mon fils, que je m'asseye sur ce banc moussu, car les travaux de cette nuit, mes combats, ma fuite, m'ont rompu les jambes.

Il s'assit et tira de sa poche sa tabatière vide, qu'il contempla tristement.

Je m'assis près de lui, dans un état où il y avait de l'agitation et de l'abattement. Ce récit me donnait un vif chagrin. Je maudissais le sort qui avait mis un brutal à ma place, dans le moment même où ma chère maîtresse venait m'y trouver avec tous les signes de la plus ardente tendresse, sans savoir que cependant je fourrais des bûches dans le poêle de l'alchimiste. L'inconstance trop probable de Jahel me déchirait le cœur, et j'eusse souhaité que du moins mon bon maître eût observé plus de discrétion devant mon rival. J'osai lui reprocher respectueusement d'avoir livré le nom de Jahel.

— Monsieur, lui dis-je, n'y avait-il pas quelque imprudence à fournir de tels indices à un seigneur si luxurieux et si violent?

Mon bon maître ne parut point m'entendre.

— Ma tabatière, dit-il, s'est malheureusement ouverte cette nuit, pendant la rixe, et le tabac qu'elle contenait ne forme plus, mêlé au vin dans ma poche, qu'une pâte dégoûtante. Je n'ose demander à Criton de m'en râper quelques feuilles, tant le visage de ce serviteur et juge paraît sévère et froid. Je souffre d'autant plus de ne pouvoir priser, que le nez me démange vivement à la suite du choc que j'y reçus cette nuit, et vous me voyez tout importuné par cet indiscret solliciteur à qui je n'ai rien à donner. Il faut supporter cette petite disgrâce d'une âme égale, en attendant que monsieur d'Anquetil me donne quelques grains de sa boîte. Et, pour revenir, mon fils, à ce jeune gentilhomme, il me dit expressément : « J'aime cette fille. Sachez, l'abbé, que je l'emmène en poste avec nous. Dussé-je rester ici huit jours, un mois, six mois et plus, je ne pars point sans elle. » Je lui représentai les dangers que le moindre retard apportait. Mais il me répondit que ces dangers le touchaient d'autant moins qu'ils étaient grands pour nous et petits pour lui. « Vous, l'abbé, me dit-il, vous êtes dans le cas d'être pendu avec le Tournebroche; quant à moi, je risque seulement d'aller à la Bastille, où j'aurai des cartes et des filles, et d'où ma famille me tirera bientôt, car mon père intéressera à mon sort quelque duchesse ou quelque danseuse, et, bien que ma mère soit devenue dévote, elle saura se rappeler, en ma faveur, au souvenir de deux ou trois princes du sang pour lesquels elle eut des bontés. Aussi est-ce une chose assurée : je pars avec Jahel, ou je ne pars pas du tout. Vous êtes libre, l'abbé, de louer une chaise de poste avec le Tournebroche. »

» Le cruel savait assez, mon fils, que nous n'en avions pas les moyens. J'essayai de le faire revenir sur sa détermination. Je fus pressant, onctueux et même parénétique. Ce fut en pure perte, et j'y dépensai vainement une éloquence qui, dans la chaire d'une bonne église paroissiale, m'eût valu de l'honneur et de l'argent. Hélas! il est dit, mon fils, qu'aucune de mes actions ne portera de fruits

savoureux sur cette terre, et c'est pour moi que l'Ecclésiaste a écrit : *Quid habet amplius homo de universo labore suo, quo laborat sub sole?* Loin de le rendre plus raisonnable, mes discours fortifiaient ce jeune seigneur dans son obstination, et je ne vous cèlerai pas, mon fils, qu'il me marqua qu'il comptait absolument sur moi pour le succès de ses désirs, et qu'il me pressa d'aller trouver Jahel afin de la résoudre à un enlèvement par la promesse d'un trousseau en toile de Hollande, de vaisselle, de bijoux et d'une bonne rente.

— Oh! mon maître, m'écriai-je, ce monsieur d'Anquetil est d'une rare insolence. Que croyez-vous que Jahel réponde à ces propositions, quand elle les connaîtra?

— Mon fils, me répondit-il, elle les connaît à cette heure, et je crois qu'elle les agréera.

— Dans ce cas, repris-je vivement, il faut avertir Mosaïde.

— Mosaïde, répondit mon bon maître, n'est que trop averti. Vous avez entendu tantôt, proche le pavillon, les derniers éclats de sa colère.

— Quoi? monsieur, dis-je avec sensibilité, vous avez averti ce juif du déshonneur qui allait atteindre sa famille! C'est bien à vous! Souffrez que je vous embrasse. Mais alors, le courroux de Mosaïde, dont nous fûmes témoins, menaçait monsieur d'Anquetil, et non pas vous?

— Mon fils, reprit l'abbé avec un air de noblesse et d'honnêteté, une naturelle indulgence pour les faiblesses humaines, une obligeante douceur, l'imprudente bonté d'un cœur trop facile, portent souvent les hommes à des démarches inconsidérées et les exposent à la sévérité des vains jugements du monde. Je ne vous cacherai pas, Tournebroche, que, cédant aux instantes prières de ce jeune gentilhomme, je promis obligeamment d'aller trouver Jahel de sa part et de ne rien négliger pour la disposer à un enlèvement.

— Hélas! m'écriai-je, et vous accomplîtes, monsieur, cette fâcheuse promesse! Je ne puis vous dire à quel point cette action me blesse et m'afflige.

— Tournebroche, me répondit sévèrement mon bon maître, vous parlez comme un pharisien. Un docteur aussi aimable qu'austère a dit : « Tournez les yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions d'autrui. En jugeant les autres, on travaille en vain; souvent on se trompe, et on pèche facilement, au lieu qu'en s'examinant et se jugeant soi-même, on s'occupe toujours avec fruit. » Il est écrit : « Vous ne craindrez point le jugement des hommes, » et l'apôtre saint Paul a dit : « Je ne me soucie point d'être jugé au tribunal des hommes. » Et, si je confère ainsi les plus beaux textes de morale, c'est pour vous instruire, Tournebroche, et vous ramener à l'humble et douce modestie qui vous sied, et non point pour me faire innocent, quand la multitude de mes iniquités me pèse et m'accable. Il est difficile de ne point glisser dans le péché et convenable de ne point tomber dans le désespoir à chaque pas qu'on fait sur cette terre où tout participe en même temps de la malédiction originelle et de la rédemption opérée par le sang du Fils de Dieu. Je ne veux point colorer mes fautes et je vous avoue que l'ambassade à laquelle je m'employai sur la prière de monsieur d'Anquetil procède de la chute d'Ève et qu'elle en est, pour ainsi dire, une des innombrables conséquences, au rebours du sentiment humble et douloureux que j'en conçois à présent, qui est puisé dans le désir et l'espoir de mon salut éternel. Car il faut vous représenter les hommes balancés entre la damnation et la rédemption, et vous dire que je me tiens précisément à

cette heure sur la bascule au bout qui monte, après m'y être trouvé ce matin le cul à terre. Je vous confesse donc qu'ayant parcouru le chemin des Mandragores, d'où l'on découvre le pavillon de Mosaïde, je m'y tins caché derrière un buisson d'épines, attendant que Jahel parût à sa fenêtre. Elle s'y montra bientôt, mon fils. Je me découvris alors et lui fis signe de descendre. Elle vint me joindre derrière le buisson dans le moment où elle crut tromper la vigilance de son vieux gardien. Là, je l'instruisis à voix basse des aventures de la nuit, qu'elle ignorait encore; je lui fis part des desseins formés sur elle par l'impétueux gentilhomme, je lui représentai qu'il importait à son intérêt autant qu'à mon propre salut et au vôtre, Tournebroche, qu'elle assurât notre fuite par son départ. Je fis briller à ses yeux les promesses de monsieur d'Anquetil. « Si vous consentez à le suivre ce soir, lui dis-je, vous aurez une bonne rente sur l'Hôtel de Ville, un trousseau plus riche que celui d'une fille d'Opéra ou d'une abbesse de Panthémont et une belle vaisselle d'argent. — Il me prend pour une créature, dit-elle, et c'est un insolent. — Il vous aime, répondis-je. Voudriez-vous donc être vénérée? — Il me faut, reprit-elle, le pot à oille, et qu'il soit bien lourd. Vous a-t-il parlé du pot à oille? Allez, monsieur l'abbé, et dites-lui... — Que lui dirai-je? — Que je suis une honnête fille. — Et quoi encore? — Qu'il est bien audacieux! — Est-ce là tout? Jahel, songez à nous sauver! — Dites-lui encore que je ne consens à partir que moyennant un billet en bonne forme qu'il me signera ce soir au départ. — Il vous le signera; tenez cela pour fait. — Non, l'abbé, rien n'est fait s'il ne s'engage à me donner des leçons de monsieur Couperin. Je veux apprendre la musique. »

» Nous en étions à cet article de notre conférence, quand, par malheur, le vieillard Mosaïde nous surprit, et, sans entendre nos propos, il en devina l'esprit. Car il commença de m'appeler suborneur et de me charger d'invectives. Jahel s'alla cacher dans sa chambre, et je demeurai seul exposé aux fureurs de ce déicide, dans l'état où vous me vîtes, et d'où vous me tirâtes, mon fils. A la vérité, l'affaire était, autant dire, conclue, l'enlèvement consenti, notre fuite assurée. Les Roues et les Bêtes d'Ézéchiel ne prévaudront pas contre le pot à oille. Je crains seulement que ce vieux Mardochée n'ait enfermé sa nièce à triple serrure.

— En effet, répondis-je sans pouvoir déguiser ma satisfaction, j'entendis un grand bruit de clefs et de verrous, dans le moment où je vous tirai du milieu des épines. Mais est-il bien vrai que Jahel ait si vite agréé des propositions qui n'étaient pas bien honnêtes et qu'il dût vous coûter de lui transmettre? J'en suis confondu. Dites-moi encore, mon bon maître, ne vous a-t-elle pas parlé de moi, n'a-t-elle pas prononcé mon nom dans un soupir, ou autrement?

— Non, mon fils, répondit M. l'abbé Coignard, elle ne l'a pas prononcé, du moins d'une façon perceptible. Je n'ai pas ouï non plus qu'elle ait murmuré celui de monsieur d'Astarac, son amant, qu'elle devait avoir plus présent que le vôtre. Mais ne soyez pas surpris qu'elle oublie son alchimiste. Il ne suffit pas de posséder une femme pour imprimer dans son âme une marque profonde et durable. Les âmes sont presque impénétrables les unes aux autres, et c'est ce qui vous montre le néant cruel de l'amour. Le sage doit se dire : Je ne suis rien dans ce rien qui est la créature. Espérer qu'on laissera un souvenir au cœur d'une femme, c'est vouloir fixer l'empreinte d'un anneau sur la face d'une eau courante. Aussi gardons-nous

de vouloir nous établir dans ce qui passe, et attachons-nous à ce qui ne meurt pas.

— Enfin, répondis-je, cette Jahel est sous de bons verrous, et l'on peut se fier à la vigilance de son gardien.

— Mon fils, reprit mon bon maître, c'est ce soir qu'elle doit nous rejoindre *au Cheval-Rouge*. L'ombre est propice aux évasions, rapts, démarches furtives et actions clandestines. Il faut nous en reposer sur la ruse de cette fille. Quant à vous, ayez soin de vous trouver sur le rond-point des Bergères, entre chien et loup. Vous savez que monsieur d'Anquetil n'est pas patient et qu'il serait homme à partir sans vous.

Comme il me donnait cet avis, la cloche sonna le déjeuner.

— N'avez-vous point, me dit-il, une aiguille et du fil? Mes vêtements sont déchirés en plusieurs endroits et je voudrais, avant de paraître à table, les rétablir, par plusieurs reprises, dans leur ancienne décence. Ma culotte surtout me donne de l'inquiétude. Elle est à ce point ruinée que, si je n'y porte un prompt secours, je sens que c'en est fait d'elle.

Je pris donc, à la table du cabbaliste, ma place accoutumée, avec cette idée affligeante, que je m'y asseyais pour la dernière fois. J'avais l'âme noire de la trahison de Jahel. Hélas! me disais-je, mon vœu le plus ardent était de fuir avec elle. Il n'y avait point d'apparence qu'il fût exaucé; il l'est pourtant, et de la plus cruelle manière. Et j'admirais cette fois encore la sagesse de mon bien-aimé maître qui, un jour que je souhaitais trop vivement le bon succès de quelque affaire, me répondit par cette parole de la Bible : *Et tribuit eis petitionem eorum*. Mes chagrins et mes inquiétudes m'ôtaient tout appétit, et je ne touchais aux mets que du bout des lèvres. Cependant, mon bon maître avait gardé la grâce inaltérable de son âme.

Il abondait en aimables discours, et l'on eût dit un de ces sages que le *Télémaque* nous montre conversant sous les ombrages des Champs Élysées, plutôt qu'un homme poursuivi comme meurtrier et réduit à une vie errante et misérable. M. d'Astarac, s'imaginant que j'avais passé la nuit à la rôtisserie, me demanda avec obligeance des nouvelles de mes bons parents, et, comme il ne pouvait s'abstraire un moment de ses visions, il ajouta :

— Quand je vous parle de ce rôtisseur comme de votre père, il est bien entendu que je m'exprime selon le monde et non point selon la nature. Car rien ne prouve, mon fils,

que vous ne soyez engendré par un Sylphe. C'est même ce que je croirai de préférence, pour peu que votre génie, encore tendre, croisse en force et en beauté.

— Oh! ne parlez point ainsi, monsieur, répliqua mon bon maître en souriant; vous l'obligerez à cacher son esprit pour ne pas nuire au bon renom de sa mère. Mais, si vous la connaissiez mieux, vous penseriez comme moi qu'elle n'a point eu de commerce avec un Sylphe; c'est une bonne chrétienne qui n'a jamais accompli l'œuvre de chair qu'avec son mari et qui porte sa vertu sur son visage, bien différente en cela de cette autre rôtisseuse, madame Quoniam, dont on fit grand bruit à Paris et dans les provinces au temps de ma jeunesse. N'ouïtes-vous pas parler d'elle, monsieur? Elle avait pour galant le sieur Mariette, qui devint plus tard secrétaire de monsieur d'Angervilliers. C'était un gros monsieur qui, chaque fois qu'il voyait sa belle, lui laissait en souvenir quelque joyau, un jour une croix de Lorraine ou un saint-esprit, un autre jour une montre ou une châtelaine, ou bien encore un mouchoir, un éventail, une boîte; il dévalisait pour elle les bijoutiers et les lingères de la foire Saint-Germain; tant qu'enfin, voyant sa rôtisseuse parée comme une châsse, le rôtisseur eut soupçon que ce n'était pas là un bien acquis honnêtement. Il l'épia et ne tarda pas à la surprendre avec son galant. Il faut vous dire que ce mari n'était qu'un vilain jaloux. Il se fâcha et n'y gagna rien, bien au contraire. Car le couple amoureux, qu'importunait la criaillerie, jura de se défaire de lui. Le sieur Mariette avait le bras long. Il obtint une lettre de cachet au nom du malheureux Quoniam. Cependant, la perfide rôtisseuse dit à son mari :

— Menez-moi dîner, je vous prie, ce prochain dimanche à la campagne. Je me promets de cette partie fine un plaisir extrême.

» Elle fut tendre et pressante. Le mari, flatté, lui accorda ce qu'elle demandait. Le dimanche venu, il se mit avec elle dans un mauvais fiacre pour aller aux Porcherons. Mais, à peine arrivé au Roule, une troupe de sergents, apostés par Mariette, l'enleva et le conduisit à Bicêtre, d'où il fut expédié à Missisipi, où il est encore. On en fit une chanson qui finit ainsi :

Un mari sage et commode
N'ouvre les yeux qu'à demi.
Il vaut mieux être à la mode,
Que de voir Missisipi.

Et c'est là, sans doute, le plus solide enseignement qu'on puisse tirer de l'exemple du rôtisseur Quoniam.

» Quant à l'aventure elle-même, il ne lui manque que d'être contée par un Pétrone ou par un Apulée, pour égaler la meilleure fable milésienne. Les modernes sont inférieurs aux anciens dans l'épopée et dans la tragédie. Mais, si nous ne surpassons pas les Grecs et les Latins dans le conte, ce n'est pas la faute des dames de Paris, qui ne cessent d'enrichir la matière par divers tours ingénieux et gentilles inventions. Vous n'êtes pas sans connaître, monsieur, le recueil de Boccace; je l'ai assez pratiqué par divertissement, et j'affirme que, si ce Florentin vivait de nos jours en France, il ferait de la disgrâce de Quoniam le sujet d'un de ses plus plaisants récits. Quant à moi, je ne l'ai rappelée à cette table que pour faire reluire, par l'effet du contraste, la vertu de madame Léonard Ménétrier qui est l'honneur de la rôtisserie, dont madame Quoniam fut l'opprobre. Madame Ménétrier, j'ose l'affirmer, n'a jamais manqué aux vertus médiocres et communes dont l'exercice est recommandé dans le mariage, qui est le seul méprisable des sept sacrements.

— Je n'en disconviens pas, reprit M. d'Astarac. Mais cette dame Ménétrier serait plus estimable encore,

si elle avait eu commerce avec un Sylphe, à l'exemple de Sémiramis, d'Olympias et de la mère du grand pape Sylvestre II.

— Ah! monsieur, dit l'abbé Coignard, vous nous parlez toujours de Sylphes et de Salamandres. De bonne foi, en avez-vous jamais vu?

— Comme je vous vois, répondit M. d'Astarac, et même de plus près, au moins en ce qui regarde les Salamandres.

— Monsieur, ce n'est point encore assez, reprit mon bon maître, pour croire à leur existence, qui est contraire aux enseignements de l'Église. Car on peut être séduit par des illusions. Les yeux et tous nos sens ne sont que des messagers d'erreurs et des courriers de mensonges. Ils nous abusent plus qu'ils ne nous instruisent. Ils ne nous apportent que des images incertaines et fugitives. La vérité leur échappe; participant de son Principe éternel, elle est invisible comme lui.

— Ah! dit M. d'Astarac, je ne vous savais pas si philosophe ni d'un esprit si subtil.

— C'est vrai, répondit mon bon maître. Il est des jours où j'ai l'âme plus pesante et plus attachée au lit et à la table. Mais j'ai, cette nuit, cassé une bouteille sur la tête d'un publicain, et mes esprits en sont extraordinairement exaltés. Je me sens capable de dissiper les fantômes qui vous hantent et de souffler sur toute cette fumée. Car, enfin, monsieur, ces Sylphes ne sont que les vapeurs de votre cerveau.

M. d'Astarac l'arrêta par un geste doux et lui dit :

— Pardon! monsieur l'abbé; croyez-vous aux démons?

— Je vous répondrai sans difficulté, dit mon bon maître, que je crois des démons tout ce qui est rapporté d'eux dans les livres saints, et que je rejette comme abus et superstition la croyance aux sortilèges, amulettes et exorcismes. Saint Augustin enseigne que, quand l'Écriture nous exhorte à résister aux démons, elle entend que nous devons résister à nos passions et à nos appétits déréglés. Rien n'est plus détestable que toutes ces diableries dont les capucins effrayent les bonnes femmes.

— Je vois, dit M. d'Astarac, que vous vous efforcez de penser en honnête homme. Vous haïssez les superstitions grossières des moines autant que je les déteste moi-même. Mais enfin, vous croyez aux démons, et je n'ai pas eu de peine à vous en tirer l'aveu. Sachez donc qu'ils ne sont autres que les Sylphes et les Salamandres. L'ignorance et la peur les ont défigurés dans les imaginations timides. Mais, en réalité, ils sont beaux et vertueux. Je ne vous mettrai point sur les chemins des Salamandres, n'étant pas assez assuré de la pureté de vos mœurs; mais rien n'empêche que je vous induise, monsieur l'abbé, à la fréquentation des Sylphes, qui habitent les plaines de l'air et qui s'approchent volontiers des hommes avec un esprit bienveillant et si affectueux, qu'on a pu les nommer des Génies assistants. Loin de nous pousser à notre perte, comme le croient les théologiens qui en font des diables, ils protègent et gardent de tout péril leurs amis terrestres. Je pourrais vous faire connaître des exemples infinis de l'aide qu'ils leur donnent. Mais, comme il faut se borner, je m'autoriserai seulement d'un récit que je tiens de madame la maréchale de Grancey elle-même. Elle était sur l'âge et veuve déjà depuis plusieurs années, quand elle reçut, une nuit, dans son lit, la visite d'un Sylphe qui lui dit : « Madame, faites fouiller dans la garde-robe de feu votre époux. Il se trouve dans la poche d'un de ses hauts-de-chausses une lettre qui, si elle était connue, perdrait monsieur des Roches, mon bon ami

et le vôtre. Faites-vous la remettre et ayez soin de la brûler. »

» La maréchale promit de ne point négliger cet avis et elle demanda des nouvelles du défunt maréchal au Sylphe, qui disparut sans lui répondre. A son réveil, elle appela ses femmes et les envoya voir s'il ne restait pas quelques habits du maréchal dans sa garde-robe. Elles répondirent qu'il n'en restait aucun et que les laquais les avaient tous vendus au fripier. Madame de Grancey insista pour qu'elles cherchassent s'il ne se trouvait pas au moins une paire de chausses.

» Ayant fouillé dans tous les coins, elles découvrirent enfin une vieille culotte de taffetas noir à œillets, de mode ancienne, qu'elles apportèrent à la maréchale. Celle-ci mit la main dans une des poches et en tira une lettre qu'elle ouvrit et où elle trouva plus qu'il n'en fallait pour faire mettre monsieur des Roches dans une prison d'État. Elle n'eut rien de si pressé que de jeter cette lettre au feu. Ainsi, ce gentilhomme fut sauvé par ses bons amis, le Sylphe et la maréchale.

» Sont-ce là, je vous prie, monsieur l'abbé, des mœurs de démons? Mais je vais vous rapporter un trait auquel vous serez plus sensible, et qui, j'en suis sûr, ira au cœur d'un savant homme tel que vous. Vous n'ignorez point que l'Académie de Dijon est fertile en beaux esprits. L'un d'eux, dont le nom ne vous est point inconnu, vivant au siècle dernier, préparait, en de doctes veilles, une édition de Pindare. Une nuit qu'il avait pâli sur cinq vers dont il ne pouvait démêler le sens parce que le texte en était très corrompu, il s'endormit désespéré, au chant du coq. Pendant son sommeil, un Sylphe, qui l'aimait, le transporta en esprit à Stockholm, l'introduisit dans le palais de la reine Christine, le conduisit dans la bibliothèque et tira d'une des tablettes un manuscrit de Pindare, qu'il lui ouvrit à l'endroit difficile. Les cinq vers s'y trouvaient avec deux ou trois bonnes leçons qui les rendaient tout à fait intelligibles.

» Dans la violence de son contentement, notre savant se réveilla, battit le briquet et nota tout aussitôt au crayon les vers tels qu'il les avait retenus. Après quoi il se rendormit profondément. Le lendemain, réfléchissant sur son aventure nocturne, il résolut d'en être éclairci. Monsieur Descartes était alors en Suède, auprès de la reine, qu'il instruisait de sa philosophie. Notre pindariste le connaissait; mais il était en commerce plus familier avec l'ambassadeur du roi de Suède en France, monsieur Chanut. C'est à lui qu'il s'adressa pour faire tenir à monsieur Descartes une lettre par laquelle il le priait de lui dire s'il se trouvait réellement dans la bibliothèque de la Reine, à Stockholm, un manuscrit de Pindare contenant la variante qu'il lui désignait. Monsieur Descartes, qui était d'une extrême civilité, répondit à l'académicien de Dijon que Sa Majesté possédait en effet ce manuscrit et qu'il y avait lu, lui-même, les vers avec la variante contenue dans la lettre.

M. d'Astarac, ayant conté cette histoire en pelant une pomme, regarda l'abbé Coignard pour jouir du succès de son discours.

Mon bon maître souriait.

— Ah! monsieur, dit-il, je vois bien que je me flattais tout à l'heure d'une vaine espérance, et qu'on ne vous fera point renoncer à vos chimères. Je confesse de bonne grâce que vous nous avez fait paraître là un Sylphe ingénieux et que je voudrais avoir un aussi gentil secrétaire. Son secours me serait particulièrement utile en deux ou trois endroits de Zozime le Panopolitain, qui sont des plus

obscurs. Ne pourriez-vous me donner le moyen d'évoquer au besoin quelque Sylphe de bibliothèque, aussi habile que celui de Dijon?

M. d'Astarac répondit gravement :

— C'est un secret, monsieur l'abbé, que je vous livrerai volontiers. Mais je vous avertis que si vous le communiquez aux profanes votre perte est certaine.

— N'en ayez aucune inquiétude, dit l'abbé. J'ai grande envie de connaître un si beau secret, bien qu'à ne vous rien cacher, je n'en attende nul effet, ne croyant point à vos Sylphes. Instruisez-moi donc, s'il vous plaît.

— Vous l'exigez? reprit le cabbaliste. Sachez donc que, quand vous voudrez être assisté d'un Sylphe, vous n'aurez qu'à prononcer ce seul mot : *Agla*. Aussitôt les fils de l'air voleront vers vous; mais vous entendez bien, monsieur l'abbé, que ce mot doit être récité du cœur aussi bien que des lèvres et que la foi lui donne toute sa vertu. Sans elle, il n'est qu'un vain murmure. Et tel que je viens de le prononcer, sans y mettre d'âme ni de désir, il n'a, même dans ma bouche, qu'une faible puissance, et c'est tout au plus si quelques enfants du jour, en l'entendant, viennent de glisser dans cette chambre leur légère ombre de lumière. Je les ai plutôt devinés que vus sur ce rideau, et ils se sont évanouis à peine formés. Vous n'avez, ni votre élève ni vous, soupçonné leur présence. Mais, si j'avais prononcé ce mot magique avec un véritable sentiment, vous les eussiez vus paraître dans tout leur éclat. Ils sont d'une beauté charmante. Je vous ai appris là, monsieur l'abbé, un grand et utile secret. Encore une fois, ne le divulguez pas imprudemment. Et ne méprisez pas l'exemple de l'abbé de Villars qui, pour avoir révélé leurs secrets, fut assassiné par les Sylphes, sur la route de Lyon.

— Sur la route de Lyon? dit mon bon maître. Voilà qui est étrange!

M. d'Astarac nous quitta de façon soudaine.

— Je vais, dit l'abbé, monter une fois encore dans cette auguste bibliothèque où je goûtai d'austères voluptés et que je ne reverrai plus. Ne manquez point, Tournebroche, de vous trouver, à la tombée du jour, au rond-point des Bergères.

Je promis de n'y point manquer; j'avais dessein de m'enfermer dans ma chambre pour écrire à M. d'Astarac et à mes bons parents qu'ils voulussent bien m'excuser si je ne prenais point congé d'eux, en fuyant, après une aventure où j'étais plus malheureux que coupable.

Mais j'entendis du palier des ronflements qui sortaient de ma chambre, et je vis, en entr'ouvrant la porte, M. d'Anquetil endormi dans mon lit avec son épée à son chevet et des cartes à jouer répandues sur ma couverture. J'eus un moment l'envie de le percer de sa propre épée; mais cette idée me quitta sitôt venue, et je le laissai dormir, riant en moi-même, dans mon chagrin, à la pensée que Jahel, enfermée sous de triples verrous, ne pourrait le rejoindre.

J'entrai, pour écrire mes lettres, dans la chambre de mon bon maître où je dérangeai cinq ou six rats qui rongeaient sur la table de nuit son livre de Boèce. J'écrivis à M. d'Astarac et à ma mère et je composai pour Jahel l'épître la plus touchante. Je la relus et la mouillai de mes larmes. Peut-être, me dis-je, l'infidèle y mêlera les siennes.

Puis, accablé de fatigue et de mélancolie, je me jetai sur le matelas de mon bon maître, et ne tardai pas à tomber dans un demi-sommeil, troublé par des rêves à la fois érotiques et sombres. J'en fus tiré par le muet Criton, qui entra dans ma chambre et me tendit sur un plat d'argent une papillote à l'iris, où je lus quelques mots tracés au crayon d'une main maladroite. On m'attendait dehors pour affaire pressante. Le billet était signé : Frère Ange, capucin indigne. Je courus à la porte verte, et je trouvai sur la route le petit frère assis au bord du fossé dans un abattement pitoyable. N'ayant pas la force de se lever à ma venue, il tendit vers moi le regard de ses grands yeux de chien, presque humains, et noyés de larmes. Ses soupirs soulevaient sa barbe et sa poitrine. Il me dit d'un ton qui faisait peine :

— Hélas! monsieur Jacques, l'heure de l'épreuve est venue en Babylone, selon qu'il est dit dans les Prophètes. Sur la plainte faite par monsieur de la Guéritaude à monsieur le lieutenant de police, mam'selle Catherine a été conduite à l'hôpital par les exempts, et elle sera envoyée à l'Amérique par le prochain convoi. J'en tiens la nouvelle de Jeannette la vielleuse qui, au moment où Catherine entrait en charrette à l'hôpital, en sortait elle-même, après y avoir été retenue pour un mal dont elle est guérie à ct' heure par l'art des chirurgiens, du moins Dieu le veuille! Pour ce qui est de Catherine, elle ira aux îles sans rémission.

Et frère Ange, à cet endroit de son discours, se mit à pleurer abondamment. Après avoir tenté d'arrêter ses pleurs par de bonnes paroles, je lui demandai s'il n'avait rien autre chose à me dire.

— Hélas! monsieur Jacques, me répondit-il, je vous ai confié l'essentiel, et le reste flotte dans ma tête comme l'esprit de Dieu sur les eaux, sans comparaison. C'est un chaos obscur. Le malheur de Catherine m'a ôté le sentiment. Il fallait toutefois que j'eusse une nouvelle de conséquence à vous faire savoir pour me hasarder jusqu'au seuil de cette maison maudite, où vous habitez avec toutes sortes de diables, et c'est avec épouvante, après avoir récité l'oraison de saint François, que j'ai osé heurter le marteau pour remettre à un valet le billet que je vous adressai. Je ne sais si vous avez pu le lire, tant j'ai peu l'habitude de former des. lettres. Et le papier n'en était guère bon pour écrire, mais c'est l'honneur de notre saint ordre de ne point donner dans les vanités du siècle. Ah! Catherine à l'hôpital! Catherine à l'Amérique! N'est-ce pas à fendre le cœur le plus dur? Jeannette elle-même en pleurait toutes les larmes de ses yeux, bien qu'elle soit jalouse de Catherine, qui l'emporte autant en jeunesse et en beauté sur elle que saint François passe en sainteté tous les autres bienheureux. Ah! monsieur Jacques! Catherine à l'Amérique, ce sont les voies extraordinaires de la Providence. Hélas! notre sainte religion est véritable, et le roi David a raison de dire que nous sommes semblables à l'herbe des champs, puisque Catherine est à l'hôpital. Ces pierres où je suis assis sont plus heureuses que moi, bien que je sois revêtu des signes du chrétien et même du religieux. Catherine à l'hôpital!

Il sanglota de nouveau. J'attendis que le torrent de sa douleur se fût écoulé, et je lui demandai s'il n'avait pas de nouvelles de mes chers parents.

— Monsieur Jacques, me répondit-il, c'est eux précisément qui m'envoient à vous, chargé d'une commission pressante. Je vous dirai qu'ils ne sont guère heureux, par la faute de maître Léonard, votre père, qui passe à boire et à jouer tous les jours que Dieu lui fait. Et la fumée odorante des oies et des poulardes ne monte plus, comme jadis, vers la reine Pédauque, dont l'image se balance tristement aux vents humides qui la rongent. Où est le temps où la rôtisserie de votre père parfumait la rue Saint-Jacques, du *Petit-Bacchus* aux *Trois-Pucelles?* Mais, depuis

que ce sorcier y est entré, tout y dépérit, bêtes et gens, par l'effet du sort qu'il y a jeté. Et la vengeance divine a commencé d'être manifeste en ce lieu, après que ce gros abbé Coignard y a été reçu, tandis qu'au rebours j'en étais chassé. Ce fut le principe du mal, qui vint de ce que monsieur Coignard s'enorgueillit de la profondeur de sa science et de l'élégance de ses mœurs. Et l'orgueil est la source de tous les péchés. Votre sainte mère eut grand tort, monsieur Jacques, de ne point se contenter des leçons que je vous donnais charitablement et qui vous eussent rendu capable, sans faute, de gouverner la cuisine, de manier la lardoire, et de porter la bannière de la confrérie, après la mort chrétienne de votre père, et son service et obsèques, qui ne peuvent tarder longtemps, car toute vie est transitoire, et il boit excessivement.

Ces nouvelles me jetèrent dans une affliction qu'il est facile de comprendre. Je mêlai mes larmes à celles du petit frère. Cependant, je lui demandai des nouvelles de ma bonne mère.

— Dieu, me répondit-il, qui se plut à affliger Rachel dans Rama, a envoyé à votre mère, monsieur Jacques, diverses tribulations pour son bien et à l'effet de châtier maître Léonard de son péché quand il chassa méchamment en ma personne Jésus-Christ de la rôtisserie. Il a transporté la plupart des acheteurs de volaille et de pâtés à la fille de madame Quoniam, qui tourne la broche à l'autre bout de la rue Saint-Jacques. Madame votre mère voit avec douleur qu'il a béni cette maison aux dépens de la sienne, qui est maintenant si désertée que la mousse en couvre quasiment la pierre du seuil. Elle est soutenue dans ses épreuves premièrement par sa dévotion à saint François; secondement par la considération de votre avancement dans le monde, où vous portez l'épée comme un homme de condition.

» Mais cette seconde consolation a été beaucoup diminuée quand les sergents sont venus ce matin vous chercher à la rôtisserie pour vous conduire à Bicêtre y battre le plâtre pendant un an ou deux. C'est Catherine qui vous avait dénoncé à monsieur de la Guéritaude; mais il ne faut pas l'en blâmer : elle confessa la vérité, comme elle devait le faire, étant chrétienne. Elle vous désigna, avec M. l'abbé Coignard, comme les complices de monsieur d'Anquetil, et fit un rapport fidèle des meurtres et des carnages de cette nuit épouvantable. Hélas! sa franchise ne lui servit de rien, et elle fut conduite à l'hôpital! C'est une chose horrible à penser! »

A cet endroit de son récit, le petit frère se mit la tête dans ses mains et pleura de nouveau.

La nuit était venue. Je craignais de manquer le rendez-vous. Tirant le petit frère hors du fossé où il était abîmé, je le mis debout et le priai de poursuivre son récit en m'accompagnant sur la route de Saint-Germain, jusqu'au rond-point des Bergères. Il m'obéit volontiers, et, marchant tristement à mon côté, il me pria de l'aider à démêler le fil brouillé de ses idées. Je le replaçai au point où les sergents me venaient prendre à la rôtisserie.

— Ne vous trouvant pas, reprit-il, ils voulaient emmener votre père à votre place. Maître Léonard prétendait ne point savoir où vous étiez caché. Madame votre mère disait de même, et elle en faisait de grands serments. Que Dieu lui pardonne, monsieur Jacques! car elle se parjurait évidemment. Les sergents commençaient à se fâcher. Votre père leur fit entendre raison en les menant boire. Et ils se quittèrent assez bons amis. Pendant ce temps, votre mère m'alla querir *aux Trois-Pucelles*, où je quêtais selon les saintes règles de mon ordre. Elle me dépêcha vers vous

pour vous avertir de fuir sans retard, de peur que le lieutenant de police ne découvre bientôt la maison où vous logez.

En écoutant ces tristes nouvelles, je hâtais le pas, et nous avions déjà passé le pont de Neuilly.

Sur la côte assez rude, qui monte au rond-point dont nous voyions déjà les ormes, le petit frère continua de parler d'une voix expirante.

— Madame votre mère, dit-il, m'a expressément recommandé de vous avertir du péril qui vous menace et elle m'a remis pour vous un petit sac que j'ai caché sous ma robe. Je ne l'y retrouve plus, ajouta-t-il après s'être tâté dans tous les sens. Et comment aussi voulez-vous que je trouve rien après avoir perdu Catherine? Elle était dévote à saint François, et très aumônière. Et pourtant ils l'ont traitée comme une fille perdue, et ils vont lui raser la tête, et c'est une chose affreuse à penser qu'elle deviendra semblable aux poupées des modistes et qu'elle sera embarquée dans cet état pour l'Amérique, où elle risquera de mourir de la fièvre et d'être mangée par les sauvages anthropophages.

Il achevait ce discours en soupirant quand nous parvînmes au rond-point. A notre gauche, l'auberge du *Cheval-Rouge* élevait au-dessus d'une double rangée d'ormeaux son toit d'ardoises et ses lucarnes armées de poulies, et l'on apercevait sous le feuillage la porte charretière, grande ouverte.

Je ralentis le pas, et le petit frère se laissa choir au pied d'un arbre.

— Frère Ange, lui dis-je, vous me parliez d'un sachet que ma bonne mère vous avait prié de me remettre.

— Elle m'en pria, en effet, répondit le petit frère, et j'ai si bien serré ce sac que je ne sais où je l'ai mis; mais sachez bien, monsieur Jacques, que je ne l'ai pu perdre que par excès de précautions.

Je l'assurai vivement qu'il ne l'avait point perdu et que, s'il ne le retrouvait tout de suite, je l'aiderais moi-même à le chercher.

Le ton de mes paroles lui fut sensible, car il tira, avec de grands soupirs, de dessous son froc, un petit sac d'indienne qu'il me tendit à regret. J'y trouvai un écu de six livres et une médaille de la vierge noire de Chartres, que je baisai en versant des larmes d'attendrissement et de repentir. Cependant le petit frère faisait sortir de toutes ses poches des paquets d'images coloriées et de prières ornées de vignettes grossières. Il en choisit deux ou trois qu'il m'offrit préférablement aux autres, comme les plus utiles, à son avis, pour les pèlerins et voyageurs, et pour toutes les personnes errantes.

— Elles sont bénites, me dit-il, et efficaces dans le danger de mort ou de maladie, tant par récitation orale que par attouchement et application sur la peau. Je vous les donne, monsieur Jacques, pour l'amour de Dieu. Souvenez-vous de me faire quelque aumône. N'oubliez pas que je mendie au nom du bon saint François. Il vous protégera sans faute, si vous assistez son fils le plus indigne, que je suis précisément.

Tandis qu'il parlait de la sorte, je vis, aux clartés mourantes du jour, une berline à quatre chevaux sortir par la porte charretière du *Cheval-Rouge* et venir se ranger avec force claquements de fouets et piaffements de chevaux sur la chaussée, tout près de l'arbre sous lequel frère Ange était assis. J'observai alors que ce n'était pas précisément une berline, mais une grande voiture à quatre places, avec un coupé assez petit sur le devant. Je la considérais depuis une minute ou deux, quand je vis, gravissant la côte, M. d'Anquetil accompagné de Jahel, en cornette, avec des paquets sous son manteau, et suivi de M. Coignard, chargé de cinq ou six bouquins enveloppés dans une vieille thèse. A leur venue, les postillons abaissèrent les deux marchepieds et ma belle maîtresse, ramassant ses jupes en ballon, se hissa dans le coupé, poussée d'en bas par M. d'Anquetil.

A ce spectacle, je m'élançai, je m'écriai :

— Arrêtez, Jahel! Arrêtez, monsieur!

Mais le séducteur n'en poussait que plus fort la perfide, dont la rondeur charmante disparut bientôt. Puis, s'apprêtant à la rejoindre, un pied sur le marchepied, il me regarda avec surprise :

— Ah! monsieur Tournebroche! vous voulez donc me prendre toutes mes maîtresses! Jahel après Catherine! C'est une gageure.

Mais je ne l'entendais pas, et j'appelai encore Jahel, tandis que frère Ange, s'étant levé de dessous son orme et s'allant planter contre la portière, offrait à M. d'Anquetil des images de saint Roch, l'oraison à réciter pendant qu'on ferre les chevaux, la prière contre le mal des ardents, et demandait la charité d'une voix lamentable.

Je serais resté là toute la nuit, appelant Jahel, si mon bon maître ne m'eût tiré à lui, et poussé dans la grande caisse de la voiture, où il entra après moi.

— Laissons-leur le coupé, me dit-il; et faisons route tous deux dans cette caisse spacieuse. Je vous ai, Tournebroche, longtemps cherché, et, à ne vous rien déguiser, nous partions sans vous, quand je vous aperçus sous un arbre avec le capucin. Nous ne pouvions tarder davantage, car monsieur de la Guéritaude nous fait rechercher activement. Et il a le bras long : il prête de l'argent au Roi.

La berline roulait déjà, et frère Ange, attaché à la portière, la main tendue, nous poursuivait en mendiant.

Je m'abîmai dans les coussins.

— Hélas! monsieur, m'écriai-je, vous m'aviez pourtant dit que Jahel était enfermée sous une triple serrure.

— Mon fils, répondit mon bon maître, il ne fallait pas en avoir une confiance excessive, car les filles se jouent des jaloux et de leurs cadenas. Et, quand la porte est fermée, elles sautent par la fenêtre. Vous n'avez pas l'idée, Tournebroche, mon enfant, de la ruse des femmes. Les anciens en ont rapporté des exemples admirables et vous en trouverez plusieurs au livre d'Apulee, où ils sont semés comme du sel dans le récit de la Métamorphose. Mais, où cette ruse se fait mieux entendre, c'est dans un conte arabe que monsieur Galland a fait nouvellement connaître en Europe et que je vais vous dire :

« Schahriar, sultan de Tartarie, et son frère Schahzenan, se promenant un jour au bord de la mer, virent s'élever soudain au-dessus des flots une colonne noire, qui marcha vers le rivage. Ils reconnurent un Génie de l'espèce la plus féroce, en forme de géant d'une hauteur prodigieuse, et portant sur sa tête une caisse de verre, fermée à quatre serrures de fer. Cette vue les remplit d'une telle épouvante, qu'ils s'allèrent cacher dans la fourche d'un arbre qui était proche. Cependant le Génie mit pied sur le rivage avec la caisse qu'il alla porter au pied de l'arbre où étaient les deux princes. Puis, s'y étant lui-même couché, il ne tarda pas à s'endormir. Ses jambes s'étendaient jusqu'à la mer et son souffle agitait la terre et le ciel. Tandis qu'il reposait si effroyablement, le couvercle du coffre se souleva et il en sortit une dame d'une taille majestueuse et d'une beauté parfaite. Elle leva la tête... »

A cet endroit, j'interrompis ce récit, que j'entendais à peine.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, que pensez-vous que Jahel et monsieur d'Anquetil se disent en ce moment, seuls dans ce coupé?

— Je ne sais, répondit mon bon maître; c'est leur affaire et non la nôtre. Mais achevons ce conte arabe, qui est plein de sens. Vous m'avez inconsidérément interrompu, Tournebroche, au moment où cette dame, levant la tête, découvrit les deux princes dans l'arbre où ils s'étaient cachés. Elle leur fit signe de venir et, voyant qu'ils hésitaient, partagés entre l'envie de répondre à l'appel d'une si belle personne et la peur d'approcher un géant si terrible, elle leur dit d'un ton de voix bas, mais animé : « Descendez tout de suite, ou j'éveille le Génie! » A son air impérieux et résolu, ils comprirent que ce n'était point là une vaine menace, et que le plus sûr comme le plus agréable était encore de descendre. Ils le firent avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller le Génie. Lorsqu'ils furent en bas, la dame les prit par la main et, s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit entendre clairement qu'elle était prête à se donner tout de suite à l'un et à l'autre. Ils se prêtèrent de bonne grâce à cette fantaisie et, comme ils étaient hommes de cœur, la crainte ne gâta pas trop leur plaisir. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitait, ayant remarqué qu'ils avaient chacun une bague au doigt, elle la leur demanda. Puis, retournant au coffre où elle logeait, elle en tira un chapelet d'anneaux qu'elle montra aux princes.

» — Savez-vous, leur dit-elle, ce que signifient ces bagues enfilées? Ce sont celles de tous les hommes pour qui j'ai eu les mêmes bontés que pour vous. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées, que je garde en mémoire d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison et afin d'avoir la centaine accomplie.

» Voilà donc, continua-t-elle, cent amants que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance et les soins de ce vilain Génie, qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre et me tenir cachée au fond de la mer, je le trompe autant qu'il me plaît.

» Cet ingénieux apologue, ajouta mon bon maître, vous montre les femmes aussi rusées en Orient, où elles sont recluses, que parmi les Européens, où elles sont libres. Si l'une d'elles a formé un projet, il n'est mari, amant, père, oncle, tuteur, qui en puissent empêcher l'exécution. Vous ne devez donc pas être surpris, mon fils, que tromper les soins de ce vieux Mardochée n'ait été qu'un jeu pour cette Jahel qui mêle, en son génie pervers, l'adresse de nos guilledines à la perfidie orientale. Je la devine, mon fils, aussi ardente au plaisir qu'avide d'or et d'argent, et digne race d'Oollah et d'Oolibah.

» Elle est d'une beauté acide et mordante, dont je sens moi-même quelque peu l'atteinte, bien que l'âge, les méditations sublimes et les misères d'une vie agitée aient beaucoup amorti en moi le sentiment des plaisirs charnels. A la peine que vous cause le bon succès de son aventure avec monsieur d'Anquetil, je démêle, mon fils, que vous ressentez bien plus vivement que moi la dent acérée du désir, et que vous êtes déchiré de jalousie. C'est pourquoi vous blâmez une action, irrégulière à la vérité, et contraire aux vulgaires convenances, mais indifférente en soi ou du moins qui n'ajoute rien de considérable au mal universel. Vous me condamnez, au dedans de vous, d'y avoir eu part, et vous croyez prendre l'intérêt des mœurs, quand vous ne suivez que le mouvement de vos passions.

C'est ainsi, mon fils, que nous colorons à nos yeux nos pires instincts. La morale humaine n'a pas d'autre origine. Confessez pourtant qu'il eût été dommage de laisser plus longtemps une si belle fille à ce vieux lunatique. Concevez que monsieur d'Anquetil, jeune et beau, est mieux assorti à une si aimable personne, et résignez-vous à ce que vous ne pouvez empêcher. Cette sagesse est difficile. Elle le serait plus encore si on vous avait pris votre maîtresse. Vous sentiriez alors des dents de fer vous labourer la chair et votre esprit s'emplirait d'images odieuses et précises. Cette considération, mon fils, doit adoucir votre souffrance présente. Au reste, la vie est pleine de travaux et de douleurs. C'est ce qui nous fait concevoir une juste espérance de la béatitude éternelle. »

Ainsi parlait mon bon maître, tandis que les ormes de la route royale fuyaient à nos côtés. Je me gardai de lui répondre qu'il irritait mes chagrins en voulant les adoucir et qu'il mettait, sans le savoir, le doigt sur la plaie.

Notre premier relais fut à Juvisy, où nous arrivâmes le matin par la pluie. En entrant dans l'auberge de la poste, je trouvai Jahel au coin de la cheminée, où cinq ou six poulets tournaient sur trois broches. Elle se chauffait les pieds et laissait voir un peu de ses bas de soie, qui étaient pour moi un grand sujet de trouble, par l'idée de la jambe que je me représentais exactement avec le grain de la peau, le duvet et toutes sortes de circonstances frappantes. M. d'Anquetil était accoudé au dossier de la chaise où elle était assise, la joue dans la main. Il l'appelait son âme et sa vie; il lui demandait si elle n'avait pas faim; et, comme elle répondit qu'oui, il sortit pour donner des ordres. Demeuré seul avec l'infidèle, je la regardai dans les yeux, qui reflétaient la flamme du foyer.

— Ah! Jahel, m'écriai-je, je suis bien malheureux, vous m'avez trahi et vous ne m'aimez plus.

— Qui vous dit que je ne vous aime plus? répondit-elle en tournant vers moi un regard de velours et de flamme.

— Hélas! mademoiselle, il y paraît assez à votre conduite.

— Eh quoi! Jacques, pouvez-vous m'envier le trousseau de toile de Hollande et la vaisselle godronnée que ce gentilhomme me doit donner? Je ne vous demande qu'un peu de discrétion jusqu'à l'effet de ses promesses, et vous verrez que je suis pour vous telle que j'étais à la Croix-des-Sablons.

— Hélas! Jahel, en attendant, mon rival jouira de vos faveurs.

— Je sens, reprit-elle, que ce sera peu de chose, et que rien n'effacera le souvenir que vous m'avez laissé. Ne vous tourmentez pas de ces bagatelles; elles n'ont de prix que par l'idée que vous vous en faites.

— Oh! m'écriai-je, l'idée que je m'en fais est affreuse, et je crains de ne pouvoir survivre à votre trahison.

Elle me regarda avec une sympathie moqueuse et me dit en souriant :

— Croyez-moi, mon ami, nous n'en mourrons ni l'un ni l'autre. Songez, Jacques, qu'il me faut le linge et la vaisselle. Soyez prudent; ne laissez rien voir des sentiments qui vous agitent, et je vous promets de récompenser plus tard votre discrétion.

Cette espérance adoucit un peu mes chagrins cuisants. L'hôtesse vint mettre sur la table la nappe parfumée de lavande, les assiettes d'étain, les gobelets et les pots. J'avais grand-faim, et, quand M. d'Anquetil, rentrant dans l'auberge avec l'abbé, nous invita à manger un morceau, je pris volontiers ma place entre Jahel et mon bon maître.

Dans la peur d'être poursuivis, nous repartîmes après avoir expédié trois omelettes et deux petits poulets. On convint, dans ce péril pressant, de brûler les étapes jusqu'à Sens, où nous décidâmes de passer la nuit.

Je me faisais de cette nuit une idée horrible, pensant qu'elle devait consommer la trahison de Jahel. Et cette appréhension trop légitime me troublait au point que je ne prêtais qu'une oreille distraite aux discours de mon bon maître, à qui les moindres incidents du voyage inspiraient des réflexions admirables.

Mes craintes n'étaient point vaines. Descendus à Sens, dans la méchante hôtellerie de *l'Homme-Armé*, à peine y avions-nous soupé, que M. d'Anquetil emmena Jahel dans sa chambre, qui se trouvait voisine de la mienne, où je ne pus goûter un moment de repos. Je me levai au petit jour et, fuyant cette chambre détestée, je m'allai asseoir tristement sous la porte charretière, parmi les postillons qui buvaient du vin blanc en lutinant les servantes. J'y demeurai deux ou trois heures à méditer mes chagrins. Déjà la voiture était attelée, quand Jahel parut sous la voûte, toute frileuse dans sa mante noire. Ne pouvant soutenir sa vue, je détournai les yeux. Elle s'approcha de moi, s'assit sur la borne où j'étais et me dit avec douceur de ne point m'affliger, que ce dont je me faisais un monstre était en réalité peu de chose, qu'il fallait se faire une raison, que j'étais trop homme d'esprit pour vouloir une femme à moi tout seul, qu'en ce cas on prenait une ménagère sans esprit et sans beauté, et qu'encore c'était une grande chance à courir.

— Il faut que je vous quitte, ajouta-t-elle. J'entends le pas de monsieur d'Anquetil dans l'escalier.

Et elle me donna un baiser sur la bouche, qu'elle appuya et prolongea avec une volupté irritée par la peur, car les bottes de son galant faisaient, près de nous, craquer les montées de bois, et la joueuse y risquait sa toile de Hollande et son pot à oille d'argent godronné.

Le postillon baissa le marchepied du coupé, mais M. d'Anquetil demanda à Jahel s'il ne serait pas plus plaisant de nous tenir tous ensemble dans la grande caisse, et il ne m'échappa point que c'était le premier effet de l'intimité qu'il venait d'avoir avec Jahel, et qu'un plein contentement de tous ses désirs lui rendait la solitude avec elle moins agréable. Mon bon maître avait pris soin d'emprunter à la cave de *l'Homme-Armé* cinq ou six bouteilles de vin blanc qu'il aménagea sous les coussins et que nous bûmes pour tromper les ennuis de la route.

Nous arrivâmes à midi à Joigny, qui est une assez jolie ville. Prévoyant que je viendrais à bout de mes deniers avant la fin du voyage et ne pouvant souffrir l'idée de laisser payer mon écot par M. d'Anquetil sans y être réduit par la plus extrême nécessité, je résolus de vendre une bague et un médaillon que je tenais de ma mère, et je parcourus la ville à la recherche d'un orfèvre. J'en découvris un sur la grand'place, vis-à-vis de l'église, qui tenait boutique de chaînes et de croix, à l'enseigne de *la Bonne Foi*. Quel ne fut pas mon étonnement d'y trouver mon bon maître qui, devant le comptoir, tirant d'un cornet de papier cinq ou six petits diamants, que je reconnus bien pour ceux que M. d'Astarac nous avait montrés, demanda à l'orfèvre le prix qu'il pensait donner de ces pierres!

L'orfèvre les examina, puis, observant l'abbé par-dessus ses besicles :

— Monsieur, lui dit-il, ces pierres seraient d'un grand prix si elles étaient véritables. Mais elles sont fausses; et il n'est pas besoin de la pierre de touche pour s'en

assurer. Ce sont des perles de verre, bonnes seulement pour donner à jouer aux enfants, à moins qu'on ne les applique à la couronne d'une Notre-Dame de village, où elles feront un bel effet.

Sur cette réponse, M. Coignard reprit ses diamants et tourna le dos à l'orfèvre. Dans ce mouvement il m'aperçut et sembla assez confus de la rencontre. Je conclus mon affaire en peu de temps et, retrouvant mon bon maître au seuil de la porte, je lui représentai le tort qu'il risquait de faire à ses compagnons et à lui-même en dérobant des pierres qui, pour son malheur, eussent pu être véritables.

— Mon fils, me répondit-il, Dieu, pour me conserver innocent, a voulu qu'elles ne fussent qu'apparence et faux-semblant. Je vous avoue que j'eus tort de les dérober. Vous m'en voyez au regret, et c'est une page que je voudrais arracher au livre de ma vie, dont quelques feuillets, pour tout dire, ne sont point aussi nets et immaculés qu'il conviendrait. Je sens vivement ce que ma conduite offre, à cet endroit, de répréhensible. Mais l'homme ne doit pas trop s'abattre quand il tombe en quelque faute; et c'est ici le moment de me dire à moi-même avec un illustre docteur : « Considérez votre grande fragilité, dont vous ne faites que trop souvent l'épreuve dans les moindres rencontres; et néanmoins c'est pour votre salut que ces choses ou autres semblables vous arrivent. Tout n'est pas perdu pour vous, si vous vous trouvez souvent affligé et tenté rudement, et si même vous succombez à la tentation. Vous êtes homme et non pas Dieu; vous êtes de chair, et non pas un ange. Comment pourriez-vous toujours demeurer en un même état de vertu, puisque cette fidélité a manqué aux anges dans le Ciel et au premier homme dans le Paradis? » Voilà, Tournebroche, mon fils, les seuls entretiens spirituels et les vrais soliloques qui conviennent à l'état présent de mon âme. Mais ne serait-il point temps, après cette malheureuse démarche, sur laquelle je n'insiste pas, de retourner à notre auberge, pour y boire, en compagnie des postillons, qui sont gens simples et de commerce facile, une ou deux bouteilles de vin du cru?

Je me rangeai à cet avis et nous regagnâmes l'hôtellerie de la poste où nous trouvâmes M. d'Anquetil, qui, revenant comme nous de la ville, en rapportait des cartes. Il joua au piquet avec mon bon maître et, quand nous nous remîmes en route, ils continuèrent tous deux de jouer dans la voiture. Cette fureur de jeu, qui emportait mon rival, me rendit quelque liberté auprès de Jahel, qui m'entretenait plus volontiers depuis qu'elle était délaissée. Je trouvais à ces entretiens une amère douceur. Lui reprochant sa perfidie et son infidélité, je soulageais mon chagrin par des plaintes, tantôt faibles, tantôt violentes.

— Hélas! Jahel! disais-je, le souvenir et l'image de nos tendresses, qui faisaient naguère mes plus chères délices, me sont devenus un cruel tourment, par l'idée que j'ai que vous êtes aujourd'hui avec un autre ce que vous fûtes avec moi.

Elle répondait :

— Une femme n'est pas la même avec tout le monde.

Et, quand je prolongeais excessivement les lamentations et les reproches, elle disait :

— Je conçois que je vous ai fait du chagrin. Mais ce n'est pas une raison pour m'assassiner vingt fois le jour de vos gémissements inutiles.

M. d'Anquetil, quand il perdait, était d'une humeur fâcheuse. Il molestait à tout propos Jahel qui, n'étant point patiente, le menaçait d'écrire à son oncle Mosaïde qu'il

vînt la reprendre. Ces querelles me donnaient d'abord quelque lueur de joie et d'espérance; mais, après qu'elles se furent plusieurs fois renouvelées, je les vis naître, au contraire, avec inquiétude, ayant reconnu qu'elles étaient suivies de réconciliations impétueuses, qui éclataient soudainement à mes oreilles en baisers, en susurrements et en soupirs lascifs. M. d'Anquetil ne me souffrait qu'avec peine. Il avait, au contraire, une vive tendresse pour mon bon maître, qui la méritait par son humeur égale et riante et par l'incomparable élégance de son esprit. Ils jouaient et buvaient ensemble avec une sympathie qui croissait chaque jour. Les genoux rapprochés pour soutenir la tablette sur laquelle ils abattaient leurs cartes, ils riaient, plaisantaient, se faisaient des agaceries, et, bien qu'il leur arrivât quelquefois de se jeter les cartes à la tête, en échangeant des injures qui eussent fait rougir les forts du port Saint-Nicolas et les bateliers du Mail, bien que M. d'Anquetil jurât Dieu, la Vierge et les Saints qu'il n'avait vu de sa vie, même au bout d'une corde, plus vilain larron que l'abbé Coignard, on sentait qu'il aimait chèrement mon bon maître, et c'était plaisir de l'entendre un moment après s'écrier en riant :

— L'abbé, vous serez mon aumônier et vous ferez mon piquet. Il faudra aussi que vous soyez de nos chasses. On cherchera jusqu'au fond du Perche un cheval assez gros pour vous porter et l'on vous fera un équipement de vénerie pareil à celui que j'ai vu à l'évêque d'Uzès. Il est grand temps, au reste, de vous habiller à neuf : car, sans reproche, l'abbé, votre culotte ne vous tient plus au derrière.

Jahel aussi cédait au penchant irrésistible qui inclinait les âmes vers mon bon maître. Elle résolut de réparer, autant qu'il était possible, le désordre de sa toilette. Elle mit une de ses robes en pièces pour raccommoder l'habit et les chausses de notre vénérable ami, et lui fit cadeau d'un mouchoir de dentelle pour en faire un rabat. Mon bon maître recevait ces petits présents avec une dignité pleine de grâce. J'eus lieu plusieurs fois de le remarquer : il se montrait galant homme en parlant aux femmes. Il leur témoignait un intérêt qui n'était jamais indiscret, les louait avec la science d'un connaisseur, leur donnait les conseils d'une longue expérience, répandait sur elles l'indulgence infinie d'un cœur prêt à pardonner toutes les faiblesses, et ne négligeait cependant aucune occasion de leur faire entendre de grandes et utiles vérités.

Parvenus le quatrième jour à Montbard, nous nous arrêtâmes sur une hauteur d'où l'on découvrait toute la ville, dans un petit espace, comme si elle était peinte sur toile par un habile ouvrier, soucieux d'en marquer tous les détails.

— Voyez, nous dit mon bon maître, ces murailles, ces tours, ces clochers, ces toits, qui sortent de la verdure. C'est une ville, et, sans même chercher son histoire et son nom, il nous convient d'y réfléchir, comme au plus digne sujet de méditation qui puisse nous être offert sur la face du monde. En effet, une ville, quelle qu'elle soit, donne matière aux spéculations de l'esprit. Les postillons nous disent que voici Montbard. Ce lieu m'est inconnu. Néanmoins je ne crains pas d'affirmer, par analogie, que les gens qui vivent là, nos semblables, sont égoïstes, lâches, perfides, gourmands, libidineux; autrement, ils ne seraient point des hommes et ne descendraient pas de cet Adam, à la fois misérable et vénérable, en qui tous nos instincts, jusqu'aux plus ignobles, ont leur source auguste. Le seul point sur lequel on pourrait hésiter est de savoir si ces gens-là sont plus portés sur la nourriture que sur la

reproduction. Encore le doute n'est-il guère permis : un philosophe jugera sainement que la faim est, pour ces malheureux, un besoin plus pressant que l'amour. Dans ma verte jeunesse, je croyais que l'animal humain était surtout enclin à la conjonction des sexes. J'en jugeais par moi. Mais, à les considérer en masse, nous voyons que les hommes sont plus intéressés encore à conserver la vie qu'à la donner. C'est la faim qui les gouverne; au reste, comme il est inutile d'en disputer ici, je dirai, si l'on veut, que la vie des mortels a deux pôles, la faim et l'amour. Et c'est ici qu'il faut ouvrir l'oreille et l'âme! Ces créatures féroces, qui ne sont tendues qu'à s'entre-dévorer ou à s'entr'embrasser, vivent ensemble, soumises à des lois qui les gênent dans la satisfaction de cette double et fondamentale concupiscence. Elles leur interdisent de prendre le bien d'autrui par force ou par ruse, ce qui est une contrainte insupportable, et de jouir de toutes les femmes, en dépit de la naturelle envie qu'ils en éprouvent, surtout s'ils ne les ont pas encore possédées, car la curiosité excite le désir plus encore que le souvenir du plaisir. D'où vient donc que, réunis dans les villes, ils subissent des lois contraires à leurs instincts? On ne voit pas comment de telles lois ont pu s'imposer. On dit que les hommes primitifs les acceptèrent pour ne pas être inquiétés dans la possession de leurs femmes et de leurs biens. Mais ils trouvaient sans doute plus d'attrait aux biens et à la femme d'autrui et l'idée de les prendre par violence n'était pas pour les effrayer; ils avaient du courage, n'ayant pas de réflexion. On n'imagine pas des sauvages édictant des lois justes. C'est pourquoi j'en cherche la source et l'origine non point dans l'homme, mais hors de l'homme, et je crois qu'elles viennent de Dieu, qui a formé de ses mains mystérieuses non seulement la terre et l'eau, la plante et l'animal, mais encore les peuples et les sociétés. Les hommes n'ont fait que les altérer et les gâter. Ne craignons pas de le reconnaître : la cité est d'institution divine. D'où il résulte que tout gouvernement doit être théocratique. Il serait nécessaire de rétablir les lois humaines dans leur pureté primitive.

» Un évêque fameux pour la part qu'il prit dans la déclaration de 1682, monsieur Bossuet, n'avait point tort de vouloir tracer les règles de la politique d'après les maximes de l'Écriture, et, s'il y a échoué misérablement, il n'en faut accuser que la faiblesse de son génie, qui s'attacha platement à des exemples tirés des *Juges* et des *Rois*, sans voir que Dieu, quand il travaille en ce monde, se proportionne au temps et à l'espace et sait faire la différence des Français et des Israélites. La cité, rétablie sous son autorité véritable et seule légitime, ne sera pas la cité de Josué, de Saül et de David; ce sera plutôt la cité de l'*Évangile*, la cité du pauvre, où l'artisan et la prostituée ne seront plus humiliés par le pharisien. Oh! messieurs! qu'il conviendrait de tirer de l'Écriture une politique plus belle et plus sainte que celle qui en fut extraite péniblement par ce rocailleux et stérile monsieur Bossuet! Quelle cité, plus harmonieuse que celle qu'Amphion éleva aux accords de sa lyre, se construira sur les maximes de Jésus-Christ, le jour où ses prêtres, n'étant plus vendus à l'Empereur et aux rois, se manifesteront comme les vrais princes du peuple! »

A trois lieues environ de Montbard, un trait ayant cassé et les postillons manquant de corde pour le raccommoder, comme cet endroit de la route est éloigné de toute habitation, nous demeurâmes en détresse. Mon bon maître et M. d'Anquetil tuèrent l'ennui de ce repos forcé en jouant

aux cartes avec cette querelleuse sympathie dont ils s'étaient fait une habitude. Pendant que le jeune seigneur s'étonnait que son partenaire retournât le roi plus souvent que ne le veut le calcul des probabilités, Jahel, assez émue, me tira à part, et me demanda si je ne voyais pas une voiture arrêtée derrière nous à un lacet de la route. En regardant vers le point qu'elle m'indiquait, j'aperçus en effet une espèce de calèche gothique, d'une forme ridicule et bizarre.

— Cette voiture, ajouta Jahel, s'est arrêtée en même temps que nous. C'est donc qu'elle nous suivait. Je serais curieuse de distinguer les visages qui voyagent dans cette machine. J'en ai de l'inquiétude. N'est-elle point coiffée d'une capote étroite et haute? Elle ressemble à la voiture dans laquelle mon oncle m'emmena, toute petite, à Paris, après avoir tué le Portugais. Elle était restée, autant que je crois, dans une remise du château des Sablons. Celle-ci me la rappelle tout à fait, et c'est une horrible image, car j'y vis mon oncle écumant de rage. Vous ne pouvez concevoir, Jacques, à quel point il est violent. J'ai moi-même éprouvé sa fureur le jour de mon départ. Il m'enferma dans ma chambre en vomissant contre monsieur l'abbé Coignard des injures épouvantables. Je frémis en pensant à l'état où il dut être quand il trouva ma chambre vide et mes draps encore attachés à la fenêtre par où je m'échappai pour vous joindre et fuir avec vous.

— Jahel, vous voulez dire avec monsieur d'Anquetil.

— Que vous êtes pointilleux! Ne partions-nous pas tous ensemble? Mais cette calèche me donne de l'inquiétude, tant elle ressemble à celle de mon oncle.

— Soyez assurée, Jahel, que c'est la voiture de quelque bon Bourguignon qui va à ses affaires sans songer à nous.

— Vous n'en savez rien, dit Jahel. J'ai peur.

— Vous ne pouvez craindre pourtant, mademoiselle, que votre oncle, dans l'état de décrépitude où il est réduit, coure les routes à votre poursuite. Il n'est occupé que de cabbale et rêveries hébraïques.

— Vous ne le connaissez pas, me répondit-elle en soupirant. Il n'est occupé que de moi. Il m'aime autant qu'il exècre le reste de l'univers. Il m'aime d'une manière...

— D'une manière?

— De toutes les manières... Enfin il m'aime.

— Jahel, je frémis de vous entendre. Juste ciel! ce Mosaïde vous aimerait sans ce désintéressement qui est si beau chez un vieillard et si convenable à un oncle? Dites tout, Jahel!

— Oh! vous le dites mieux que je ne saurais faire, Jacques.

— J'en demeure stupide. A son âge, cela se peut-il?

— Mon ami, vous avez la peau blanche et l'âme à l'avenant. Tout vous étonne. C'est cette candeur qui fait votre charme. On vous trompe pour peu qu'on s'en donne la peine. On vous fait croire que Mosaïde est âgé de cent trente ans, quand il n'en a pas beaucoup plus de soixante, qu'il a vécu dans la grande pyramide, tandis qu'en réalité il faisait la banque à Lisbonne. Et il ne tenait qu'à moi de passer à vos yeux pour une Salamandre.

— Quoi, Jahel, dites-vous la vérité? Votre oncle...

— Oui, et c'est le secret de sa jalousie. Il croit que l'abbé Coignard est son rival. Il le détesta d'instinct, à première vue. Mais c'est bien autre chose depuis qu'ayant surpris quelques mots de l'entretien que ce bon abbé eut avec moi dans les épines, il le doit haïr comme la cause de ma fuite et de mon enlèvement. Car, enfin, j'ai été enlevée, mon ami, et cela ne saurait manquer de me donner quelque prix à vos yeux. Oh! j'ai été bien ingrate

en quittant un si bon oncle. Mais je ne pouvais plus endurer l'esclavage où il me retenait. Et puis j'avais une ardente envie de devenir riche, et il est bien naturel, n'est-ce pas? de désirer de grands biens quand on est jeune et jolie. Nous n'avons qu'une vie, et elle est courte. On ne m'a pas appris, à moi, de beaux mensonges sur l'immortalité de l'âme.

— Hélas! Jahel, m'écriai-je dans une ardeur d'amour que me donnait sa dureté même, hélas! il ne me manquait rien près de vous au château des Sablons. Que vous y manquait-il, à vous, pour être heureuse?

Elle me fit signe que M. d'Anquetil nous écoutait. Le trait était raccommodé et la berline prête à rouler entre les coteaux de vignes.

Nous nous arrêtâmes à Nuits pour le souper et la couchée. Mon bon maître but une demi-douzaine de bouteilles de vin du cru, qui échauffa merveilleusement son éloquence. M. d'Anquetil lui rendit raison, le verre à la main; mais, quant à lui tenir tête dans la conversation, c'est ce dont ce gentilhomme était bien incapable.

La chère avait été bonne; le gîte fut mauvais. M. l'abbé Coignard coucha dans la chambre basse, sous l'escalier, en un lit de plume qu'il partagea avec l'aubergiste et sa femme, et où ils pensèrent tous trois étouffer. M. d'Anquetil prit avec Jahel la chambre haute où le lard et les oignons pendaient aux solives. Je montai par une échelle au grenier, et je m'étendis sur la paille. Ayant passé le fort de mon sommeil, la lune, dont la lumière traversait les fentes du toit, glissa un rayon entre mes cils et les écarta à propos pour que je visse Jahel, en bonnet de nuit, qui sortait de la trappe. Au cri que je poussai, elle mit un doigt sur sa bouche.

— Chut! me dit-elle, Maurice est ivre comme un portefaix et comme un marquis. Il dort ci-dessous du sommeil de Noé.

— Qui est-ce, Maurice? demandai-je en me frottant les yeux.

— C'est Anquetil. Qui voulez-vous que ce soit?

— Personne. Mais je ne savais pas qu'il s'appelât Maurice.

— Il n'y a pas longtemps que je le sais moi-même. Mais il n'importe.

— Vous avez raison, Jahel, cela n'importe pas.

Elle était en chemise et cette clarté de la lune s'égouttait comme du lait sur ses épaules nues. Elle se coula à mon côté, m'appela des noms les plus tendres et des noms les plus effroyablement grossiers qui glissaient sur ses lèvres en suaves murmures. Puis elle se tut et commença à me donner ces baisers qu'elle savait et auprès desquels tous les embrassements des autres femmes semblent insipides.

La contrainte et le silence augmentaient la tension furieuse de mes nerfs. La surprise, la joie d'une revanche et, peut-être, une jalousie perverse, attisaient mes désirs. L'élastique fermeté de sa chair et la souple violence des mouvements dont elle m'enveloppait, demandaient, promettaient et méritaient les plus ardentes caresses. Nous connûmes, cette nuit-là, des voluptés qui, par leur excès, confinaient à la douleur.

En descendant, le matin, dans la cour de l'hôtellerie, j'y trouvai M. d'Anquetil qui me parut moins odieux, maintenant que je le trompais. De son côté, il semblait plus attiré vers moi qu'il ne l'avait été depuis le commencement du voyage. Il me parla avec familiarité, sympathie, confiance, me reprochant seulement de montrer à Jahel peu d'égards et d'empressement, et de ne pas lui rendre

ces soins qu'un honnête homme doit avoir pour toute femme.

— Elle se plaint, dit-il, de votre incivilité. Prenez-y garde, cher Tournebroche; je serais fâché qu'il y eût des difficultés entre elle et vous. C'est une jolie fille, et qui m'aime à la folie.

La berline roulait depuis une heure quand Jahel, ayant mis la tête à la portière, me dit :

— La calèche a reparu. Je voudrais bien distinguer le visage des deux hommes qui y sont. Mais je n'y puis parvenir.

Je lui répondis que, si loin, et dans la brume du matin, l'on ne pouvait rien voir.

Elle me répondit que sa vue était si perçante, qu'elle les distinguerait bien, malgré le brouillard et l'espace, si c'était vraiment des visages.

— Mais, ajouta-t-elle, ce ne sont pas des visages.

— Que voulez-vous donc que ce soit? lui demandai-je, en éclatant de rire.

Elle me demanda à son tour quelle idée saugrenue m'était venue à l'esprit pour rire si sottement, et dit :

— Ce n'est pas des visages, c'est des masques. Ces deux hommes nous poursuivent, et ils sont masqués.

J'avertis M. d'Anquetil qu'il semblait qu'on nous suivît dans une vilaine calèche. Mais il me pria de le laisser tranquille.

— Quand les cent mille diables seraient à nos trousses, s'écria-t-il, je ne m'en inquiéterais pas, ayant assez à faire à surveiller ce gros pendard d'abbé, qui fait sauter la carte de façon subtile et me vole tout mon argent. Même je ne serais pas surpris qu'en me jetant cette vilaine calèche au travers de mon jeu, Tournebroche, vous ne fussiez d'intelligence avec ce vieux fripon. Une voiture ne peut-elle cheminer sur la route sans vous donner d'émoi?

Jahel me dit tout bas :

— Je vous prédis, Jacques, que de cette calèche il nous arrivera malheur. J'en ai le pressentiment et mes pressentiments ne m'ont jamais trompée.

— Voulez-vous me faire croire que vous avez le don de prophétie?

Elle me répondit gravement :

— Je l'ai.

— Quoi, vous êtes prophétesse! m'écriai-je en souriant. Voilà qui est étrange!

— Vous vous moquez, me dit-elle, et vous doutez parce que vous n'avez jamais vu une prophétesse de si près. Comment vouliez-vous qu'elles fussent faites?

— Je croyais qu'il fallait qu'elles fussent vierges.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-elle avec assurance.

La calèche ennemie avait disparu au tournant de la route. Mais l'inquiétude de Jahel avait, sans qu'il l'avouât, gagné M. d'Anquetil qui donna l'ordre aux postillons d'allonger le galop, promettant de leur payer de bonnes guides.

Par un excès de soin, il fit passer à chacun d'eux une des bouteilles que l'abbé avait mises en réserve au fond de la voiture.

Les postillons communiquèrent aux chevaux l'ardeur que ce vin leur donnait.

— Vous pouvez vous rassurer, Jahel, dit-il; du train dont nous allons, cette antique calèche, traînée par les chevaux de l'Apocalypse, ne nous rattrapera pas.

— Nous allons comme chats sur braise, dit l'abbé.

— Pourvu que cela dure! dit Jahel.

Nous voyions à notre droite fuir les vignes en jouailles sur les coteaux. A gauche, la Saône coulait mollement.

Nous passâmes, comme un ouragan, devant le pont de Tournus. La ville s'élevait de l'autre côté du fleuve, sur une colline couronnée par les murs d'une abbaye fière comme une forteresse.

— C'est, dit l'abbé, une de ces innombrables abbayes bénédictines qui sont semées comme des joyaux sur la robe de la Gaule chrétienne. S'il avait plu à Dieu que ma destinée fût conforme à mon caractère, j'aurais coulé une vie obscure, gaie et douce, dans une de ces maisons. Il n'est point d'ordre que j'estime, pour la doctrine et pour les mœurs, à l'égal des Bénédictins. Ils ont des bibliothèques admirables. Heureux qui porte leur habit et suit leur sainte règle! Soit par l'incommodité que j'éprouve présentement d'être rudement secoué par cette voiture, qui ne manquera pas de verser bientôt dans une des ornières dont cette route est profondément creusée, soit plutôt par l'effet de mon âge, qui est celui de la retraite et des graves pensées, je désire plus ardemment que jamais m'asseoir devant une table, dans quelque vénérable galerie, où des livres nombreux et choisis soient assemblés en silence. Je préfère leur entretien à celui des hommes, et mon vœu le plus cher est d'attendre, dans le travail de l'esprit, l'heure où Dieu me retirera de cette terre. J'écrirais des histoires, et préférablement celle des Romains au déclin de la République. Car elle est pleine de grandes actions et d'enseignements. Je partagerais mon zèle entre Cicéron, saint Jean Chrysostome et Boèce, et ma vie modeste et fructueuse ressemblerait au jardin du vieillard de Tarente.

» J'ai éprouvé diverses manières de vivre et j'estime que la meilleure est, s'adonnant à l'étude, d'assister en paix aux vicissitudes des hommes, et de prolonger, par le spectacle des siècles et des Empires, la brièveté de nos jours. Mais il y faut de la suite et de la continuité. C'est ce qui m'a le plus manqué dans mon existence. Si, comme je l'espère, je parviens à me tirer du mauvais pas où je suis, je m'efforcerai de trouver un asile honorable et sûr dans quelque docte abbaye, où les bonnes lettres soient en honneur et vigueur. Je m'y vois déjà, goûtant la paix illustre de la science. Si je pouvais recevoir ce bon office des Sylphes assistants, dont parle ce vieux fou d'Astarac et qui apparaissent, dit-on, quand on les invoque par le nom cabbalistique d'AGLA... »

Au moment où mon bon maître prononçait ce mot, un choc soudain nous abîma tous quatre sous une pluie de verre, dans une telle confusion, que je me sentis tout à coup aveuglé et suffoqué sous les jupes de Jahel, tandis que M. Coignard accusait d'une voix étouffée l'épée de M. d'Anquetil de lui avoir cassé le reste de ses dents et que, sur ma tête, Jahel poussait des cris à déchirer tout l'air des vallées bourguignonnes. Cependant M. d'Anquetil promettait, en style de corps de garde, aux postillons de les faire pendre. Quand je parvins à me dégager, il avait déjà sauté à travers une glace brisée. Nous le suivîmes, mon bon maître et moi, par la même voie, puis, tous trois, nous tirâmes Jahel de la caisse renversée. Elle n'avait point de mal et son premier soin fut de rajuster sa coiffure.

— Grâce au ciel! dit mon bon maître, j'en suis quitte pour une dent, encore n'était-elle ni intacte ni blanche. Le temps, en l'offensant, en avait préparé la perte.

M. d'Anquetil, les jambes écartées et les poings sur la hanche, examinait la berline culbutée.

— Les coquins, dit-il, l'ont mise dans un bel état. Si l'on relève les chevaux, elle tombe en cannelle. L'abbé, elle n'est plus bonne qu'à jouer aux jonchets.

Les chevaux, abattus les uns sur les autres, s'entre-frappaient de leurs sabots. Dans un amas confus de croupes, de crinières, de cuisses et de ventres fumants, un des postillons était enseveli, les bottes en l'air. L'autre crachait le sang dans le fossé où il avait été jeté. Et M. d'Anquetil leur criait :

— Drôles! Je ne sais ce qui me retient de vous passer mon épée à travers le corps!

— Monsieur, dit l'abbé, ne conviendrait-il pas, d'abord, de tirer ce pauvre homme du milieu de ces chevaux où il est enseveli?

Nous nous mîmes tous à la besogne et, quand les chevaux furent dételés et relevés, nous reconnûmes l'étendue du dommage. Il se trouva un ressort rompu, une roue cassée et un cheval boiteux.

— Faites venir un charron, dit M. d'Anquetil aux postillons, et que tout soit prêt dans une heure!

— Il n'y a pas de charron ici, répondirent les postillons.

— Un maréchal.

— Il n'y a pas de maréchal.

— Un sellier.

— Il n'y a pas de sellier.

Nous regardâmes autour de nous. Au couchant, les coteaux de vignes jetaient jusqu'à l'horizon leurs longs plis paisibles. Sur la hauteur, un toit fumait près d'un clocher. De l'autre côté, la Saône, voilée de brumes légères, effaçait lentement le sillage du coche d'eau qui venait de passer. Les ombres des peupliers s'allongeaient sur la berge. Un cri aigu d'oiseau perçait le vaste silence.

— Où sommes-nous? demanda M. d'Anquetil.

— A deux bonnes lieues de Tournus, répondit, en crachant le sang, le postillon qui était tombé dans le fossé, et, pour le moins, à quatre de Mâcon.

Et, levant le bras vers le toit qui fumait sur le coteau :

— Là-haut, ce village doit être Vallars. Il est de peu de ressource.

— Le tonnerre de Dieu vous crève! dit M. d'Anquetil.

Tandis que les chevaux groupés se mordillaient le cou, nous nous rapprochâmes de la voiture, tristement couchée sur le flanc.

Le petit postillon qui avait été retiré des entrailles des chevaux dit :

— Pour ce qui est du ressort, on y pourra remédier par une forte pièce de bois appliquée à la soupente. La voiture en sera seulement un peu plus rude. Mais il y a la roue cassée! Et le pis est que mon chapeau est là-dessous.

— Je me fous de ton chapeau, dit M. d'Anquetil.

— Votre Seigneurie ne sait peut-être pas qu'il était tout neuf, dit le petit postillon.

— Et les glaces qui sont brisées! soupira Jahel, assise sur son porte-manteau, au bord de la route.

— Si ce n'était que des glaces, dit mon bon maître, on y saurait suppléer en baissant les stores, mais les bouteilles doivent être précisément dans le même état que les glaces. C'est ce dont il faut que je m'assure dès que la berline sera debout. Je suis mêmement en peine de mon Boèce, que j'ai laissé sous les coussins avec quelques autres bons ouvrages.

— Il n'importe! dit M. d'Anquetil. J'ai les cartes dans la poche de ma veste. Mais ne souperons-nous pas?

— J'y songeais, dit l'abbé. Ce n'est pas en vain que Dieu a donné à l'homme, pour son usage, les animaux qui peuplent la terre, le ciel et l'eau. Je suis très

excellent pêcheur à la ligne, le soin d'épier les poissons convient particulièrement à mon esprit méditatif, et l'Orne m'a vu tenant la ligne insidieuse et méditant les vérités éternelles. N'ayez point d'inquiétude sur votre souper. Si mademoiselle Jahel veut bien me donner une des épingles qui soutiennent ses ajustements, j'en aurai bientôt fait un hameçon, pour pêcher dans la rivière, et je me flatte de vous rapporter avant la nuit deux ou trois carpillons que nous ferons griller sur un feu de broussailles.

— Je vois bien, dit Jahel, que nous sommes réduits à l'état sauvage. Mais je ne vous puis donner une épingle, l'abbé, sans que vous me donniez quelque chose en échange; autrement notre amitié risquerait d'être rompue. Et c'est ce que je ne veux pas.

— Je ferai donc, dit mon bon maître, un marché avantageux. Je vous payerai votre épingle d'un baiser, mademoiselle.

Et, aussitôt, prenant l'épingle, il posa ses lèvres sur les joues de Jahel, avec une politesse, une grâce et une décence inconcevables.

Après avoir perdu beaucoup de temps, on prit le parti le plus raisonnable. On envoya le grand postillon, qui ne crachait plus le sang, à Tournus, avec un cheval, pour ramener un charron, tandis que son camarade allumerait du feu dans un abri; car le temps devenait frais et le vent s'élevait.

Nous avisâmes sur la route, à cent pas en avant du lieu de notre chute, une montagne de pierre tendre, dont le pied était creusé en plusieurs endroits. C'est dans un de ces creux que nous résolûmes d'attendre, en nous chauffant, le retour du postillon envoyé en courrier à Tournus. Le second postillon attacha les trois chevaux qui nous restaient, dont un boiteux, au tronc d'un arbre, près de notre caverne. L'abbé, qui avait réussi à faire une ligne avec des branches de saule, une ficelle, un bouchon et une épingle, s'en alla pêcher, autant par inclination philosophique et méditative que dans le dessein de nous rapporter du poisson. M. d'Anquetil, demeurant avec Jahel et moi dans la grotte, nous proposa une partie d'hombre, qui se joue à trois, et qui, disait-il, étant espagnole, convenait à d'aussi aventureux personnages que nous étions pour lors. Et il est vrai que, dans cette carrière, à la nuit tombante, sur une route déserte, notre petite troupe n'eût pas paru indigne de figurer dans quelqu'une de ces rencontres de Don Quigeot ou Don Quichotte, dont s'amusent les servantes. Nous jouâmes donc à l'hombre. C'est un jeu qui veut de la gravité. J'y fis beaucoup de fautes et mon impatient partenaire commençait à se fâcher, quand le visage noble et riant de mon bon maître nous apparut à la clarté du feu. Dénouant son mouchoir, M. l'abbé Coignard en tira quatre ou cinq petits poissons qu'il ouvrit avec son couteau orné de l'image du feu roi, en empereur romain, sur une colonne triomphale, et qu'il vida aussi facilement que s'il n'avait jamais vécu que parmi les poissardes de la halle, tant il excellait dans ses moindres entreprises, comme dans les plus considérables. En arrangeant ce fretin sur la cendre :

— Je vous confierai, nous dit-il, que, suivant la rivière en aval, à la recherche d'une berge favorable à la pêche, j'ai aperçu la calèche apocalyptique qui effraye mademoiselle Jahel. Elle s'est arrêtée à quelque distance en arrière de notre berline. Vous l'avez dû voir passer ici, tandis que je pêchais dans la rivière, et l'âme de mademoiselle en dut être bien soulagée.

— Nous ne l'avons pas vue, dit Jahel.

— Il faut donc, reprit l'abbé, qu'elle se soit remise en route quand la nuit était déjà noire. Et du moins vous l'avez entendue.

— Nous ne l'avons pas entendue, dit Jahel.

— C'est donc, fit l'abbé, que cette nuit est aveugle et sourde. Car il n'est pas croyable que cette calèche, dont point une roue n'était rompue ni un cheval boiteux, soit restée sur la route. Qu'y ferait-elle?

— Oui, qu'y ferait-elle? dit Jahel.

— Ce souper, dit mon bon maître, rappelle en sa simplicité ces repas de la Bible où le pieux voyageur partageait, au bord du fleuve, avec un ange, les poissons du Tigre. Mais nous manquons de pain, de sel et de vin. Je vais tenter de tirer de la berline les provisions qui y sont renfermées et voir si, de fortune, quelque bouteille ne s'y serait point conservée intacte. Car il est telle occasion où le verre ne se brise point sous le choc qui a rompu l'acier. Tournebroche, mon fils, donnez-moi, s'il vous plaît, votre briquet; et vous, mademoiselle, ne manquez point de retourner les poissons. Je reviendrai tout de suite.

Il partit. Son pas un peu lourd s'amortit peu à peu sur la terre de la route, et bientôt nous n'entendîmes plus rien.

— Cette nuit, dit M. d'Anquetil, me rappelle celle qui précéda la bataille de Parme. Car vous n'ignorez pas que j'ai servi sous Villars et fait la guerre de succession. J'étais parmi les éclaireurs. Nous ne voyions rien. C'est une des grandes finesses de la guerre. On envoie pour reconnaître l'ennemi des gens qui reviennent sans avoir rien reconnu, ni connu. Mais on en fait des rapports, après la bataille, et c'est là que triomphent les tacticiens. Donc, à neuf heures du soir, je fus envoyé en éclaireur avec douze maistres...

Et il nous conta la guerre de succession et ses amours en Italie; son récit dura bien un quart d'heure, après quoi il s'écria :

— Ce pendard d'abbé ne revient pas. Je gage qu'il boit là-bas tout le vin qui restait dans le coffre.

Songeant alors que mon bon maître pouvait être embarrassé, je me levai pour aller à son aide. La nuit était sans lune, et, tandis que le ciel resplendissait d'étoiles, la terre restait dans une obscurité que mes yeux, éblouis par l'éclat de la flamme, ne pouvaient percer.

Ayant fait sur la route cinquante pas au plus, j'entendis devant moi un cri terrible, qui ne semblait pas sortir d'une poitrine humaine, un cri autre que les cris déjà entendus, qui me glaça d'horreur. Je courus dans la direction d'où venait cette clameur de mortelle détresse. Mais la peur et l'ombre amollissaient mes pas. Parvenu enfin à l'endroit où la voiture gisait informe et grandie par la nuit, je trouvai mon bon maître assis au bord du fossé, plié en deux. Je ne pouvais distinguer son visage. Je lui demandai en tremblant :

— Qu'avez-vous? Pourquoi avez-vous crié?

— Oui, pourquoi ai-je crié? dit-il d'une voix altérée, d'une voix nouvelle. Je ne savais pas que j'eusse crié. Tournebroche, n'avez-vous pas vu un homme? Il m'a heurté dans l'ombre assez rudement. Il m'a donné un coup de poing.

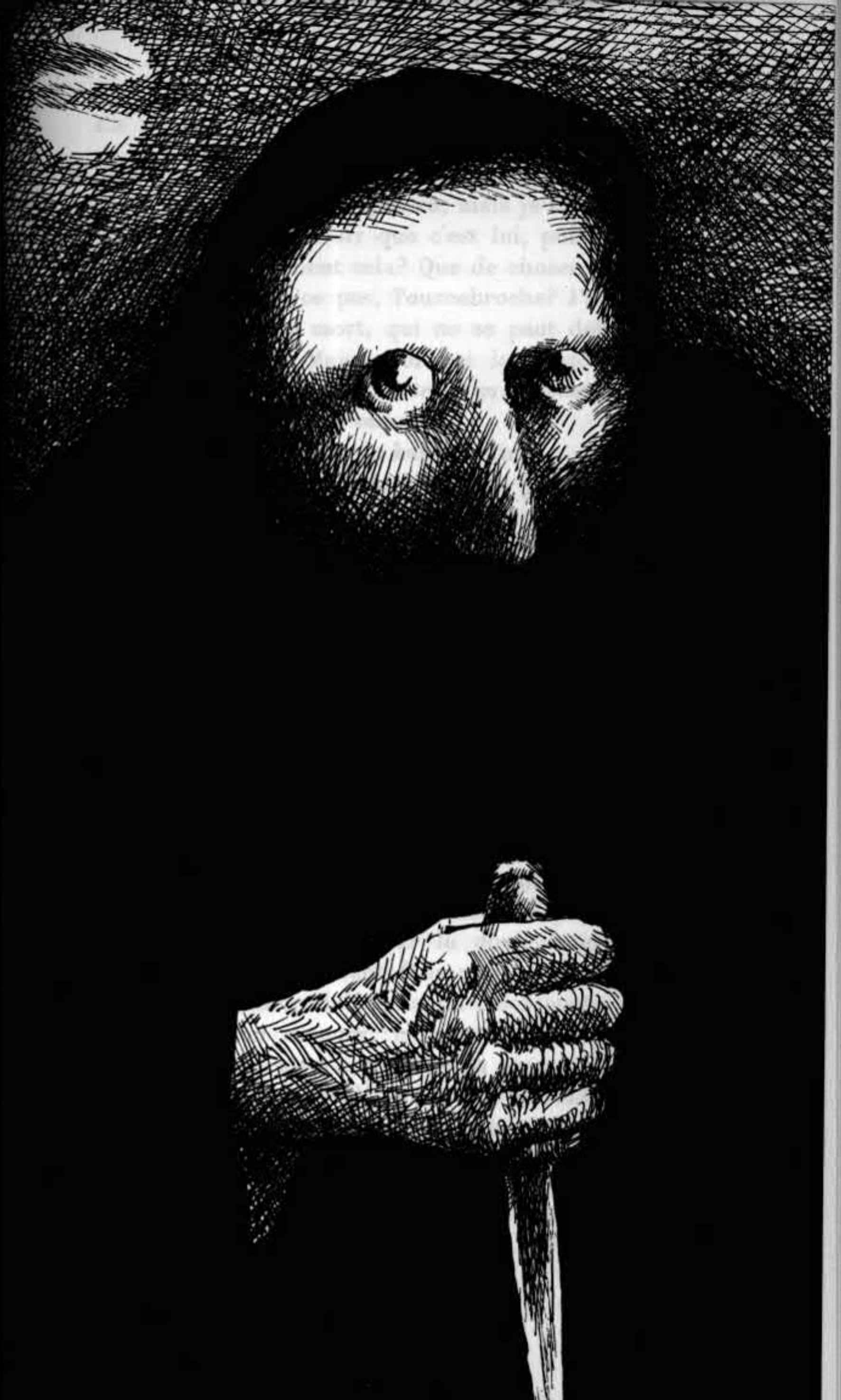
— Venez, lui dis-je, levez-vous, mon bon maître.

S'étant soulevé, il retomba lourdement à terre.

Je m'efforçai de le relever, et mes mains se mouillèrent en touchant sa poitrine.

— Vous saignez?

— Je saigne? Je suis un homme mort. Il m'a assassiné. J'ai cru d'abord que ce n'était qu'un coup fort rude. Mais c'est une blessure dont je sens que je ne reviendrai pas.



— Qui vous a frappé, mon bon maître?

— C'est le juif. Je ne l'ai pas vu, mais je sais que c'est lui. Comment puis-je savoir que c'est lui, puisque je ne l'ai pas vu? Oui, comment cela? Que de choses étranges! C'est incroyable, n'est-ce pas, Tournebroche? J'ai dans la bouche le goût de la mort, qui ne se peut définir... Il le fallait, mon Dieu! Mais pourquoi ici plutôt que là? Voilà le mystère! *Adjutorium nostrum in nomine Domini... Domine, exaudi orationem meam...*

Il pria quelque temps à voix basse, puis :

— Tournebroche! mon fils, me dit-il, prenez les deux bouteilles que j'ai tirées de la soupente et mises ci-contre. Je n'en puis plus. Tournebroche, où croyez-vous que soit la blessure? C'est dans le dos que je souffre le plus, et il me semble que la vie me coule le long des mollets. Mes esprits s'en vont.

En murmurant ces mots, il s'évanouit doucement dans mes bras. J'essayai de l'emporter, mais je n'eus que la force de l'étendre sur la route. Sa chemise ouverte, je trouvai la blessure; elle était à la poitrine, petite et saignant peu. Je déchirai mes manchettes et en appliquai les lambeaux sur la plaie; j'appelai, je criai à l'aide. Bientôt je crus entendre qu'on venait à mon secours du côté de Tournus, et je reconnus M. d'Astarac. Si inattendue que fût cette rencontre, je n'en eus pas même de surprise, abîmé que j'étais par la douleur de tenir le meilleur des maîtres expirant dans mes bras.

— Qu'est cela, mon fils? demanda l'alchimiste.

— Venez à mon secours, monsieur, lui répondis-je. L'abbé Coignard se meurt. Mosaïde l'a assassiné.

— Il est vrai, reprit M. d'Astarac, que Mosaïde est venu ici dans une vieille calèche à la poursuite de sa nièce, et que je l'ai accompagné pour vous exhorter, mon fils, à reprendre votre emploi dans ma maison. Depuis hier nous serrions d'assez près votre berline, que nous avons vue tout à l'heure s'abîmer dans une ornière. A ce moment, Mosaïde est descendu de la calèche, et, soit qu'il ait fait un tour de promenade, soit plutôt qu'il lui ait plu de se rendre invisible comme il en a le pouvoir, je ne l'ai point revu. Il est possible qu'il se soit déjà montré à sa nièce pour la maudire; car tel était son dessein. Mais il n'a pas assassiné l'abbé Coignard. Ce sont les Elfes, mon fils, qui ont tué votre maître, pour le punir d'avoir révélé leurs secrets. Rien n'est plus certain.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, qu'importe que ce soit le juif ou les Elfes; il faut le secourir.

— Mon fils, il importe beaucoup, au contraire, répliqua M. d'Astarac. Car, s'il avait été frappé d'une main humaine, il me serait facile de le guérir par opération magique, tandis que, s'étant attiré l'inimitié des Elfes, il ne saurait échapper à leur vengeance infaillible.

Comme il achevait ces mots, M. d'Anquetil et Jahel, attirés par mes cris, approchaient avec le postillon qui portait une lanterne.

— Quoi, dit Jahel, monsieur Coignard se trouve mal? Et, s'étant agenouillée près de mon bon maître, elle lui souleva la tête et lui fit respirer des sels.

— Mademoiselle, lui dis-je, vous avez causé sa perte. Sa mort est la vengeance de votre enlèvement. C'est Mosaïde qui l'a tué.

Elle leva de dessus mon bon maître son visage pâle d'horreur et brillant de larmes.

— Croyez-vous aussi, me dit-elle, qu'il soit si facile d'être jolie fille sans causer de malheurs?

— Hélas! répondis-je, ce que vous dites là n'est que trop vrai. Mais nous avons perdu le meilleur des hommes.

A ce moment, M. l'abbé Coignard poussa un profond soupir, rouvrit des yeux blancs, demanda son livre de Boèce et retomba en défaillance.

Le postillon fut d'avis de porter le blessé au village de Vallars, situé à une demi-lieue sur la côte.

— Je vais, dit-il, chercher le plus doux des trois chevaux qui nous restent. Nous y attacherons solidement ce pauvre homme et nous le mènerons au petit pas. Je le crois bien malade. Il a toute la mine d'un courrier qui fut assassiné à la Saint-Michel, sur cette route, à quatre postes d'ici, proche Senecy, où j'ai ma promise. Ce pauvre diable battait de la paupière et faisait l'œil blanc, comme une gueuse, sauf votre respect, messieurs. Et votre abbé a fait de même, quand mademoiselle lui a chatouillé le nez avec son flacon. C'est mauvais signe pour un blessé; quant aux filles, elles n'en meurent pas pour tourner de l'œil de cette façon. Vos Seigneuries le savent bien. Et il y a de la distance, Dieu merci! de la petite mort à la grande. Mais c'est le même tour d'œil... Demeurez, messieurs, je vais querir le cheval.

— Le rustre est plaisant, dit M. d'Anquetil, avec son œil tourné et sa gueuse pâmée. J'ai vu en Italie des soldats qui mouraient le regard fixe et les yeux hors de la tête. Il n'y a pas de règles pour mourir d'une blessure, même dans l'état militaire, où l'exactitude est poussée à ses dernières limites. Mais veuillez, Tournebroche, à défaut d'une personne mieux qualifiée, me présenter à ce gentilhomme noir qui porte des boutons de diamant à son habit et que je devine être monsieur d'Astarac.

— Ah! monsieur, répondis-je, tenez la présentation pour faite. Je n'ai de sentiment que pour assister mon bon maître.

— Soit! dit M. d'Anquetil.

Et, s'approchant de M. d'Astarac :

— Monsieur, dit-il, je vous ai pris votre maîtresse; je suis prêt à vous en rendre raison.

— Monsieur, répondit M. d'Astarac, je n'ai, grâce au ciel, de liaison avec aucune femme, et je ne sais ce que vous voulez dire.

A ce moment, le postillon revint avec un cheval. Mon bon maître avait un peu repris ses sens. Nous le soulevâmes tous quatre et nous parvînmes à grand'peine à le placer sur le cheval où nous l'attachâmes. Puis nous nous mîmes en marche. Je le soutenais d'un côté; M. d'Anquetil le soutenait de l'autre. Le postillon tirait la bride et portait la lanterne. Jahel suivait en pleurant. M. d'Astarac avait regagné sa calèche. Nous avancions doucement. Tout alla bien tant que nous fûmes sur la route. Mais, quand il nous fallut gravir l'étroit sentier des vignes, mon bon maître, glissant à tous les mouvements de la bête, perdit le peu de forces qui lui restaient et s'évanouit de nouveau. Nous jugeâmes expédient de le descendre de sa monture et de le porter à bras. Le postillon l'avait empoigné par les aisselles et je tenais les jambes. La montée fut rude et je pensai m'abattre plus de quatre fois, avec ma croix vivante, sur les pierres du chemin. Enfin la pente s'adoucit. Nous nous enfilâmes sur une petite route bordée de haies, qui cheminait sur le coteau, et bientôt nous découvrîmes sur notre gauche les premiers toits de Vallars. A cette vue, nous déposâmes à terre notre malheureux fardeau et nous nous arrêtâmes un moment pour souffler. Puis, reprenant notre faix, nous poussâmes jusqu'au village.

Une lueur rose s'élevait à l'orient au-dessus de l'horizon et l'étoile du matin s'éveillait dans le ciel pâli. Les oiseaux se mirent à chanter; mon bon maître poussa un soupir.

Jahel courait devant nous, heurtant aux portes, en quête

d'un lit et d'un chirurgien. Chargés de hottes et de paniers, des vignerons s'en allaient aux vendanges. L'un d'eux dit à Jahel que Gaulard, sur la place, logeait à pied et à cheval.

— Quant au chirurgien Coquebert, ajouta-t-il, vous le voyez là-bas, sous le plat à barbe qui lui sert d'enseigne. Il sort de sa maison pour aller à sa vigne.

C'était un petit homme, très poli. Il nous dit qu'ayant depuis peu marié sa fille, il avait un lit dans sa maison pour y mettre le blessé.

Sur son ordre, sa femme, grosse dame coiffée d'un bonnet blanc surmonté d'un chapeau de feutre, mit des draps au lit, dans la chambre basse. Elle nous aida à déshabiller M. l'abbé Coignard et à le coucher. Puis elle s'en alla chercher le curé.

Cependant, M. Coquebert examinait la blessure.

— Vous voyez, lui dis-je, qu'elle est petite et qu'elle saigne peu.

— Cela n'est guère bon, répondit-il, et ne me plaît point, mon jeune monsieur. J'aime une blessure large et qui saigne.

— Je vois, lui dit M. d'Anquetil, que, pour un merlan et un seringueur de village, vous n'avez pas le goût mauvais. Rien n'est pis que ces petites plaies profondes qui n'ont l'air de rien. Parlez-moi d'une belle entaille au visage. Cela fait plaisir à voir et se guérit tout de suite. Mais sachez, bonhomme, que ce blessé est mon chapelain et qu'il fait mon piquet. Êtes-vous homme à me le remettre sur pied, en dépit de votre mine qui est plutôt celle d'un donneur de clystères?

— A votre service, répondit en s'inclinant le chirurgien-barbier. Mais je reboute aussi les membres rompus et je panse les plaies. Je vais examiner celle-ci.

— Faites vite, monsieur, lui dis-je.

— Patience! fit-il. Il faut d'abord la laver, et j'attends que l'eau chauffe dans la bouilloire.

Mon bon maître, qui s'était un peu ranimé, dit lentement, d'une voix assez forte :

— La lampe à la main, il visitera les recoins de Jérusalem, et ce qui était caché dans les ténèbres sera mis au jour.

— Que dites-vous, mon bon maître?

— Laissez, mon fils, répondit-il, je m'entretiens des sentiments propres à mon état.

— L'eau est chaude, me dit le barbier. Tenez ce bassin près du lit. Je vais laver la plaie.

Tandis qu'il passait sur la poitrine de mon bon maître une éponge imbibée d'eau tiède, le curé entra dans la chambre avec madame Coquebert. Il tenait à la main un panier et des ciseaux.

— Voilà donc ce pauvre homme, dit-il. J'allais à mes vignes, mais il faut soigner avant tout celles de Jésus-Christ. Mon fils, ajouta-t-il en s'approchant de lui, offrez votre mal à Notre-Seigneur. Peut-être n'est-il pas si grand qu'on croit. Au demeurant, il faut faire la volonté de Dieu.

Puis, se tournant vers le barbier :

— Monsieur Coquebert, demanda-t-il, cela presse-t-il beaucoup, et puis-je aller à mon clos? Le blanc peut attendre, il n'est pas mauvais qu'il vienne à pourrir, et même un peu de pluie ne ferait que rendre le vin plus abondant et meilleur. Mais il faut que le rouge soit cueilli tout de suite.

— Vous dites vrai, monsieur le curé, répondit Coquebert; j'ai dans ma vigne des grappes qui se couvrent de moisissure et qui n'ont échappé au soleil que pour périr à la pluie.

— Hélas! dit le curé, l'humide et le sec sont les deux ennemis du vigneron.

— Rien n'est plus vrai, dit le barbier, mais je vais explorer la blessure.

Ce disant, il mit de force un doigt dans la plaie.

— Ah! bourreau! s'écria le patient.

— Souvenez-vous, dit le curé, que le Seigneur a pardonné à ses bourreaux.

— Ils n'étaient point barbiers, dit l'abbé.

— Voilà un méchant mot, dit le curé.

— Il ne faut pas chicaner un mourant sur ses plaisanteries, dit mon bon maître. Mais je souffre cruellement : cet homme m'a assassiné, et je meurs deux fois. La première fois, c'était de la main d'un juif.

— Que veut-il dire? demanda le curé.

— Le mieux, monsieur le curé, dit le barbier, est de ne point s'en inquiéter. Il ne faut jamais vouloir entendre les propos des malades. Ce ne sont que rêveries.

— Coquebert, dit le curé, vous ne parlez pas bien. Il faut entendre les malades en confession, et tel chrétien, qui n'avait rien dit de bon dans sa vie, prononce finalement les paroles qui lui ouvrent le paradis.

— Je ne parlais qu'au temporel, dit le barbier.

— Monsieur le curé, dis-je à mon tour, monsieur l'abbé Coignard, mon bon maître, ne déraisonne point, et il n'est que trop vrai qu'il a été assassiné par un juif, nommé Mosaïde.

— En ce cas, répondit le curé, il y doit voir une faveur spéciale de Dieu, qui voulut qu'il périt par la main d'un neveu de ceux qui crucifièrent son Fils. La conduite de la Providence dans le monde est toujours admirable. Monsieur Coquebert, puis-je aller à mon clos?

— Vous y pouvez aller, monsieur le curé, répondit le barbier. La plaie n'est pas bonne; mais elle n'est pas non plus telle qu'on en meure tout de suite. C'est, monsieur le curé, une de ces blessures qui jouent avec le malade comme le chat avec les souris, et à ce jeu-là on peut gagner du temps.

— Voilà qui est bien, dit M. le curé. Remercions Dieu, mon fils, de ce qu'il vous laisse la vie; mais elle est précaire et transitoire. Il faut être toujours prêt à la quitter.

Mon bon maître répondit gravement :

— Être sur la terre comme n'y étant pas; posséder comme ne possédant pas, car la figure de ce monde passe.

Reprenant ses ciseaux et son panier, M. le curé dit :

— Mieux encore qu'à votre habit et à vos chausses, que je vois étendus sur cet escabeau, à vos propos, mon fils, je connais que vous êtes d'église et menant une sainte vie. Reçûtes-vous les ordres sacrés?

— Il est prêtre, dis-je, docteur en théologie et professeur d'éloquence.

— Et de quel diocèse? demanda le curé.

— De Séez, en Normandie, suffragant de Rouen.

— Insigne province ecclésiastique, dit M. le curé, mais qui le cède de beaucoup en antiquité et illustration au diocèse de Reims, dont je suis prêtre.

Et il sortit. M. Jérôme Coignard passa paisiblement la journée. Jahel voulut rester la nuit auprès du malade. Je quittai, vers onze heures de la soirée, la maison de M. Coquebert et j'allai chercher un gîte à l'auberge du sieur Gaulard. Je trouvai M. d'Astarac sur la place, dont son ombre, au clair de lune, barrait presque toute la surface. Il me mit la main sur l'épaule comme il en avait l'habitude et me dit avec sa gravité coutumière :

— Il est temps que je vous rassure, mon fils; je n'ai accompagné Mosaïde que pour cela. Je vous vois cruellement tourmenté par les Lutins. Ces petits esprits de la terre vous ont assailli, abusé par toutes sortes de fantasmagories, séduit par mille mensonges, et finalement poussé à fuir ma maison.

— Hélas! monsieur, répondis-je, il est vrai que j'ai quitté votre toit avec une apparente ingratitude dont je vous demande pardon. Mais j'étais poursuivi par les sergents, non par les Lutins. Et mon bon maître est assassiné. Ce n'est pas une fantasmagorie.

— N'en doutez point, reprit le grand homme, ce malheureux abbé a été frappé mortellement par les Sylphes dont il avait révélé les secrets. Il a dérobé dans une armoire quelques pierres qui sont l'ouvrage de ces Sylphes et que ceux-ci avaient laissées imparfaites, et bien différentes encore du diamant, quant à l'éclat et à la pureté.

» C'est cette avidité et le nom d'*Agla* indiscrètement prononcé qui les a le plus fâchés. Or sachez, mon fils, qu'il est impossible aux philosophes d'arrêter la vengeance de ce peuple irascible. J'ai appris par une voie surnaturelle, et aussi par le rapport de Criton, le larcin sacrilège de monsieur Coignard qui se flattait insolemment de surprendre l'art par lequel les Salamandres, les Sylphes et les Gnomes mûrissent la rosée matinale et la changent insensiblement en cristal et en diamant.

— Hélas! monsieur, je vous assure qu'il n'y songeait point, et que c'est cet horrible Mosaïde qui l'a frappé d'un coup de stylet sur la route.

Ces propos déplurent extrêmement à M. d'Astarac qui m'invita d'une façon pressante à n'en plus tenir de semblables.

— Mosaïde, ajouta-t-il, est assez bon cabbaliste pour atteindre ses ennemis sans se donner la peine de courir après eux. Sachez, mon fils, que, s'il avait voulu tuer monsieur Coignard, il l'eût fait aisément de sa chambre, par opération magique. Je vois que vous ignorez encore les premiers éléments de la science. La vérité est que ce savant homme, instruit par le fidèle Criton de la fuite de sa nièce, prit la poste pour la rejoindre et la ramener au besoin dans sa maison. Ce qu'il eût fait sans faute, pour peu qu'il eût discerné dans l'âme de cette malheureuse quelque lueur de regret et de repentir. Mais, la voyant toute corrompue par la débauche, il préféra l'excommunier et la maudire par les Globes, les Roues et les Bêtes d'Élisée. C'est précisément ce qu'il vient de faire à mes yeux, dans la calèche où il vit retiré, pour ne point partager le lit et la table des chrétiens.

Je me taisais, étonné par de telles rêveries; mais cet homme extraordinaire me parla avec une éloquence qui ne laissa point de me troubler.

— Pourquoi, disait-il, ne vous laissez-vous pas éclairer des avis d'un philosophe? Quelle sagesse, mon fils, opposez-vous à la mienne? Considérez que la vôtre est moindre en quantité, sans différer en essence. A vous ainsi qu'à moi la nature apparaît comme une infinité de figures, qu'il faut reconnaître et ordonner, et qui forment une suite d'hiéroglyphes. Vous distinguez aisément plusieurs de ces signes auxquels vous attachez un sens; mais vous êtes trop enclin à vous contenter du vulgaire et littéral, et vous ne cherchez pas assez l'idéal et le symbolique. Pourtant le monde n'est concevable que comme symbole, et tout ce qui se voit dans l'univers n'est qu'une écriture imagée, que le vulgaire des hommes épelle sans la comprendre. Craignez, mon fils, d'ânonner et de braire cette langue universelle,

à la manière des savants qui remplissent les Académies. Mais plutôt recevez de moi la clef de toute science.

Il s'arrêta un moment et reprit son discours d'un ton plus familier.

— Vous êtes poursuivi, mon cher fils, par des ennemis moins terribles que les Sylphes. Et votre Salamandre n'aura pas de peine à vous débarrasser des Lutins, sitôt que vous lui demanderez de s'y employer. Je vous répète que je ne suis venu ici, avec Mosaïde, que pour vous donner ces bons avis et vous presser de revenir chez moi continuer nos travaux. Je conçois que vous veuilliez assister jusqu'au bout votre malheureux maître. Je vous en donne toute licence. Mais ne manquez pas de revenir ensuite dans ma maison. Adieu! Je retourne cette nuit même à Paris, avec ce grand Mosaïde, que vous avez si injustement soupçonné.

Je lui promis tout ce qu'il voulut et me traînai jusqu'à mon méchant lit d'auberge, où je tombai, appesanti par la fatigue et la douleur.

Le lendemain, au petit jour, je retournai chez le chirurgien et j'y retrouvai Jahel au chevet de mon bon maître, droite sur sa chaise de paille, la tête enveloppée dans sa mante noire, attentive, grave et docile comme une fille de charité. M. Coignard, très rouge, sommeillait.

— La nuit, me dit-elle à voix basse, n'a pas été bonne. Il a discouru, il a chanté, il m'a appelée sœur Germaine et il m'a fait des propositions. Je n'en suis pas offensée, mais cela prouve son trouble.

— Hélas! m'écriai-je, si vous ne m'aviez pas trahi, Jahel, pour courir les routes avec ce gentilhomme, mon bon maître ne serait pas dans ce lit, la poitrine transpercée!

— C'est bien le malheur de notre ami, répondit-elle. qui cause mes regrets cuisants. Car, pour ce qui est du reste, ce n'est pas la peine d'y penser, et je ne conçois pas, Jacques, que vous y songiez dans un pareil moment.

— J'y songe toujours, lui répondis-je.

— Moi, dit-elle, je n'y pense guère. Vous faites à vous seul, plus qu'aux trois quarts, les frais de votre malheur.

— Qu'entendez-vous par là, Jahel?

— J'entends, mon ami, que, si j'y fournis l'étoffe, vous y mettez la broderie et que votre imagination enrichit beaucoup trop la simple réalité. Je vous jure qu'à l'heure qu'il est, je ne me rappelle pas moi-même le quart de ce qui

vous chagrine; et vous méditez si obstinément sur ce sujet que votre rival vous est plus présent qu'à moi-même. N'y pensez plus et laissez-moi donner de la tisane à l'abbé qui se réveille.

A ce moment, M. Coquebert s'approcha du lit avec sa trousse, fit un nouveau pansement, dit tout haut que la blessure était en bonne voie de guérison. Puis, me tirant à part :

— Je puis vous assurer, monsieur, me dit-il, que ce bon abbé ne mourra pas du coup qu'il a reçu. Mais, à vrai dire, je crains qu'il ne réchappe pas d'une pleurésie assez forte, causée par sa blessure. Il est présentement travaillé d'une grosse fièvre. Mais voici venir monsieur le curé.

Mon bon maître le reconnut fort bien, et lui demanda poliment comment il se portait.

— Mieux que la vigne, répondit le curé. Car elle est toute gâtée de fleurebers et de vermines contre lesquels le clergé de Dijon fit pourtant, cette année, une belle procession avec croix et bannières. Mais il en faudra faire une plus belle, l'année qui vient, et brûler plus de cire. Il sera nécessaire aussi que l'official excommunie à nouveau les mouches qui détruisent les raisins.

— Monsieur le curé, dit mon bon maître, on dit que vous lutinez les filles dans vos vignes. Fi! ce n'est plus de votre âge. En ma jeunesse, j'étais, comme vous, porté sur la créature. Mais le temps m'a beaucoup amendé, et j'ai tantôt laissé passer une nonnain sans lui rien dire. Vous en usez autrement avec les donzelles et les bouteilles, monsieur le curé. Mais vous faites plus mal encore de ne point dire les messes qu'on vous a payées et de trafiquer des biens de l'Église. Vous êtes bigame et simoniaque.

En entendant ces propos, M. le curé ressentait une surprise douloureuse; sa bouche demeurait ouverte et ses joues tombaient tristement des deux côtés de son large visage :

— Quelles indignes offenses au caractère dont je suis revêtu! soupira-t-il enfin, les yeux au plancher. Quels propos il tient, si près du tribunal de Dieu! Oh! monsieur l'abbé, est-ce à vous de parler de la sorte, vous qui menâtes une sainte vie et étudiâtes dans tant de livres?

Mon bon maître se souleva sur son coude. La fièvre lui rendait tristement et à contre-sens cet air jovial que nous aimions à lui voir naguère.

— Il est vrai, dit-il, que j'ai étudié les anciens auteurs. Mais il s'en faut que j'aie autant de lecture que le deuxième vicaire de monsieur l'évêque de Séez. Bien qu'il eût le dehors et le dedans d'un âne, il fut plus grand liseur que moi, car il était bigle et, guignant de l'œil, il lisait deux pages à la fois. Qu'en dis-tu, vilain fripon de curé, vieux galant qui cours la guilledine au clair de lune? Curé, ta bonne amie est faite comme une sorcière. Elle a de la barbe au menton : c'est la femme du chirurgien-barbier. Il est amplement cocu, et c'est bien fait pour cet homunculus dont toute la science médicale se hausse à donner un clystère.

— Seigneur Dieu! que dit-il? s'écria madame Coquebert. Il faut qu'il ait le diable au corps.

— J'ai entendu beaucoup de malades parler dans le délire, dit M. Coquebert, mais aucun ne tenait d'aussi méchants propos.

— Je découvre, dit le curé, que nous aurons plus de peine que je n'avais cru à conduire ce malade vers une bonne fin. Il y a dans sa nature une âcre humeur et des impuretés que je n'y avais pas d'abord remarquées. Il tient des discours malséants à un ecclésiastique et à un malade.

— C'est l'effet de la fièvre, dit le chirurgien-barbier.

— Mais, reprit le curé, cette fièvre, si elle ne s'arrête, le pourrait conduire en enfer. Il vient de manquer gravement à ce qu'on doit à un prêtre. Je reviendrai toutefois l'exhorter demain, car je lui dois, à l'exemple de Notre-Seigneur, une miséricorde infinie. Mais, de ce côté, je conçois de vives inquiétudes. Le malheur veut qu'il y ait une fente à mon pressoir, et tous les ouvriers sont aux vignes. Coquebert, ne manquez point de dire un mot au charpentier, et de m'appeler auprès de ce malade, si son état s'aggrave soudainement. Ce sont bien des soucis, Coquebert!

Le jour suivant fut si bon pour M. Coignard, que nous en conçûmes l'espoir de le conserver. Il prit un consommé et se souleva sur son lit. Il parlait à chacun de nous avec sa grâce et sa douceur coutumières. M. d'Anquetil, qui logeait chez Gaulard, le vint voir et lui demanda assez indiscrètement de lui faire son piquet. Mon bon maître promit en souriant de le faire la semaine prochaine. Mais la fièvre le reprit à la tombée du jour. Pâle, les yeux nageant dans une terreur indicible, frissonnant et claquant des dents :

— Le voilà, cria-t-il, ce vieux youtre! C'est le fils que Judas Iscariote fit à une diablesse en forme de chèvre. Mais il sera pendu au figuier paternel, et ses entrailles se répandront à terre. Arrêtez-le... Il me tue! J'ai froid!

Un moment après, rejetant ses couvertures, il se plaignit d'avoir trop chaud.

— J'ai grand'soif, dit-il. Donnez-moi du vin! Et qu'il soit frais. Madame Coquebert, hâtez-vous de l'aller mettre rafraîchir dans la fontaine, car la journée promet d'être brûlante.

Nous étions à la nuit, et il brouillait les heures dans sa tête.

— Faites vite, dit-il encore à madame Coquebert; mais ne soyez pas aussi simple que le sonneur de la cathédrale de Séez, qui, étant allé tirer du puits les bouteilles qu'il y avait mises, aperçut son ombre dans l'eau et se mit à crier : « Holà! messieurs, venez vite m'aider. Car il y a là-bas des antipodes qui boiront notre vin, si nous n'y mettons bon ordre. »

— Il est jovial, dit madame Coquebert. Mais tantôt il a tenu sur moi des propos bien indécents. Si j'eusse trompé Coquebert, ce n'aurait point été avec monsieur le curé, en égard à son état et à son âge.

M. le curé entra dans ce même moment :

— Eh bien, monsieur l'abbé, demanda-t-il à mon maître, dans quelles dispositions vous trouvez-vous? Quoi de nouveau?

— Dieu merci, répondit M. Coignard, il n'est rien de nouveau dans mon esprit. Car, ainsi qu'a dit saint Chrysostome, évitez les nouveautés. Ne vous engagez point dans des voies qui n'aient point encore été tentées; on s'égare sans fin, quand une fois on a commencé de s'égarer. J'en ai fait la triste expérience. Et je me suis perdu pour avoir suivi des chemins non frayés. J'ai écouté mes propres conseils et ils m'ont conduit à l'abîme. Monsieur le curé, je suis un pauvre pécheur; le nombre de mes iniquités m'opprime.

— Voilà de belles paroles, dit M. le curé. C'est Dieu lui-même qui vous les dicte. J'y reconnais son style inimitable. Ne voulez-vous point que nous avancions un peu le salut de votre âme?

— Volontiers, dit M. Coignard. Car mes impuretés se lèvent contre moi. J'en vois se dresser de grandes et de petites. J'en vois de rouges et de noires. J'en vois d'infimes qui chevauchent des chiens et des cochons, et j'en vois d'autres qui sont grasses et toutes nues, avec des tétons comme des outres, des ventres qui retombent à grands plis et des fesses énormes.

— Est-il possible, dit M. le curé, que vous en ayez une vue si distincte? Mais, si vos fautes sont telles que vous dites, mon fils, il vaut mieux ne les point décrire et vous borner à les détester intérieurement.

— Voudriez-vous donc, monsieur le curé, reprit l'abbé, que mes péchés fussent tous faits comme des Adonis? Mais laissons cela. Et vous, barbier, donnez-moi à boire. Connaissez-vous monsieur de la Musardière?

— Non pas, que je sache, dit M. Coquebert.

— Apprenez donc, reprit mon bon maître, qu'il était très porté sur les femmes.

— C'est par cet endroit, dit le curé, que le diable prend de grands avantages sur l'homme. Mais où voulez-vous en venir, mon fils?

— Vous le verrez bientôt, dit mon bon maître. Monsieur de la Musardière donna rendez-vous à une pucelle dans une étable. Elle y alla, et il l'en laissa sortir comme elle y était venue. Savez-vous pourquoi?

— Je l'ignore, dit le curé, mais laissons cela.

— Non point, reprit M. Coignard. Sachez qu'il se garda de l'accointer, de peur d'engendrer un cheval, dont on lui eût fait un procès au criminel.

— Ah! dit le barbier, il devait plutôt avoir peur d'engendrer un âne.

— Sans doute! dit le curé. Mais voilà qui ne nous avance point dans le chemin du paradis. Il conviendrait de reprendre la bonne route. Vous nous teniez tout à l'heure des propos si édifiants!

Au lieu de répondre, mon bon maître se mit à chanter d'une voix assez forte :

Pour mettre en goût le roi Louison
On a pris quinze mirlitons,
Landerirette,
Qui tous le balai ont rôti,
Landeriri.

— Si vous voulez chanter, mon fils, dit M. le curé, chantez plutôt quelque beau noël bourguignon. Vous y réjouirez votre âme en la sanctifiant.

— Volontiers, répondit mon bon maître. Il en est de Guy Barozai, que je tiens, en leur apparente rusticité, pour plus fins que le diamant et plus précieux que l'or. Celui-ci, par exemple :

Lor qu'au lai saison qu'ai jaule
Au monde Jésu-Chri vin,
L'âne et le beu l'échaufin
De leu sofle dans l'étaule.
Que d'âne et de beu je sai,
Dans ce royaume de Gaule,
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai!

Le chirurgien, sa femme et le curé reprirent ensemble :

Que d'âne et de beu je sai,
Dans ce royaume de Gaule,
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai!

Et mon bon maître reprit d'une voix plus faible :

Mais le pu béo de l'histoire
Ce fu que l'âne et le beu

Ainsin passire tô deu
Lai neu san maingé ni boire.
Que d'âne et de beu je sai,
Couvar de pane et de moire,
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai!

Puis il laissa tomber sa tête sur l'oreiller et ne chanta plus.

— Il y a du bon en ce chrétien, nous dit M. le curé, beaucoup de bon, et tantôt encore il m'édifiait moi-même par de belles sentences. Mais il ne laisse point de m'inquiéter, car tout dépend de la fin, et l'on ne sait ce qui restera au fond du panier. Dieu, dans sa bonté, veut qu'un seul moment nous sauve; encore faut-il que ce moment soit le dernier, de sorte que tout dépend d'une seule minute, auprès de laquelle le reste de la vie est comme rien. C'est ce qui me fait frémir pour ce malade, que les anges et les diables se disputent furieusement. Mais il ne faut point désespérer de la miséricorde divine.

DEUX jours se passèrent en de cruelles alternatives. Après quoi, mon bon maître tomba dans une faiblesse extrême.

— Il n'y a plus d'espoir, me dit tout bas M. Coquebert. Voyez comme sa tête creuse l'oreiller, et remarquez que son nez est aminci.

En effet, le nez de mon bon maître, naguère gros et rouge, n'était plus qu'une lame recourbée, livide comme du plomb.

— Tournebroche, mon fils, me dit-il d'une voix encore pleine et forte, mais dont je n'avais jamais entendu le son, je sens qu'il me reste peu de temps à vivre. Allez me chercher ce bon prêtre, pour qu'il m'entende en confession.

M. le curé était à sa vigne, où je courus.

— La vendange est faite, me dit-il, et plus abondante que je n'espérais; allons assister ce pauvre homme.

Je le ramenai auprès du lit de mon bon maître, et nous le laissâmes seul avec le mourant.

Il sortit au bout d'une heure et nous dit :

— Je puis vous assurer que monsieur Jérôme Coignard meurt dans des sentiments admirables de piété et d'humilité. Je vais à sa demande, et en considération de sa ferveur, lui donner le saint viatique. Pendant que je revêts l'aube et l'étole, veuillez, madame Coquebert, m'envoyer

dans la sacristie l'enfant qui sert chaque matin ma messe basse, et préparer la chambre pour y recevoir le bon Dieu.

Madame Coquebert balaya la chambre, mit une couverture blanche au lit, posa au chevet une petite table qu'elle couvrit d'une nappe; elle y plaça deux chandeliers dont elle alluma les chandelles, et une jatte de faïence où trempait dans l'eau bénite une branche de buis.

Bientôt nous entendîmes la sonnette agitée dans le chemin par le desservant, et nous vîmes entrer la croix aux mains d'un enfant, et le prêtre vêtu de blanc et portant les saintes espèces. Jahel, M. d'Anquetil, monsieur et madame Coquebert et moi, nous tombâmes à genoux.

— *Pax huic domui,* dit le prêtre.

— *Et omnibus habitantibus in ea*, répondit le desservant.

Puis M. le curé prit de l'eau bénite dont il aspergea le malade et le lit.

Il se recueillit un moment et dit avec solennité :

— Mon fils, n'avez-vous point une déclaration à faire?

— Oui,, monsieur, dit l'abbé Coignard, d'une voix assurée. Je pardonne à mon assassin.

Alors, l'officiant, tirant l'hostie du ciboire :

— *Ecce agnus Dei, qui tollit peccata mundi.*

Mon bon maître répondit en soupirant :

— Parlerai-je à mon Seigneur, moi qui ne suis que poudre et que cendre? Comment oserai-je venir à vous, moi qui ne sens en moi-même aucun bien qui m'en puisse donner la hardiesse? Comment vous introduirai-je chez moi, après avoir si souvent blessé vos yeux pleins de bonté?

Et M. l'abbé Coignard reçut le saint viatique dans un profond silence, déchiré par nos sanglots et par le grand bruit que madame Coquebert faisait en se mouchant.

Après avoir été administré, mon bon maître me fit signe d'approcher de son lit et me dit d'une voix faible, mais distincte :

— Jacques Tournebroche, mon fils, rejette, avec mon exemple, les maximes que j'ai pu te proposer pendant ma folie, qui dura, hélas! autant que ma vie. Crains les femmes et les livres pour ia mollesse et l'orgueil qu'on y prend. Sois humble de cœur et d'esprit. Dieu accorde aux petits une intelligence plus claire que les doctes n'en peuvent communiquer. C'est lui qui donne toute science. Mon fils, n'écoute point ceux qui, comme moi, subtiliseront sur le bien et sur le mal. Ne te laisse point toucher par la beauté et la finesse de leurs discours. Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la vertu.

Il se tut, épuisé. Je saisis sa main qui reposait sur le drap, je la couvris de baisers et de larmes. Je lui dis qu'il était notre maître, notre ami, notre père, et que je ne saurais vivre sans lui.

Et je demeurai de longues heures abîmé de douleur au pied de son lit.

Il passa une nuit si paisible que j'en conçus comme un espoir désespéré. Cet état se soutint encore dans la journée qui suivit. Mais vers le soir il commença à s'agiter et à prononcer des paroles si indistinctes qu'elles restent tout entières un secret entre Dieu et lui.

A minuit il retomba dans un abattement profond et l'on n'entendait plus que le bruit léger de ses ongles qui grattaient les draps. Il ne nous reconnaissait plus.

Vers deux heures il commença de râler; le souffle rauque et précipité qui sortait de sa poitrine était assez fort pour qu'on l'entendît au loin, dans la rue du village, et j'en avais les oreilles si pleines que je crus l'ouïr encore

pendant les jours qui suivirent ce malheureux jour. A l'aube, il fit de la main un signe que nous ne pûmes comprendre et poussa un grand soupir. Ce fut le dernier. Son visage prit, dans la mort, une majesté digne du génie qui l'avait animé et dont la perte ne sera jamais réparée.

M. le curé de Vallars fit à M. Jérôme Coignard des obsèques solennelles. Il chanta la messe funèbre et donna l'absoute.

Mon bon maître fut porté dans le cimetière attenant à l'église. Et M. d'Anquetil donna à souper chez Gaulard à tous les gens qui avaient assisté à la cérémonie. On y but du vin nouveau, et l'on y chanta des chansons bourguignonnes.

Le lendemain j'allai avec M. d'Anquetil remercier M. le curé de ses soins pieux.

— Ah! dit le saint homme, ce prêtre nous a donné une grande consolation par sa fin édifiante. J'ai vu peu de chrétiens mourir dans de si admirables sentiments, et il conviendrait d'en fixer le souvenir sur sa tombe en une belle inscription. Vous êtes tous deux, messieurs, assez instruits pour y réussir, et je m'engage à faire graver sur une grande pierre blanche l'épitaphe de ce défunt, dans la manière et dans l'ordre que vous l'aurez composée. Mais souvenez-vous, en faisant parler la pierre, de ne lui faire proclamer que les louanges de Dieu.

Je le priai de croire que j'y mettrais tout mon zèle, et M. d'Anquetil promit, pour sa part, de donner à la chose un tour galant et gracieux.

— J'y veux, dit-il, m'essayer au vers français, en me guidant sur ceux de monsieur Chapelle.

— A la bonne heure! dit M. le curé. Mais n'êtes-vous pas curieux de voir mon pressoir? Le vin sera bon cette année et j'en ai récolté en suffisante quantité pour mon usage et pour celui de ma servante. Hélas! sans les fleurebers, nous en aurions bien davantage.

Après souper, M. d'Anquetil demanda l'écritoire et commença de composer des vers français. Puis, impatienté, il jeta en l'air la plume, l'encre et le papier.

— Tournebroche, me dit-il, je n'ai fait que deux vers, et encore ne suis-je pas assuré qu'ils sont bons : les voici tels que je les ai trouvés.

Ci-dessous gît monsieur Coignard.
Il faut bien mourir tôt ou tard.

Je lui répondis qu'ils avaient cela de bon de n'en point vouloir un troisième.

Et je passai la nuit à tourner une épitaphe latine en la manière que voici :

D. O. M.

HIC JACET
IN SPE BEATÆ ÆTERNITATIS

DOMINUS HIERONYMUS COIGNARD

PRESBYTER
QUONDAM IN BELLOVACENSI COLLEGIO
ELOQUENTIÆ MAGISTER ELOQUENTISSIMUS
SAGIENSIS EPISCOPI BIBLIOTHECARIUS SOLERTISSIMUS

ZOZIMI PANOPOLITANI INGENIOSISSIMUS
TRANSLATOR
OPERE TAMEN IMMATURATA MORTE INTERCEPTO
PERIIT ENIM CUM LUGDUNUM PETERET
JUDÆA MANU NEFANDISSIMA
ID EST A NEPOTE CHRISTI CARNIFICUM
IN VIA TRUCIDATUS
ANNO ÆT. LII°.
COMITATE FUIT OPTIMA DOCTISSIMO CONVICTU
INGENIO SUBLIMI
FACETIIS JUCUNDUS SENTENTIIS PLENUS
DONORUM DEI LAUDATOR
FIDE DEVOTISSIMA PER MULTAS TEMPESTATES
CONSTANTER MUNITUS
HUMILITATE SANCTISSIMA ORNATUS
SALUTI SUÆ MAGIS INTENTUS
QUAM VANO ET FALLACI HOMINUM JUDICIO
SIC HONORIBUS MUNDANIS
NUNQUAM QUÆSITIS
SIBI GLORIAM SEMPITERNAM
MERUIT

Ce qui revient à dire en français:

ICI REPOSE,
dans l'espoir de la bienheureuse éternité,
MESSIRE JÉRÔME COIGNARD,
prêtre,
autrefois très éloquent professeur d'éloquence
au Collège de Beauvais,

très zélé bibliothécaire de l'évêque
de Séez,
auteur d'une belle traduction de Zozime
le Panopolitain,
qu'il laissa malheureusement inachevée
quand survint sa mort prématurée.
Il fut frappé sur la route de Lyon,
dans la 52e année de son âge,
par la main très scélérate d'un juif,
et périt ainsi victime d'un neveu des bourreaux
de Jésus-Christ.
Il était d'un commerce agréable,
d'un docte entretien,
d'un génie élevé,
abondait en riants propos et en belles maximes,
et louait Dieu dans ses œuvres.
Il garda à travers les orages de la vie
une foi inébranlable.
Dans son humilité vraiment chrétienne,
plus attentif au salut de son âme
qu'à la vaine et trompeuse opinion des hommes,
c'est en vivant sans honneurs
en ce monde,
qu'il s'achemina vers la gloire éternelle.

TROIS jours après que mon bon maître eut rendu l'âme, M. d'Anquetil décida de se remettre en route. La voiture était réparée. Il donna l'ordre aux postillons d'être prêts pour le lendemain matin. Sa compagnie ne m'avait jamais été agréable. Dans l'état de tristesse où j'étais elle me devenait odieuse. Je ne pouvais supporter l'idée de le suivre avec Jahel. Je résolus de chercher un emploi à Tournus ou à Mâcon et d'y vivre caché jusqu'à ce que, l'orage étant apaisé, il me fût possible de retourner à Paris, où je savais que mes parents me recevraient les bras ouverts. Je fis part de ce dessein à M. d'Anquetil, et m'excusai de ne le point accompagner plus avant. Il s'efforça d'abord de me retenir, avec une bonne grâce à laquelle il ne m'avait guère préparé, puis il m'accorda volontiers mon congé. Jahel y eut plus de peine; mais, étant naturellement raisonnable, elle entra dans les raisons que j'avais de la quitter.

La nuit qui précéda son départ, tandis que M. d'Anquetil buvait et jouait aux cartes avec le chirurgien-barbier, nous allâmes sur la place, Jahel et moi, pour respirer l'air. Il était embaumé d'herbes et plein du chant des grillons.

— La belle nuit! dis-je à Jahel. L'année n'en aura plus guère de semblables; et peut-être, de ma vie, n'en reverrai-je point de si douce.

Le cimetière fleuri du village étendait devant nous ses immobiles vagues de gazon, et le clair de la lune blanchissait les tombes éparses sur l'herbe noire. La pensée nous vint, à tous deux en même temps, d'aller dire adieu à notre ami. La place où il reposait était marquée par une croix semée de larmes, dont le pied plongeait dans la terre molle. La pierre qui devait recevoir l'épitaphe n'y avait point encore été posée. Nous nous assîmes tout auprès, dans l'herbe, et là, par un insensible et naturel penchant, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, sans craindre d'offenser par nos baisers la mémoire d'un ami que sa profonde sagesse rendait indulgent aux faiblesses humaines.

Tout à coup Jahel me dit dans l'oreille, où elle avait précisément sa bouche :

— Je vois monsieur d'Anquetil, qui, sur le mur du cimetière, regarde attentivement de notre côté.

— Nous peut-il voir dans cette ombre? demandai-je.

— Il voit sûrement mes jupons blancs, répondit-elle. C'est assez, je pense, pour lui donner envie d'en voir davantage.

Je songeais déjà à tirer l'épée et j'étais fort décidé à défendre deux existences qui, dans ce moment, étaient encore, peu s'en faut, confondues. Le calme de Jahel m'étonnait; rien, dans ses mouvements ni dans sa voix, ne trahissait la peur.

— Allez, me dit-elle, fuyez, et ne craignez rien pour moi. C'est une surprise que j'ai plutôt désirée. Il commençait à se lasser, et ceci est excellent pour ranimer son goût et assaisonner son amour. Allez et laissez-moi! Le premier moment sera dur, car il est d'un caractère violent. Il me battra, mais je ne lui en serai ensuite que plus chère. Adieu!

— Hélas! m'écriai-je, ne me prîtes-vous donc, Jahel, que pour aiguiser les désirs d'un rival?

— J'admire que vous veuilliez me quereller, vous aussi! Allez! vous dis-je.

— Eh quoi! vous quitter de la sorte?

— Il le faut, adieu! Qu'il ne vous trouve pas ici. Je veux bien lui donner de la jalousie, mais avec délicatesse. Adieu, adieu!

A peine avais-je fait quelques pas dans le labyrinthe des tombes, que M. d'Anquetil, s'étant approché d'assez près pour reconnaître sa maîtresse, fit des cris et des jurements à réveiller tous ces morts de village. J'étais impatient d'arracher Jahel à sa rage. Je pensais qu'il l'allait tuer. Déjà je me glissais à son secours dans l'ombre des pierres. Mais, après quelques minutes, pendant lesquelles je les observai très attentivement, je vis M. d'Anquetil la pousser hors du cimetière et la ramener à l'auberge de Gaulard avec un reste de fureur qu'elle était bien capable d'apaiser seule et sans secours.

Je rentrai dans ma chambre lorsqu'ils eurent regagné la leur. Je ne dormis point de la nuit, et, les guettant à l'aube, par la fente des rideaux, je les vis traverser la cour de l'auberge dans une grande apparence d'amitié.

Le départ de Jahel augmenta ma tristesse. Je m'étendis à plat ventre au beau milieu de ma chambre et, le visage dans les mains, je pleurai jusqu'au soir.

A cet endroit, ma vie perd l'intérêt qu'elle empruntait des circonstances, et ma destinée, redevenant conforme à mon caractère, n'offre plus rien que de commun. Si j'en prolongeais les mémoires, mon récit paraîtrait bientôt insipide. Je l'achèverai en peu de mots. M. le curé de Vallars me donna une lettre de recommandation pour un marchand de vin de Mâcon, chez qui je fus employé pendant deux mois, au bout desquels mon père m'écrivit qu'il avait arrangé mes affaires et que je pouvais sans danger revenir à Paris.

Aussitôt je pris le coche et fis le voyage avec des recrues. Mon cœur battit à se rompre quand je revis la rue Saint-Jacques, l'horloge de Saint-Benoît-le-Bétourné, l'enseigne des *Trois-Pucelles* et la *Sainte-Catherine* de M. Blaizot.

Ma mère pleura à ma vue; je pleurai, nous nous embrassâmes et nous pleurâmes encore. Mon père, accouru en grande hâte du *Petit-Bacchus*, me dit avec une dignité attendrie :

— Jacquot, mon fils, je ne te cache pas que je fus fort courroucé contre toi quand je vis les sergents entrer à la *Reine Pédauque* pour te prendre, ou, à ton défaut, m'emmener en ta place. Ils ne voulaient rien entendre, alléguant qu'il me serait loisible de m'expliquer en prison.

Ils te recherchaient sur une plainte de monsieur de la Guéritaude. Je m'en formai une horrible idée de tes désordres. Mais, ayant appris, par tes lettres, que ce n'était que peccadilles, je ne pensai plus qu'à te revoir. J'ai maintes fois consulté le cabaretier du *Petit-Bacchus* sur les moyens d'étouffer ton affaire. Il me répondit toujours : « Maître Léonard, allez trouver le juge avec un gros sac d'écus, et il vous rendra votre gars blanc comme neige. » Mais les écus sont rares ici, et il n'est poule, oie, ni cane, dans ma maison, qui ponde des œufs d'or. C'est tout au plus si la volaille, à l'heure d'aujourd'hui, me paye le feu de ma cheminée. Par bonheur, ta sainte et digne mère eut l'idée d'aller trouver la mère de monsieur d'Anquetil, que nous savions occupée en faveur de son fils, recherché en même temps que toi, pour la même affaire. Car je reconnais, mon Jacquot, que tu as fait le polisson en compagnie d'un gentilhomme, et j'ai le cœur trop bien situé pour ne pas sentir l'honneur qui en rejaillit sur toute la famille. Ta mère demanda donc audience à madame d'Anquetil, en son hôtel du faubourg Saint-Antoine. Elle s'était proprement habillée, comme pour aller à la messe ; et madame d'Anquetil la reçut avec bonté. Ta mère est une sainte femme, Jacquot, mais elle n'a pas beaucoup d'usage, et elle parla d'abord sans à-propos ni convenance. Elle dit : « Madame, à nos âges, il ne nous reste, après Dieu, que nos enfants. » Ce n'était pas ce qu'il fallait dire à cette grande dame qui a encore des galants.

— Taisez-vous, Léonard, s'écria ma mère. La conduite de madame d'Anquetil ne vous est point connue et il faut que j'aie assez bien parlé à cette dame, puisqu'elle m'a répondu : « Soyez tranquille, madame Ménétrier ; je m'emploierai pour votre fils comme pour le mien ; comptez sur mon zèle. » Et vous savez, Léonard, que nous reçûmes,

avant qu'il fût deux mois, l'assurance que notre Jacquot pouvait rentrer à Paris sans être inquiété.

Nous soupâmes de bon appétit. Mon père me demanda si je comptais rester au service de M. d'Astarac. Je répondis qu'après la mort à jamais déplorable de mon bon maître, je ne souhaitais point de me retrouver, avec le cruel Mosaïde, chez un gentilhomme qui ne payait ses domestiques qu'en beaux discours. Mon père m'invita obligeamment à tourner sa broche comme devant.

— Dans ces derniers temps, Jacquot, me dit-il, j'avais donné cet emploi à frère Ange ; mais il s'en acquittait moins bien que Miraut, et même que toi. Ne veux-tu point, mon fils, reprendre ta place sur l'escabeau, au coin de la cheminée?

Ma mère, qui, toute simple qu'elle était, ne manquait point de jugement, haussa les épaules et me dit :

— Monsieur Blaizot, qui est libraire *à l'Image Sainte-Catherine*, a besoin d'un commis. Cet emploi, mon Jacquot, t'ira comme un gant. Tu es de mœurs douces et tu as de bonnes manières. C'est ce qui convient pour vendre des Bibles.

J'allai tout aussitôt m'offrir à M. Blaizot, qui me prit à son service.

Mes malheurs m'avaient rendu sage. Je ne fus pas rebuté par l'humilité de ma tâche et je la remplis avec exactitude, maniant le plumeau et le balai au contentement de mon patron.

Mon devoir était de faire une visite à M. d'Astarac. Je me rendis chez ce grand alchimiste le dernier dimanche de novembre, après le dîner du midi. La distance est longue de la rue Saint-Jacques à la Croix-des-Sablons et l'almanach ne ment point, quand il annonce que les jours sont courts en novembre. Quand j'arrivai au Roule, il faisait nuit, et une brume noire couvrait la route déserte. Je songeais tristement, dans les ténèbres.

— Hélas! me disais-je, il y aura bientôt un an que pour la première fois je fis cette même route, dans la neige, en compagnie de mon bon maître, qui repose maintenant dans un village de Bourgogne, sur un coteau de vigne. Il s'endormit dans l'espérance de la vie éternelle. Et c'est là une espérance qu'il convient de partager avec un homme si docte et si sage. Dieu me garde de douter jamais de l'immortalité de l'âme! Mais il faut bien se l'avouer à soi-même, tout ce qui tient à une existence future et à un autre monde est de ces vérités insensibles auxquelles on croit sans en être touché et qui n'ont ni goût, ni saveur aucune, en sorte qu'on les avale sans s'en apercevoir. Pour ma part, je ne suis pas consolé par la pensée de revoir un jour monsieur l'abbé Coignard dans le paradis. Sûrement il n'y sera plus reconnaissable et ses discours n'auront pas l'agrément qu'ils empruntaient des circonstances.

En faisant ces réflexions, je vis devant moi une grande lueur qui s'étendait à la moitié du ciel; le brouillard en était roussi jusque sur ma tête, et cette lumière palpitait à son centre. Une lourde fumée se mêlait aux vapeurs de l'air. Je craignis tout de suite que ce ne fût l'incendie du château d'Astarac. Je hâtai le pas, et je reconnus bientôt que mes craintes n'étaient que trop fondées. Je découvris le calvaire des Sablons d'un noir opaque, sur une poudre de flamme, et je vis presque aussitôt le château, dont toutes les fenêtres flambaient comme en une fête sinistre. La petite porte verte était défoncée. Des ombres s'agitaient dans le parc et murmuraient d'horreur. C'étaient des habitants du bourg de Neuilly, accourus en curieux et pour porter secours. Quelques-uns lançaient par une pompe des

jets d'eau qui, dans le foyer ardent, se convertissaient en vapeur. Une épaisse colonne de fumée s'élevait au-dessus du château. Une pluie de flammèches et de cendres tombait autour de moi et je m'aperçus bientôt que mes habits et mes mains en étaient noircis. Je songeai avec désespoir que cette poussière qui remplissait l'air était le reste de tant de beaux livres et de manuscrits précieux, qui avaient fait la joie de mon bon maître, le reste, peut-être, de Zozime le Panopolitain, auquel nous avions travaillé ensemble dans les plus nobles heures de ma vie.

J'avais vu mourir M. l'abbé Jérôme Coignard. Cette fois, c'est son âme même, son âme étincelante et douce, que je croyais voir réduite en poudre avec la reine des bibliothèques. Je sentais qu'une part de moi-même était détruite en même temps. Le vent qui s'élevait attisait l'incendie, et les flammes faisaient un bruit de gueules voraces.

Avisant un homme de Neuilly, plus noirci encore que moi, et n'ayant que sa veste, je lui demandai si l'on avait sauvé M. d'Astarac et ses gens.

— Personne, me dit-il, n'est sorti du château, hors un vieux juif qu'on vit s'enfuir avec des paquets, du côté des marécages. Il habitait le pavillon du garde, sur la rivière, et était haï pour son origine et pour les crimes dont on le soupçonnait. Des enfants le poursuivirent. Et en fuyant il tomba dans la Seine. On l'a repêché mort, pressant sur son cœur un grimoire et six tasses d'or. Vous pourrez le voir sur la berge, dans sa robe jaune. Il est affreux, les yeux ouverts.

— Ah! répondis-je, cette fin était due à ses crimes. Mais sa mort ne me rend pas le meilleur des maîtres qu'il a assassiné! Dites-moi encore : n'a-t-on pas vu monsieur d'Astarac?

Au moment où je faisais cette question, j'entendis près de moi une des ombres agitées pousser un cri d'angoisse :

— Le toit va s'effondrer!

Alors je reconnus avec horreur la grande forme noire de M. d'Astarac qui courait dans les gouttières. L'alchimiste cria d'une voix éclatante :

— Je m'élève sur les ailes de la flamme, dans le séjour de la vie divine.

Il dit; soudain le toit s'abîma avec un fracas horrible, et des flammes hautes comme des montagnes enveloppèrent l'ami des Salamandres.

Il n'est pas d'amour qui résiste à l'absence. Le souvenir de Jahel, d'abord cuisant, s'adoucit peu à peu et il ne m'en resta qu'une irritation vague, dont elle n'était plus même l'unique objet.

M. Blaizot se faisait vieux. Il se retira à Montrouge, dans sa maisonnette des champs, et me vendit son fonds, moyennant une rente viagère. Devenu, en son lieu, libraire juré, *à l'Image Sainte-Catherine*, j'y fis retirer mon père et ma mère, dont la rôtisserie ne flambait plus depuis quelque temps. Je me sentis du goût pour mon humble boutique, et je pris soin de l'orner. Je clouai aux portes de vieilles cartes vénitiennes et des thèses ornées de gravures allégoriques qui y font un ornement ancien et baroque, sans doute, mais plaisant aux amis des bonnes études. Mon savoir, à la condition de le cacher avec soin, ne me fut pas trop nuisible dans mon trafic. Il m'eût été plus contraire, si j'eusse été libraire-éditeur, comme Marc-Michel Rey, et obligé, comme lui, de gagner ma vie aux dépens de la sottise publique.

Je tiens, comme on dit, les auteurs classiques, et c'est une denrée qui a cours dans cette docte rue Saint-Jacques dont il me plairait d'écrire un jour les antiquités et illustrations. Le premier imprimeur parisien y établit ses presses vénérables. Les Cramoisy, que Guy Patin nomme les rois de la rue Saint-Jacques, y ont édité le corps de nos historiens. Avant que s'élevât le Collège de France, les lecteurs du roi, Pierre Danès, François Vatable, Ramus, y donnèrent leurs leçons dans un hangar d'où l'on entendait les querelles des crocheteurs et des lavandières. Et comment oublier Jean de Meung qui, dans une maisonnette de cette rue, composa le *Roman de la Rose*[1]?

J'ai la jouissance de toute la maison, qui est vieille et date pour le moins du temps des Goths, comme il y paraît aux poutres de bois qui se croisent sur l'étroite façade, aux deux étages en encorbellement et à la toiture penchante, chargée de tuiles moussues. Elle n'a qu'une fenêtre par étage. Celle du premier est fleurie en toute saison et garnie de ficelles où grimpent au printemps les liserons et les capucines. Ma bonne mère les sème et les arrose.

C'est la fenêtre de sa chambre. On l'y voit de la rue, lisant ses prières dans un livre imprimé en grosses lettres, au-dessus de l'image de sainte Catherine. L'âge, la dévotion et l'orgueil maternel lui ont donné grand air, et, à voir son visage de cire sous la haute coiffe blanche, on jurerait une riche bourgeoise.

Mon père, en vieillissant, a pris aussi quelque majesté. Comme il aime l'air et le mouvement, je l'occupe à porter des livres en ville. J'y avais d'abord employé frère Ange, mais il demandait l'aumône à mes clients, leur faisait baiser des reliques, leur volait leur vin, caressait leur servante, et laissait la moitié de mes livres dans tous les

---

[1] Jacques Tournebroche ignorait que François Villon habita dans la rue Saint-Jacques, au Cloître-Saint-Benoît, la maison dite de la *Porte verte*. L'élève de M. Jérôme Coignard aurait pris sans doute plaisir à rappeler le souvenir de ce vieux poète qui, comme lui, connut diverses espèces de gens.

ruisseaux du quartier. Je lui retirai sa charge au plus vite. Mais ma bonne mère, à qui il fait croire qu'il a des secrets pour gagner le ciel, lui donne la soupe et le vin. Ce n'est pas un méchant homme, et il a fini par m'inspirer une espèce d'attachement.

Plusieurs savants et quelques beaux esprits fréquentent dans ma boutique. Et c'est un grand avantage de mon état que d'y être en commerce quotidien avec des gens de mérite. Parmi ceux qui viennent le plus souvent feuilleter chez moi les livres nouveaux et converser familièrement entre eux, il est des historiens aussi doctes que Tillemont, des orateurs sacrés qui égalent en éloquence Bossuet et même Bourdaloue, des poètes comiques et tragiques, des théologiens en qui la pureté des mœurs s'unit à la solidité de la doctrine, des auteurs estimés de nouvelles espagnoles, des géomètres et des philosophes, capables, comme M. Descartes, de mesurer et de peser les univers. Je les admire, je goûte leurs moindres paroles. Mais aucun, à mon sens, n'égale en génie le bon maître que j'eus le malheur de perdre sur la route de Lyon; aucun ne me rappelle cette incomparable élégance de pensée, cette douce sublimité, cette étonnante richesse d'une âme toujours épanchée et ruisselante, comme l'urne de ces fleuves qu'on voit représentés en marbre dans les jardins; aucun ne me rend cette source inépuisable de science et de morale, où j'eus le bonheur d'abreuver ma jeunesse; aucun ne me donne seulement l'ombre de cette grâce, de cette sagesse, de cette force de pensée qui brillaient en M. Jérôme Coignard. Je le tiens, celui-là, pour le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre.

LES OPINIONS DE JÉRÔME COIGNARD

L'ABBÉ JÉRÔME COIGNARD

Je n'ai [illegible] ici la vie de M. l'abbé Jérôme [illegible] au collège de Beauvais [illegible] épitaphe, plus [illegible], puis enfin [illegible] le reste des bibliothèques [illegible] déplorable. Il [illegible] par un [illegible] du nom de [illegible] plusieurs [illegible] de beaux [illegible] de son [illegible] rapportées par son [illegible] Tournebroche [illegible] de la rue Saint-Jacques [illegible] qu'il avait [illegible] et tendre [illegible] plus [illegible] qui ait jamais [illegible] avec [illegible] et fidèle [illegible] Coignard, qui tient dans [illegible] les [illegible] de [illegible]

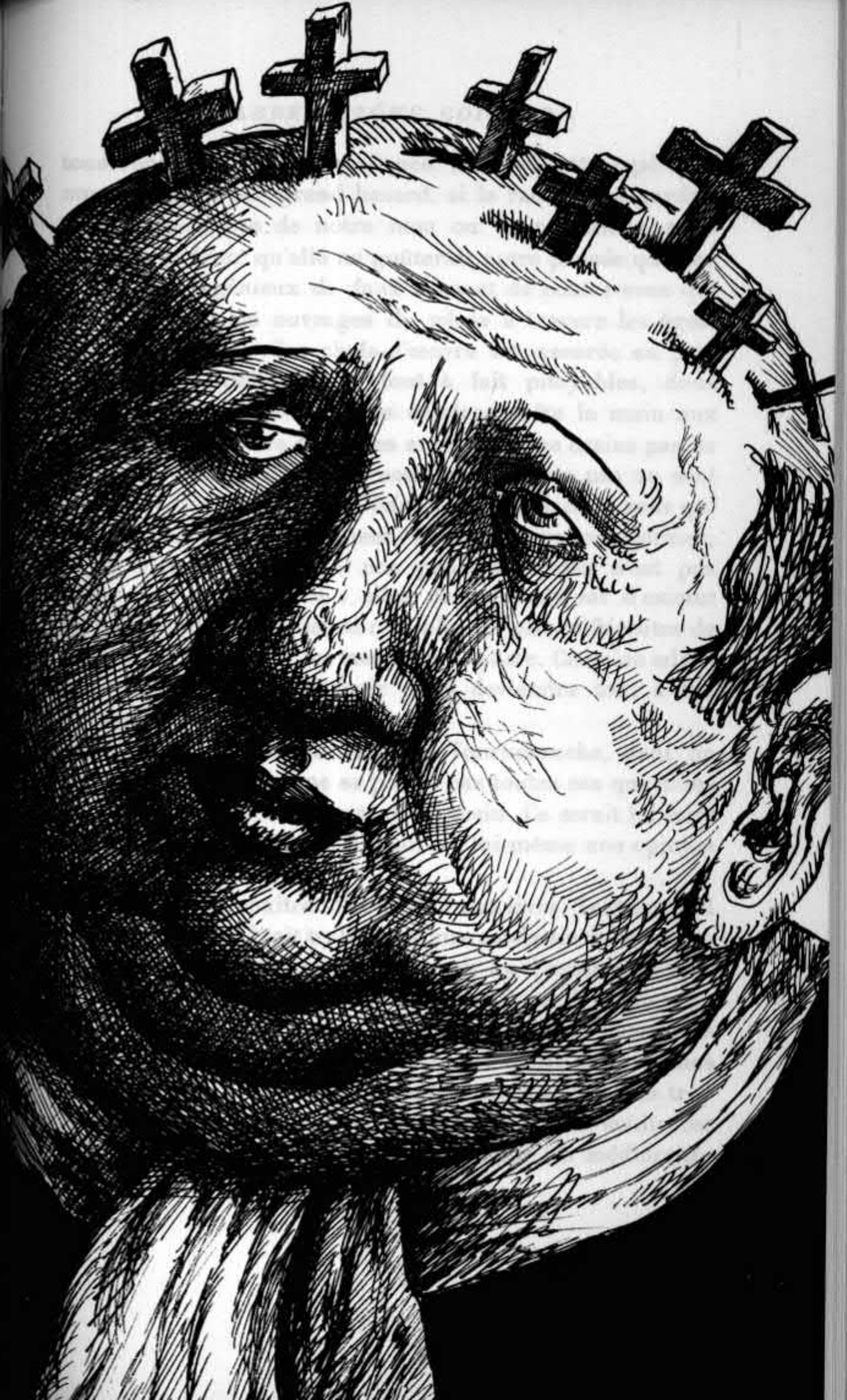
[illegible] il ne se pourrait plus de vie et [illegible] C'est au

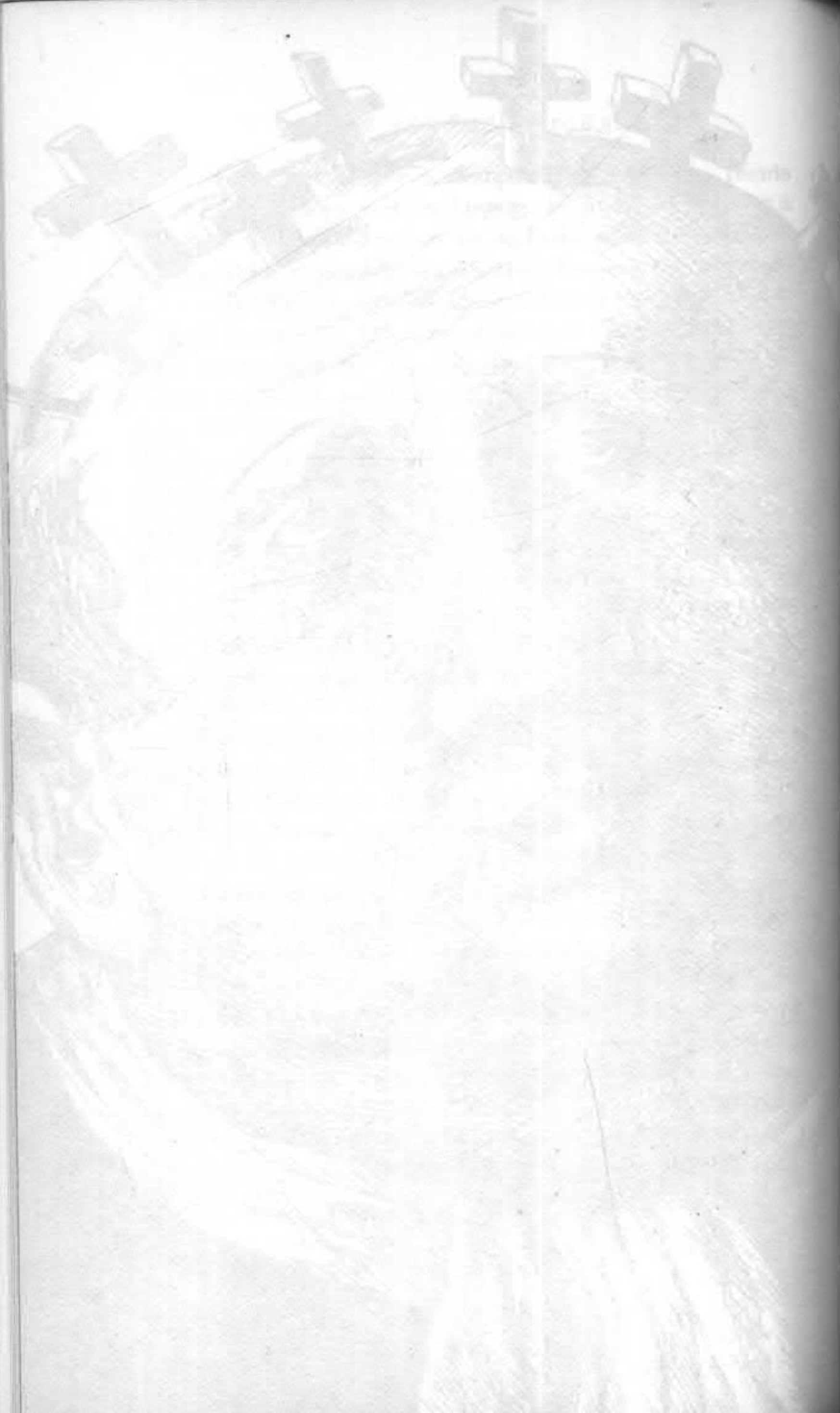
A Octave Mirbeau

Je n'ai pas besoin de retracer ici la vie de M. l'abbé Jérôme Coignard, professeur d'éloquence au collège de Beauvais, bibliothécaire de M. de Séez, *Sagiensis episcopi bibliothecarius solertissimus*, comme le porte son épitaphe, plus tard secrétaire au charnier Saint-Innocent, puis enfin conservateur de cette Astaracienne, la reine des bibliothèques, dont la perte est à jamais déplorable. Il périt assassiné, sur la route de Lyon, par un juif cabbaliste du nom de Mosaïde (*Judæa manu nefandissima*), laissant plusieurs ouvrages interrompus et le souvenir de beaux entretiens familiers. Toutes les circonstances de son existence singulière et de sa fin tragique ont été rapportées par son disciple, Jacques Ménétrier, surnommé *Tournebroche* parce qu'il était fils d'un rôtisseur de la rue Saint-Jacques. Ce Tournebroche professait pour celui qu'il avait l'habitude de nommer son bon maître une admiration vive et tendre. « C'est, disait-il, le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre. » Il rédigea avec modestie et fidélité les mémoires de M. l'abbé Coignard, qui revit dans cet ouvrage comme Socrate dans les *Mémorables* de Xénophon.

Attentif, exact et bienveillant, il fit un portrait plein de vie et tout empreint d'une amoureuse fidélité. C'est un ouvrage qui fait songer à ces portraits d'Érasme, peints par Holbein, qu'on voit au Louvre, au musée de Bâle et à Hampton-Court, et dont on ne se lasse point de goûter la finesse. Bref, il nous laissa un chef-d'œuvre.

On sera surpris, sans doute, qu'il n'ait pas pris soin de le faire imprimer. Pourtant il pouvait l'éditer lui-même, étant devenu libraire, rue Saint-Jacques, *à l'Image Sainte-Catherine*, où il succéda à M. Blaizot. Peut-être, vivant dans les livres, craignit-il d'ajouter seulement quelques feuillets à cet amas horrible de papier noirci qui moisit obscurément chez les bouquinistes. Nous partageons ses dégoûts en passant sur les quais devant la boîte à deux sous où le soleil et la pluie dévorent lentement des pages écrites pour l'immortalité. Comme ces têtes de mort assez touchantes, que Bossuet envoyait à l'abbé de la Trappe pour le divertissement d'un solitaire, ce sont là des sujets de réflexions propres à faire concevoir à un homme de lettres la vanité d'écrire. J'ose dire que, pour ma part, entre le Pont-Royal et le Pont-Neuf, j'ai éprouvé cette vanité tout entière. Je serais tenté de croire que l'élève de M. l'abbé Coignard ne fit point imprimer son ouvrage parce que, formé par un si bon maître, il jugeait sainement de la gloire littéraire, et l'estimait à sa valeur, c'est-à-dire autant comme rien. Il la savait incertaine, capricieuse, sujette à toutes les vicissitudes et dépendant de circonstances en elles-mêmes petites et misérables. Voyant ses contemporains ignorants, injurieux et médiocres, il n'y trouvait point de raison d'espérer que leur postérité devînt tout à coup savante, équitable et sûre. Il augurait seulement que l'avenir, étranger à nos querelles, nous accorderait son indifférence à défaut de justice. Nous sommes presque assurés que, grands et petits, elle nous réunira dans l'oubli et répandra sur nous





tous l'égalité paisible du silence. Mais, si cette espérance nous trompait par grand hasard, si la race future gardait quelque mémoire de notre nom ou de nos écrits, nous pouvons prévoir qu'elle ne goûterait notre pensée que par ce travail ingénieux de faux sens et de contre-sens qui seul perpétue les ouvrages du génie à travers les âges. La longue durée des chefs-d'œuvre est assurée au prix d'aventures intellectuelles tout à fait pitoyables, dans lesquelles le coq-à-l'âne des cuistres prête la main aux calembours ingénus des âmes artistes. Je ne crains pas de dire qu'à l'heure qu'il est, nous n'entendons pas un seul vers de *l'Iliade* ou de *la Divine Comédie* dans le sens qui y était attaché primitivement. Vivre c'est se transformer, et la vie posthume de nos pensées écrites n'est pas affranchie de cette loi : elles ne continueront d'exister qu'à la condition de devenir de plus en plus différentes de ce qu'elles étaient en sortant de notre âme. Ce qu'on admirera de nous dans l'avenir nous deviendra tout à fait étranger.

Il est probable que Jacques Tournebroche, dont on connaît la simplicité, ne se posait pas toutes ces questions au sujet du petit livre sorti de sa main. Ce serait lui faire injure que de penser qu'il avait de lui-même une opinion exagérée.

Je crois le connaître. J'ai médité son livre. Tout ce qu'il dit et tout ce qu'il tait trahit l'exquise modestie de son âme. Si pourtant il n'était pas sans savoir qu'il avait du talent, il savait aussi que c'est ce qui se pardonne le moins; on passe aisément aux gens en vue la bassesse de l'âme et la perfidie du cœur; on souffre volontiers qu'ils soient lâches ou méchants, et leur fortune même ne leur fait pas trop d'envieux si l'on voit qu'elle est imméritée. Les médiocres sont tout de suite soulevés et portés par les médiocrités environnantes qui s'honorent en eux. La gloire d'un homme ordinaire n'offense personne. Elle est plutôt une secrète flatterie au vulgaire; mais il y a dans le talent une insolence qui s'expie par les haines sourdes et les calomnies profondes. Si Jacques Tournebroche renonça sciemment au pénible honneur d'irriter par un éloquent écrit la foule des sots et des méchants, on ne peut qu'admirer son bon sens et le tenir pour le digne élève d'un maître qui connaissait les hommes. Quoi qu'il en soit, le manuscrit de Jacques Tournebroche, resté inédit, fut perdu pendant plus d'un siècle. J'ai eu l'extraordinaire bonheur de le retrouver chez un brocanteur du boulevard Montparnasse qui étale derrière les carreaux salis de son échoppe des croix du Lis, des médailles de Sainte-Hélène et des décorations de Juillet, sans se douter qu'il donne ainsi aux générations une mélancolique leçon d'apaisement. Ce manuscrit a été publié par mes soins en 1893, sous ce titre : *la Rôtisserie de la Reine Pédauque* (1 vol. in-18 jésus). J'y renvoie le lecteur, qui y trouvera plus de nouveautés qu'on n'en cherche d'ordinaire dans un vieux livre. Mais ce n'est pas de cet ouvrage qu'il s'agit ici.

Jacques Tournebroche ne se contenta pas de faire connaître les actions et les maximes de son maître dans un récit suivi. Il prit soin encore de recueillir plusieurs discours et entretiens de M. l'abbé Coignard qui n'avaient point trouvé place dans les mémoires (c'est le vrai nom qu'il convient de donner à *la Rôtisserie de la Reine Pédauque*), et il en forma un petit cahier qui m'est tombé entre les mains avec ses autres papiers.

C'est ce cahier que je fais imprimer aujourd'hui sous ce titre : *les Opinions de M. Jérôme Coignard*. Le bon et gracieux accueil fait par le public au précédent ouvrage de

Jacques Tournebroche m'encourage à donner tout de suite ces dialogues dans lesquels l'ancien bibliothécaire de M. de Séez se retrouve avec son indulgente sagesse et cette sorte de scepticisme généreux où tendent ses considérations sur l'homme, si mêlées de mépris et de bienveillance. Je ne saurais prendre la responsabilité des idées exprimées par ce philosophe sur divers sujets de politique et de morale; mes devoirs d'éditeur m'engagent seulement à présenter la pensée de mon auteur sous le jour le plus favorable. Sa libre intelligence foulait aux pieds les croyances vulgaires et ne se rangeait point sans examen à la commune opinion, hors en ce qui touche la foi catholique, dans laquelle il fut inébranlable. Pour tout le reste, il ne craignait point de tenir tête à son siècle. Or, cela seul le rend digne d'estime. Nous devons de la reconnaissance aux esprits qui ont combattu les préjugés. Mais il est plus aisé de les louer que de les imiter. Les préjugés se défont et se reforment sans cesse, avec l'éternelle mobilité des nuées. Il est dans leur nature d'être augustes avant de paraître odieux, et les hommes sont rares qui n'ont point la superstition de leur temps et qui regardent en face ce que le vulgaire n'ose voir. M. l'abbé Coignard fut un homme libre dans une condition humble, et c'est assez, je crois, pour qu'on le mette bien au-dessus d'un Bossuet, et de tous ces grands personnages qui brillent à leur rang dans la pompe traditionnelle des coutumes et des croyances.

Mais, s'il faut estimer que M. l'abbé Coignard vécut libre, affranchi des communes erreurs, et que les spectres de nos passions et de nos craintes n'eurent point d'empire sur lui, on doit reconnaître encore que cet esprit excellent eut des vues originales sur la nature et sur la société, et que, pour étonner et ravir les hommes par une vaste et belle construction mentale, il lui manqua seulement l'adresse ou la volonté de jeter à profusion les sophismes comme un ciment dans l'intervalle des vérités. C'est de cette manière seulement qu'on édifie les grands systèmes de philosophie qui ne tiennent que par le mortier de la sophistique. L'esprit de système lui fit défaut, ou (si l'on veut) l'art des ordonnances symétriques. Sans quoi il paraitrait ce qu'il était en effet, c'est-à-dire le plus sage des moralistes, une sorte de mélange merveilleux d'Épicure et de saint François d'Assise.

Ce sont là, à mon sens, les deux meilleurs amis que l'humanité souffrante ait encore rencontrés dans sa marche désorientée. Épicure affranchit les âmes des vaines terreurs et les instruisit à proportionner l'idée de bonheur à leur misérable nature et à leurs faibles forces. Le bon saint François, plus tendre et plus sensuel, les conduisit à la félicité par le rêve intérieur, et voulut qu'à son exemple les âmes se répandissent en joie dans les abîmes d'une solitude enchantée. Ils furent bons tous deux, l'un de détruire les illusions décevantes, l'autre de créer les illusions dont on ne s'éveille pas.

Mais il ne faut rien exagérer. M. l'abbé Coignard n'égala certes ni par l'action ni même par la pensée le plus audacieux des sages et le plus ardent des saints. Les vérités qu'il découvrait, il ne savait pas s'y jeter comme dans un gouffre. Il garda en ses explorations les plus hardies l'attitude d'un promeneur paisible. Il ne s'exceptait pas assez du mépris universel que lui inspiraient les hommes. Il lui manqua cette illusion précieuse, qui soutenait Bacon et Descartes, de croire en eux-mêmes après n'avoir cru en personne. Il douta de la vérité qu'il portait en lui, et il répandit sans solennité les trésors de son intelligence. Cette confiance lui fit défaut, commune pourtant à tous les faiseurs de pensées, de se tenir soi-même pour supérieur

aux plus grands génies. C'est une faute qui ne se pardonne pas, car la gloire ne se donne qu'à ceux qui la sollicitent. Chez M. l'abbé Coignard, c'était de plus une faiblesse et une inconséquence. Puisqu'il poussait à ses dernières limites l'audace philosophique, il n'eût pas dû se faire scrupule de se proclamer le premier des hommes. Mais son cœur restait simple et son âme candide, et cette insuffisance d'un esprit qui ne sut pas se tendre au-dessus de l'univers lui fit un tort irréparable. Dirai-je pourtant que je l'aime mieux ainsi?

Je ne crains pas d'affirmer que, philosophe et chrétien, M. l'abbé Coignard unit dans un mélange incomparable l'épicurisme qui nous garde de la douleur et la simplicité sainte qui nous mène à la joie.

Il est remarquable que non seulement il accepta l'idée de Dieu telle qu'elle lui était fournie par la foi catholique, mais encore qu'il tenta de la soutenir sur des arguments d'ordre rationnel. Il n'imita jamais cette habileté pratique des déistes de profession qui font à leur usage un Dieu moral, philanthrope et pudique, avec lequel ils goûtent la satisfaction d'une parfaite entente. Les rapports étroits qu'ils établissent avec lui donnent à leurs écrits beaucoup d'autorité et à leur personne une grande considération dans le public. Et ce Dieu gouvernemental, modéré, grave, exempt de tout fanatisme et qui a du monde, les recommande dans les assemblées, dans les salons et dans les académies. M. l'abbé Coignard ne se représentait point un Éternel si profitable. Mais, considérant qu'il est impossible de concevoir l'univers autrement que sous les catégories de l'intelligence et qu'il faut tenir le cosmos pour intelligible, même en vue d'en démontrer l'absurdité, il en rapportait la cause à une intelligence qu'il nommait Dieu, laissant à ce terme son vague infini, et s'en rapportant pour le surplus à la théologie qui, comme on sait, traite avec une minutieuse exactitude de l'inconnaissable.

Cette réserve, qui marque les limites de son intelligence, fut heureuse si, comme je le crois, elle lui ôta la tentation de mordre à quelque appétissant système de philosophie et le garda de donner du museau dans une de ces souricières où les esprits affranchis ont hâte de se faire prendre. A l'aise dans la grande et vieille ratière, il trouva plus d'une issue pour découvrir le monde et observer la nature. Je ne partage pas ses croyances religieuses et j'estime qu'elles le décevaient, comme elles ont déçu, pour leur bonheur ou leur malheur, tant de siècles d'hommes. Mais il semble que les vieilles erreurs soient moins fâcheuses que les nouvelles, et que, puisque nous devons nous tromper, le meilleur est de s'en tenir aux illusions émoussées.

Il est certain du moins que M. l'abbé Coignard, en admettant les principes chrétiens et catholiques, ne s'interdit pas d'en tirer des conclusions très originales. Sur les racines de l'orthodoxie, son âme luxuriante fleurit singulièrement en épicurisme et en humilité. Je l'ai déjà dit : il s'efforça toujours de chasser ces fantômes de la nuit, ces vaines terreurs, ou, comme il les appelait, ces diableries gothiques, qui font de la vie pieuse d'un simple bourgeois une espèce de sabbat mesquin et journalier. Des théologiens l'ont, de nos jours, accusé de porter l'espérance à l'excès, et jusqu'au dérèglement. Je retrouve ce reproche sous la plume d'un éminent philosophe[1]. Je ne sais si vraiment

---

[1] M. Jean Lacoste a écrit dans la *Gazette de France* du 20 mai 1893:

« M. l'abbé Jérôme Coignard est un prêtre plein de science, d'humilité et de foi. Je ne dis pas que sa conduite ait toujours honoré son petit collet et que sa robe n'ait pas reçu maint accroc... Mais, s'il succombe à la tentation, si le diable a en lui une proie facile, jamais il ne perd confiance, il espère par la grâce de Dieu ne

M. Coignard se reposait avec une confiance exagérée sur la bonté divine. Mais il est certain qu'il concevait la grâce dans un sens large et naturel, et que le monde, à ses yeux, ressemblait moins aux déserts de la Thébaïde qu'aux jardins d'Épicure. Il s'y promenait avec cette audacieuse ingénuité qui est le trait essentiel de son caractère et le principe de sa doctrine.

Jamais esprit ne se montra tout ensemble si hardi et si pacifique et ne trempa ses dédains de plus de douceur. Sa morale unit la liberté des philosophes cyniques à la candeur des premiers moines de la sainte Portioncule. Il méprisa les hommes avec tendresse. Il tenta de leur enseigner que, n'ayant d'un peu grand que leur capacité pour la douleur, ils ne peuvent rien mettre en eux d'utile ni de beau que la pitié ; qu'habiles seulement à désirer et à souffrir, ils doivent se faire des vertus indulgentes et voluptueuses. Il en vint à considérer l'orgueil comme la source des plus grands maux et comme le seul vice contre nature.

Il semble bien, en effet, que les hommes se rendent malheureux par le sentiment exagéré qu'ils ont d'eux et de leurs semblables, et que, s'ils se faisaient une idée plus humble et plus vraie de la nature humaine, ils seraient

---

plus rechuter et arriver aux gloires du Paradis. Et de fait il nous donne le spectacle d'une mort fort édifiante. Donc un grain de foi embellit la vie et l'humilité chrétienne sied aux faiblesses de l'humanité.

» M. l'abbé Coignard, s'il n'est pas un saint, mérite peut-être le purgatoire. Mais il le mérite fort long et il a risqué l'enfer. Car à ses actes d'humilité sincère ne se mêlait presque pas de repentir. Il comptait trop sur la grâce de Dieu et ne faisait nul effort pour favoriser l'action de la grâce. C'est pourquoi il retombait dans son péché. La foi ainsi lui servait de peu et il était presque hérétique, car le saint concile de Trente, dans les canons VI et IX de sa sixième session, a déclaré l'anathème à tous ceux qui prétendent « qu'il n'est pas au » pouvoir de l'homme de rendre ses voies mauvaises » et qui ont une telle confiance en la foi qu'ils s'imaginent qu'elle seule peut sauver « sans aucun » mouvement de la volonté ». C'est pourquoi la miséricorde divine s'étendant sur l'abbé Coignard est vraiment miraculeuse et en dehors des voies ordinaires. »

plus doux à autrui et plus doux à eux-mêmes. C'est donc sa bienveillance qui le poussait à humilier ses semblables dans leurs sentiments, leur savoir, leur philosophie et leurs institutions. Il avait à cœur de leur montrer que leur imbécile nature n'a rien imaginé ni construit qui vaille la peine d'être attaqué ni défendu bien vivement, et que, s'ils connaissaient la rudesse fragile de leurs plus grands ouvrages, tels que les lois et les empires, ils s'y battraient seulement en jouant, et pour le plaisir, comme les enfants qui élèvent des châteaux de sable au bord de la mer.

Aussi ne faut-il ni s'étonner ni se scandaliser de ce qu'il abaissât toutes ces idées par lesquelles l'homme érige sa gloire et ses honneurs aux dépens de son repos. La majesté des lois n'imposait pas à son âme clairvoyante et il déplorait que des malheureux fussent soumis à tant d'obligations dont on ne peut, le plus souvent, découvrir l'origine et le sens. Tous les principes lui semblaient également contestables. Il en était venu à croire que les citoyens ne condamnent un si grand nombre de leurs semblables à l'infamie que pour goûter par contraste les joies de la considération. Cette vue lui faisait préférer la mauvaise compagnie à la bonne, sur l'exemple de Celui qui vécut parmi les publicains et les prostituées. Il y garda la pureté du cœur, le don de la sympathie et les trésors de la miséricorde. Je ne parlerai pas ici de ses actions, qui sont contées dans *la Rôtisserie de la Reine Pédauque*. Je n'ai pas à savoir si, comme on l'a dit de madame de Mouchy, il valait mieux que sa vie. Nos actions ne sont pas tout à fait nôtres; elles dépendent moins de nous que de la fortune. Elles nous sont données de toutes mains; nous ne les méritons pas toujours. Notre insaisissable pensée est tout ce que nous possédons en propre. De là cette vanité des jugements du monde. Toutefois, je constate avec plaisir

que tous les gens d'esprit, sans exception, ont trouvé M. l'abbé Coignard aimable et plaisant. Aussi faudrait-il être un pharisien pour ne pas voir en lui une belle créature de Dieu. Cela dit, j'ai hâte d'en revenir à ses doctrines qui, seules, importent ici.

Ce qu'il avait le moins, c'était le sens de la vénération. La nature le lui avait refusé, et il ne fit rien pour l'acquérir. Il eût craint, en exaltant les uns, d'abaisser les autres, et sa charité universelle s'étendait également sur les humbles et sur les superbes. Elle se portait vers les victimes avec plus de sollicitude, mais les bourreaux eux-mêmes lui semblaient trop misérables pour valoir quelque haine. Il ne leur souhaitait pas de mal, et les plaignait seulement d'être méchants.

Il ne croyait pas que les représailles, ou légales ou spontanées, fissent autre chose qu'ajouter le mal au mal. Il ne se complaisait ni dans l'à-propos piquant des vengeances privées, ni dans la majestueuse cruauté des lois, et, s'il lui arrivait de sourire quand on rossait les sergents, c'était l'effet d'un pur mouvement de la chair et du sang, et par naturelle bonhomie.

C'est qu'il s'était formé du mal une idée simple et sensible. Il la rapportait uniquement aux organes de l'homme et à ses sentiments naturels, sans la compliquer de tous les préjugés qui prennent dans les codes une consistance artificielle. J'ai dit qu'il n'avait pas formé de système, étant peu enclin à résoudre les difficultés par les sophismes. Il est visible qu'une première difficulté l'arrêta net dans ses méditations sur les moyens d'établir le bonheur ou seulement la paix sur la terre. Il était persuadé que l'homme est naturellement un très méchant animal, et que les sociétés ne sont abominables que parce qu'il met son génie à les former. Il n'attendait par conséquent aucun bien d'un retour à la nature. Je doute qu'il eût changé de sentiment s'il avait assez vécu pour lire l'*Émile*. Quand il mourut, Jean-Jacques n'avait pas encore remué le monde par l'éloquence de la sensibilité la plus vraie unie à la logique la plus fausse. Ce n'était alors qu'un petit vagabond, qui, malheureusement pour lui, trouvait d'autres abbés que M. Jérôme Coignard, sur les bancs des promenades désertes de Lyon. On peut regretter que M. Coignard, qui connut toute espèce de personnes, n'ait pas rencontré d'aventure le jeune ami de madame de Warens; mais cela n'eût fait qu'une scène amusante, un tableau romantique : Jean-Jacques aurait peu goûté la sagesse désabusée de notre philosophe. Rien ne ressemble moins à la philosophie de Rousseau que celle de M. l'abbé Coignard. Cette dernière est empreinte d'une bienveillante ironie. Elle est indulgente et facile. Fondée sur l'infirmité humaine, elle est solide par la base. A l'autre, manque le doute heureux et le sourire léger. Comme elle s'assied sur le fondement imaginaire de la bonté originelle de nos semblables, elle se trouve dans une posture gênante, dont elle ne sent pas elle-même tout le comique. C'est la doctrine des hommes qui n'ont jamais ri. Son embarras se trahit par de la mauvaise humeur. Elle est mal gracieuse. Ce ne serait rien encore; mais elle ramène l'homme au singe et se fâche hors de propos quand elle voit que le singe n'est pas vertueux. En quoi elle est absurde et cruelle. On le vit bien quand des hommes d'État voulurent appliquer le *Contrat social* à la meilleure des républiques.

Robespierre vénérait la mémoire de Rousseau. Il eût tenu M. l'abbé Coignard pour un méchant homme. Je n'en ferais pas la remarque, si Robespierre était un monstre. Mais c'était au contraire un homme d'une haute intelligence et de mœurs intègres. Par malheur, il était optimiste et croyait à la vertu. Avec les meilleures intentions,

les hommes d'État de ce tempérament font tout le mal possible. Si l'on se mêle de conduire les hommes, il ne faut pas perdre de vue qu'ils sont de mauvais singes. A cette condition seulement on est un politique humain et bienveillant. La folie de la Révolution fut de vouloir instituer la vertu sur la terre. Quand on veut rendre les hommes bons et sages, libres, modérés, généreux, on est amené fatalement à vouloir les tuer tous. Robespierre croyait à la vertu : il fit la Terreur. Marat croyait à la justice : il demandait deux cent mille têtes. M. l'abbé Coignard est, peut-être, de tous les esprits du XVIII^e siècle, celui dont les principes sont le plus opposés aux principes de la Révolution. Il n'aurait pas signé une ligne de la Déclaration des droits de l'homme, à cause de l'excessive et inique séparation qui y est établie entre l'homme et le gorille.

J'ai reçu la semaine dernière la visite d'un compagnon anarchiste qui m'honore de son amitié et que j'aime parce que, n'ayant pas encore eu de part au gouvernement de son pays, il a gardé beaucoup d'innocence. Il ne veut tout faire sauter que parce qu'il croit les hommes naturellement bons et vertueux. Il pense que, délivrés de leurs biens, affranchis des lois, ils dépouilleront leur égoïsme et leur méchanceté. Il a été conduit à la férocité la plus sauvage par l'optimisme le plus tendre. Tout son malheur et tout son crime est d'avoir porté dans l'état de cuisinier où il fut condamné une âme élyséenne, faite pour l'âge d'or. C'est un Jean-Jacques très simple et très honnête qui ne s'est point laissé troubler par la vue d'une madame d'Houdetot, ni adoucir par la générosité polie d'un maréchal de Luxembourg. Sa pureté le laisse à sa logique et le rend terrible. Il raisonne mieux qu'un ministre, mais il part d'un principe absurde. Il ne croit pas au péché originel, et pourtant c'est là un dogme d'une vérité si solide et stable qu'on a pu bâtir dessus tout ce qu'on a voulu.

Que n'étiez-vous avec lui dans mon cabinet, monsieur l'abbé Coignard, pour lui faire sentir la fausseté de sa doctrine? Vous n'eussiez pas parlé à ce généreux utopiste des bienfaits de la civilisation et des intérêts de l'État. Vous saviez que ce sont là des plaisanteries qu'il est indécent de faire aux malheureux; vous saviez que l'ordre public n'est que la violence organisée et que chacun est juge de l'intérêt qu'il y doit porter. Mais vous lui eussiez fait un tableau véritable et terrible de cet ordre de nature qu'il veut rétablir; vous lui eussiez montré dans l'idylle qu'il rêve une infinité de tragédies domestiques et sanglantes et dans sa bienheureuse anarchie le commencement d'une tyrannie épouvantable.

Cela m'amène à préciser l'attitude que M. l'abbé Coignard prenait, *au Petit-Bacchus*, en face des gouvernements et des peuples. Il ne respectait ni les assises de la société ni l'arche de l'empire. Il tenait pour sujette au doute et objet de disputes la vertu même de la sainte Ampoule, qui était de son temps le principe de l'État, comme aujourd'hui le suffrage universel. Cette liberté, qui eût alors scandalisé tous les Français, ne nous choque plus. Mais ce serait mal comprendre notre philosophe que d'excuser la vivacité de ses critiques sur les abus de l'ancien régime. M. l'abbé Coignard ne faisait pas grande différence des gouvernements qu'on nomme absolus à ceux qu'on nomme gouvernements libres, et nous pouvons supposer que, s'il avait vécu de nos jours, il aurait gardé une forte dose de ce généreux mécontentement dont son cœur était plein.

Comme il remontait aux principes, il eût découvert sans doute la vanité des nôtres. J'en juge par un de ses propos qui nous a été conservé. « Dans une démocratie, disait M. l'abbé Coignard, le peuple est soumis à sa volonté, ce qui est un dur esclavage. En fait, il est aussi étranger et contraire à sa propre volonté qu'il pouvait l'être à celle du Prince. Car la volonté commune ne se retrouve que peu ou point dans chaque personne, qui pourtant en subit la contrainte tout entière. Et l'universel suffrage n'est qu'un attrape-nigaud, comme la colombe qui apporta le Saint Chrême dans son bec. Le gouvernement populaire, ainsi que le monarchique, repose sur des fictions et vit d'expédients. Il importe seulement que les fictions soient acceptées et les expédients heureux. »

Cette maxime suffit à nous faire croire qu'il eût gardé de nos jours cette riante et fière liberté dont il embellit son âme au temps des rois. Pourtant il n'eût jamais été révolutionnaire. Il avait trop peu d'illusions pour cela, et il ne pensait pas que les gouvernements dussent être détruits autrement que par ces forces aveugles et sourdes, lentes et irrésistibles, qui emportent tout.

Il croyait qu'un même peuple ne peut être gouverné que d'une seule façon dans le même temps pour cette raison que, les nations étant des corps, leurs fonctions dépendent de la structure des membres et de l'état des organes, c'est-à-dire de la terre et du peuple, et non des gouvernements, qui sont ajustés à la nation comme des habits au corps d'un homme.

« Le malheur, ajoutait-il, est qu'il en va des peuples comme d'Arlequin et de Gilles à la foire. Leur habit est d'ordinaire ou trop lâche ou trop serré, incommode, ridicule, miteux, couvert de taches, et tout grouillant de vermine. On y peut remédier en le secouant avec prudence, et en y portant çà et là l'aiguille et au besoin les ciseaux très délicatement, pour n'avoir pas à faire les frais d'un autre aussi mauvais, mais sans s'obstiner non plus à garder l'ancien après que le corps a changé de forme avec l'âge. »

On voit par là que M. l'abbé Coignard conciliait l'ordre et le progrès et qu'il n'était pas, en somme, un mauvais citoyen. Il n'excitait personne à la révolte et souhaitait que les institutions fussent usées et limées par un frottement continu plutôt que renversées et brisées à grands coups. Il faisait observer sans cesse à ses disciples que les plus âpres lois se polissaient merveilleusement par l'usage, et que la clémence du temps est plus sûre que celle des hommes. Quant à voir refaire d'une fois le corps informe des lois, il ne l'espérait ni ne le souhaitait, comptant peu sur les bienfaits d'une législation soudaine. Parfois Jacques Tournebroche lui demandait s'il ne craignait pas que sa philosophie critique, s'exerçant sur des institutions nécessaires, et que lui-même estimait telles, n'eût pour effet inopportun d'ébranler ce qu'il faut conserver.

— Pourquoi, lui disait son disciple fidèle, pourquoi donc, ô le meilleur des maîtres, réduire en poussière les fondements du droit, de la justice, des lois, et généralement de toutes les magistratures civiles et militaires, puisque vous reconnaissez qu'il faut un droit, une justice, une armée, des magistrats et des sergents?

— Mon fils, répondait M. l'abbé Coignard, j'ai toujours observé que les maux des hommes leur viennent de leurs préjugés, comme les araignées et les scorpions sortent de l'ombre des caveaux et de l'humidité des courtils. Il est bon de promener la tête-de-loup et le balai un peu à l'aveuglette dans tous les coins obscurs. Il est bon même

de donner çà et là quelque petit coup de pioche dans les murs de la cave et du jardin; cela fait peur à la vermine et prépare les ruines nécessaires.

— J'y consens volontiers, répondait le doux Tournebroche, mais, quand vous aurez détruit tous les principes, ô mon maître, que subsistera-t-il?

A quoi le maître répondait :

— Après la destruction de tous les faux principes, la société subsistera, parce qu'elle est fondée sur la nécessité, dont les lois, plus vieilles que Saturne, régneront encore quand Prométhée aura détrôné Jupiter.

Depuis le temps où l'abbé Coignard parlait ainsi, Prométhée a plusieurs fois détrôné Jupiter, et les prophéties du sage se sont vérifiées si littéralement qu'on doute aujourd'hui, tant le nouvel ordre ressemble à l'ancien, si l'empire n'est point resté à l'antique Jupiter. Plusieurs même nient l'avènement du Titan. On ne voit plus, disent-ils, sur sa poitrine la blessure par où l'aigle de l'injustice lui arrachait le cœur et qui devait saigner éternellement. Il ne sait rien des douleurs et des révoltes de l'exil. Ce n'est pas le dieu ouvrier qui nous était promis et que nous attendions, c'est le gras Jupiter de l'ancien et risible Olympe. Quand donc paraîtra-t-il, le robuste ami des hommes, l'allumeur du feu, le Titan encore cloué sur son rocher? Un bruit effrayant venu de la montagne annonce qu'il soulève de dessus le roc inique ses épaules déchirées et nous sentons sur nous les flammes de son souffle lointain.

Étranger aux affaires, M. Coignard inclinait aux spéculations pures et se répandait volontiers en idées générales. Cette disposition de son esprit, qui pouvait lui nuire auprès de ses contemporains, donne à ses réflexions, après un siècle et demi, quelque prix et une certaine utilité. Nous y pouvons apprendre à mieux connaître nos propres mœurs et à démêler le mal qui s'y trouve.

Les injustices, les sottises et les cruautés ne frappent pas quand elles sont communes. Nous voyons celles de nos ancêtres et nous ne voyons pas les nôtres. Or, comme il n'est pas une seule époque, dans le passé, où l'homme ne nous paraisse absurde, inique, féroce, il serait miraculeux que notre siècle eût, par spécial privilège, dépouillé toute bêtise, toute malice et toute férocité. Les opinions de M. l'abbé Coignard nous aideraient à faire notre examen de conscience, si nous n'étions semblables à ces idoles dont les yeux ne voient point et les oreilles n entendent point. Avec un peu de bonne foi et de désintéressement, nous reconnaîtrions bien vite que nos codes sont encore un nid d'injustices, que nous gardons dans nos mœurs l'héréditaire dureté de l'avarice et de l'orgueil, que nous estimons la seule richesse et n'honorons point le travail; notre ordre de choses nous apparaîtrait ce qu'il est en effet, un ordre précaire et misérable, que condamne la justice des choses, à défaut de celle des hommes, et dont la ruine est commencée; nos riches nous sembleraient aussi stupides que ces hannetons qui continuent de manger la feuille de l'arbre, pendant que le petit scarabée, introduit dans leur corps, leur dévore les entrailles; nous ne nous laisserions plus endormir par les fausses et plates déclamations de nos gens d'État; nous prendrions en pitié nos économistes qui se disputent entre eux sur le prix des meubles dans la maison qui brûle. Les propos de l'abbé Coignard nous font paraître un dédain prophétique de ces grands principes de la Révolution et de ces droits de la démocratie sur lesquels nous avons établi pendant cent ans, avec toutes les violences et toutes les usurpations, une suite incohérente de gouvernements insurrectionnels, condamnant sans ironie les insurrections. Si nous commencions à sourire un peu de ces sottises, qui parurent augustes et furent parfois sanglantes; si nous nous apercevions que les préjugés modernes ont comme les anciens des effets ou ridicules ou odieux; si nous nous jugions les uns les autres avec un scepticisme charitable, les querelles seraient moins vives dans le plus beau pays du monde et M. l'abbé Coignard aurait travaillé pour sa part au bien universel.

ANATOLE FRANCE

LES OPINIONS
DE
M. JÉRÔME COIGNARD

I

Les Ministres d'État

CETTE après-dînée, M. l'abbé Jérôme Coignard fit visite, comme il avait accoutumé, à M. Blaizot, libraire rue Saint-Jacques, *à l'Image Sainte-Catherine.* Avisant sur les tablettes les œuvres de Jean Racine, il se mit à feuilleter négligemment un des tomes de cet ouvrage.

— Ce poète, nous dit-il, n'était pas sans génie, et, s'il avait haussé son esprit à écrire ses tragédies en vers latins, il serait digne de louange, surtout à l'endroit de son *Athalie*, où il a montré qu'il entendait assez bien la politique. Corneille n'est, en regard de lui, qu'un vain déclamateur. Cette tragédie de l'avènement de Joas découvre quelques-uns des ressorts dont le jeu élève et renverse les empires. Et il faut croire que monsieur Racine avait l'esprit de finesse dont nous devons faire plus de cas que de toutes les sublimités de la poésie et de l'éloquence, qui ne sont en réalité que des artifices de rhéteurs, propres à l'amusement des badauds. Tirer l'homme au sublime est le propre d'un esprit faible, qui se méprend sur la véritable nature de la race d'Adam, laquelle est tout entière misérable et digne de pitié. Je me retiens de dire que l'homme est un animal ridicule, par cette seule considération que Jésus-Christ l'a racheté de son précieux sang. La noblesse de l'homme réside uniquement dans ce mystère inconcevable, et les humains, petits ou grands, ne sont, par eux-mêmes, que des bêtes féroces et dégoûtantes.

M. Roman entra dans la boutique au moment où mon bon maître prononçait ces dernières paroles.

— Holà! monsieur l'abbé, s'écria cet habile homme. Vous oubliez que ces bêtes dégoûtantes et féroces sont soumises, tout au moins en Europe, à une police admirable, et que des États comme le royaume de France ou la république de Hollande sont bien éloignés de cette barbarie et de cette rudesse qui vous offensent.

Mon bon maître repoussa dans le rayon le tome de Racine et répondit à M. Roman, avec sa grâce coutumière :

— Je vous accorde, monsieur, que les actions des hommes d'État prennent quelque ordre et quelque clarté dans les écrits des philosophes qui en traitent, et j'admire dans votre ouvrage sur la *Monarchie* la suite et l'enchaînement des idées. Mais souffrez, monsieur, que je fasse honneur à vous seul des beaux raisonnements que vous prêtez aux grands politiques des temps anciens et des jours présents. Ils n'avaient pas l'esprit que vous leur donnez, et ces illustres, qui semblent avoir mené le monde, étaient eux-mêmes le jouet de la nature et de la fortune. Ils ne s'élevaient pas au-dessus de l'imbécillité humaine, et ce n'était enfin que d'éclatants misérables.

En entendant impatiemment ce discours, M. Roman avait saisi un vieil atlas. Il se mit à l'agiter avec un fracas qui se mêla au bruit de sa voix.

— Quel aveuglement! dit-il. Quoi, méconnaître l'action des grands ministres, des grands citoyens! Ignorez-vous à ce point l'histoire qu'il ne vous apparaisse pas qu'un César, un Richelieu, un Cromwell, pétrit les peuples

comme un potier l'argile? Ne voyez-vous point qu'un État marche comme une montre aux mains de l'horloger?

— Je ne le vois point, reprit mon bon maître, et, depuis cinquante ans que j'existe, j'ai observé que ce pays avait plusieurs fois changé de gouvernement, sans que la condition des personnes y eût changé, sinon par un insensible progrès qui ne dépend point des volontés humaines. D'où je conclus qu'il est à peu près indifférent d'être gouverné d'une manière ou d'une autre, et que les ministres ne sont considérables que par leur habit et leur carrosse.

— Pouvez-vous parler ainsi, répliqua M. Roman, au lendemain de la mort d'un ministre d'État qui eut tant de part aux affaires, et qui, après une longue disgrâce, expire dans le moment qu'il ressaisissait le pouvoir avec les honneurs? Par le bruit qui poursuit son cercueil vous pouvez juger de l'effet de ses actes. Cet effet dure après lui.

— Monsieur, répondit mon bon maître, ce ministre fut honnête homme, laborieux, appliqué, et l'on peut dire de lui, comme de monsieur Vauban, qu'il eut trop de politesse pour en affecter les dehors, car il ne prit jamais soin de plaire à personne. Je le louerai surtout de s'être amélioré dans les affaires, au rebours de tant d'autres qui s'y gâtent. Il avait l'âme forte et un vif sentiment de la grandeur de son pays. Il est louable encore d'avoir porté tranquillement sur ses larges épaules les haines des colporteurs et des petits marquis. Ses ennemis mêmes lui accordent une secrète estime. Mais qu'a-t-il fait, monsieur, de considérable, et par quoi vous apparaît-il autre chose que le jouet des vents qui soufflaient autour de lui? Les jésuites qu'il a chassés sont revenus; la petite guerre de religion qu'il avait allumée afin de divertir le peuple s'est éteinte, ne laissant après la fête que la carcasse puante d'un méchant feu d'artifice. Il eut, je vous l'accorde, le génie du divertissement ou plutôt des diversions. Son parti, qui n'était que celui de l'occasion et des expédients, n'avait pas attendu sa mort pour changer de nom et de chef sans changer de doctrine. Sa cabale resta fidèle à son maître et à elle-même en continuant d'obéir aux circonstances. Est-ce donc là une œuvre dont la grandeur étonne?

— C'en est une admirable en effet, répondit M. Roman. Et ce ministre eût-il seulement tiré l'art du gouvernement des nuages de la métaphysique pour le ramener à la réalité des choses, que je l'en chargerais de louanges. Son parti, dites-vous, fut celui de l'occasion et des expédients. Mais que faut-il pour exceller dans les affaires humaines? que saisir l'occasion favorable et recourir aux expédients utiles. C'est ce qu'il fit, ou du moins ce qu'il eût fait, si la mobilité pusillanime de ses amis et l'audace perfide de ses adversaires lui avaient laissé quelque repos. Mais il s'usa dans le vain ouvrage d'apaiser ceux-ci et de raffermir les premiers. Le temps et les hommes, instruments nécessaires, lui firent défaut pour établir son bienfaisant despotisme. Il forma du moins des desseins admirables pour la politique intérieure. Vous ne devez pas oublier que, à l'extérieur, il dota sa patrie de vastes et fertiles territoires. Et nous lui devons en cela d'autant plus de reconnaissance, qu'il fit ces heureuses conquêtes seul et malgré le parlement dont il dépendait.

— Monsieur, répondit mon bon maître, il montra de l'énergie et de l'habileté dans les affaires des colonies, mais non beaucoup plus, peut-être, qu'un bourgeois n'en déploie pour acheter une terre. Et ce qui me gâte toutes ces affaires maritimes, c'est la conduite que les Européens ont coutume de tenir avec les peuples de l'Afrique et de l'Amérique. Les blancs, quand ils sont aux prises avec des hommes jaunes ou noirs, se voient forcés de les exterminer. L'on ne vient à bout des sauvages que par une sauvagerie perfectionnée. C'est à cette extrémité qu'aboutissent toutes les entreprises coloniales. Je ne nie pas que les Espagnols, les Hollandais et les Anglais n'y aient trouvé quelque avantage; mais d'ordinaire on se lance au hasard et tout à fait à l'aventure dans ces grandes et cruelles expéditions. Qu'est-ce que la sagesse et la volonté d'un homme dans des entreprises qui intéressent le commerce, l'agriculture, la navigation, et qui, par conséquent, dépendent d'une immense quantité d'êtres minuscules? La part d'un ministre en de telles affaires est bien petite, et, si elle nous paraît notable, c'est parce que notre esprit, tourné à la mythologie, veut donner un nom et une figure à toutes les forces secrètes de la nature. Qu'a-t-il inventé, votre ministre, en fait de colonies, qui ne fût déjà connu des Phéniciens, au temps de Cadmus?

A ces mots, M. Roman laissa tomber son atlas, que le libraire alla ramasser doucement.

— Monsieur l'abbé, dit-il, je découvre à regret que vous êtes sophiste. Car il faut l'être pour offusquer avec Cadmus et les Phéniciens les entreprises coloniales du ministre défunt. Vous n'avez pu nier que ces entreprises fussent son ouvrage, et vous avez pitoyablement introduit ce Cadmus pour nous embrouiller.

— Monsieur, dit l'abbé, laissons là Cadmus puisqu'il vous fâche. Je veux dire seulement qu'un ministre a peu de part à ses propres entreprises et qu'il n'en mérite ni la gloire ni la honte; je veux dire que, si, dans la comédie pitoyable de la vie, les princes ont l'air de commander comme les peuples d'obéir, ce n'est qu'un jeu, une vaine apparence, et que réellement ils sont les uns et les autres conduits par une force invisible.

II

Saint Abraham

En cette nuit d'été, tandis que les moucherons dansaient autour de la lanterne du *Petit-Bacchus*, M. l'abbé Coignard prenait le frais sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné. Il y méditait, à sa coutume, lorsque Catherine vint s'asseoir à côté de lui sur le banc de pierre. Mon bon maître était enclin à louer Dieu dans ses œuvres. Il prit plaisir à contempler cette belle fille, et, comme il avait l'esprit riant et orné, il lui tint des propos agréables. Il la loua d'avoir de l'esprit non seulement sur la langue, mais encore à la gorge et dans le reste de sa personne, et de sourire avec ses lèvres et ses joues, moins encore qu'avec toutes les fossettes et tous les jolis plis de sa chair, en sorte qu'on souffrait impatiemment les voiles qui empêchaient qu'on ne la vît sourire tout entière.

— Puisque enfin, disait-il, il faut pécher sur cette terre, et que nul ne peut, sans superbe, se croire infaillible, c'est avec vous, mademoiselle, que je voudrais que la grâce divine me fît défaut de préférence, si toutefois tel pouvait être votre bon plaisir. J'y rencontrerais deux avantages précieux, à savoir : premièrement, de pécher avec une joie rare et des délices singulières; secondement, de trouver ensuite une excuse dans la puissance de vos charmes, car il est sans doute écrit au livre du Jugement que vos attraits

sont irrésistibles. Cela doit être considéré. L'on voit des imprudents qui forniquent avec des femmes laides et mal faites. Ces malheureux, en travaillant de la sorte, risquent fort de perdre leur âme; car ils pèchent pour pécher, et leur faute laborieuse est pleine de malice. Tandis qu'une si belle peau que la vôtre, Catherine, est une excuse aux yeux de l'Éternel. Vos charmes allègent merveilleusement la faute, qui devient pardonnable, étant involontaire. Pour tout vous dire, mademoiselle, je sens que, près de vous, la grâce divine m'abandonne et fuit à tire-d'aile. Au moment que je vous parle, ce n'est plus qu'un petit point blanc au-dessus de ces toits où, dans les gouttières, les chats font l'amour avec des cris furieux et des plaintes d'enfant, pendant que la lune s'assied effrontément sur un tuyau de cheminée. Tout ce que je vois de votre personne, Catherine, m'est sensible; et ce que je n'en vois pas m'est plus sensible encore.

En entendant ces mots, elle baissa le regard sur ses genoux, puis le coula tout luisant sur M. l'abbé Coignard.

Et, d'une voix très douce :

— Puisque vous me voulez du bien, monsieur Jérôme, dit-elle, promettez-moi de m'accorder la grâce que je vais vous demander, et dont je vous serai reconnaissante.

Mon bon maître promit. Qui n'en eût fait autant à sa place?

Catherine lui dit alors avec vivacité :

— Vous savez, monsieur Jérôme, que l'abbé La Perruque, vicaire à Saint-Benoît, accuse frère Ange de lui avoir volé son âne, et qu'il en a fait une plainte à l'official. Or, rien n'est plus faux. Ce bon frère avait emprunté l'âne pour porter des reliques dans les villages. L'âne s'est perdu en chemin. Les reliques ont été retrouvées. C'est l'essentiel, comme dit frère Ange. Mais l'abbé La Perruque réclame son âne et ne veut rien entendre. Il fera mettre le petit frère dans les prisons de l'archevêque. Vous seul pouvez fléchir sa colère et l'amener à retirer sa plainte.

— Mais, mademoiselle, dit l'abbé Coignard, je n'en ai ni le pouvoir ni l'envie.

— Oh! reprit Catherine, en se glissant près de lui et en le regardant avec une tendresse apprêtée, l'envie, je serais bien malheureuse si je ne parvenais pas à vous la donner. Quant au pouvoir, vous l'avez, monsieur Jérôme, vous l'avez. Et rien ne vous sera plus facile que de sauver le petit frère. Il vous suffira de donner à monsieur La Perruque huit sermons pour le carême et quatre pour l'avent. Vous faites si bien les sermons que ce doit être pour vous un plaisir d'en faire. Composez ces douze sermons, monsieur Jérôme, composez-les tout de suite. J'irai les chercher moi-même dans votre échoppe de Saint-Innocent. Monsieur La Perruque, qui se fait une grande idée de votre savoir et de votre mérite, estime qu'une douzaine de vos sermons vaut un âne. Dès qu'il aura la douzaine, il retirera sa plainte. Il l'a dit. Qu'est-ce que douze sermons, monsieur Jérôme? Et je vous promets d'écrire *amen* au bas du dernier. J'ai votre promesse, ajouta-t-elle en lui passant les bras autour du cou.

— Pour cela, dit rudement M. Coignard en dénouant les jolies mains agrafées à son épaule, je refuse net. Les promesses qu'on fait à une jolie fille n'engagent que la peau, et ce n'est point pécher que de s'en dédire. Ne comptez pas sur moi, la belle, pour tirer votre galant barbu des mains de l'official. Si je faisais un ou deux ou douze sermons, ce serait contre les mauvais moines qui sont la honte de l'Église et comme une vermine attachée à la robe de saint Pierre. Ce frère Ange est un fripon; il fait toucher aux bonnes femmes, en guise de reliques, quelque

os de mouton ou de cochon, qu'il a lui-même rongé avec une avidité dégoûtante. Il a porté, je gage, sur l'âne de monsieur La Perruque une plume de l'ange Gabriel, un rayon de l'étoile des mages, et, dans une petite fiole, un peu du son des cloches qui sonnaient dans le clocher du temple de Salomon. Il est ignare, il est menteur et vous l'aimez. Ce sont là trois raisons pour qu'il me déplaise. Je vous laisse à juger, mademoiselle, laquelle des trois est la plus forte. Ce peut bien être la moins honnête, car enfin j'étais porté vers vous tout à l'heure avec une violence qui n'est point de mon âge ni de mon état. Mais ne vous y trompez pas : je ressens très vivement les outrages que votre greluchon encapuchonné fait à l'Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont je suis un membre très indigne. Et l'exemple de ce capucin m'inspire un tel dégoût que je suis possédé d'une envie soudaine de méditer quelque bel endroit de saint Jean Chrysostome, au lieu de frotter mes genoux aux vôtres, mademoiselle, comme je fais depuis un quart d'heure. Car le désir du pécheur est périssable et la gloire de Dieu dure éternellement.

» Je ne me suis jamais fait une idée exagérée du péché de la chair. C'est une justice qu'on peut me rendre. Je ne m'effarouche pas, à l'exemple de monsieur Nicodème, pour une si petite affaire que de prendre du plaisir avec une jolie fille. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est la bassesse de l'âme, c'est l'hypocrisie, c'est le mensonge et cette crasse ignorance, qui font de votre frère Ange un capucin accompli. Vous prenez dans son commerce, mademoiselle, une habitude de crapule qui vous ravale bien au-dessous de votre condition, laquelle est celle de fille galante. J'en sais les hontes et les misères; mais c'est un état bien supérieur à celui de capucin. Ce coquin vous déshonore, comme il déshonore jusqu'aux ruisseaux de la rue Saint-Jacques, en y trempant les pieds. Songez, mademoiselle, à toutes les vertus dont vous pourriez encore vous orner, dans votre incertain métier, et dont une seule peut-être vous ouvrirait un jour le paradis, si vous n'étiez soumise et assujettie à cette bête immonde.

» Tout en vous laissant prendre çà et là ce qu'il faut bien finalement qu'on vous laisse quand on s'en va, vous pourriez, Catherine, fleurir en foi, en espérance et en charité, aimer les pauvres et visiter les malades; vous pourriez être aumônière et compatissante, et vous délecter chastement à la vue du ciel, des eaux, des bois et des champs; vous pourriez, le matin, ouvrant votre fenêtre, louer Dieu en écoutant chanter les oiseaux; vous pourriez, aux jours de pèlerinage, gravir la montagne de Saint-Valérien et là, sous le calvaire, pleurer doucement votre innocence perdue; vous pourriez faire en sorte que Celui qui seul lit dans les cœurs dise : « Catherine est ma créa-
» ture, et je la reconnais aux restes d'une belle lumière
» qui n'est point éteinte en elle. »

Catherine l'interrompit.

— Mais, l'abbé, fit-elle sèchement, c'est un sermon que vous me dégoisez là.

— Ne m'en avez-vous point demandé une douzaine? répondit-il.

Elle commençait à se fâcher :

— Prenez garde, l'abbé. Il dépend de vous que nous soyons amis ou ennemis. Voulez-vous faire les douze sermons? Réfléchissez avant de répondre.

— Mademoiselle, dit M. l'abbé Coignard, j'ai fait des actions blâmables dans ma vie, mais ce n'était pas après y avoir réfléchi.

— Vous ne voulez pas? C'est bien sûr? Une fois... deux fois... Vous refusez?... L'abbé, je me vengerai.

Elle bouda quelque temps, muette et rechignée sur le banc. Puis, tout à coup, elle se mit à crier :

— Finissez! monsieur l'abbé Coignard. A votre âge, avec cet habit respectable, me lutiner ainsi, fi! monsieur l'abbé, fi! Quelle honte, monsieur l'abbé!

Comme elle glapissait le plus aigrement, l'abbé vit mademoiselle Lecœur, mercière *aux Trois-Pucelles*, qui passait sous le porche. Elle allait, à cette heure tardive, se confesser au troisième vicaire de Saint-Benoît, et détournait la tête en signe de grand dégoût.

Il avoua en lui-même que la vengeance de Catherine était prompte et sûre, car la vertu de mademoiselle Lecœur, fortifiée par l'âge, était devenue si vigoureuse qu'elle s'attaquait à toutes les impuretés de la paroisse et transperçait sept fois le jour, de la pointe de sa langue, les pécheurs charnels de la rue Saint-Jacques.

Mais Catherine elle-même ne savait pas combien sa vengeance était complète. Elle avait vu venir sur la place mademoiselle Lecœur. Elle n'avait pas vu mon père qui suivait de près.

Il venait avec moi chercher sous le porche l'abbé pour l'emmener *au Petit-Bacchus*. Mon père avait du goût pour Catherine. Rien ne le fâchait comme de la voir serrée de près par les galants. Il n'avait pas d'illusions sur sa conduite; mais, comme il disait, savoir et voir sont deux choses différentes. Or, les cris de Catherine lui étaient parvenus très clairs aux oreilles. Il était vif et incapable de se contraindre. J'eus grand'-peur que sa colère n'éclatât en propos grossiers et en menaces brutales. Je le voyais déjà tirant sa lardoire, qu'il portait aux cordons de son tablier, comme une arme honorable, car il mettait sa gloire dans l'art de rôtisseur.

Mes craintes n'étaient qu'à demi fondées. Une circonstance où Catherine montrait de la vertu était pour le surprendre, non pour lui déplaire, et le contentement l'emporta dans son âme sur la colère.

Il aborda mon bon maître assez civilement et lui dit avec une gravité moqueuse :

— Monsieur Coignard, tous les prêtres qui recherchent la société des femmes galantes y laissent leur vertu et leur bon renom. Et c'est justice, alors même qu'aucun plaisir n'a payé leur déshonneur.

Catherine quitta la place avec un bel air de pudeur offensée et mon bon maître répondit à mon père avec une éloquence douce et riante :

— Cette maxime, maître Léonard, est excellente; encore ne doit-on pas l'appliquer sans discernement et la coller en toute occasion comme l'étiquette « à six blancs » que le coutelier boiteux met à tous ses couteaux. Je ne rechercherai pas en quoi j'en ai pu tantôt mériter l'application. Ne suffit-il pas que j'avoue l'avoir méritée?

» Il est indécent de s'entretenir de soi-même, et ce serait faire trop de violence à ma pudeur que de m'obliger à discourir de ce qui m'est particulier. J'aime mieux vous opposer, maître Léonard, l'exemple du vénérable Robert d'Arbrissel, qui, fréquentant les filles de joie, y acquit de grands mérites. On peut citer aussi saint Abraham, anachorète de Syrie, qui ne craignit point de pénétrer dans une maison mal famée.

— Qui est ce saint Abraham? demanda mon père, dont toutes les idées étaient en déroute.

— Asseyons-nous devant votre porte, dit mon bon maître; apportez un pot de vin; et je vous conterai l'histoire

de ce grand saint, telle qu'elle nous a été enseignée par saint Éphrem lui-même.

Mon père fit signe qu'il le voulait bien. Nous prîmes place tous trois sous l'auvent, et mon bon maître parla comme il suit :

— Saint Abraham, déjà vieux, vivait seul au désert, dans une petite cabane, lorsque son frère mourut, laissant une fille d'une grande beauté, nommée Marie. Assuré que la vie qu'il menait serait excellente pour sa nièce, Abraham fit bâtir pour elle une cellule proche de la sienne, d'où il l'instruisait par une petite fenêtre qu'il avait percée.

» Il avait soin qu'elle jeûnât, veillât et chantât des psaumes. Mais un moine, qu'on croit être un faux moine, s'étant approché de Marie pendant que le saint homme Abraham méditait sur les Écritures, induisit en péché la jeune fille qui se dit ensuite :

» — Il vaut bien mieux, puisque je suis morte à Dieu, que j'aille dans un pays où je ne sois connue de personne.

» Et, quittant sa cellule, elle s'en alla dans une ville voisine nommée Édesse, où il y avait des jardins délicieux et de fraîches fontaines, et qui est encore aujourd'hui la plus agréable des villes de Syrie.

» Cependant le saint homme Abraham restait plongé dans une méditation profonde. Sa nièce était déjà partie depuis plusieurs jours quand, ouvrant sa petite fenêtre, il demanda :

» — Marie, pourquoi ne chantes-tu plus les psaumes que tu chantais si bien?

» Et, ne recevant pas de réponse, il soupçonna la vérité et s'écria :

» — Un loup cruel a enlevé ma brebis!

» Il demeura dans l'affliction pendant deux ans; après quoi, il apprit que sa nièce menait une mauvaise vie.

Agissant avec prudence, il pria un de ses amis d'aller à la ville pour reconnaître exactement ce qu'il en était. Le rapport de cet ami fut qu'en effet Marie menait une mauvaise vie. A cette nouvelle, le saint homme pria son ami de lui prêter un habit de cavalier et de lui amener un cheval; et, ayant mis sur sa tête, afin de n'être point reconnu, un grand chapeau qui lui couvrait le visage, il se rendit dans l'hôtellerie où on lui avait dit que sa nièce était logée. Il jetait les yeux de tous côtés pour voir s'il ne l'apercevrait point; mais, comme elle ne paraissait pas, il dit à l'hôtelier en feignant de sourire :

» — Mon maître, on dit que vous avez ici une jolie fille. Ne pourrais-je pas la voir?

» L'hôtelier, qui était obligeant, la fit appeler, et Marie se présenta dans un costume qui, selon la propre expression de saint Éphrem, suffisait à révéler sa conduite. Le saint homme en fut pénétré de douleur.

» Il affecta pourtant la gaieté et commanda un bon repas. Marie était, ce jour-là, d'une humeur sombre. A donner le plaisir, on ne le goûte pas toujours; et la vue de ce vieillard, qu'elle ne reconnaissait pas, car il n'avait point tiré son chapeau, ne la tournait nullement à la joie. L'hôtelier lui faisait honte d'une si méchante attitude, et si contraire aux devoirs de sa profession; mais elle dit en soupirant :

» — Plût à Dieu que je fusse morte il y a trois ans!

» Le saint homme Abraham prit soin de prendre le langage d'un galant cavalier comme il en avait pris l'habit :

» — Ma fille, dit-il, je viens ici non pour pleurer tes péchés, mais pour partager ton amour.

» Mais, quand l'hôtelier l'eut laissé seul avec Marie, il cessa de feindre et, levant son chapeau, il dit en pleurant :

» — Ma fille Marie, ne me reconnaissez-vous pas? Ne suis-je pas Abraham qui vous ai tenu lieu de père?

» Il lui prit la main et l'exhorta toute la nuit au repentir et à la pénitence. Surtout il eut soin de ne point la désespérer. Il lui répétait sans cesse : « Ma fille, il n'y a « que Dieu d'impeccable! »

» Marie avait l'âme naturellement douce. Elle consentit à retourner auprès de lui. Quand le jour se leva, ils partirent. Elle voulait emporter ses robes et ses bijoux. Mais le saint homme lui fit entendre qu'il était plus convenable de les laisser. Il la fit monter sur son cheval et la ramena aux cellules où ils reprirent tous deux leur vie passée. Seulement le saint homme prit soin, cette fois, que la chambre de Marie ne communiquât point avec le dehors et qu'on n'en pût sortir sans passer par la chambre qu'il habitait lui-même, moyennant quoi, avec la grâce de Dieu, il garda sa brebis.

» Telle est l'histoire de saint Abraham, dit mon bon maître en prenant sa tasse de vin. »

— Elle est parfaitement belle, dit mon père, et le malheur de cette pauvre Marie m'a tiré les larmes des yeux.

III

Les Ministres d'État

(SUITE ET FIN)

Ce jour-là, nous fûmes bien surpris, mon bon maître et moi, de rencontrer chez M. Blaizot, *à l'Image Sainte-Catherine*, un petit homme maigre et jaune qui n'était pas autre que le célèbre libelliste Jean Hibou. Nous avions tout lieu de croire qu'il était à la Bastille, où il avait accoutumé de vivre. Et, si nous n'hésitâmes pas à le reconnaître, c'est qu'il gardait encore sur le visage l'ombre et l'humidité des cachots. Il feuilletait d'une main frémissante, sous l'œil inquiet du libraire, les écrits politiques nouvellement venus de Hollande. M. l'abbé Jérôme Coignard lui tira son chapeau avec une grâce naturelle, qui eût été plus sensible si le chapeau de mon bon maître n'avait pas été défoncé, la veille au soir, dans une rixe sans conséquence, sous la treille du *Petit-Bacchus*.

M. l'abbé Coignard ayant témoigné qu'il avait joie à revoir un si habile homme :

— Ce ne sera pas pour longtemps, répondit M. Jean Hibou. Je quitte ce pays où je ne puis vivre. Je ne saurais respirer plus longtemps l'air corrompu de cette ville. Dans un mois, je serai établi en Hollande. Il est cruel de subir Fleury après Dubois, et j'ai trop de vertu pour être Français. Nous sommes gouvernés, sur de mauvais principes, par des imbéciles et des coquins. C'est ce que je ne puis souffrir.

— Il est vrai, dit mon bon maître, que les affaires publiques sont mal conduites et qu'il y a beaucoup de voleurs en place. Les sots et les méchants se partagent la puissance et, si j'écris jamais sur les affaires du temps, j'en ferai un petit livre à la façon de l'*Apokolokyntose* de Sénèque le Philosophe ou de notre *Satire Ménippée*, qui est assez savoureuse. Cette façon légère et plaisante convient mieux à la matière que la roideur morose d'un Tacite ou que la gravité patiente d'un de Thou. Je ferais de ce libelle des manuscrits qu'on passerait sous le manteau, et l'on y verrait un mépris philosophique des hommes. Les gens en place, pour la plupart, en seraient fort irrités; mais quelques-uns, je crois, goûteraient un secret plaisir à s'y voir couverts d'infamie. J'en juge par ce que j'ouïs dire à une dame de bonne naissance que je connus à Séez, du temps que j'y étais bibliothécaire de monsieur l'évêque. Elle était sur le retour et toute frémissante encore de ses débauches effrénées. Car il faut vous dire qu'elle avait été pendant vingt ans la meilleure haquenée de la province de Normandie. Et, comme je l'interrogeais sur le plaisir qu'elle avait le plus vivement ressenti dans sa vie :

» — C'est, me répondit-elle, celui de me sentir déshonorée.

» Je reconnus à cette réponse qu'elle avait de la délicatesse. J'en veux supposer autant à tel ou tel de nos ministres, et, si jamais j'écris contre ceux-là, ce sera pour les flatter curieusement dans leur vice et dans leur infamie. Mais pourquoi différer l'exécution d'un si beau dessein? Je veux demander tout de suite à monsieur Blaizot un cahier de papier pour écrire le premier chapitre de la nouvelle *Ménippée*. »

Il tendait déjà le bras vers M. Blaizot étonné. M. Jean Hibou l'arrêta vivement.

— Gardez, monsieur l'abbé, lui dit-il, ce beau projet pour la Hollande et venez avec moi à Amsterdam, où je vous trouverai un emploi chez quelque limonadier ou baigneur. Là, vous serez libre; vous pourrez écrire la nuit votre *Ménippée* au bout d'une table, tandis qu'à l'autre bout je composerai mes libelles. Ils seront virulents, et qui sait si par nos efforts nous n'amènerons point un changement dans les affaires du royaume? Les libellistes ont plus de part qu'on ne croit à la chute des empires; ils préparent les catastrophes que les peuples mutinés consomment.

» Quel triomphe, ajouta-t-il d'une voix qui sifflait entre ses dents noires, rongées par l'âcre humeur de sa bouche, quelle joie si je parvenais à détruire un de ces ministres qui m'ont lâchement enfermé à la Bastille! Ne voulez-vous pas, monsieur l'abbé, vous associer à un si bel ouvrage?

— Point du tout, répondit mon bon maître. Je serais bien fâché de rien changer à la forme de l'État, et, si je pensais que mon *Apokolokyntose* ou *Ménippée* pût avoir un pareil effet, je ne l'écrirais jamais.

— Quoi! s'écria le libelliste déçu, ne me disiez-vous pas ici, tout à l'heure, que ce gouvernement était mauvais?

— Sans doute, dit l'abbé. Mais j'imite la sagesse de cette vieille de Syracuse qui, au temps où Denys était le plus exécrable à son peuple, allait tous les jours dans le temple prier les dieux pour la vie du tyran. Instruit d'une piété si singulière, Denys voulut en connaître les raisons. Il fit venir la bonne femme et l'interrogea :

» — Je ne suis pas jeune, répondit-elle, j'ai vécu sous beaucoup de tyrans, et j'ai toujours observé qu'à un

mauvais succédait un pire. Tu es le plus détestable que j'aie encore vu. D'où je conclus que ton successeur sera, s'il est possible, plus méchant que toi, et je prie les dieux de nous le donner le plus tard possible.

» Cette vieille était fort sensée, et j'estime comme elle, monsieur Jean Hibou, que les moutons font sagement de se laisser tondre par leur vieux berger, de peur qu'il n'en vienne un plus jeune qui les tonde de plus près.

La bile de M. Jean Hibou, mise en mouvement par ce discours, se répandit en paroles amères :

— Quels lâches propos! quelles indignes maximes! Oh! monsieur l'abbé, que vous êtes peu amateur du bien public et que vous méritez mal la couronne de chêne promise par les poètes aux vaillants citoyens! Il vous fallait naître chez les Tartares, chez les Turcs, esclave d'un Gengiskan ou d'un Bajazet, plutôt qu'en Europe où l'on enseigne les principes du droit public et de la philosophie. Quoi! vous subissez un mauvais gouvernement sans l'envie même d'en changer! De tels sentiments, dans une république de ma façon, seraient punis, pour le moins, de l'exil et de la relégation. Oui, monsieur l'abbé, dans la constitution que je médite et qui sera réglée d'après les maximes de l'antiquité, j'ajouterai un article pour la punition des mauvais citoyens tels que vous. Et j'édicterai des châtiments contre quiconque, pouvant améliorer l'État, ne le ferait pas.

— Eh! eh! dit l'abbé en riant, vous ne me donnez pas de la sorte l'envie d'habiter votre Salente. Ce que vous m'en faites connaître me porte à croire que l'on y sera fort contraint.

M. Jean Hibou répondit sentencieusement :

— On n'y sera contraint qu'à la vertu.

— Ah! dit l'abbé, que la vieille de Syracuse avait raison et qu'il faut craindre d'avoir monsieur Jean Hibou après Dubois et Fleury! Vous me promettez, monsieur, le gouvernement des violents et des hypocrites, et c'est pour hâter l'effet de vos promesses que vous m'engagez à me faire limonadier ou baigneur sur un canal d'Amsterdam! Grand merci! Je reste rue Saint-Jacques où l'on boit du vin frais en frondant les ministres. Croyez-vous me séduire par le mirage de ce gouvernement des honnêtes gens, qui entoure les libertés de telles défenses, qu'on n'en peut plus jouir?

— Monsieur l'abbé, dit Jean Hibou qui s'échauffait, est-ce de la bonne foi, que d'attaquer une police de l'État que j'ai conçue à la Bastille et que vous ne connaissez pas?

— Monsieur, reprit mon bon maître, je me défie des gouvernements que l'on conçoit dans la cabale et la mutinerie. L'opposition est une très mauvaise école de gouvernement, et les politiques avisés, qui se poussent par ce moyen aux affaires, ont grand soin de gouverner par des maximes tout à fait opposées à celles qu'ils professaient auparavant. Cela s'est vu en Chine et ailleurs. Les mêmes nécessités auxquelles étaient soumis leurs prédécesseurs les conduisent. Et ils n'apportent de nouveau que leur inexpérience. C'est une des raisons, monsieur, qui me fait augurer qu'un gouvernement nouveau sera plus importun que celui qu'il remplacera sans être beaucoup différent. Ne l'avons-nous pas déjà éprouvé?

— Ainsi, dit M. Jean Hibou, vous êtes pour les abus?

— Vous l'avez dit, répondit mon bon maître. Les gouvernements sont comme les vins qui se dépouillent et s'adoucissent avec le temps. Les plus durs perdent à la longue un peu de leur rudesse. Je crains un empire dans sa première verdeur. Je crains l'âpre nouveauté d'une

république. Et, puisqu'il faut être mal gouverné, je préfère des princes et des ministres chez qui les premières ardeurs sont tombées.

M. Jean Hibou rencogna son chapeau sur son nez et nous dit adieu d'une voix irritée.

Quand il fut parti, M. Blaizot leva les yeux de dessus ses registres et, assurant ses besicles, il dit à mon bon maître :

— Je suis libraire *à l'Image Sainte-Catherine* depuis bientôt quarante ans et ce m'est une joie toujours nouvelle d'entendre les propos des savants qui fréquentent dans ma boutique. Mais je n'aime pas beaucoup les discours sur les affaires publiques. On s'y échauffe, on s'y querelle vainement.

— C'est aussi, dit mon bon maître, qu'en cette matière il n'y a guère de principes solides.

— Il y en a du moins un, que personne ne s'avisera de contester, répondit M. Blaizot, libraire, c'est qu'il faudrait être mauvais chrétien et mauvais Français pour nier la vertu de la sainte ampoule de Reims, par l'onction de laquelle nos rois sont institués vicaires de Jésus-Christ pour le royaume de France. C'est le fondement de la monarchie qui ne sera jamais ébranlé.

IV

Affaire du Mississipi

On sait qu'en l'année 1722, le Parlement de Paris jugea l'affaire du Mississipi dans laquelle furent impliqués, avec les directeurs de la Compagnie, un ministre d'État, secrétaire du roi, et plusieurs sous-intendants de provinces. La Compagnie était accusée d'avoir corrompu les officiers du royaume et du roi, qui l'avaient en réalité dépouillée avec l'avidité ordinaire aux gens en place dans les gouvernements faibles. Et il est certain qu'à cette époque tous les ressorts du gouvernement étaient détendus ou faussés. A l'une des audiences de ce procès mémorable, la dame de la Morangère, femme d'un des directeurs de la Compagnie du Mississipi, fut entendue en la grand'chambre par messieurs du Parlement. Elle déposa qu'un sieur Lescot, secrétaire de M. le lieutenant-criminel, l'ayant mandée secrètement au Châtelet, lui fit sentir qu'il ne dépendait que d'elle de sauver son mari, qui était bel homme et de bonne mine. Il lui avait parlé à peu près en ces termes : « Madame, ce qui fâche les vrais amis du roi en cette affaire, c'est que les jansénistes n'y sont point impliqués. Ces jansénistes sont des ennemis de la couronne autant que de la religion. Donnez-nous, madame, les moyens de perdre l'un d'eux, et nous reconnaîtrons ce

service d'État en vous rendant votre mari avec tous ses biens. » Quand madame de la Morangère eut rapporté ce discours, qui n'était pas fait pour le public, M. le président du Parlement fut bien obligé d'appeler en la grand'chambre le sieur Lescot, qui d'abord essaya de nier. Mais madame de la Morangère avait de beaux yeux limpides, dont il ne put soutenir le regard. Il se troubla et fut confondu. C'était un grand vilain homme roux, comme Judas Iscariote.

Cette affaire, connue par les gazettes, fit l'entretien de Paris. On en parla dans les salons, dans les promenades, chez le barbier et chez le limonadier. Et partout madame de la Morangère inspirait autant de sympathie que le Lescot donnait de dégoût.

La curiosité publique était vive encore quand j'accompagnai M. l'abbé Jérôme Coignard, mon bon maître, chez M. Blaizot qui, comme vous savez, est libraire, rue Saint-Jacques, *à l'Image Sainte-Catherine*.

Nous trouvâmes dans la boutique le secrétaire particulier d'un ministre d'État, M. Gentil, qui se cachait le visage dans un livre nouvellement venu de Hollande, et le célèbre M. Roman, qui a traité de la raison d'État en divers ouvrages estimés. Le vieux M. Blaizot, derrière son comptoir, lisait la gazette.

M. Jérôme Coignard se coula jusqu'à lui pour attraper par-dessus ses épaules les nouvelles dont il était friand. Ce savant homme, et d'un si beau génie, ne possédait aucune part des biens de ce monde et, quand il avait bu une chopine *au Petit-Bacchus*, il ne lui restait pas un sou dans sa poche pour acheter les feuilles publiques. Ayant lu sur le dos de M. Blaizot la déposition de la dame de la Morangère, il s'écria que cela était bien, et qu'il lui plaisait de voir l'iniquité crouler du haut de sa tour sous la faible main d'une femme, comme il en est des exemples merveilleux rapportés dans l'Écriture.

— Cette dame, ajouta-t-il, bien qu'alliée à des publicains que je n'aime point, est semblable à ces femmes fortes, si vantées au livre des Rois. Elle plaît par un rare mélange de droiture et de finesse et j'applaudis à sa piquante victoire.

M. Roman l'interrompit :

— Prenez garde, monsieur l'abbé, dit-il en étendant le bras, prenez garde que vous considérez cette affaire sous un aspect individuel et particulier, sans vous inquiéter, comme vous devriez le faire, des intérêts publics qui y sont liés. Il faut voir en tout la raison d'État et il est clair que cette raison souveraine exigeait que madame de la Morangère ne parlât pas ou que ses paroles ne trouvassent pas de créance.

M. Gentil leva le nez de dessus son livre.

— On a beaucoup exagéré, dit-il, l'importance de cet incident.

— Ah! monsieur le secrétaire, reprit M. Roman, nous ne croirons pas qu'un incident qui vous fera perdre votre place soit sans importance. Car vous en périrez, monsieur, vous et votre maître. Pour ma part, j'en suis aux regrets. Mais ce qui me consolerait de la chute des ministres que le coup atteint, c'est l'impuissance où ils furent de le prévenir.

M. Gentil fit entendre, par un petit clignement d'œil, qu'il entrait, sur ce point, dans les vues de M. Roman.

Celui-ci poursuivit :

— L'État est comme le corps humain. Toutes les fonctions qu'il accomplit ne sont pas nobles. Aussi en est-il qu'il faut cacher, je dis des plus nécessaires.

— Ah! monsieur, dit l'abbé, était-il donc nécessaire que le Lescot agît de la sorte avec la pauvre femme d'un prisonnier? C'était une infamie!

— Oh! dit M. Roman, ce fut une infamie quand on le sut. Avant, ce n'était rien. Si vous voulez jouir de ce bienfait d'être gouvernés, qui seul met les hommes au-dessus des animaux, il faut laisser aux gouvernants les moyens d'exercer le pouvoir. Et le premier de ces moyens est le secret. C'est pourquoi le gouvernement populaire, qui est le moins secret de tous, en est aussi le plus faible. Croyez-vous donc, monsieur l'abbé, qu'on puisse conduire les hommes par la vertu? Ce serait une grande rêverie.

— Je ne le crois pas, répondit mon bon maître. J'ai observé, dans les fortunes diverses de ma vie, que les hommes étaient de méchantes bêtes, qu'on ne parvient à contenir que par force et par ruse. Mais encore y faut-il mettre quelque mesure, et ne point trop offenser le peu de bons sentiments qui est mêlé dans leur âme aux mauvais instincts. Car enfin, monsieur, l'homme, tout lâche, bête et cruel qu'il est, fut formé à l'image de Dieu, et il lui reste quelques traits de sa première figure. Un gouvernement qui, sortant de la médiocre et commune honnêteté, scandalise les peuples, doit être déposé.

— Parlez plus bas, monsieur l'abbé, dit le secrétaire.

— Le souverain n'a jamais tort, dit M. Roman, et vos maximes, monsieur l'abbé, sont d'un séditieux. Vous mériteriez, vous et vos pareils, de n'être plus gouvernés du tout.

— Oh! dit mon bon maître, si le gouvernement, comme vous nous le donnez à entendre, consiste dans la fourbe, la violence, et les exactions de toutes sortes, il n'y a pas beaucoup à craindre que cette menace soit suivie d'effet; et nous trouverons longtemps encore des ministres d'État et des gouverneurs de provinces pour faire nos affaires.

Seulement je voudrais bien qu'il en vînt d'autres à la place de ceux-ci. Les nouveaux ne pourraient être plus mauvais que les anciens, et qui sait si même ils ne seraient pas un peu meilleurs?

— Prenez garde, dit M. Roman, prenez garde! Ce qu'il y a d'admirable dans l'État, c'est la suite et la continuité et, s'il ne se trouve pas au monde un État parfait, c'est, à mon sens, qu'au temps de Noé, le déluge jeta du trouble dans la transmission des couronnes. C'est un désordre dont nous ne sommes pas encore bien remis aujourd'hui.

— Monsieur, reprit mon bon maître, vous êtes plaisant avec vos théories. L'histoire du monde est pleine de révolutions; on n'y voit que des guerres civiles, tumultes, séditions causés par la méchanceté des princes, et je ne sais ce qu'il faut admirer le plus à cette heure de l'impudence des gouvernants ou de la patience des peuples.

Le secrétaire se plaignit alors que M. l'abbé Coignard méconnût les bienfaits de la royauté et M. Blaizot nous représenta qu'il n'était pas séant de disputer des affaires publiques dans l'échoppe d'un libraire.

Quand nous fûmes dehors, je tirai mon bon maître par la manche.

— Monsieur l'abbé, lui dis-je, avez-vous donc oublié la vieille de Syracuse, que vous voulez maintenant changer le tyran?

— Tournebroche, mon fils, me répondit-il, j'en conviens de bonne grâce, je suis tombé dans la contradiction. Mais cette ambiguïté que vous relevez justement dans mes discours n'est pas aussi maligne que celle nommée antinomie par les philosophes. Charron, dans son livre de *la Sagesse*, affirme qu'il existe des antinomies qu'on ne peut résoudre. Pour ma part, à peine suis-je plongé dans la méditation de la nature, que je vois apparaître à mon esprit une demi-douzaine de ces diablesses qui se prennent de bec devant moi et font mine de s'entr'arracher les yeux; et l'on sait bien tout de suite qu'on ne viendra jamais à bout de réconcilier entre elles ces obstinées mégères. Je perds tout espoir de les mettre d'accord, et c'est leur faute si je n'ai pas fait beaucoup avancer la métaphysique. Mais, dans le cas présent, la contradiction, Tournebroche, mon fils, n'est qu'apparente. Ma raison est toujours avec la vieille de Syracuse. Je pense aujourd'hui ce que je pensais hier. Seulement je viens de me laisser emporter par le cœur et de céder à la passion, comme le vulgaire.

V

Les Œufs de Pâques

Mon père était rôtisseur dans la rue Saint-Jacques, vis-à-vis de Saint-Benoît-le-Bétourné. Je ne vous dirai pas qu'il aimât le carême; ce sentiment n'eût point été naturel chez un rôtisseur. Mais il en observait les jeûnes et abstinences en bon chrétien qu'il était. Faute d'argent pour acheter des dispenses à l'archevêché, il soupait de merluche aux jours maigres, avec sa femme, son fils, son chien et ses hôtes ordinaires, dont le plus assidu était mon bon maître, M. l'abbé Jérôme Coignard. Ma sainte mère n'eût point souffert que Miraut, notre gardien, rongeât un os le vendredi saint. Ce jour-là, elle ne mêlait ni chair ni graisse à la pâtée du pauvre animal. En vain, M. l'abbé Coignard lui représentait-il que c'était là mal faire et qu'en bonne justice Miraut, qui n'avait point de part aux sacrés mystères de la rédemption, n'en devait point souffrir dans sa pitance.

— Ma bonne femme, disait ce grand homme, il est convenable que nous mangions de la merluche comme membres de l'Église; mais il y a quelque superstition, impiété, témérité, voire sacrilège, à associer, comme vous le faites, un chien à des macérations infiniment précieuses par l'intérêt que Dieu lui-même y prend, et qui seraient sans cela méprisables et ridicules. C'est un abus que votre simplicité rend innocent, mais qui serait criminel chez un

docteur ou seulement chez un chrétien d'un esprit judicieux. Une telle pratique, ma bonne dame, va droit à la plus épouvantable des hérésies. Elle ne tend pas à moins qu'à soutenir que Jésus-Christ est mort pour les chiens comme pour les fils d'Adam. Et rien n'est plus contraire aux Écritures.

— Il se peut, répondait ma mère. Mais, si Miraut faisait gras le vendredi saint, je m'imaginerais qu'il est juif et je le prendrais en horreur. Est-ce là faire un péché, monsieur l'abbé?

Et mon bon maître reprenait avec douceur, en buvant un coup de vin :

— Ah! chère créature, sans décider ici si vous péchez ou si vous ne péchez pas, je vous dis en vérité que vous n'avez point de malice et que je croirais à votre salut éternel plutôt qu'à celui de cinq ou six évêques et cardinaux de ma connaissance, qui pourtant ont écrit de beaux traités de droit canon.

Miraut avalait en reniflant sa pâtée et mon père s'en allait avec M. l'abbé Coignard faire un tour au *Petit-Bacchus*.

C'est ainsi qu'à la rôtisserie de *la Reine Pédauque*, nous passions le saint temps du carême. Mais, dès le matin de Pâques, quand les cloches de Saint-Benoît-le-Bétourné annonçaient la joie de la Résurrection, mon père embrochait poulets, canards et pigeons par douzaines, et Miraut, au coin de la cheminée flambante, respirait la bonne odeur de la graisse en remuant la queue avec une allégresse pensive et grave. Vieux, fatigué, presque aveugle, il goûtait encore les joies de cette vie dont il acceptait les maux avec une résignation qui les lui rendait moins cruels. C'était un sage, et je ne suis pas surpris que ma mère associât à ses œuvres pies une créature si raisonnable.

Après avoir entendu la grand'messe, nous dînions dans la boutique bien odorante. Mon père apportait à ce repas une joie religieuse. Il avait communément pour convives quelques clercs de procureur et mon bon maître, M. l'abbé Coignard. A Pâques de l'an de grâce 1725, il m'en souvient, mon bon maître nous amena M. Nicolas Cerise, qu'il avait tiré d'une soupente de la rue des Maçons où ce savant homme écrivait tout le jour et toute la nuit, pour les éditeurs de Hollande, des nouvelles de la république des lettres. Sur la table une montagne d'œufs rouges s'élevait dans un panier de fil de fer. Et, quand M. l'abbé Coignard eut dit le *Benedicite*, ces œufs fournirent la matière de l'entretien.

— On lit dans Ælius Lampridus, dit M. Nicolas Cerise, qu'une poule appartenant au père d'Alexandre Sévère pondit un œuf rouge le jour de la naissance de cet enfant destiné à l'Empire.

— Ce Lampride, qui n'avait pas beaucoup d'esprit, répondit mon bon maître, devait laisser ce conte aux bonnes femmes qui le répandaient. Vous avez trop de jugement, monsieur, pour faire sortir de cette fable absurde la coutume chrétienne de servir des œufs rouges le jour de Pâques.

— Je ne crois pas, en effet, répliqua M. Nicolas Cerise, que cet usage vienne de l'œuf d'Alexandre Sévère. La seule conclusion que je veuille tirer du fait rapporté par Lampridus, c'est qu'un œuf rouge présageait chez les païens le pouvoir suprême. Au reste, ajouta-t-il, il fallait que cet œuf eût été rougi de quelque manière, car les poules ne pondent pas d'œufs rouges.

— Pardonnez-moi, dit ma mère, qui, debout près de la cheminée, garnissait les plats, j'ai vu, dans mon enfance, une poule noire qui donnait des œufs tirant sur le brun; c'est pourquoi je croirais volontiers qu'il y a des poules dont les œufs sont rouges ou d'une couleur approchant le rouge, telle, par exemple, que la couleur de la brique.

— Cela est bien possible, dit mon bon maître, et la nature est beaucoup plus diverse et variée dans ses productions que nous ne le croyons communément. Il y a dans la génération des animaux des bizarreries de toute sorte, et l'on voit dans les cabinets d'histoire naturelle des monstres plus étranges qu'un œuf rouge.

— C'est ainsi, reprit M. Nicolas Cerise, qu'on garde dans le cabinet du roi un veau à cinq pattes et un enfant à deux têtes.

— J'ai vu mieux encore à Auneau, près Chartres, dit ma mère en posant sur la table une douzaine d'aunes de saucisses aux choux dont la fumée agréable montait aux solives du plancher. J'ai vu, messieurs, un enfant nouveau-né avec des pattes d'oie et une tête de serpent. La sage-femme qui le reçut en eut tant d'horreur qu'elle le jeta au feu.

— Prenez garde, s'écria M. l'abbé Jérôme Coignard, prenez garde que l'homme naît de la femme pour servir Dieu et qu'il est inconcevable qu'on le puisse servir avec une tête de serpent, et qu'en conséquence il n'y a pas d'enfants de cette sorte, et que votre sage-femme rêvait ou qu'elle s'est moquée de vous.

— Monsieur l'abbé, dit M. Nicolas Cerise avec un petit sourire, vous avez vu comme moi, dans le cabinet du roi, un fétus à quatre jambes et deux sexes conservé dans un bocal rempli d'esprit-de-vin et, dans un autre bocal, un enfant sans tête avec un œil au-dessus du nombril. Ces monstres pouvaient-ils mieux servir Dieu que l'enfant à tête de serpent dont parle notre hôtesse? Et que dire de ceux qui ont deux têtes, en sorte qu'on ne sait s'ils ont aussi deux âmes? Avouez, monsieur l'abbé, que la nature, en s'amusant à ces jeux cruels, embarrasse quelque peu les théologiens.

Mon bon maître ouvrait déjà la bouche pour répondre, et sans doute il eût détruit tout à fait l'objection de M. Nicolas Cerise, mais ma mère, que rien n'arrêtait quand elle avait envie de parler, le devança en disant très haut que l'enfant d'Auneau n'était pas une créature humaine et que c'était le diable qui l'avait fait à une boulangère.

— Et la preuve, ajouta-t-elle, c'est que personne ne songea à le baptiser et qu'on l'enterra dans une serviette au fond du courtil. Si ç'avait été une créature humaine, on l'aurait mise en terre sainte. Quand le diable fait un enfant à une femme, il le fait en forme d'animal.

— Ma bonne femme, lui répondit M. l'abbé Coignard, il est merveilleux qu'une villageoise en sache sur le diable plus long qu'un docteur en théologie et j'admire que vous vous en rapportiez à la matrone d'Auneau sur le point de savoir si tel fruit d'une femme appartient ou non à l'humanité rachetée par le sang de Dieu. Croyez-m'en : ces diableries ne sont que de sales imaginations dont vous devez nettoyer votre esprit. On ne lit point dans les Pères que le diable fasse des enfants aux filles. Toutes ces histoires de fornications sataniques sont des rêveries dégoûtantes, et c'est une honte que des jésuites et des dominicains en aient fait des traités.

— Vous parlez bien, l'abbé, dit M. Nicolas Cerise, en piquant une saucisse dans le plat. Mais vous ne répondez point à ce que je disais, que les enfants qui naissent sans tête ne sont pas bien appropriés aux fins de l'homme, qui sont, dit l'Église, de connaître, de servir et d'aimer Dieu, et qu'en cela, comme dans la quantité des germes qui se perdent, la nature n'est pas, à vrai dire, suffisamment

théologique et chrétienne. J'ajouterai qu'elle n'est guère religieuse dans aucun de ses actes et qu'elle semble ignorer son Dieu. Voilà ce qui m'effraye, l'abbé.

— Oh! s'écria mon père, en agitant au bout de sa fourchette un pilon de la volaille qu'il découpait, oh! que voilà des discours ténébreux, maussades et mal appropriés à la fête que nous célébrons aujourd'hui. Aussi bien est-ce la faute de ma femme, qui nous sert un enfant à tête de serpent, comme si ce plat était agréable à d'honnêtes convives. Faut-il que de mes beaux œufs rouges soient sorties tant d'histoires diaboliques!

— Ah! notre hôte, dit M. l'abbé Coignard, il est vrai que de l'œuf sortent toutes choses. Sur cette idée les païens ont imaginé des fables très philosophiques. Mais que d'œufs aussi chrétiens sous leur pourpre antique, que ceux que nous venons de manger, s'échappe une telle volée d'impiétés sauvages, c'est ce dont je demeure confondu.

M. Nicolas Cerise regarda mon bon maître d'un œil clignotant et lui dit avec un rire mince :

— Monsieur l'abbé Coignard, ces œufs, dont les coquilles teintes de betterave jonchent le plancher sous nos pieds, ne sont point, dans leur essence, aussi chrétiens et catholiques qu'il vous plaît de le croire. Les œufs de Pâques sont, au contraire, d'origine païenne et rappellent, au moment de l'équinoxe de printemps, l'éclosion mystérieuse de la vie. C'est un vieux symbole qui s'est conservé dans la religion chrétienne.

— On peut soutenir tout aussi raisonnablement, dit mon bon maître, que c'est un symbole de la résurrection du Christ. Pour moi, qui n'ai nul goût à charger la religion de subtilités symboliques, je croirais volontiers que la joie de manger des œufs, dont on a été privé durant le carême, est la seule cause qui les fait paraître en ce jour sur les tables avec honneur et vêtus de la pourpre royale. Mais il n'importe, et ce ne sont là que des bagatelles dont s'amusent les esprits érudits et les bibliothécaires. Ce qu'il y a de considérable dans vos propos, monsieur Nicolas Cerise, c'est que vous opposez la nature à la religion et que vous les voulez faire ennemies l'une de l'autre. Impiété, monsieur Nicolas Cerise, si horrible que ce bonhomme de rôtisseur lui-même en a frémi sans la comprendre! Mais je n'en suis point troublé, et de tels arguments ne peuvent séduire une minute un esprit qui sait se diriger.

» En effet, vous avez procédé, monsieur Nicolas Cerise, par cette voie rationnelle et scientifique, qui n'est qu'une étroite, courte et sale impasse, au fond de laquelle on se casse le nez inglorieusement. Vous avez raisonné à la manière d'un apothicaire méditatif, qui croit connaître la nature parce qu'il en flaire quelques apparences. Et vous avez jugé que la génération naturelle, qui produit des monstres, n'est pas dans le secret de Dieu qui crée des hommes pour célébrer sa gloire : *Pulcher hymnus Dei homo immortalis*. Vous étiez bien généreux de ne point parler aussi des nouveau-nés qui meurent sitôt le jour, des fous, des imbéciles et de toutes personnes qui ne vous semblent point, selon l'expression de Lactance, un bel hymne de Dieu, *pulcher hymnus Dei*. Mais qu'en savez-vous et qu'en savons-nous, monsieur Nicolas Cerise? Vous me prenez pour un de vos lecteurs d'Amsterdam ou de la Haye, de vouloir me faire entendre que l'inintelligible nature est une objection à notre très sainte foi chrétienne. La nature, monsieur, n'est à nos yeux qu'une suite d'images incohérentes auxquelles il nous est impossible de trouver une signification, et je vous accorde que, selon elle, et en la suivant à la piste, je ne puis discerner dans l'enfant qui naît ni le chrétien, ni l'homme, ni seulement l'individu, et que la chair est un hiéroglyphe parfaitement indéchiffrable. Mais cela n'est rien et nous ne voyons que l'envers de la tapisserie. Ne nous y attachons pas, et sachons que, de ce côté, nous ne pouvons rien connaître. Tournons-nous tout entiers vers l'intelligible qui est l'âme humaine unie à Dieu.

» Vous êtes plaisant, monsieur Nicolas Cerise, avec la nature et la génération. Vous me faites l'effet d'un bourgeois qui croirait avoir surpris les secrets du roi, parce qu'il a vu les peintures qui décorent la salle du conseil. De même que les secrets sont dans les discours du souverain et des ministres, la destinée de l'homme est dans la pensée, qui procède à la fois de la créature et du créateur. Le reste n'est qu'amusement et niaiseries propres à divertir les badauds, dont on voit beaucoup dans les Académies. Ne me parlez pas de la nature, si ce n'est de ce qu'on en voit au *Petit-Bacchus*, dans la personne de Catherine la dentellière, qui est ronde et bien formée.

» Et vous, mon hôte, ajouta M. l'abbé Coignard, donnez-moi à boire, car j'ai la pépie par la faute de monsieur Nicolas Cerise, qui croit que la nature est athée. Et, par tous les diables, elle l'est et le doit être en quelque manière, monsieur Nicolas Cerise; et, si toutefois elle narre la gloire de Dieu, c'est sans connaissance, car il n'est point de connaissance si ce n'est dans l'esprit de l'homme, qui seul procède du fini et de l'infini. A boire!

Mon père versa un rouge-bord à mon bon maître, M. l'abbé Coignard, et à M. Nicolas Cerise, et il les obligea à trinquer, ce qu'ils firent de bon cœur, car ils étaient honnêtes gens.

VI

Le Nouveau Ministère

M. Shippen, qui exerçait à Greenwich l'état de serrurier, dînait chaque jour, durant son passage à Paris, à la rôtisserie de *la Reine Pédauque*, en compagnie de son hôte et de M. l'abbé Jérôme Coignard, mon bon maître. Ce jour-là, au dessert, ayant, selon sa coutume, demandé une bouteille de vin, allumé sa pipe et tiré de sa poche la *Gazette de Londres*, il se mit à fumer, à boire et à lire avec tranquillité. Puis, repliant sa gazette et posant sa pipe sur le bord de la table :

— Messieurs, dit-il, le ministère est renversé.

— Oh ! dit mon bon maître, ce n'est pas une affaire de conséquence.

— Pardonnez-moi, répondit M. Shippen, c'est une affaire de conséquence, car, le précédent ministère étant tory, le nouveau sera whig, et d'ailleurs tout ce qui se fait en Angleterre est considérable.

— Monsieur, répondit mon bon maître, nous avons vu en France des changements plus grands que celui-là. Nous avons vu les quatre charges de secrétaire d'État remplacées par six ou sept conseils de dix membres chacun et messieurs les secrétaires d'État coupés en dix morceaux, puis rétablis dans leur forme première. A chacun de ces changements les uns juraient que tout était perdu, les autres que tout

était sauvé. Et l'on en fit des chansons. Pour ma part je prends peu d'intérêt à ce qui se fait dans le cabinet du prince, observant que le train de la vie n'en est pas changé, qu'après les réformes les hommes sont, comme devant, égoïstes, avares, lâches et cruels, tour à tour stupides et furieux, et qu'il s'y trouve toujours un nombre à peu près égal de nouveau-nés, de mariés, de cocus et de pendus, en quoi se manifeste le bel ordre de la société. Cet ordre est stable, monsieur, et rien ne saurait le troubler, car il est fondé sur la misère et l'imbécillité humaine, et ce sont là des assises qui ne manqueront jamais. Tout l'édifice en acquiert une solidité qui défie l'effort des plus mauvais princes et de cette foule ignare de magistrats, dont ils sont assistés.

Mon père, qui, la lardoire à la main, écoutait ce discours, y fit avec une fermeté déférente cet amendement, qu'il peut se trouver de bons ministres et qu'il se rappelait notamment l'un d'eux, récemment décédé, comme l'auteur d'une ordonnance très sage protégeant les rôtisseurs contre l'ambition dévorante des bouchers et des pâtissiers.

— Il se peut, monsieur Tournebroche, reprit mon bon maître, et c'est une affaire à examiner avec les pâtissiers. Mais ce qu'il importe de considérer, c'est que les empires subsistent, non par la sagesse de quelques secrétaires d'État, mais par le besoin de plusieurs millions d'hommes qui, pour vivre, travaillent à toutes sortes d'arts bas et ignobles, tels que l'industrie, le commerce, l'agriculture, la guerre et la navigation. Ces misères privées forment ce qu'on appelle la grandeur des peuples, et le prince ni les ministres n'y ont point de part.

— Vous vous trompez, monsieur, dit l'Anglais ; les ministres y ont une part en faisant des lois dont une seule peut enrichir ou ruiner la nation.

— Oh! pour cela, répondit l'abbé, c'est une chance à courir. Comme les affaires d'un État sont d'une étendue que l'esprit d'un homme n'embrasse point, il faut pardonner aux ministres d'y travailler aveuglément, ne garder aucun ressentiment du mal ou du bien qu'ils ont fait, et concevoir qu'ils agissaient comme à Colin-Maillard. Au reste, ce mal et ce bien nous sembleraient petits à les estimer sans superstition, et je doute, monsieur, qu'une loi ou ordonnance puisse avoir l'effet que vous dites. J'en juge par les filles de joie, qui sont à elles seules, en une année, l'objet de plus d'édits qu'il ne s'en rend dans un siècle pour tous les autres corps du royaume et qui n'en exercent pas moins leur négoce avec une exactitude qui tient des forces naturelles. Elles se rient des candides noirceurs qu'un magistrat du nom de Nicodème médite à leur endroit, et se moquent du maire Baiselance[1], qui a formé pour leur ruine, avec plusieurs fiscaux et procureurs, une ligue impuissante. Je puis vous dire que Catherine la dentellière ignore jusqu'au nom de ce Baiselance et qu'elle l'ignorera jusqu'à sa fin, qui sera chrétienne, du moins je l'espère. Et j'en induis que toutes les lois, dont un ministre gonfle son portefeuille, sont de vaines paperasses qui ne peuvent ni nous faire vivre, ni nous empêcher de vivre.

— Monsieur Coignard, dit le serrurier de Greenwich, on voit bien par la bassesse de votre langage, que vous êtes façonné à la servitude. Vous parleriez autrement des ministres et des lois si vous aviez le bonheur de jouir, comme moi, d'un gouvernement libre.

— Monsieur Shippen, dit l'abbé, la liberté vraie est celle d'une âme affranchie des vanités de ce monde. Quant aux

---

[1] M. Baiselance ou Baisselance vient beaucoup après Montaigne comme maire de Bordeaux. *(Note de l'éditeur.)*

libertés publiques, je m'en moque comme d'une guigne. Ce sont là des illusions dont on amuse la vanité des ignorants.

— Vous me confirmez, dit M. Shippen, dans cette idée que les Français sont des singes.

— Permettez! s'écria mon père en agitant sa lardoire, il se trouve aussi parmi eux des lions.

— Il n'y manque donc que des citoyens, reprit M. Shippen. Tout le monde, dans le jardin des Tuileries, y dispute des affaires publiques, sans qu'il sorte jamais de ces querelles une idée raisonnable. Votre peuple n'est qu'une ménagerie turbulente.

— Monsieur, dit mon bon maître, il est vrai que les sociétés humaines, quand elles atteignent un degré de politesse, deviennent des manières de ménageries, et que le progrès des mœurs est de vivre en cage, au lieu d'errer misérablement dans les bois. Et cet état est commun à tous les pays d'Europe.

— Monsieur, dit le serrurier de Greenwich, l'Angleterre n'est pas une ménagerie, car elle a un Parlement, dont ses ministres dépendent.

— Monsieur, dit l'abbé, il se pourra faire qu'un jour la France ait aussi des ministres soumis à un Parlement. Mieux encore. Le temps apporte beaucoup de changements aux constitutions des empires, et l'on peut imaginer que la France adopte, dans un siècle ou deux, le gouvernement populaire. Mais, monsieur, les secrétaires d'État, qui sont peu de chose aujourd'hui, ne seront plus rien alors. Car, au lieu de dépendre du monarque, dont ils tiennent la puissance et la durée, ils seront soumis à l'opinion du peuple et participeront de son instabilité. Il est à remarquer que les ministres n'exercent le pouvoir avec quelque force que dans les monarchies absolues, comme il se voit par les exemples de Joseph, fils de Jacob, ministre de Pharaon, et d'Aman, ministre d'Assuérus, qui eurent une grande part au gouvernement, le premier en Égypte et le second chez les Persans. Il fallut l'occasion d'une royauté forte et d'un roi faible pour armer en France le bras d'un Richelieu. Dans l'état populaire les ministres deviendront si débiles que leur méchanceté même et leur sottise ne causeront plus de mal.

» Ils ne recevront des états généraux qu'une autorité incertaine et précaire; ne pouvant se permettre de longs espoirs ni de vastes pensées, ils useront en expédients misérables leur éphémère existence. Ils jauniront dans le triste effort de lire sur les cinq cents visages d'une assemblée des ordres pour agir. Cherchant en vain leur propre pensée dans la pensée d'une foule d'hommes ignorants et divisés, ils languiront en une impuissance inquiète. Ils se déshabitueront de rien préparer ni de rien prévoir, et ne s'étudieront plus qu'à l'intrigue et au mensonge. Ils tomberont de si bas que leur chute ne leur fera point de mal, et leurs noms, charbonnés sur les murs par les petits grimauds d'école, feront rire les bourgeois.

A ce discours, M. Shippen haussa les épaules.

— C'est possible, dit-il; et je vois assez bien les Français dans cet état.

— Oh! dit mon bon maître, en cet état le monde ira son train. Il faudra manger. C'est la grande nécessité qui engendre toutes les autres.

M. Shippen dit en secouant sa pipe :

— En attendant, on nous promet un ministre qui favorisera les agriculteurs, mais qui ruinera le commerce si on le laisse faire. C'est à moi d'y prendre garde, puisque

je suis serrurier à Greenwich. J'assemblerai les serruriers et je les haranguerai.

Il mit sa pipe dans sa poche et sortit sans nous donner le bonsoir.

VII

Le Nouveau Ministère

(SUITE ET FIN)

Après le souper, comme la soirée était belle, M. l'abbé Jérôme Coignard fit quelques pas dans la rue Saint-Jacques où s'allumaient les lanternes, et j'eus l'honneur de l'accompagner. Il s'arrêta sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné, et, me montrant de sa belle main grasse, faite pour les démonstrations scolastiques aussi bien que pour les caresses délicates, l'un des bancs de pierre rangés des deux côtés sous des statues très gothiques accompagnées de barbouillages obscènes :

— Tournebroche, mon fils, me dit-il, si vous m'en croyez, nous prendrons le frais un moment sur ces vieilles pierres luisantes, où tant de gueux sont venus, avant nous, reposer leurs misères. Il se peut que deux ou trois de ces innombrables malheureux y aient échangé entre eux des propos excellents. Nous risquerons d'y attraper des puces. Mais, étant, mon fils, dans l'âge des amours, vous croirez que ce sont celles de Jeannette la vielleuse ou de Catherine la dentellière, qui ont coutume d'y amener leurs galants à la brune, et leur piqûre vous sera douce. C'est une illusion permise à votre jeunesse. Pour moi, qui ai passé l'âge des charmantes erreurs, je me dirai qu'il ne faut pas trop accorder aux délicatesses de la chair et que le philosophe ne doit pas

s'inquiéter des puces, qui sont, comme le reste de l'univers, un grand mystère de Dieu.

Ce disant, il s'assit en prenant soin de ne point déranger un petit Savoyard et sa marmotte qui dormaient leur sommeil innocent sur le vieux banc de pierre. Je pris place à son côté. L'entretien qui avait rempli le dîner de midi me revenant à l'esprit :

— Monsieur l'abbé, demandai-je à ce bon maître, vous parliez tantôt des ministres. Ceux du roi n'imposaient à votre esprit ni par leur habit et leur carrosse, ni par leur génie, et vous les jugiez avec la liberté d'une âme que rien n'étonne. Puis, considérant le sort de ces officiers dans l'état populaire (s'il venait jamais à s'établir), vous nous les représentiez misérables à l'excès, et moins dignes de louanges que de pitié. Seriez-vous contraire aux gouvernements libres, renouvelés des républiques de l'antiquité?

— Mon fils, répondit mon bon maître, je suis de moi-même enclin à aimer le gouvernement populaire. L'humilité de ma condition m'y porte, et les Saintes Écritures, dont j'ai fait quelque étude, m'affermissent dans cette préférence, car le Seigneur a dit dans Ramatha : « Les anciens d'Israël veulent un roi afin que je ne règne point sur eux. Or, voici quel sera le droit du roi qui vous gouvernera : Il prendra vos enfants pour conduire ses chariots, et il les fera courir devant son char. Il fera de vos filles ses parfumeuses, ses cuisinières et ses boulangères. *Filias quoque vestras faciet sibi unguentarias et focarias et panificas*. Cela est dit expressément au livre des Rois, où l'on voit encore que le monarque apporte à ses sujets deux présents funestes, la guerre et la dîme. Et, s'il est vrai que les monarchies sont d'institution divine, il est également vrai qu'elles présentent tous les caractères de l'imbécillité et de la méchanceté humaines. Il est croyable que le Ciel les a données aux peuples pour leur châtiment : *Et tribuit eis petitionem eorum.*

> Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes ;
> Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

» Je pourrais, mon fils, vous rapporter plusieurs beaux endroits des auteurs anciens où la haine de la tyrannie est rendue avec une admirable vigueur. Enfin, je crois avoir toujours montré quelque force d'âme en méprisant les grandeurs de chair et j'ai, tout autant que le janséniste Blaise Pascal, le dégoût des trognes à épée. Toutes ces raisons parlent dans mon cœur et dans mon esprit pour le gouvernement populaire. J'en ai fait le sujet de méditations que je mettrai quelque jour par écrit dans un ouvrage de ce genre dont on dit qu'il faut casser l'os pour trouver la moelle; je veux vous faire entendre que je composerai un nouvel *Éloge de la Folie*, qui semblera frivole à la frivolité, mais où les sages reconnaîtront la sagesse prudemment cachée sous la marotte et le bonnet vert. Bref, je serai un autre Érasme; j'instruirai, à son exemple, les peuples par un docte et judicieux badinage. Et vous trouverez, mon fils, dans un chapitre de ce traité, tous les éclaircissements au sujet qui vous intéresse; vous y connaîtrez la condition des ministres placés dans la dépendance des états ou assemblées populaires.

— Ah! monsieur l'abbé, m'écriai-je, combien j'ai hâte de lire ce livre! Quand pensez-vous qu'il sera écrit?

— Je ne sais, répondit mon bon maître. Et, à vrai dire, je crois que je ne l'écrirai jamais. Les desseins que forment les hommes sont souvent traversés. Nous ne disposons pas de la moindre parcelle de l'avenir, et cette incertitude, commune à toute la race d'Adam, est chez moi portée à l'extrême par un long enchaînement d'infortunes. C'est pourquoi, mon fils, je désespère de pouvoir jamais composer cette facétie respectable. Sans vous faire sur ce banc un traité politique, je vous dirai du moins comment j'eus l'idée d'introduire dans mon livre imaginaire un chapitre où paraîtraient la faiblesse et la malice des serviteurs que prendra le bonhomme Démos, quand il sera le maître, s'il le devient jamais, ce dont je ne décide point : car je ne me mêle pas de prophétiser, laissant ce soin aux pucelles, qui vaticinent à l'exemple des sibylles telles que la Cumane, la Persique et la Tiburtine, *quarum insigne virginitas est et virginitatis præmium divinatio.* Venons-en donc à notre sujet. Il y a de cela vingt ans environ, j'habitais la plaisante ville de Séez, où j'étais bibliothécaire de monsieur l'évêque.

» Des comédiens errants, qui passaient d'aventure, jouèrent, dans une grange, une tragédie assez bonne. J'y allai et vis paraître un empereur romain dont la perruque était ornée de plus de lauriers qu'un jambon de la foire Saint-Laurent. Il s'assit dans un fauteuil de chanoine; ses deux ministres, en habit de cour, avec leurs grands cordons, prirent place à ses côtés sur des tabourets; et tous trois formèrent le Conseil d'État sur les quinquets qui puaient excessivement. Dans la suite des délibérations, l'un des conseillers traça un portrait satirique des consuls aux derniers temps de la République. Il les montrait impatients d'user et d'abuser de leur puissance passagère, ennemis du bien public, jaloux de leurs successeurs, en qui ils étaient seulement assurés de trouver les complices de leurs rapines et de leurs concussions. Voici comme il parlait :

> Ces petits souverains qu'on fait pour une année,
> Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,

Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit;
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.

» Or, mon fils, ces vers qui, par l'exactitude sentencieuse, rappellent les quatrains de Pibrac, sont plus excellents, pour le sens, que le reste de la tragédie, qui sent un peu trop les frivolités pompeuses de la Fronde des princes et qui est toute gâtée par les galanteries héroïques d'une manière de duchesse de Longueville, qui y paraît sous le nom d'Émilie. J'ai pris soin de les retenir afin de les méditer. Car on trouve de belles maximes, même dans les ouvrages de théâtre. Ce que le poète dit en ces huit vers des consuls de la République romaine s'applique également aux ministres des démocraties, dont le pouvoir est précaire.

» Ils sont faibles, mon fils, parce qu'ils dépendent d'une assemblée populaire incapable également des vues grandes et profondes d'un politique et de l'imbécillité innocente d'un roi fainéant. Les ministres ne sont grands que s'ils secondent, comme Sully, un prince intelligent ou s'ils tiennent, comme Richelieu, la place du monarque. Et qui ne sent que le Démos n'aura ni la prudence obstinée d'un Henri IV, ni l'inertie favorable d'un Louis XIII? A supposer qu'il sache ce qu'il veut, il ne saura ni comment sa volonté doit être faite ni seulement si elle est faisable. Commandant mal, il sera mal obéi et se croira toujours trahi. Les députés qu'il enverra à ses états généraux entretiendront par d'ingénieux mensonges ses illusions jusqu'au moment de tomber sous ses soupçons injustes ou légitimes. Ces

états procéderont de la médiocrité confuse des foules dont ils seront issus. Ils rouleront d'obscures et multiples pensées. Ils donneront pour tâche aux chefs du gouvernement d'exécuter des volontés vagues dont ils n'auront pas eux-mêmes conscience, et leurs ministres, moins heureux que l'Œdipe de la Fable, seront dévorés tour à tour par le Sphinx aux cent têtes, pour n'avoir pas deviné l'énigme dont le Sphinx lui-même ignorait le mot. Leur plus grande misère sera de se résigner à l'impuissance, et de parler au lieu d'agir. Ils deviendront des rhéteurs, et de très mauvais rhéteurs, car le talent, apportant avec lui quelque clarté, les perdrait. Ils devront s'étudier à parler pour ne rien dire, et les moins sots d'entre eux seront condamnés à mentir plus que les autres. En sorte que les plus intelligents deviendront les plus méprisables. Et, s'il s'en trouve encore d'assez habiles pour conclure des traités, régler les finances et pourvoir aux affaires, leurs connaissances ne leur serviront de rien, car le temps leur manquera, et le temps est l'étoffe des grandes entreprises.

» Cette condition humiliante découragera les bons et donnera de l'ambition aux mauvais. De toutes parts, les incapacités ambitieuses s'élèveront du fond des bourgades aux premiers emplois de l'État, et, comme la probité n'est pas naturelle à l'homme, mais qu'elle doit y être cultivée par de longs soins et par des artifices continus, on verra des nuées de concussionnaires s'abattre sur le trésor public. Le mal sera beaucoup accru par l'éclat du scandale, puisqu'il est difficile de rien cacher dans le gouvernement populaire, et, par la faute de plusieurs, tous deviendront suspects.

» Je n'en conclus point, mon fils, que les peuples seront alors plus malheureux qu'ils ne sont aujourd'hui. Je vous ai fait assez entendre dans nos précédents entretiens que je ne crois pas que le sort de la nation dépende du prince et de ses ministres, et que c'est accorder trop de vertu aux lois que d'en faire les sources de la prospérité ou de la misère publiques. Néanmoins la multitude des lois est funeste, et je crains encore que les états généraux n'abusent de leur faculté législatrice.

» C'est le péché mignon de Colin et de Jeannot de faire des ordonnances en gardant leurs moutons et de dire : « Si j'étais roi!... » Quand Jeannot sera roi, il promulguera plus d'édits en un an que n'en colligea dans tout son règne l'empereur Justinien. C'est par cet endroit encore que le règne de Jeannot me semble redoutable. Mais celui des rois et des empereurs fut généralement si mauvais qu'on n'en peut craindre un pire, et Jeannot ne fera pas beaucoup plus de sottises, sans doute, ni de méchancetés que tous ces princes ceints de la double ou triple couronne, qui depuis le déluge couvrent le monde de sang et de ruines. Son incapacité même et sa turbulence auront cela d'excellent, qu'elles rendront impossibles ces savantes correspondances d'État à État, qu'on nomme diplomatiques et qui n'aboutissent qu'à allumer artistement des guerres inutiles et désastreuses. Les ministres du bonhomme Démos, sans cesse talonnés, bousculés, humiliés, bourrés, culbutés et plus assaillis de pommes cuites et d'œufs durs que le pire arlequin du théâtre de la foire, n'auront point de loisirs pour préparer poliment dans la paix et le secret du cabinet, sur le tapis vert, des carnages, en considération de ce qu'on appelle l'équilibre européen et qui n'est que la fortune des diplomates. Il n'y aura plus de politique étrangère et ce sera un grand bonheur pour la malheureuse humanité.

A ces mots, mon bon maître se leva et reprit de la sorte :

— Il est temps de rentrer, mon fils, car à cette heure le serein me pénètre par le défaut de mes habits, qui sont percés en divers endroits. Aussi bien, à demeurer plus longtemps sous ce porche, nous risquerions d'effaroucher les galants de Catherine et de Jeannette qui attendent ici l'heure du berger.

VIII

Messieurs les Échevins

Ce soir-là, nous allâmes, mon maître et moi, sous la tonnelle du *Petit-Bacchus*, où nous trouvâmes Catherine la dentellière, le coutelier boiteux et le père qui m'engendra. Ils étaient assis tous trois à la même table devant un pot de vin dont ils avaient pris assez pour être plaisants et sociables.

On venait d'élire dans les formes deux échevins sur quatre, et mon père en discourait selon son état et son génie.

— Le malheur, disait-il, est que les échevins sont gens de robe et non point rôtisseurs, et qu'ils tiennent leur magistrature du roi et non des marchands, notamment de la corporation des rôtisseurs parisiens dont je suis porte-bannière. S'ils étaient de mon choix, ils aboliraient la dîme et la gabelle et nous serions tous heureux. A moins que le monde ne marche à reculons comme les écrevisses, un jour viendra où les échevins seront élus par les marchands.

— N'en doutez point, dit M. l'abbé Coignard, les échevins seront élus un jour par les patrons et par les apprentis.

— Prenez garde à ce que vous dites là, monsieur l'abbé, répliqua mon père, inquiet et fronçant les sourcils. Quand

les apprentis se mêleront de nommer les échevins, tout sera perdu. Du temps que j'étais apprenti, je ne songeais qu'à mettre à mal le bien et la femme de mon patron. Mais, depuis que j'ai une boutique et une femme, j'entends les intérêts publics, qui sont liés aux miens.

Lesturgeon, notre hôte, apporta un pot de vin. C'était un petit homme roux, agile et rude.

— Vous parlez des nouveaux échevins, dit-il, les poings sur les hanches. Je souhaite seulement qu'ils en sachent autant que les anciens, qui pourtant n'étaient pas bien connaisseurs de l'intérêt public. Mais ils commençaient d'apprendre leur état. Vous savez, maître Léonard (il parlait à mon père), que l'école où les enfants de la rue Saint-Jacques vont apprendre leur Croix-de-Dieu est bâtie de bois et qu'il suffirait d'un fusil et d'un copeau pour la faire flamber comme un feu de la Saint-Jean. J'en avisai messieurs de l'Hôtel de Ville. Ma lettre ne péchait pas par le style, car je l'avais fait écrire, pour six blancs, à un secrétaire qui tient échoppe sous le Val-de-Grâce. J'y représentais à messieurs les échevins que tous les petits gars du quartier étaient en danger quotidien de griller comme des andouilles, ce qui était à considérer, eu égard à la sensibilité des mères. Monsieur l'échevin qui s'occupe des écoles me répondit poliment, au bout de trois mois, que le danger que couraient les petits gars de la rue Saint-Jacques éveillait toute sa sollicitude, et qu'il était jaloux de le conjurer; qu'en conséquence, il envoyait aux écoliers ci-dessus désignés une pompe à incendie. « Le roi, ajoutait-il, ayant, dans sa bonté, construit une fontaine en commémoration de ses victoires à deux cents pas de l'école, l'eau ne saurait manquer, et les enfants apprendront en peu de jours à manier la pompe que la Ville consent à leur octroyer. » En lisant cette lettre, je sautai au plafond. Et, retournant au Val-de-Grâce, je dictai au secrétaire une réponse qui était tournée comme ceci :

« Monseigneur l'Édile, Monseigneur, il y a dans la » maison d'école de la rue Saint-Jacques deux cents marmots dont le plus ancien est âgé de sept ans. Voilà de » beaux pompiers, Monseigneur, pour faire jouer votre » pompe! Reprenez-la et faites bâtir une maison d'école » en pierre et moellon. »

» Cette lettre, comme la première, me coûta six blancs, avec le cachet. Mais je ne perdis point mon argent, car je reçus, après vingt mois, une réponse par laquelle monsieur l'échevin m'assurait que les marmots de la rue Saint-Jacques étaient dignes de la sollicitude de l'échevinage parisien, qui aviserait à leur sûreté. J'en suis là. Si mon échevin quitte la place, il me faudra tout recommencer et payer encore douze blancs au secrétaire du Val-de-Grâce. C'est pourquoi, maître Léonard, bien que persuadé qu'il se trouve à la maison de ville des figures qui seraient mieux placées à la foire, pour y faire Jocrisse, je n'ai guère envie d'y voir entrer de nouveaux visages et je tiens à garder l'échevin à la pompe.

— Moi, dit Catherine, c'est au lieutenant-criminel que j'en veux. Il laisse Jeannette la vielleuse rôder chaque jour, entre chien et loup, sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné. C'est une honte. Elle va par les rues en marmotte et traîne des jupes salies dans tous les ruisseaux. On devrait réserver les lieux publics aux filles assez bien nippées pour s'y montrer avec honneur.

— Oh! dit le coutelier boiteux, j'estime que le trottoir est à tout le monde et j'irai quelque jour, à l'exemple de Lesturgeon, notre hôte, chez le secrétaire du Val-de-Grâce pour qu'il rédige en mon nom une belle supplique en faveur des pauvres colporteurs. Je ne puis pousser ma voiture aux bons endroits sans être tout de suite inquiété par les sergents, et, dès qu'un laquais ou deux servantes s'arrêtent à mon étalage, survient un grand coquin noir qui m'ordonne, au nom de la loi, d'aller vendre ma pacotille ailleurs. Tantôt je suis sur le terrain loué par les gens du marché, tantôt je me trouve proche monsieur Leborgne, coutelier juré. Une autre fois je dois céder la chaussée au carrosse d'un évêque ou d'un prince. Et me voilà endossant le harnais et tirant la bricole, heureux si, profitant de mon embarras, le laquais et les chambrières ne m'ont pas emporté, sans payer, un étui, des ciseaux ou quelque bel eustache de Châtellerault. Je suis las de souffrir la tyrannie; je suis las d'éprouver l'injustice des gens de justice. Je sens un grand besoin de révolte.

— Je connais à ce signe, dit mon bon maître, que vous êtes un coutelier magnanime.

— Je ne suis point magnanime, monsieur l'abbé, reprit modestement le boiteux, je suis vindicatif, et le ressentiment m'a poussé à vendre en secret des chansons contre le roi, ses maîtresses et ses ministres. J'en garde un assez bel assortiment dans la bâche de ma voiture. Ne me trahissez pas. Celle des douze mirlitons est admirable.

— Je ne vous trahirai pas, répondit mon père; pour moi une bonne chanson vaut un verre de vin et même davantage. Je ne dis rien non plus des couteaux, et je suis aise, bonhomme, que vous vendiez les vôtres; car il faut que tout le monde vive. Mais convenez qu'on ne peut souffrir que les vendeurs ambulants fassent concurrence aux marchands qui ont pris boutique à loyer et payent la taxe. Rien n'est plus contraire à l'ordre et à la bonne police. L'audace de ces traîne-misère est inouïe. Jusqu'où irait-elle si on ne la réprimait? L'an passé, un paysan de Montrouge ne venait-il pas arrêter devant la rôtisserie de *la Reine Pédauque* sa charrette pleine de pigeons qu'il vendait tout cuits deux sous moins cher que je ne vends les miens? Et le rustre criait d'une voix à briser les vitres de ma boutique : « A cinq sous les beaux pigeons! » Je le menaçai vingt fois de ma lardoire. Mais il me répondait stupidement que la rue est à tout le monde. J'en portai plainte à monsieur le lieutenant-criminel, qui me fit justice en me débarrassant du vilain. Je ne sais ce qu'il est devenu; mais je lui garde rancune du mal qu'il m'a fait; car, à voir mes pratiques ordinaires lui acheter ses pigeons par couples, voire par demi-douzaines, je pris une jaunisse dont je restai longtemps mélancolique. Je voudrais qu'on lui mît sur le corps, avec de la glu, autant de plumes qu'il en a tirées aux volatiles qu'il vendait toutes cuites à ma barbe, et qu'ainsi emplumé de la tête aux pieds, il fût conduit par les rues, au cul de sa charrette.

— Maître Léonard, dit le coutelier boiteux, vous êtes dur aux pauvres gens. C'est ainsi qu'on pousse à bout les malheureux.

— Monsieur le coutelier, je vous conseille, dit en riant mon bon maître, de faire faire à Saint-Innocent, par quelque écrivain à gages, une satire de maître Léonard et de la vendre avec vos chansons sur les douze mirlitons du roi Louis. Il conviendrait de blasonner un peu notre ami qui, dans un état quasi servile, aspire non point à la liberté, mais à la tyrannie. Je conclus de tous vos discours, messieurs, que la police des villes est d'un art difficile, qu'il y faut concilier des intérêts opposés et souvent contraires, que le bien public est formé d'un grand nombre de maux particuliers, et qu'enfin il est déjà merveilleux que des gens enfermés dans des murailles ne s'y entre-dévorent pas. C'est un bonheur qu'il faut attribuer à leur poltronnerie. La paix publique est fondée

uniquement sur le faible courage des citoyens qui se tiennent en respect les uns les autres par la peur qu'ils se font réciproquement. Et le prince, en inspirant à tous l'épouvante, leur assure l'inestimable bienfait de la paix. Quant à vos échevins, dont le pouvoir est faible, et qui ne sont pas capables de vous nuire ni de vous servir beaucoup, et dont le mérite consiste surtout dans leur grande canne et leur perruque, ne vous plaignez point trop de ce qu'ils soient choisis par le roi et placés, peu s'en faut, depuis le dernier règne, au rang d'officiers de la couronne. Amis du prince, ils sont les ennemis de tous les citoyens indistinctement, et cette inimitié est rendue supportable à chacun par l'égalité parfaite avec laquelle elle se répand sur tous. C'est une pluie dont nous ne recevons, les uns et les autres, que quelques gouttes. Un jour, quand ils seront nommés par le peuple (comme on dit qu'ils le furent aux premiers temps de la monarchie), les échevins auront dans la cité même des amis et des ennemis. Élus par les marchands payant loyer et dîme, ils maltraiteront les colporteurs. Élus par les colporteurs, ils vexeront les marchands. Élus par les artisans, ils seront contraires aux maîtres, qui font travailler les artisans. Ce sera une cause incessante de disputes et de querelles. Ils formeront un conseil tumultueux, où chacun agitera les intérêts et les passions de ses électeurs. Pourtant j'imagine qu'ils ne feront pas regretter nos échevins actuels, qui ne dépendent que du prince. Leur vanité turbulente amusera les citoyens qui s'y contempleront comme dans un miroir grossissant. Ils useront médiocrement d'une médiocre puissance. Sortis de l'état populaire, ils seront aussi incapables de le développer que de le contenir. Les riches s'épouvanteront de leur audace et les misérables accuseront leur timidité, quand il eût fallu seulement reconnaître leur bruyante impuissance. Au reste, capables de tâches communes et administrant le bien public avec cette insuffisance suffisante qu'on atteint toujours et qu'on ne dépasse jamais.

— Ouf! dit mon père, vous avez bien parlé, monsieur l'abbé. Maintenant, buvez!

IX

La Science

Ce jour-là, nous poussâmes, mon bon maître et moi, jusqu'au Pont-Neuf, dont les demi-lunes étaient couvertes de ces tréteaux sur lesquels les bouquinistes étalent des romans mêlés à des livres de piété. On y trouve pour deux sols l'*Astrée* tout entière et le *Grand Cyrus*, usés et graissés par des lecteurs de province, avec l'*Onguent pour la brûlure* et divers ouvrages des jésuites. Mon bon maître avait coutume de lire en passant quelques pages de ces écrits, dont il ne faisait point emplette, étant démuni d'argent, et gardant raisonnablement pour l'hôte du *Petit-Bacchus* les six blancs qu'il lui advenait, par extraordinaire, de tenir dans la poche de sa culotte. Au reste, il n'était point avide de posséder les biens de ce monde, et les meilleurs ouvrages ne lui faisaient point envie, pourvu qu'il en pût connaître les bons endroits, dont il dissertait ensuite avec une sagesse admirable. Les tréteaux du Pont-Neuf lui plaisaient en cela que les livres y étaient parfumés d'une odeur de friture, par le voisinage des marchandes de beignets; et ce grand homme y respirait en même temps les chères odeurs de la cuisine et de la science.

Chaussant ses lunettes, il examina l'étalage d'un brocanteur avec le contentement d'une âme heureuse à qui tout est gracieux parce que tout se reflète en elle avec grâce.

— Tournebroche, mon fils, me dit-il, il se trouve sur l'étal de ce bon homme des livres fabriqués alors que l'imprimerie était encore, autant dire, dans les langes; et ces livres se ressentent de la rudesse de nos aïeux. J'y rencontre une chronique barbare de Monstrelet, auteur qu'on a dit plus baveux qu'un pot de moutarde, et deux ou trois vies de sainte Marguerite, que les commères mettaient jadis en compresse sur leur ventre dans les douleurs de l'enfantement. Il serait inconcevable que les hommes eussent été si sots que d'écrire et de lire de pareilles inepties, si notre sainte religion ne nous enseignait qu'ils naissent avec un germe d'imbécillité. Et, comme les lumières de la foi ne m'ont jamais fait défaut, non point même, par bonheur, dans les erreurs du lit et de la table, je conçois mieux leur stupidité passée que leur intelligence présente, qui, pour tout dire, me semble illusoire et décevante, telle qu'elle semblera aux générations futures, car l'homme est, par essence, une sotte bête et les progrès de son esprit ne sont que les vains effets de son inquiétude. C'est pour cette raison, mon fils, que je me défie de ce qu'ils nomment science et philosophie, et qui n'est, à mon sentiment, qu'un abus de représentations et d'images fallacieuses, et, dans un certain sens, l'avantage du malin Esprit sur les âmes. Vous entendez bien que je suis très éloigné de croire à toutes les diableries dont s'effraie la créance populaire. J'estime, avec les Pères, que la tentation est en nous, et que nous sommes à nous-mêmes nos démons et nos maléfices. Mais j'en veux à monsieur Descartes et à tous les philosophes qui, sur son exemple, ont cherché dans la connaissance de la nature une règle de vie et un principe de conduite. Car enfin, Tournebroche,

mon fils, qu'est-ce que la connaissance de la nature, sinon la fantaisie de nos sens? Et qu'est-ce qu'y ajoute, je vous prie, la science, avec les savants depuis Gassendi, qui n'était point un âne, et Descartes et ses disciples, jusqu'à ce joli sot de monsieur de Fontenelle? Des besicles, mon fils, des besicles comme celles qui chaussent mon nez. Tous les microscopes et lunettes d'approche dont on fait vanité, qu'est-ce, en réalité, que des besicles plus nettes que les miennes que j'achetai l'an passé à l'opticien de la foire Saint-Laurent et dont le verre de l'œil gauche, qui est celui dont je vois le mieux, s'est malheureusement fendu cet hiver d'un tabouret que me jeta à la tête le coutelier boiteux, qui croyait que j'embrassais Catherine la dentellière, car c'est un homme grossier et tout à fait offusqué par les impressions du désir charnel? Oui, Tournebroche, mon fils, que sont ces instruments dont les savants et les curieux emplissent leurs galeries et leurs cabinets? Que sont les lunettes, astrolabes, boussoles, sinon des moyens d'aider les sens dans leurs illusions et de multiplier l'ignorance fatale où nous sommes de la nature, en multipliant nos rapports avec elle? Les plus doctes d'entre nous diffèrent uniquement des ignorants par la faculté qu'ils acquièrent de s'amuser à des erreurs multiples et compliquées. Ils voient l'univers dans une topaze taillée à facettes au lieu de le voir, comme madame votre mère par exemple, avec l'œil tout nu que le bon Dieu lui a donné. Mais ils ne changent point d'œil en s'armant de lunettes; ils ne changent point de dimensions en usant d'appareils propres à mesurer l'espace; ils ne changent pas de poids en employant des balances très sensibles; ils découvrent des apparences nouvelles et sont par là le jouet de nouvelles illusions. Voilà tout! Si je n'étais pas persuadé, mon fils, des saintes vérités de notre religion, il ne me resterait, par cette persuasion où je suis que toute connaissance humaine n'est qu'un progrès dans la fantasmagorie, qu'à me jeter de ce parapet dans la Seine, qui vit d'autres noyés, depuis le temps qu'elle coule, ou d'aller demander à Catherine cette espèce d'oubli des maux de ce monde qu'on trouve dans ses bras et qu'il est indécent de chercher dans ma condition et surtout à mon âge. Je ne saurais que croire, au milieu des appareils dont les mensonges puissants grandiraient démesurément les mensonges de ma vue, et je serais un académicien tout à fait misérable.

Mon bon maître parlait de la sorte devant la première demi-lune de gauche, à compter de la rue Dauphine, et il commençait d'effrayer le marchand qui le prenait pour un exorciste. Tout à coup, saisissant une vieille géométrie ornée d'assez méchantes figures de Sébastien Leclerc[1] :

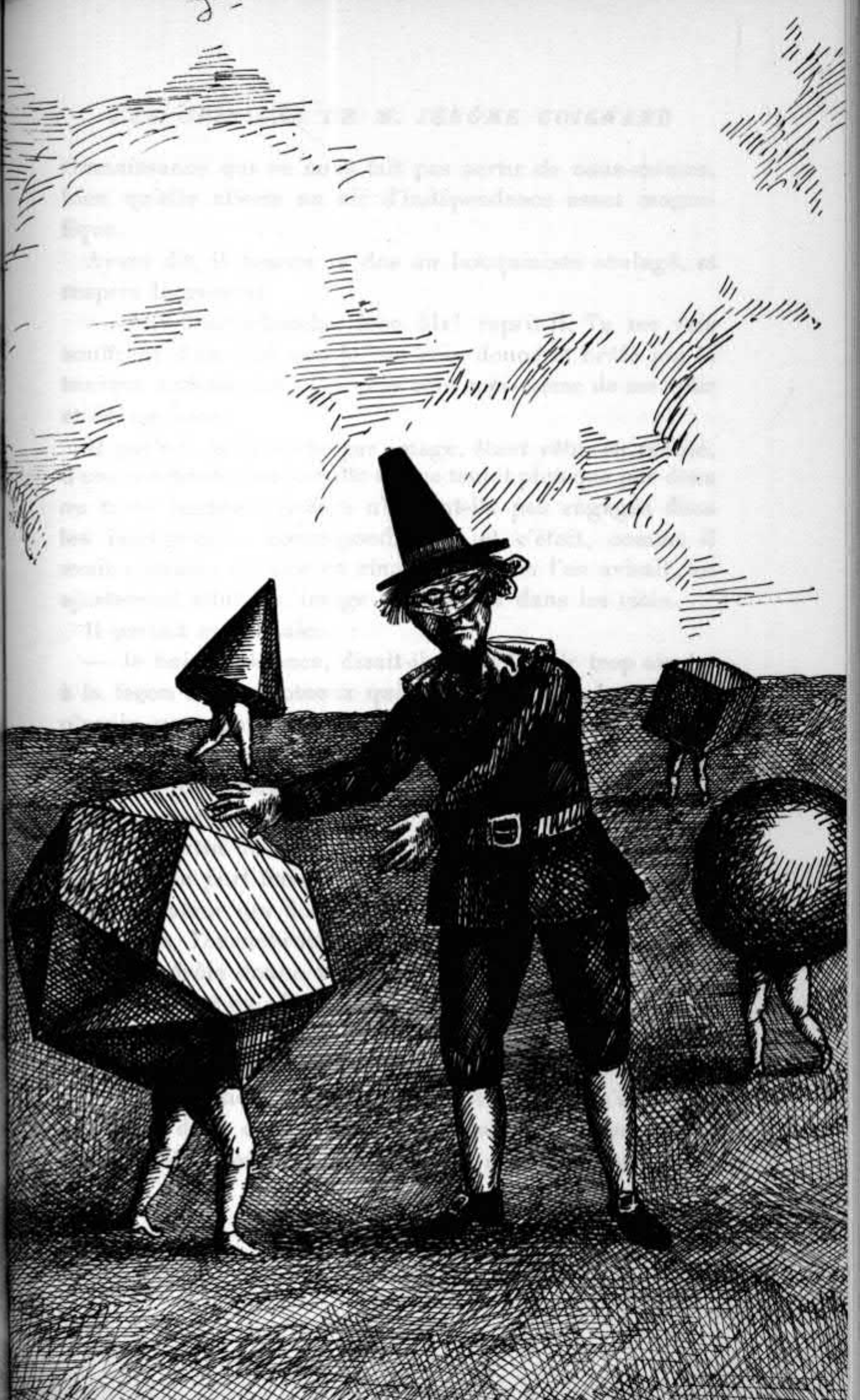
— Peut-être, reprit-il, au lieu de me noyer dans l'amour ou dans l'eau, si je n'étais chrétien et catholique, prendrais-je le parti de me jeter dans la mathématique, où l'esprit trouve les aliments dont il est le plus avide, à savoir : la suite et la continuité. Et j'avoue que ce petit livre, tout commun qu'il est, me donne quelque estime du génie de l'homme.

A ces mots, il ouvrit si largement le traité de Sébastien Leclerc, à l'endroit des triangles, qu'il faillit le rompre net. Mais bientôt il le rejeta avec dégoût.

— Hélas! murmura-t-il, les nombres dépendent du temps, les lignes, de l'espace, et ce sont là encore des illusions humaines. En dehors de l'homme, il n'y a ni mathématique, ni géométrie, et c'est en définitive une

---

[1] La géométrie dont parle Jacques Tournebroche est ornée de figures de Sébastien Leclerc dont j'admire au contraire la précise élégance et la fine exactitude. Mais il faut souffrir la contradiction. *(Note de l'éditeur.)*



connaissance qui ne nous fait pas sortir de nous-mêmes, bien qu'elle affecte un air d'indépendance assez magnifique.

Ayant dit, il tourna le dos au bouquiniste soulagé, et respira largement.

— Ah! Tournebroche, mon fils! reprit-il. Tu me vois souffrant d'un mal que je me suis donné et brûlé par la tunique ardente dont j'ai pris soin moi-même de me vêtir et de me parer.

Il parlait de la sorte par image, étant vêtu, en réalité, d'une méchante souquenille qui ne tenait plus que par deux ou trois boutons. Encore n'étaient-ils pas engagés dans les boutonnières correspondantes; et c'était, comme il avait coutume de dire en riant, quand on l'en avisait, un ajustement adultère, image des mœurs dans les cités.

Il parlait avec chaleur :

— Je hais la science, disait-il, pour l'avoir trop aimée, à la façon des voluptueux qui reprochent aux femmes de n'avoir pas égalé le rêve qu'ils se faisaient d'elles. J'ai voulu tout connaître et je souffre aujourd'hui de ma coupable folie. Heureux, ajouta-t-il, oh! bien heureux les bonnes gens assemblés autour de ce vendeur d'orviétan!

Et il montra de la main les laquais, les chambrières et les forts du port Saint-Nicolas, formant un cercle autour d'un opérateur qui donnait la parade avec son valet.

— Vois, Tournebroche, me dit-il, ils rient de bon cœur quand le drôle donne un coup de pied au cul de cet autre drôle. Et c'est en effet un spectacle plaisant, qui est tout gâté pour moi par la réflexion, car, lorsqu'on recherche l'essence de ce pied et du reste, on ne rit plus. J'aurais dû, étant chrétien, concevoir plus tôt tout ce qu'il y a de malignité dans cette maxime d'un païen : « Heureux qui put connaître les causes! » J'aurais dû m'enfermer dans la sainte ignorance comme dans un verger clos, et rester semblable aux petits enfants. Je me serais amusé, non point, à vrai dire, des jeux grossiers de ce Mondor (le Molière du Pont-Neuf aurait peu d'attrait pour moi, quand l'autre me semble déjà trop scurrile[1]); mais je me serais amusé des herbes de mon jardin, et j'aurais loué Dieu dans les fleurs et les fruits de mes pommiers. Une curiosité immodérée m'a entraîné, mon fils; j'ai perdu, dans la conversation des livres et des savants, la paix du cœur, la sainte simplicité, et cette pureté des humbles d'autant plus admirable qu'elle ne s'altère ni au cabaret ni dans les bouges, comme il se voit par l'exemple du coutelier boiteux, et, si j'ose le dire, par celui de votre rôtisseur de père, qui garde beaucoup d'innocence, encore qu'ivrogne et débauché. Mais il n'en va pas de même de celui qui a étudié dans les livres. Il lui en reste à jamais une fière amertume et une tristesse superbe.

Comme il parlait de la sorte, la voix lui fut coupée par un roulement de tambours...

---

[1] C'est un ecclésiastique qui parle. *(Note de l'éditeur.)*

X

L'Armée

DONC, étant sur le Pont-Neuf, nous entendîmes un roulement de tambours. C'était le ban d'un sergent recruteur, qui, le poing à la hanche, se carrait sur le terre-plein, en avant d'une douzaine de soldats portant des pains et des saucisses enfilés à la baïonnette de leurs fusils. Un cercle de gueux et de marmots le regardait bouche bée.

Il releva sa moustache et fit sa proclamation.

— N'y tendons point l'oreille, me dit mon bon maître. Ce serait perdre son temps. Ce sergent parle au nom du roi; il ne saurait parler avec génie. S'il vous plaît d'entendre un discours ingénieux sur le même sujet, vous entrerez dans quelqu'un de ces *fours* du quai de la Ferraille où les racoleurs enrôlent les laquais et les rustres. Ces racoleurs, étant des fripons, sont tenus d'être éloquents. Il me souvient d'avoir, en ma jeunesse, au temps du feu roi, ouï la plus merveilleuse harangue de la bouche d'un de ces marchands d'hommes, qui tenait boutique dans la Vallée-de-Misère, que vous voyez d'ici, mon fils. Racolant des hommes pour les colonies : « Jeunes gens qui m'entourez, leur disait-il, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du pays de Cocagne; c'est dans l'Inde qu'il faut aller pour trouver ce fortuné pays; c'est là que l'on a tout à gogo. Souhaitez-vous de l'or, des perles, des diamants? Les chemins en sont pavés; il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Et encore, ne vous baisserez-vous point. Les sauvages les ramasseront pour vous. Je ne vous parle pas du café, des limons, des grenades, des oranges, des ananas et de mille fruits délicieux qui viennent sans culture, comme dans le paradis terrestre. Si je m'adressais à des femmes ou à des enfants, je pourrais leur vanter toutes ces friandises, mais je m'explique devant des hommes. » J'omets, mon fils, tout ce qu'il dit de la gloire; mais croyez qu'il égala Démosthène en énergie et Cicéron en abondance. L'effet de son discours fut d'envoyer cinq ou six malheureux mourir de la fièvre jaune dans des marécages, tant il est vrai que l'éloquence est une arme dangereuse et que le génie des arts exerce, pour le mal comme pour le bien, sa puissance irrésistible. Remerciez Dieu, Tournebroche, de ce que, ne vous ayant donné de talents d'aucune sorte, il ne vous expose pas à devenir un jour le fléau des peuples. On reconnaît les préférés de Dieu, mon fils, à ce qu'ils n'ont point d'esprit, et j'ai éprouvé que l'intelligence assez vive que le Ciel a mise en moi n'était qu'une cause incessante de dangers pour ma paix en ce monde et dans l'autre. Que serait-ce, si le cœur et la pensée d'un César habitaient ma tête et ma poitrine? Mes désirs ne connaîtraient point de sexe et je serais inaccessible à la pitié. J'allumerais au dedans et au dehors des guerres inextinguibles. Encore ce grand César avait-il l'âme élégante et une sorte de douceur. Il mourut avec décence sous le poignard de ses assassins vertueux. Jour des Ides de mars, jour à jamais funeste où des brutes sentencieuses détruisirent ce monstre charmant! Je suis digne de pleurer le divin Jules au côté de Vénus, sa mère; et, si je l'appelle monstre, c'est par tendresse, car, dans son âme égale, il ne se trouva rien d'excessif que la puissance.

Il avait un naturel sentiment du rythme et de la mesure. Il se plut également dans sa jeunesse aux grâces de la débauche et de la grammaire. Il était orateur et sa beauté sans doute ornait la sécheresse volontaire de ses discours. Il aima Cléopâtre avec cette exactitude géométrique qu'il porta dans tous ses desseins. Il mit dans ses écrits et dans ses actions le génie de la clarté. Il fut ami de l'ordre et de la paix jusque dans la guerre, sensible à l'harmonie et si habile constructeur de lois, que nous vivons encore, tout barbares que nous sommes, sous la majesté de son empire, qui a fait le monde tel qu'il est aujourd'hui. Vous voyez, mon fils, que je ne lui ménage pas la louange ni l'amour. Capitaine, dictateur, souverain pontife, il a pétri l'univers dans ses belles mains. Pour moi, j'ai été professeur d'éloquence au collège de Beauvais, secrétaire d'une chanteuse de l'Opéra, bibliothécaire de monsieur l'évêque de Séez, écrivain public au charnier des Saints-Innocents et précepteur du fils de votre père à la rôtisserie de *la Reine Pédauque*; j'ai fait un beau catalogue de manuscrits précieux, j'ai écrit quelques libelles, dont il vaut mieux ne pas parler, et tracé sur du papier à chandelle des maximes dédaignées des libraires. Pourtant je ne changerais pas mon existence contre celle de ce grand César. Il en coûterait trop à mon innocence. Et j'aime mieux être un homme obscur, pauvre et méprisé, comme je le suis en effet, que de monter à ce faîte où l'on ouvre à l'univers de nouvelles destinées par des voies sanglantes.

» Ce sergent recruteur, que vous entendez d'ici promettre à ces gueux un sou par jour avec le pain et la viande, m'inspire, mon fils, de profondes réflexions sur la guerre et l'armée. J'ai fait tous les métiers, hors celui de soldat qui m'a toujours inspiré du dégoût et de l'effroi, par les caractères de servitude, de fausse gloire et de cruauté qui y sont attachés, et qui se trouvent les plus contraires à mon naturel pacifique, à mon amour sauvage de la liberté et à mon esprit, qui, jugeant sainement de la gloire, estime au juste prix celle de la mousqueterie. Je ne parle point de mon penchant invincible à la méditation qui eût été trop excessivement contrarié par l'exercice du sabre et du fusil. Ne voulant point être César, vous concevrez que je ne veuille point être non plus La Tulipe ou Brin-d'Amour. Et je ne vous cache pas, mon fils, que le service militaire me paraît la plus effroyable peste des nations policées.

» Ce sentiment est philosophique. Il n'y a donc aucune apparence qu'il soit jamais partagé par un grand nombre de personnes. Et, dans le fait, les rois et les républiques trouveront toujours autant de soldats qu'ils en voudront mettre à leurs parades et à leurs guerres. J'ai lu les traités de Machiavel chez monsieur Blaizot, *à l'Image Sainte-Catherine*, où ils sont tous parfaitement reliés en parchemin. Ils le méritent, mon fils; et, pour ma part, j'estime infiniment le secrétaire florentin qui le premier ôta aux actions des politiques ce fondement de la justice, sur lequel ils n'établirent jamais que des scélératesses honorées. Ce Florentin, qui voyait sa patrie à la merci de ses défenseurs mercenaires, conçut l'idée d'une armée nationale et patriote. Il a dit en quelque endroit de ses livres qu'il est juste que tous les citoyens concourent à la sûreté de leur patrie et soient tous soldats. Je l'ai ouï soutenir pareillement chez monsieur Blaizot par monsieur Roman qui est très zélé, comme vous le savez, pour les droits de l'État. Il n'a souci que du général et de l'universel et ne sera content qu'au jour où tous les intérêts privés seront sacrifiés à l'intérêt public. Donc Machiavel et monsieur Roman veulent que nous soyons tous soldats, étant

tous citoyens. Je ne dirai pas comme eux que cela est juste. Et je ne dirai pas non plus que cela est injuste, pour cette raison que le juste et l'injuste sont affaire de raisonnement et que c'est un sujet dont les sophistes seuls décident.

— Quoi! mon bon maître, m'écriai-je avec une douloureuse surprise, vous prétendez que la justice dépend des raisons d'un sophiste, et que nos actions sont justes ou injustes selon les arguments d'un habile homme! Cette maxime me choque plus que je ne saurais dire.

— Tournebroche, mon fils, répondit M. l'abbé Coignard, considérez que je parle de la justice humaine, qui est différente de la justice de Dieu, et qui y est généralement opposée. Les hommes n'ont jamais soutenu l'idée du juste et de l'injuste que par l'éloquence, qui est sujette à embrasser le pour et le contre. Vous voulez peut-être, mon fils, asseoir la justice sur le sentiment; mais prenez garde que sur cette assiette vous n'élèverez qu'une masure humble et domestique, la cabane du vieil Évandre, la chaumière où Philémon vivait avec Baucis. Mais le palais des lois, la tour des institutions d'État veulent d'autres fondements. La nature ingénue n'en saurait supporter seule le poids inique; et ces murs redoutables s'élèvent sur le fondement des mensonges antiques, par l'art subtil et féroce des légistes, des magistrats et des princes.

» C'est une niaiserie, Tournebroche, mon fils, que de rechercher si une loi est juste ou injuste, et il en est du service militaire comme des autres institutions, dont on ne peut dire si elles sont bonnes ou mauvaises en principe, puisqu'il n'y a pas de principe hors Dieu, de qui tout sort. Il faut vous défendre, mon fils, de cette sorte d'esclavage qui est celui des mots et auquel les hommes se soumettent avec le plus de docilité. Sachez donc que le mot de justice n'a aucun sens, si ce n'est en théologie où il est terriblement expressif. Sachez que monsieur Roman n'est qu'un sophiste quand il vous démontre qu'on doit le service au prince. Pourtant je crois que, si le prince ordonne jamais à tous les citoyens de se faire soldats, il sera obéi, je ne dis pas avec docilité, mais avec allégresse. J'ai observé que le métier le plus naturel à l'homme est celui de soldat; c'est celui auquel il est porté le plus facilement par ses instincts et par ses goûts qui ne sont pas tous bons. Et, hors quelques rares exceptions, dont je suis, l'homme peut être défini un animal à mousquet. Donnez-lui un bel uniforme avec l'espérance d'aller se battre : il sera content. Aussi faisons-nous de l'état militaire l'état le plus noble, ce qui est vrai dans un sens, car cet état est le plus ancien, et les premiers humains firent la guerre. L'état militaire a cela aussi d'approprié à la nature humaine, qu'on n'y pense jamais, et il est clair que nous ne sommes pas faits pour penser.

» La pensée est une maladie particulière à quelques individus et qui ne se propagerait pas sans amener promptement la fin de l'espèce. Les soldats vivent en troupe, et l'homme est un animal sociable. Ils portent des habits bleus et blancs, bleus et rouges, gris et bleus, des rubans, des plumets et des cocardes, qui leur donnent sur les filles l'avantage du coq sur la poule. Ils vont en guerre et à la maraude, et l'homme est naturellement voleur, libidineux, destructeur et sensible à la gloire. C'est l'amour de la gloire qui décide surtout nos Français à prendre les armes. Et il est certain que, dans l'opinion, la gloire militaire est la seule éclatante. Il suffit, pour s'en assurer, de lire les histoires. La Tulipe semblera excusable de n'être pas plus philosophe que Tite-Live.

XI

L'Armée

(SUITE)

Mon bon maître poursuivit en ces termes :

— Il faut considérer, mon fils, que les hommes, liés les uns aux autres, dans la suite des temps, par une chaîne dont ils ne voient que peu d'anneaux, attachent l'idée de noblesse à des coutumes dont l'origine fut humble et barbare. Leur ignorance sert leur vanité. Ils fondent leur gloire sur des misères antiques, et la noblesse des armes sort tout entière de cette sauvagerie des premiers âges dont la Bible et les poètes ont conservé le souvenir. Et qu'est-ce en réalité que cette gentilhommerie militaire, roidie avec tant d'orgueil au-dessus de nous, sinon les restes dégénérés de ces malheureux chasseurs des bois que le poète Lucrèce a peints de telle manière qu'on doute si ce sont des hommes ou des bêtes? Il est admirable, Tournebroche, mon fils, que la guerre et la chasse, dont la seule pensée nous devrait accabler de honte et de remords en nous rappelant les misérables nécessités de notre nature et notre méchanceté invétérée, puissent au contraire servir de matière à la superbe des hommes, que les peuples chrétiens continuent d'honorer le métier de boucher et de bourreau quand il est ancien dans les familles, et qu'enfin on mesure chez les peuples polis l'illustration des citoyens sur la quantité de meurtres et de carnages qu'ils portent pour ainsi dire dans leurs veines.

— Monsieur l'abbé, demandai-je à mon bon maître, ne croyez-vous pas que le métier des armes est tenu pour noble à cause des dangers qu'on y court et du courage qu'il y faut déployer?

— Mon fils, répondit mon bon maître, si vraiment l'état des hommes est noble en proportion du danger qu'on y court, je ne craindrai pas d'affirmer que les paysans et les manouvriers sont les plus nobles hommes de l'État, car ils risquent tous les jours de mourir de fatigue et de faim. Les périls auxquels les soldats et les capitaines s'exposent sont moindres en nombre comme en durée; ils ne sont que de peu d'heures pour toute une vie et consistent à affronter les balles et les boulets qui tuent moins sûrement que la misère. Il faut que les hommes soient légers et vains, mon fils, pour donner aux actions d'un soldat plus de gloire qu'aux travaux d'un laboureur et pour mettre les ruines de la guerre à plus haut prix que les arts de la paix.

— Monsieur l'abbé, demandai-je encore, n'estimez-vous pas que les soldats sont nécessaires à la sûreté de l'État, et que nous devons les honorer en reconnaissance de leur utilité?

— Il est vrai, mon fils, que la guerre est une des nécessités de la nature humaine, et qu'on ne peut s'imaginer des peuples qui ne se battent point, c'est-à-dire qui ne soient ni homicides, ni pillards, ni incendiaires. Vous ne concevez pas non plus un prince qui ne serait pas quelque peu usurpateur. On lui en ferait trop de reproche et on l'en mépriserait comme de ne point aimer la gloire. La guerre est donc nécessaire à l'homme; elle lui est plus naturelle que la paix, qui n'en est que l'intervalle. Aussi voit-on les princes jeter leurs armées les unes contre les autres sur le plus mauvais prétexte, pour la raison la plus

futile. Ils invoquent leur honneur qui est d'une excessive délicatesse. Il suffit d'un souffle pour y faire une tache qu'on ne peut laver que dans le sang de dix, vingt, trente, cent mille hommes, selon la population de la principauté. Pour peu qu'on y songe, on ne conçoit pas bien comment l'honneur du prince peut être lavé par le sang de ces malheureux, ou plutôt on conçoit que ce ne sont là que des mots vides de sens; mais les hommes se font tuer volontiers pour des mots. Ce qui est encore plus admirable, c'est qu'un prince tire beaucoup d'honneur du vol d'une province et que l'attentat qui serait puni de mort chez un hardi particulier devienne louable s'il est consommé avec la plus furieuse cruauté par un souverain à l'aide de ses mercenaires.

Mon bon maître, ayant ainsi parlé, tira sa boîte de sa poche et huma quelques grains de tabac qui y restaient.

— Monsieur l'abbé, lui demandai-je, n'est-il point des guerres justes et faites pour une bonne cause?

— Tournebroche, mon fils, me répondit-il, les peuples polis ont beaucoup outré l'injustice de la guerre, et ils l'ont rendue très inique en même temps que très cruelle. Les premières guerres furent entreprises pour l'établissement des tribus sur des terres fertiles. C'est ainsi que les Israélites conquirent le pays de Chanaan. La faim les poussait. Les progrès de la civilisation ont étendu la guerre à la conquête de colonies et de comptoirs, comme il se voit par l'exemple de l'Espagne, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France. Enfin on a vu des rois et des empereurs voler des provinces dont ils n'avaient pas besoin, qu'ils ruinèrent, qu'ils désolèrent sans profit pour eux et sans autre avantage que d'y élever des pyramides et des arcs de triomphe. Et cet abus de la guerre est le plus odieux, en sorte qu'il faut croire ou que les peuples deviennent de plus en plus méchants par le progrès des arts, ou plutôt que, la guerre étant une nécessité de la nature humaine, on la fait encore pour elle-même quand on a perdu toute raison de la faire.

» Cette considération m'afflige profondément, car je suis porté par état et par inclination à l'amour de mes semblables. Et ce qui achève de m'attrister, Tournebroche, mon fils, c'est que je découvre que ma boîte est vide, et le tabac est l'endroit par lequel je sens le plus impatiemment ma pauvreté.

Autant pour détourner sa pensée de cette disgrâce intime que pour m'instruire à son école, je lui demandai si la guerre civile ne lui semblait pas la plus détestable espèce de guerre.

— Elle est, me répondit-il, assez odieuse, mais non point très inepte, car les citoyens, lorsqu'ils en viennent aux mains entre eux, ont plus de chances de savoir pourquoi ils se battent que dans le cas où ils vont en guerre contre des peuples étrangers. Les séditions et querelles intestines naissent généralement de l'extrême misère des peuples. Elles sont l'effet du désespoir, et la seule issue qui reste aux misérables, lesquels y peuvent trouver une vie meilleure et parfois même une part de souveraineté. Mais il est à remarquer, mon fils, que plus les révoltés sont malheureux et partant excusables, moins ils ont de chances de gagner la partie. Affamés et stupides, armés de leur seule fureur, ils sont incapables de grands desseins et de vues prudentes, en sorte que le prince les réduit aisément. Il a plus de difficulté à vaincre la rébellion des grands, qui est détestable, n'ayant pas l'excuse de la nécessité.

» Enfin, mon fils, tant civile qu'étrangère, la guerre est exécrable et d'une malignité que je déteste.

XII

L'Armée

(SUITE ET FIN)

Mon fils, ajouta mon bon maître, je vous ferai paraître tout ensemble, dans l'état de ces pauvres soldats qui vont servir le roi, la honte de l'homme et sa gloire. En effet la guerre nous ramène et nous tire à notre brutalité naturelle; elle est l'effet d'une férocité que nous avons en commun avec les animaux, je ne dis pas seulement les lions et les coqs, qui y portent une admirable fierté, mais encore les oiselets, tels que les geais et les mésanges dont les mœurs sont très querelleuses, et même les insectes, guêpes et fourmis, qui se battent avec un acharnement dont les Romains eux-mêmes n'ont pas laissé d'exemple. Les causes principales de la guerre sont les mêmes chez l'homme et chez l'animal, qui luttent l'un et l'autre pour prendre ou conserver la proie ou pour défendre le nid ou la tanière, ou pour jouir d'une compagne. Il n'y a en cela aucune différence, et l'enlèvement des Sabines rappelle parfaitement ces combats de cerfs, qui, la nuit, ensanglantent nos forêts. Nous avons réussi seulement à colorer ces raisons basses et naturelles par les idées d'honneur que nous y répandons sans beaucoup d'exactitude. Si nous croyons aujourd'hui nous battre pour des motifs très nobles, cette noblesse est tout entière logée dans le vague de nos sentiments. Moins le but de la guerre est simple, clair, précis, plus la guerre elle-même est odieuse et détestable. Et, s'il est vrai, mon fils, qu'on en soit venu à s'entretuer pour l'honneur, cela est un dérèglement excessif. Nous avons renchéri sur la cruauté des bêtes féroces, qui ne se font point de mal sans raisons sensibles. Et il est vrai de dire que l'homme est plus méchant et plus dénaturé dans ses guerres que les taureaux et que les fourmis dans les leurs. Ce n'est pas tout, et je déteste moins les armées pour la mort qu'elles sèment que pour l'ignorance et la stupidité qui leur font cortège. Il n'est pire ennemi des arts qu'un chef de mercenaires ou de partisans, et d'ordinaire les capitaines ne sont pas mieux formés aux bonnes lettres que leurs soldats. L'habitude d'imposer sa volonté par la force rend un homme de guerre très inhabile à l'éloquence, qui a sa source dans le besoin de persuader. Aussi le militaire affecte-t-il le mépris de la parole et des belles connaissances. Il me souvient d'avoir connu à Séez, du temps que j'étais bibliothécaire de monsieur l'évêque, un vieux capitaine blanchi sous le harnais et qui passait pour vaillant homme, portant fièrement une large balafre qui lui traversait le visage. C'était un bon paillard qui avait tué beaucoup d'hommes et violé plusieurs nonnains, sans y mettre de méchanceté. Il entendait assez bien son art et était fort exact sur la tenue de son régiment, qui défilait mieux qu'aucun autre. Enfin, un homme de cœur, et brave compagnon quand il s'agissait de vider un pot, comme je le vis bien à l'auberge du *Cheval blanc* où maintes fois je lui tins tête. Or, il m'arriva, une nuit, de l'accompagner (car nous étions bons amis) tandis qu'il enseignait à ses

hommes la manière de s'orienter par l'aspect des étoiles. Il leur récita d'abord l'ordonnance de monsieur de Louvois sur cette matière, et, comme il la répétait par cœur depuis trente ans, il n'y faisait guère plus de fautes qu'au *Pater* et à l'*Ave*. Il dit donc tout d'abord que les soldats commenceront par chercher dans le ciel l'étoile polaire qui est fixe par rapport aux autres étoiles, lesquelles tournent autour d'elle en sens contraire des aiguilles d'une montre. Mais il n'entendait pas clairement ce qu'il disait. Car, après avoir récité deux ou trois fois sa phrase d'un ton suffisamment impérieux, il se pencha à mon oreille et me dit :

« — Sacrebleu! l'abbé, montrez-moi donc cette garce d'étoile polaire. Si je sais la distinguer dans ce fouillis de lumignons dont le ciel est tout semé, je veux que le grand diable me croque!

» Je lui enseignai incontinent la manière de la trouver et la lui montrai du doigt.

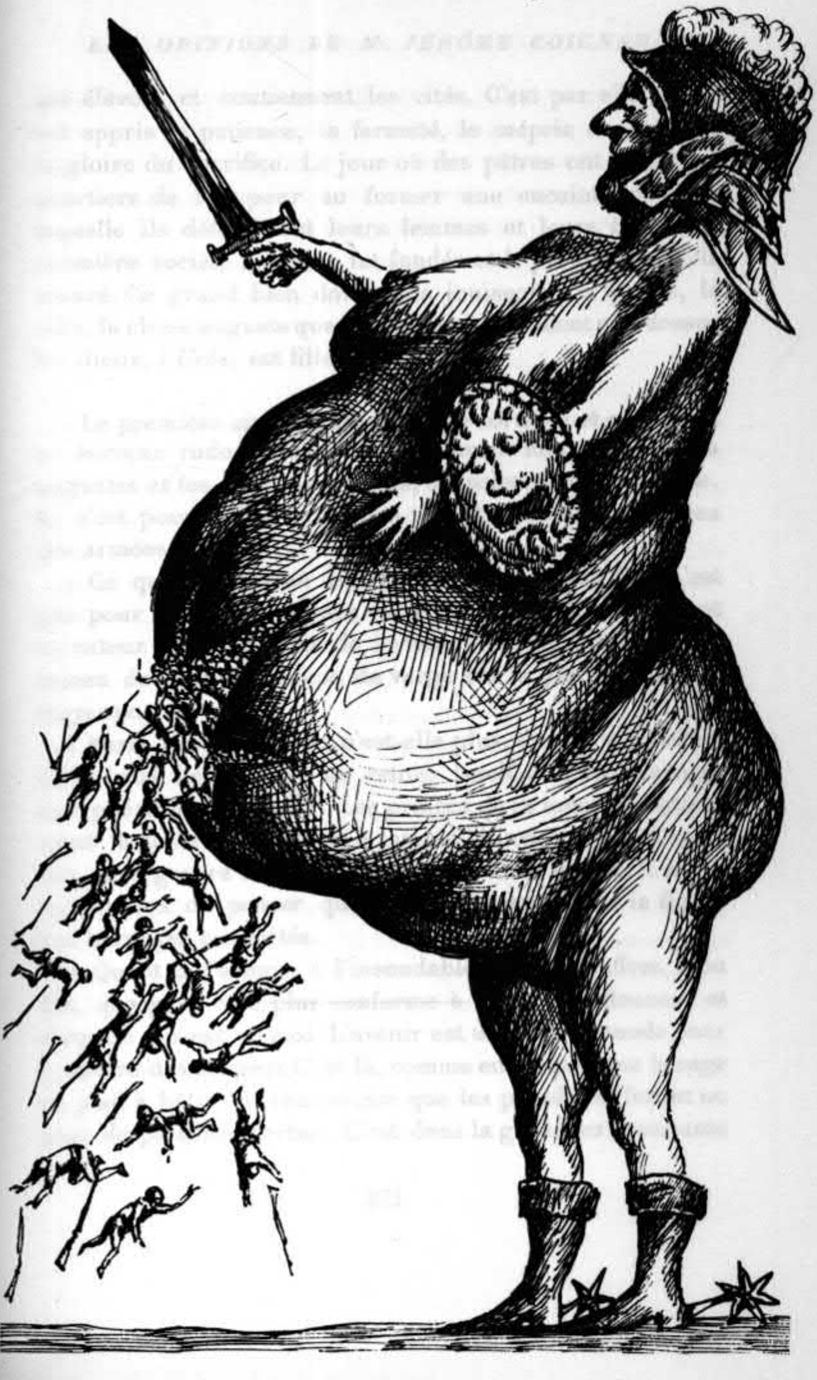
» — Oh! oh! s'écria-t-il, la pécore est perchée bien haut! De l'endroit où nous sommes on ne peut la regarder sans se tordre le col.

» Et, tout aussitôt, il donna l'ordre à ses officiers de faire reculer les soldats de cinquante pas, pour qu'ils pussent voir plus facilement l'étoile polaire.

» Ce que je vous conte là, mon fils, je l'ai entendu de mes oreilles; et vous conviendrez que ce porteur d'épée avait une idée bien naïve du système du monde et notamment des parallaxes des étoiles. Pourtant il portait les ordres du roi sur un bel habit brodé et il était plus honoré dans l'État qu'un savant prêtre. C'est cette rudesse que je ne puis souffrir dans l'armée. »

Mon bon maître, à ces mots, s'étant arrêté pour souffler, je lui demandai s'il ne pensait pas, en dépit de l'ignorance de ce capitaine, qu'il faut beaucoup d'esprit pour gagner des batailles. Il me répondit en ces termes :

— Tournebroche, mon fils, à considérer la difficulté qu'il y a à rassembler et à conduire des armées, les connaissances qu'il faut dans l'attaque ou la défense d'une place et l'habileté qu'exige un bon ordre de bataille, on reconnaîtra aisément qu'un génie presque surhumain, tel que celui d'un César, est seul capable d'une telle entreprise, et l'on s'étonnera qu'il se soit trouvé des esprits propres à renfermer presque toutes les parties d'un véritable homme de guerre. Un grand capitaine connaît non seulement la figure des pays, mais encore les mœurs, les industries des peuples. Il retient dans sa pensée une infinité de petites circonstances dont il forme ensuite des vues simples et vastes. Les plans qu'il a lentement médités et tracés à l'avance, il peut les changer au milieu de l'action par inspiration soudaine, et il est à la fois très prudent et très audacieux; sa pensée tantôt chemine avec la sourde lenteur de la taupe, tantôt s'élance du vol de l'aigle. Rien n'est plus vrai. Mais considérez, mon fils, que, quand deux armées sont en présence, il faut que l'une d'elles soit vaincue, d'où il suit que l'autre sera nécessairement victorieuse, sans que le chef qui la commande ait toutes les parties d'un grand capitaine et sans même qu'il en ait aucune. Il est, je le veux, des chefs habiles; il en est aussi d'heureux, dont la gloire n'est pas moindre. Comment, dans ces rencontres étonnantes, démêler ce qui est l'effet de l'art et ce qui vient de la fortune? Mais vous m'écartez de mon sujet. Tournebroche, mon fils, je voulais montrer que la guerre est aujourd'hui la honte de l'homme et qu'elle en fut autrefois l'honneur. Établie sur les empires par nécessité, elle fut la grande éducatrice du genre humain. C'est par elle que les hommes se sont formés à toutes les vertus



qui élèvent et soutiennent les cités. C'est par elle qu'ils ont appris la patience, la fermeté, le mépris du danger, la gloire du sacrifice. Le jour où des pâtres ont roulé des quartiers de roc pour en former une enceinte derrière laquelle ils défendirent leurs femmes et leurs bœufs, la première société humaine fut fondée et le progrès des arts assuré. Ce grand bien dont nous jouissons, la patrie, la ville, la chose auguste que les Romains adoraient par-dessus les dieux, l'*Urbs*, est fille de la guerre.

» La première cité fut une enceinte fortifiée et c'est dans ce berceau rude et sanglant que furent nourries les lois augustes et les belles industries, les sciences et la sagesse. Et c'est pourquoi le vrai Dieu voulut être nommé le Dieu des armées.

» Ce que je vous en dis, Tournebroche, mon fils, n'est pas pour que vous signiez votre engagement à ce sergent recruteur et soyez pris de l'envie de devenir un héros à raison de soixante coups de verge sur le dos par jour, en moyenne.

» Aussi bien la guerre n'est-elle plus, dans nos sociétés, qu'un mal héréditaire, un retour lascif à la vie sauvage, une puérilité criminelle. Les princes de ce temps et notamment le feu roi porteront à jamais l'illustre honte d'avoir fait de la guerre le jeu et l'amusement des cours. Il m'est douloureux de penser que nous ne verrons pas la fin de ces carnages concertés.

» Quant à l'avenir, à l'insondable avenir, souffrez, mon fils, que je le rêve plus conforme à l'esprit de douceur et d'équité qui est en moi. L'avenir est un lieu commode pour y mettre des songes. C'est là, comme en Utopie, que le sage se plaît à bâtir. Je veux croire que les peuples se feront un jour de paisibles vertus. C'est dans la grandeur croissante des armements que je me flatte de découvrir un lointain présage de paix universelle. Les armées augmentent sans cesse en force et en nombre. Les peuples entiers y seront un jour engouffrés. Alors le monstre périra par son trop de nourriture. Il crèvera d'obésité.

XIII

Les Académies

Nous apprîmes, ce jour-là, que l'évêque de Séez venait d'être élu membre de l'Académie française. Il avait prononcé, vingt ans en çà, un panégyrique de saint Maclou, qui passait pour une bonne pièce, et je crois volontiers qu'il s'y trouvait des endroits excellents, car M. l'abbé Coignard, mon bon maître, y avait mis la main, avant de quitter l'évêché en compagnie de la chambrière de madame la Baillive. M. de Séez sortait de la meilleure noblesse normande. Sa piété, sa cave et son écurie étaient justement vantées dans tout le royaume, et son propre neveu tenait la feuille des bénéfices. Son élection ne surprit personne. Elle fut approuvée de tout le monde, hors des bas-gris du café Procope, qui ne sont jamais contents. Ce sont des frondeurs.

Mon bon maître les blâma doucement de leur humeur opposante.

— De quoi se plaint monsieur Duclos? dit-il. Il est depuis hier l'égal de monsieur de Séez, qui a le plus beau clergé et la plus belle meute du royaume. Car les académiciens sont égaux en vertu des statuts[1]. Il est vrai que c'est l'insolente égalité des saturnales qui cesse, la séance levée, lorsque monsieur l'évêque monte dans son carrosse, laissant monsieur Duclos crotter ses bas de laine dans le ruisseau. Mais, si monsieur Duclos ne veut point s'égaler de la sorte à monsieur l'évêque de Séez, pourquoi fraye-t-il avec la gent jetonnière? Que ne se met-il dans un tonneau comme Diogène ou, comme moi, dans une échoppe de Saint-Innocent? C'est seulement dans un tonneau ou dans une échoppe qu'on domine les grandeurs de ce monde. C'est là seulement qu'on est vrai prince et seul seigneur. Heureux qui n'a pas mis son espoir en l'Académie! Heureux qui vit exempt de craintes et de désirs et qui connaît le néant de toutes choses! Heureux qui sait qu'il est également vain d'être académicien et de ne pas l'être! Celui-là mène sans trouble une vie obscure et cachée. La belle liberté le suit partout. Il célèbre dans l'ombre les silencieuses orgies de la sagesse, et toutes les Muses lui sourient comme à leur initié.

---

[1] Cf. Saint-Évremond, *Les Académiciens*:

GODEAU.

Bonjour, cher Colletet.

COLLETET *se jette à genoux*.
Grand évêque de Grasse,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse.
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon?

GODEAU.
Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
Levez-vous, Colletet.

COLLETET.
Votre magnificence
Me permet, monseigneur, une telle licence?

GODEAU.
Rien ne sauroit changer le commerce entre nous:
Je suis évêque ailleurs, ici Godeau pour vous.

M. l'abbé Coignard vivait sous l'ancien régime. En ce temps-là on disait que l'Académie française avait le mérite d'établir entre tous ses membres une égalité qu'ils ne trouvaient pas devant la loi. Pourtant elle fut détruite en 1793 comme « le dernier refuge de l'aristocratie ».

Ainsi parla mon bon maître, et j'admirais le chaste enthousiasme qui enflait sa voix et brillait dans ses yeux. Mais l'inquiétude de la jeunesse m'agitait. Je voulais prendre parti, me jeter au combat, me déclarer pour ou contre l'Académie.

— Monsieur l'abbé, demandai-je, l'Académie n'a-t-elle pas le devoir d'appeler à elle les meilleurs esprits du royaume plutôt que l'oncle de l'évêque de la feuille[1]?

— Mon fils, répondit doucement mon bon maître, si monsieur de Séez se montre austère dans ses mandements, magnifique et galant dans sa vie, s'il est enfin le parangon des prélats et s'il a prononcé ce panégyrique de saint Maclou, dont l'exorde, relatif à la guérison des écrouelles par le roi de France, a paru noble, vouliez-vous que la Compagnie l'écartât pour cette seule raison qu'il a un neveu aussi puissant qu'aimable? C'eût été montrer une vertu barbare et punir avec inhumanité monsieur de Séez des grandeurs de sa famille. La Compagnie a voulu les oublier. Cela seul, mon fils, est assez magnanime.

J'osai répliquer à ce discours, tant le feu de la jeunesse m'avait donné d'emportement.

— Monsieur l'abbé, dis-je, souffrez que mon sentiment résiste à vos raisons. Tout le monde sait que monsieur de Séez n'est considérable que par la facilité du caractère et qu'on admire seulement en lui l'art de glisser entre les partis. On l'a vu se couler doucement entre les jésuites et les jansénistes et colorer sa pâle prudence des roses de la charité chrétienne. Il croit avoir assez fait quand il n'a mécontenté personne et met tout son devoir à soutenir sa fortune. Ce n'est donc pas son grand cœur qui lui a valu les suffrages des illustres protégés du roi[1]. Ce n'est pas non plus son bel esprit. Car, hors ce panégyrique de saint Maclou qu'il n'eut (tout le monde le sait) que la peine de lire, ce paisible évêque n'a fait entendre que les tristes mandements de ses vicaires. Il ne se recommandait que par l'aménité de son langage et par la politesse de son commerce. Sont-ce là des titres suffisants pour l'immortalité?

---

[1] Il veut dire: de l'évêque à qui le roi a donné la feuille des bénéfices ecclésiastiques.

— Tournebroche, répondit obligeamment M. l'abbé Coignard, vous pensez avec cette simplicité que madame votre mère vous donna avec le jour, et je vois que vous garderez longtemps votre candeur native. Je vous en fais mon compliment. Mais il ne faudrait pas que l'innocence vous rendît injuste : il suffit qu'elle vous laisse ignorant. L'immortalité qu'on vient de décerner à monsieur de Séez ne veut ni un Bossuet ni un Belzunce; elle n'est point gravée dans le cœur des peuples étonnés; elle est inscrite sur un gros registre, et vous entendez bien que ces lauriers de papier ne vont pas qu'à des têtes héroïques.

» S'il se rencontre, parmi les Quarante, des personnes de plus de politesse que de génie, quel mal y voyez-vous? La médiocrité triomphe à l'Académie. Où ne triomphe-t-elle pas? La voyez-vous moins puissante dans les Parlements et dans les Conseils de la Couronne, où, sans doute, elle est moins à sa place? Faut-il donc être un homme rare pour travailler à un dictionnaire qui veut régler l'usage et qui ne peut que le suivre?

» Les académistes ou académiciens furent institués, vous le savez, pour fixer le bel usage en ce qui regarde le discours, pour purger le langage de toute antique et populaire impureté et pour que ne reparût plus un autre Rabelais, un autre Montaigne, tout puant la canaille, la

---

[1] Le roi était protecteur de l'Académie.

cuistrerie ou la province. On assembla à cet effet des gentilshommes qui savaient le bon usage et des écrivains qui avaient intérêt à le connaître. Cela fit craindre que la Compagnie ne réformât tyranniquement la langue française. Mais on vit bientôt que ces craintes étaient vaines et que les académistes obéissaient à l'usage, bien loin de l'imposer. Malgré leur défense, on continua à dire comme devant : « Je ferme ma porte[1]. »

» La Compagnie se résigna vite à consigner dans un gros dictionnaire les progrès de l'usage. C'est l'unique soin des Immortels[2]. Quand ils y ont vaqué, ils trouvent tout loisir de se récréer entre eux. Il leur faut pour cela des compagnons plaisants, faciles, gracieux, des confrères aimables, des hommes entendus et sachant le monde. Ce n'est pas toujours le cas des grands talents. Le génie est parfois insociable. Un homme extraordinaire est rarement un homme de ressource. L'Académie a pu se passer de Descartes et de Pascal. Qui dit qu'elle se serait aussi bien passée de monsieur Godeau ou de monsieur Conrart, ou de toute autre personne d'un esprit souple, liant et avisé?

— Hélas! soupirai-je, ce n'est donc point un sénat d'hommes divins, un concile d'Immortels; ce n'est donc pas l'auguste aréopage de la poésie et de l'éloquence?

— Non point, mon fils. C'est une compagnie qui professe la politesse, et qui s'est attiré par là un grand renom chez les peuples étrangers et particulièrement parmi les Moscovites. Vous n'avez pas l'idée, mon fils, de l'admiration que l'Académie française inspire aux barons allemands, aux colonels de l'armée russe et aux milords anglais. Ces Européens n'estiment rien au-dessus de nos académiciens et de nos danseuses. J'ai connu une princesse sarmate d'une grande beauté qui, de passage à Paris, recherchait impatiemment un académicien, quel qu'il fût, pour lui immoler aussitôt sa pudeur.

---

[1] Il est exact que l'Académie condamna cette locution.

Je dis que la coutume, assez souvent trop forte,
Fait dire improprement que l'on FERME LA PORTE.
L'usage tous les jours autorise des mots
Dont on se sert pourtant assez mal à propos.
Pour avoir moins de froid à la fin de décembre
On va POUSSER LA PORTE et l'on FERME SA CHAMBRE.
(SAINT-ÉVREMOND, *Les Académiciens*.)

[2] L'Académie, en ce temps-là, ne faisait point de distribution de prix.

— S'il en est ainsi, m'écriai-je, comment les académiciens risquent-ils de compromettre leur bonne renommée par ces mauvais choix qu'on blâme si généralement ici?

— Holà! Tournebroche, mon fils, répliqua mon bon maître, ne disons pas de mal des mauvais choix. D'abord il faut, dans toutes les choses humaines, faire la part du hasard, qui est, à tout prendre, la part de Dieu sur la terre et le seul endroit par où la Providence divine se manifeste clairement en ce monde. Car vous entendez bien, mon fils, que ce qu'on appelle absurdités du sort et caprices de la fortune ne sont en réalité que les revanches que la sagesse divine prend, en se jouant, sur les conseils des faux sages. Il convient, en second lieu, d'accorder, dans les assemblées, quelque satisfaction au caprice et à la fantaisie. Une société tout à fait raisonnable serait tout à fait insupportable; elle languirait sous le froid empire de la justice. Elle ne se croirait ni puissante ni seulement libre, si elle ne goûtait pas de temps à autre le plaisir délicieux de braver le sens public et la raison. C'est le péché mignon des puissances de ce monde, de s'entêter dans des caprices bizarres. Pourquoi l'Académie n'aurait-elle pas des lunes dans la tête comme le Grand Turc et comme les jolies femmes?

» Bien des passions contraires s'unissent pour inspirer ces mauvais choix dont s'irritent les âmes simples. C'est un plaisir pour des honnêtes gens que de prendre un malheureux homme et d'en faire un académicien. Ainsi le Dieu du Psalmiste tire le pauvre de son fumier : *Erigens de stercore pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui*. Ce sont là des coups qui étonnent les peuples, et ceux qui les frappent se doivent croire armés d'une puissance mystérieuse et terrible. Et quelle joie de tirer le pauvre d'esprit de son fumier, lorsqu'en même temps on laisse dans l'ombre quelque despote de l'intelligence! C'est boire, d'un seul trait, un mélange rare et délicieux de charité contente et d'envie satisfaite. C'est jouir par tous les sens et contenter tout l'homme. Et vous voulez que des académistes résistent à la douceur d'un tel philtre!

» Il faut considérer encore qu'en se procurant cette volupté savante, les académistes agissent au mieux de leurs intérêts. Une compagnie formée exclusivement de grands hommes serait peu nombreuse et semblerait triste. Les grands hommes ne peuvent se souffrir les uns les autres, et ils n'ont guère d'esprit. Il est bon de les mêler aux petits. Cela les amuse. Les petits y gagnent par le voisinage, les grands par la comparaison; il y a bénéfice pour les uns comme pour les autres. Admirons par quel jeu sûr, par quel mécanisme ingénieux, l'Académie française communique à quelques-uns de ses membres l'importance qu'elle reçoit des autres. C'est une assemblée de soleils et de planètes où tout brille d'un éclat propre ou emprunté.

» Je dirai plus. Les mauvais choix sont nécessaires à l'existence de cette assemblée. Si elle ne faisait pas, dans ses élections, la part de la faiblesse et de l'erreur, si elle ne se donnait pas quelquefois l'air de prendre au hasard, elle se rendrait si haïssable qu'elle ne pourrait plus vivre. Elle serait dans la république des lettres comme un tribunal au milieu de condamnés. Infaillible, elle semblerait odieuse. Quel affront pour ceux qu'elle n'accueillerait pas, si l'élu était toujours le meilleur! La fille de Richelieu doit se montrer un peu légère pour ne pas paraître trop insolente. Ce qui la sauve, c'est qu'elle a des fantaisies. Son injustice fait son innocence, et c'est parce que nous la savons capricieuse qu'elle peut nous repousser sans nous blesser. Il lui est parfois si avantageux de se tromper, que je suis tenté de croire, en dépit des apparences, qu'elle le fait exprès. Elle a des tours admirables pour ménager l'amour-propre des candidats qu'elle écarte. Telle de ses élections désarme l'envie. C'est dans ses fautes apparentes qu'il faut admirer sa réelle sagesse. »

XIV

Les Séditieux

Ce jour-là, ayant fait, mon bon maître et moi, notre visite accoutumée *à l'Image Sainte-Catherine*, nous trouvâmes, dans la boutique, le célèbre M. Rockstrong, monté au plus haut de l'échelle pour dénicher des bouquins dont il est curieux. Car on sait qu'il se plaît, dans sa vie agitée, à rassembler des livres précieux et de belles estampes.

Condamné par le Parlement d'Angleterre à la prison perpétuelle pour avoir participé à l'attentat de Monmouth, il habite la France, d'où il envoie incessamment des articles aux gazettes de son pays[1]. Mon bon maître se laissa choir, à son habitude, sur un escabeau, puis, levant les yeux sur l'échelle où M. Rockstrong se démenait avec cette agilité d'écureuil qu'il a gardée au déclin de l'âge :

— Dieu merci! dit-il, je vois, monsieur le rebelle, que vous vous portez bien et que vous êtes toujours jeune.

M. Rockstrong tourna vers mon bon maître des yeux ardents qui éclairaient un visage bilieux.

---

[1] Je n'ai pas trouvé mention de ce M. Rockstrong dans les mémoires relatifs à l'attentat de Monmouth. *(Note de l'éditeur.)*

— Pourquoi, demanda-t-il, gros abbé, m'appelez-vous rebelle?

— Je vous appelle rebelle, monsieur Rockstrong, parce que vous n'avez pas réussi. On est rebelle quand on est vaincu. Les victorieux ne sont jamais rebelles.

— L'abbé, vous parlez avec un cynisme dégoûtant.

— Prenez garde, monsieur Rockstrong! cette maxime n'est pas de moi, elle est d'un très grand homme : je l'ai trouvée dans les papiers de Jules César Scaliger.

— Eh bien! l'abbé, ce sont là de vilains papiers. Et cette parole est infâme. Notre perte, due à l'indécision de notre chef, et à une mollesse qu'il paya de sa vie, n'altère point la bonté de notre cause. Et les honnêtes gens, vaincus par les coquins, demeurent honnêtes gens.

— Monsieur Rockstrong, il m'est pénible de vous entendre parler d'honnêtes gens et de coquins dans les affaires publiques. Ces termes simples pouvaient suffire à désigner le bon et le mauvais parti dans ces combats d'anges qui furent livrés au Ciel, avant la création du monde, et que votre compatriote Jean Milton a chantés avec une excessive barbarie. Mais sur ce globe terraqué les camps ne sont jamais, tant s'en faut, si exactement divisés, qu'on puisse discerner, sans préjugé ou complaisance, l'armée des purs de l'armée des impurs, ni seulement distinguer le côté du juste du côté de l'injuste. En sorte qu'il faut bien que le succès demeure le seul juge de la bonté d'une cause. Je vous fâche, monsieur Rockstrong, en disant qu'on est rebelle quand on est vaincu. Pourtant, lorsqu'il vous arriva de monter au pouvoir, vous n'endurâtes point la rébellion.

— L'abbé, vous ne savez ce que vous dites. J'ai toujours eu hâte de passer du côté des vaincus.

— Il est vrai, monsieur Rockstrong, que vous êtes un naturel et constant ennemi de l'État. Vous êtes endurci dans votre inimitié par la force de votre génie, qui se plaît aux ruines et s'amuse à détruire.

— L'abbé, m'en faites-vous un crime?

— Monsieur Rockstrong, si j'étais un homme d'État et un ami du prince, à la façon de monsieur Roman, je vous tiendrais pour un illustre criminel. Mais je ne professe pas avec assez de ferveur la religion des politiques pour être beaucoup épouvanté de l'éclat de vos forfaits, et de vos attentats qui font plus de bruit que de mal.

— L'abbé, vous êtes immoral.

— Ne m'en blâmez pas trop sévèrement, monsieur Rockstrong, si c'est seulement à ce prix qu'on peut être indulgent.

— Je n'ai que faire, mon gros abbé, d'une indulgence que vous partagez entre moi, qui suis une victime, et les scélérats du Parlement qui m'ont condamné avec une révoltante injustice.

— Vous êtes plaisant, monsieur Rockstrong, de parler de l'injustice des lords!

— N'est-elle point criante?

— Il est vrai, monsieur Rockstrong, que vous fûtes condamné, sur un réquisitoire ridicule du lord chancelier, pour une collection de libelles dont aucun, en particulier, ne tombait sous le coup des lois de l'Angleterre; il est vrai que, dans un pays où l'on peut tout écrire, vous fûtes puni pour quelques écrits pleins de sel; il est vrai que vous fûtes frappé dans des formes inusitées et singulières dont la majestueuse hypocrisie cachait mal l'impossibilité de vous atteindre par des voies légales; il est vrai que les milords qui vous jugèrent étaient intéressés à votre perte, puisque le succès de Monmouth et le vôtre les eût infailliblement tirés à bas de leurs fauteuils. Il est vrai que votre perte était décidée d'avance dans les conseils de la Couronne. Il est vrai que vous échappâtes par la fuite à une sorte de martyre médiocre à la vérité, mais pénible. Car la prison perpétuelle est une peine, alors même qu'on peut raisonnablement espérer d'en sortir bientôt. Mais il n'y a là ni justice ni injustice. Vous fûtes condamné pour raison d'État, ce qui est extrêmement honorable. Et plus d'un parmi les lords qui vous condamnèrent avait conspiré avec vous vingt ans auparavant. Votre crime fut de faire peur aux gens en place, et c'est un crime impardonnable. Les ministres et leurs amis invoquent le salut de l'État quand ils sont menacés dans leur fortune et dans leurs emplois. Et ils se croient volontiers nécessaires à la conservation de l'empire, car ce sont pour la plupart des gens intéressés et sans philosophie. Ce ne sont pas pour cela des méchants. Ils sont hommes, et c'est assez pour expliquer leur pitoyable médiocrité, leur niaiserie et leur avarice. Mais qui donc leur opposiez-vous, monsieur Rockstrong? D'autres hommes également médiocres et plus avides encore, étant plus affamés. Le peuple de Londres les eût subis comme il subit les autres. Il attendit votre victoire ou votre défaite pour se prononcer. En quoi il fit preuve d'une singulière sagesse. Le peuple est bien avisé, quand il estime qu'il n'a rien à gagner ni à perdre à changer de maître.

Ainsi parla l'abbé Coignard, et M. Rockstrong, le visage brûlé, les yeux en feu, la perruque flamboyante, lui cria avec de grands gestes du haut de son échelle :

— L'abbé, je conçois les voleurs et toutes les espèces de coquins de la Chancellerie et du Parlement. Mais je

ne vous conçois pas, vous qui, sans intérêt apparent, par malice pure, soutenez des maximes qu'ils ne professent eux-mêmes que pour leur profit. Il faut que vous soyez plus méchant qu'eux, puisque vous l'êtes avec désintéressement. Vous me passez, l'abbé!

— C'est signe que je suis philosophe, répondit doucement mon bon maître. Il est dans la nature des vrais sages de fâcher le reste des hommes. Anaxagore en fut un illustre exemple. Je ne parle pas de Socrate, qui n'était qu'un sophiste. Mais nous voyons qu'en tout temps et dans tous les pays, la pensée des âmes méditatives fut un sujet de scandale. Vous vous croyez, monsieur Rockstrong, très distinct de vos ennemis, et aussi aimable qu'ils sont odieux. Souffrez que je vous dise que c'est là le pur effet de votre orgueil et de votre fier courage. En fait, vous avez en commun avec ceux qui vous ont condamné toutes les faiblesses et toutes les passions humaines. Si vous avez plus de probité que beaucoup d'entre eux et un esprit d'une vivacité incomparable, vous êtes inspiré d'un génie de haine et de discorde qui vous rend très incommode dans un pays policé. L'état de gazetier, dans lequel vous excellez, a poussé jusqu'à la dernière perfection la partialité merveilleuse de votre esprit, et, victime de l'injustice, vous n'êtes point un juste. Ce que je dis là me brouille du coup avec vous et avec vos ennemis, et je suis bien sûr de n'obtenir jamais du ministre de la feuille un gros bénéfice. Mais je prise la liberté de la pensée plus haut qu'une bonne abbaye ou qu'un gros prieuré. J'aurai fâché tout le monde, mais j'aurai contenté mon cœur, et je mourrai tranquille.

— L'abbé, répliqua M. Rockstrong en riant à demi, je vous pardonne, parce que je vous crois un peu fou. Vous ne faites pas de différence des coquins et des honnêtes gens et vous ne préférez point un État libre à un gouvernement despotique et prévaricateur. Vous êtes un lunatique d'une espèce particulière.

— Monsieur Rockstrong, dit mon bon maître, allons boire un pot de vin *au Petit-Bacchus* et je vous y expliquerai, en vidant mon gobelet, pourquoi je suis tout à fait indifférent à la forme du gouvernement et pour quelles causes je ne me soucie pas de changer de maître.

— Volontiers, dit M. Rockstrong. Je suis curieux de boire avec un si méchant raisonneur que vous.

Il sauta lestement en bas de son échelle et nous allâmes tous trois au cabaret.

XV

Les Coups d'État

M. Rockstrong, qui était homme d'esprit, ne garda point rancune à mon bon maître de sa sincérité. Quand l'hôte du *Petit-Bacchus* eut apporté un pot de vin, le libelliste leva sa tasse et porta la santé de M. l'abbé Coignard qu'il nomma coquin, ami des bandits, suppôt de la tyrannie et vieille canaille, d'un air extrêmement jovial. Mon bon maître lui rendit sa politesse de bonne grâce en se félicitant de boire à la santé d'un homme dont l'humeur naturelle n'avait jamais été altérée par la philosophie.

— Pour moi, ajouta-t-il, je sens bien que mon esprit est tout gâté par la réflexion. Et, comme il n'est point dans la nature des hommes de penser avec quelque profondeur, je confesse que mon penchant à méditer est une manie bizarre et tout à fait incommode. Elle me rend premièrement malpropre à toute entreprise; car on n'agit jamais que sur des vues courtes et des pensées étroites. Vous seriez étonné vous-même, monsieur Rockstrong, si vous vous représentiez la pauvre simplicité des génies qui ont remué le monde. Les conquérants et les hommes d'État qui ont changé la face de la terre n'ont jamais fait réflexion sur l'essence des êtres qu'ils maniaient rudement. Ils s'enfermaient tout entiers dans la petitesse de leurs grands plans, et les plus sages n'envisageaient à la fois que très peu d'objets. Tel que vous me voyez, monsieur

Rockstrong, il me serait impossible de travailler à la conquête des Indes, comme Alexandre, ni de fonder et de gouverner un empire, ni, plus généralement, de me jeter dans quelqu'une de ces vastes entreprises qui tentent la fierté d'une âme impétueuse. La réflexion m'y embarrasserait dès les premiers pas et je découvrirais à chacun de mes mouvements des raisons pour m'arrêter.

Puis, se tournant vers moi, mon bon maître dit en soupirant :

— C'est une grande infirmité que de penser. Dieu vous en garde, Tournebroche, mon fils, comme il en a gardé ses plus grands saints et les âmes que, chérissant d'une dilection singulière, il réserve à la gloire éternelle. Les hommes qui pensent peu ou ne pensent point du tout font heureusement leurs affaires en ce monde et dans l'autre, tandis que les méditatifs sont menacés incessamment de leur perte temporelle et spirituelle, tant il est de malice dans la pensée! Considérez, en frémissant, mon fils, que le Serpent de la Genèse est le plus antique des philosophes et leur prince éternel!

M. l'abbé Coignard but un grand coup de vin et reprit à voix basse :

— Aussi, pour mon salut, est-il du moins un sujet sur lequel je n'ai jamais exercé mon intelligence. Je n'ai point appliqué ma raison aux vérités de la foi. Malheureusement, j'ai médité les actions des hommes et les mœurs des cités; c'est pourquoi je ne suis plus digne de gouverner une île, comme Sancho Pança.

— Cela est fort heureux, reprit M. Rockstrong en riant, car votre île serait un repaire de bandits et de malandrins, où les criminels jugeraient les innocents, s'il s'en trouvait d'aventure.

— Je le crois, monsieur Rockstrong, je le crois, reprit

mon bon maître. Il est probable que, si je gouvernais une autre île de Barataria, les mœurs y seraient ce que vous dites. Vous avez peint là d'un trait tous les empires du monde. Je sens que le mien ne serait pas meilleur que les autres. Je n'ai point d'illusions sur les hommes, et, pour ne les point haïr, je les méprise. Monsieur Rockstrong, je les méprise tendrement. Mais ils ne m'en savent point de gré. Ils veulent être haïs. On les fâche quand on leur montre le plus doux, le plus indulgent, le plus charitable, le plus gracieux, le plus humain des sentiments qu'ils puissent inspirer : le mépris. Pourtant le mépris mutuel, c'est la paix sur la terre, et, si les hommes se méprisaient sincèrement entre eux, ils ne se feraient plus de mal et ils vivraient dans une aimable tranquillité. Tous les maux des sociétés polies viennent de ce que les citoyens s'y estiment excessivement et qu'ils élèvent l'honneur comme un monstre sur les misères de la chair et de l'esprit. Ce sentiment les rend fiers et cruels, et je déteste l'orgueil qui veut qu'on s'honore et qu'on honore autrui, comme si quelqu'un dans la postérité d'Adam pouvait être trouvé digne d'honneur! Un animal qui mange et qui boit (Donnez-moi à boire!) et qui fait l'amour est pitoyable, intéressant peut-être, et même agréable parfois. Il n'est honorable que par l'effet du préjugé le plus absurde et le plus féroce. Ce préjugé est la source de tous les maux dont nous souffrons. C'est une détestable espèce d'idolâtrie; et, pour assurer aux humains une existence un peu douce, il faudrait commencer par les rappeler à leur humilité naturelle. Ils seront heureux quand, ramenés au véritable sentiment de leur condition, ils se mépriseront les uns les autres, sans qu'aucun ne s'excepte soi-même de ce mépris excellent.

M. Rockstrong haussa les épaules.

— Mon gros abbé, dit-il, vous êtes un pourceau.

— Vous me flattez, répondit mon bon maître; je ne suis qu'un homme, et je sens en moi les germes de cette âcre fierté que je déteste et de cette superbe qui porte la race humaine aux duels et aux guerres. Il y a des moments, monsieur Rockstrong, où je me ferais couper la gorge pour mes opinions, ce qui serait une grande folie. Car enfin, qui me prouve que je raisonne mieux que vous, qui raisonnez excessivement mal? Donnez-moi à boire!

M. Rockstrong remplit gracieusement le gobelet de mon bon maître.

— L'abbé, lui dit-il, vous êtes hors de sens, mais je vous aime, et je voudrais bien savoir ce que vous blâmez dans ma conduite publique et pourquoi vous vous rangez, contre moi, du parti des tyrans, des faussaires, des voleurs et des juges prévaricateurs.

— Monsieur Rockstrong, répondit mon bon maître, souffrez que tout d'abord je répande, avec une indifférence clémente, sur vous, sur vos amis et sur vos ennemis, ce sentiment si doux qui seul finit les querelles et donne l'apaisement. Souffrez que je n'honore pas assez les uns ni les autres pour les désigner à la vindicte des lois et pour appeler les supplices sur leur tête. Les hommes, quoi qu'ils fassent, sont toujours de grands innocents, et je laisse au milord chancelier qui vous fit condamner les déclamations, imitées de Cicéron, sur les crimes d'État. J'ai peu de goût pour les Catilinaires, de quelque côté qu'elles viennent. Je suis attristé seulement de voir un homme tel que vous occupé de changer la forme du gouvernement. C'est l'emploi le plus frivole et le plus vain que l'on puisse faire de son esprit, et combattre les gens en place n'est qu'une niaiserie, quand ce n'est pas un

moyen de vivre et de se pousser dans le monde. Donnez-moi à boire! Songez, monsieur Rockstrong, que ces brusques changements d'État que vous méditez sont de simples changements d'hommes, et que les hommes, considérés en masse, sont tous pareils, également médiocres dans le mal comme dans le bien, en sorte que remplacer deux ou trois cents ministres, gouverneurs de provinces, agents fiscaux et présidents à mortier par deux ou trois cents autres, c'est faire autant que rien et mettre seulement Philippe et Barnabé au lieu de Paul et de Xavier. Quant à changer en même temps la condition des personnes, comme vous l'espérez, voilà qui est bien impossible, car cette condition ne dépend pas des ministres, qui ne sont rien, mais de la terre et de ses fruits, de l'industrie, du négoce, des richesses amassées dans l'empire, de l'art des citoyens dans le trafic et dans l'échange, toutes choses qui, bonnes ou mauvaises, ne relèvent ni du prince ni des officiers de la couronne.

M. Rockstrong interrompit vivement mon bon maître.

— Qui ne voit, mon gros abbé, s'écria-t-il, que l'état de l'industrie et du commerce dépend du gouvernement, et qu'il n'y a de bonnes finances que dans un gouvernement libre?

— La liberté, reprit M. l'abbé Coignard, n'est que l'effet de la richesse des citoyens, qui s'affranchissent dès qu'ils sont assez puissants pour être libres. Les peuples prennent toute la liberté dont ils peuvent jouir, ou, pour mieux dire, ils réclament impérieusement des institutions en reconnaissance et garantie des droits qu'ils ont acquis par leur industrie.

» Toute liberté vient d'eux et de leurs propres mouvements. Leurs gestes les plus instinctifs élargissent le moule de l'État qui se forme sur eux[1]. En sorte qu'on peut dire que, si détestable que soit la tyrannie, il n'y a que des tyrannies nécessaires et que les gouvernements despotiques ne sont que l'étroite enveloppe d'un corps imbécile et trop chétif. Et qui ne voit que les apparences du gouvernement sont comme la peau qui révèle la structure d'un animal sans en être la cause?

» Vous vous en prenez à la peau, sans vous intéresser aux viscères, en quoi vous montrez, monsieur Rockstrong, peu de philosophie naturelle.

---

[1] Au temps de M. l'abbé Coignard les Français se croyaient déjà libres. Le sieur d'Alquié écrivait en 1670:

« Trois choses rendent un homme heureux en ce monde, sçavoir la douceur de l'entretien, les mets délicats et la liberté entière et parfaite. Nous avons veu comme quoy nostre illustre Royaume a parfaitement satisfait aux deux premiers; ainsi qu'il ne reste maintenant qu'à montrer que le troisiesme ne luy manque pas, et que la liberté n'y est pas moins que les deux advantages précédans. La chose vous paroistra d'abord véritable, si vous considérés attentifvement le nom de nostre Estat, le sujet de sa fondation, et sa pratique ordinaire: car on remarque d'abord que ce mot de *France* ne signifie autre chose que *Franchise* et liberté, conformément au dessein des fondateurs de cette Monarchie, lesquels ayant une âme noble et généreuse et ne pouvant souffrir ny l'esclavage ny la moindre servitude se résolurent de secouer le joug de toute sorte de captivité, et d'estre aussi libres que des hommes le peuvent estre: c'est pourquoy ils s'en vindrent dans les Gaules qui estoient un Pays dont les Peuples n'estoient pas ny moins belliqueux ny moins jaloux de sa franchise qu'ils le pouvoient estre. Quant au second point, nous sçavons qu'outre les inclinations et les desseins qu'ils ont eu, en fondant cet Estat, d'estre toujours maistres d'eux-mesmes, c'est qu'ils ont donné des loix à leurs Souverains, qui (limitant leur pouvoir) les maintiennent dans leurs privilèges: de sorte que quand on les en veut priver ils deviennent furieux et courent aux armes avec tant de vitesse que rien ne peust les retenir quand il s'agit de ce point. Quant au troisiesme, je dis que la *France* est si amoureuse de la liberté, qu'elle ne peût pas souffrir un Esclave: de sorte que les Turcs et les Mores, bien moins encore les Peuples Chrestiens, ne peuvent jamais porter des fers ny estre chargés de chaisnes, estant dans son pays: aussi arrive-t-il que, quand il y a des Esclaves en *France*, ils ne sont pas si tost à terre, qu'ils s'escrient pleins de joye: Vive la France avec son aymable Liberté. (*Les Délices de la France...* par François Savinien d'Alquié, *Amsterdam*, 1670, in-12. — Chapitre XVI, intitulé *La France est un pays de liberté pour toute sorte de personnes*, pp. 245-246.)

— Ainsi vous ne faites point de différence d'un État libre à un gouvernement tyrannique, et tout cela, mon gros abbé, c'est pour vous le cuir de la bête? Et vous ne voyez point que les dépenses du prince et les déprédations des ministres peuvent, en augmentant les tailles, ruiner l'agriculture et fatiguer le négoce?

— Monsieur Rockstrong, il n'y a jamais, dans un même âge, pour un même pays, qu'un seul gouvernement possible, comme une bête ne peut avoir à la fois qu'un même pelage. D'où il résulte qu'il faut laisser au temps qui est galant homme, comme disait l'autre, le soin de changer les empires et de refaire les lois. Il y travaille avec une lenteur infatigable et clémente.

— Et vous ne pensez pas, mon gros abbé, qu'il faille aider le vieillard qui figure sur les horloges, sa faux à la main? Vous ne pensez pas qu'une révolution comme celle des Anglais ou celle des Pays-Bas ait eu quelque effet pour l'état des peuples? Non? Vous méritez, vieux fou, d'être coiffé du chapeau vert!

— Les révolutions, répliqua mon bon maître, se font pour conserver les biens acquis, non pour en gagner de nouveaux. C'est la folie des nations et c'est la vôtre, monsieur Rockstrong, de fonder sur la chute des princes de vastes espérances. Les peuples s'assurent de temps en temps, par la révolte, la conservation de leurs franchises menacées. Ils n'acquièrent jamais par cette voie des franchises nouvelles. Mais ils se payent de mots. Il est remarquable, monsieur Rockstrong, que les hommes se font tuer facilement pour des mots qui n'ont point de sens. Ajax en avait déjà fait la remarque : « Je croyais dans ma jeunesse, lui fait dire le poète, que l'action était plus puissante que la parole, mais je vois aujourd'hui que la parole est la plus forte. » Ainsi parlait Ajax, fils d'Oïlée. Monsieur Rockstrong, j'ai grand'soif!

XVI

L'Histoire

M. Roman posa sur le comptoir une demi-douzaine de volumes.

— Je vous prie, monsieur Blaizot, dit-il, de me faire envoyer ces livres. Il s'y trouve *la Mère et le Fils*, les *Mémoires de la cour de France* et le *Testament de Richelieu.* Je vous serai reconnaissant d'y joindre ce que vous avez reçu de nouveau en matière d'histoire et particulièrement ce qui concerne la France depuis la mort d'Henri IV. Ce sont là des ouvrages dont je suis extrêmement curieux.

— Vous avez raison, monsieur, dit mon bon maître. Les livres d'histoire sont remplis de bagatelles très propres au divertissement d'un honnête homme, et l'on est assuré d'y trouver une infinité de contes agréables.

— Monsieur l'abbé, répondit M. Roman, ce que je recherche chez les historiens, ce n'est point un divertissement frivole. C'est un grave enseignement, et je suis au désespoir si j'y découvre des fictions mêlées à la vérité. J'étudie les actions humaines en vue de la conduite des peuples et je cherche dans les histoires des maximes de gouvernement.

— Je ne l'ignore pas, monsieur, dit mon bon maître. Votre traité de la *Monarchie* est assez connu pour qu'on sache que vous avez conçu une politique tirée des histoires.

— De la sorte, dit M. Roman, j'ai, le premier, tracé aux princes et aux ministres des règles dont ils ne peuvent s'écarter sans danger.

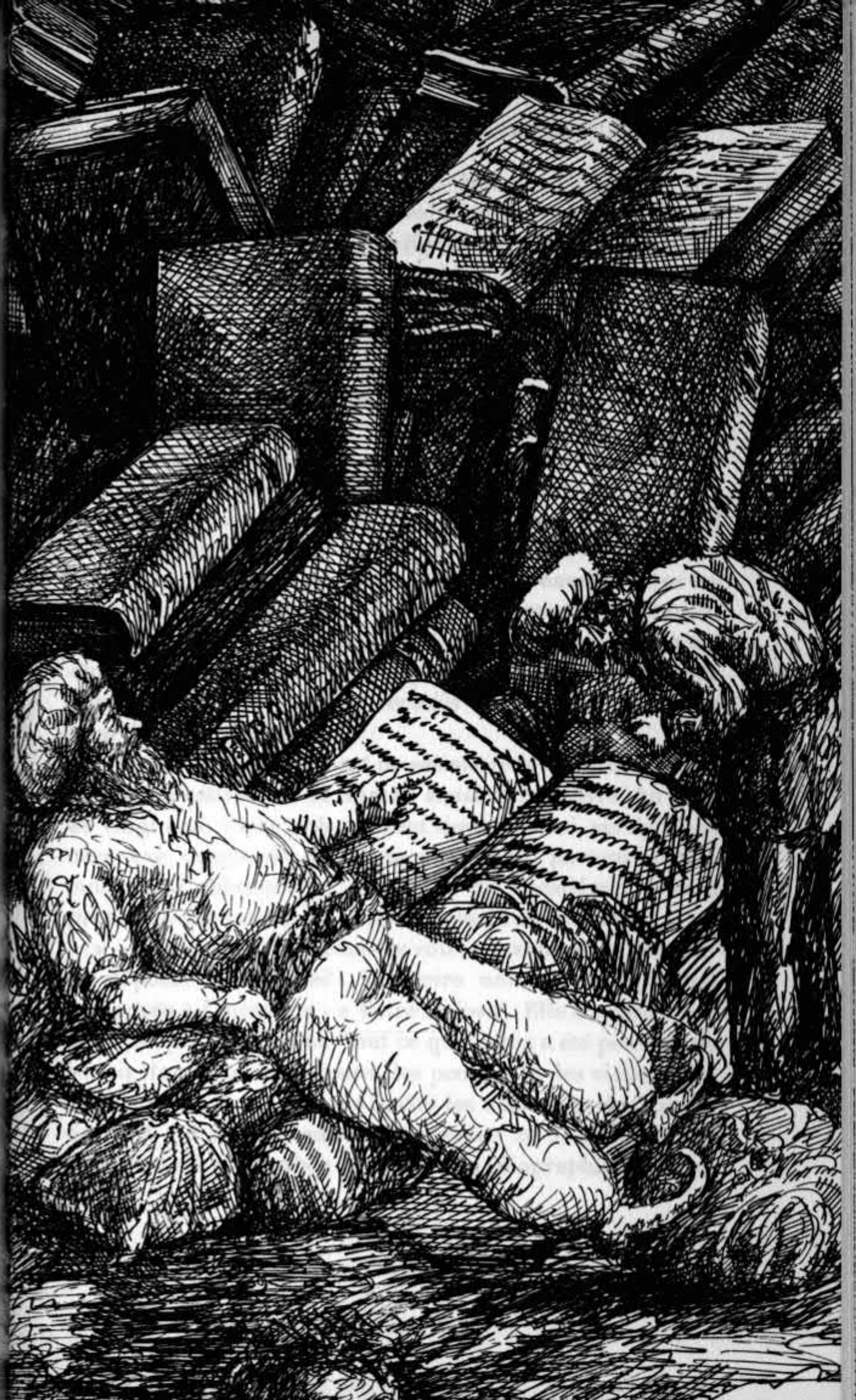
— Aussi vous voit-on, monsieur, au frontispice de votre livre, sous la figure de Minerve, présentant à un roi adolescent le miroir que vous tend la muse Clio, éployée au-dessus de votre tête, dans un cabinet orné de bustes et de tableaux. Mais souffrez que je vous dise, monsieur, que cette muse est une menteuse et qu'elle vous tend un miroir trompeur. Il y a peu de vérités dans les histoires, et les seuls faits sur lesquels on s'accorde sont ceux que nous tenons d'une source unique. Les historiens se contredisent les uns les autres chaque fois qu'ils se rencontrent. Bien plus! Nous voyons que Flavius Josèphe, qui a suivi les mêmes événements dans ses *Antiquités* et dans sa *Guerre des Juifs*, les rapporte diversement en chacun de ces ouvrages. Tite-Live n'est qu'un assembleur de fables; et Tacite, votre oracle, me fait tout l'effet d'un menteur austère qui se moque du monde avec un air de gravité. J'estime assez Thucydide, Polybe et Guichardin. Quant à notre Mézeray, il ne sait ce qu'il dit, non plus que Villaret et l'abbé Vély. Mais je fais le procès aux historiens et c'est à l'histoire qu'il le faut faire.

» Qu'est-ce que l'histoire? Un recueil de contes moraux ou bien un mélange éloquent de narrations et de harangues, selon que l'historien est philosophe ou rhéteur. Il s'y peut trouver de beaux morceaux d'éloquence, mais l'on n'y doit point chercher la vérité, parce que la vérité consiste à montrer les rapports nécessaires des choses et que l'historien ne saurait établir ces rapports, faute de pouvoir suivre la chaîne des effets et des causes. Considérez que, chaque fois que la cause d'un fait historique est dans un fait qui n'est point historique, l'histoire ne la voit point. Et, comme les faits historiques sont liés étroitement aux faits qui ne sont pas historiques, il en résulte que les événements ne s'enchaînent point naturellement dans les histoires, mais qu'ils y sont liés les uns aux autres par de purs artifices de rhétorique. Et remarquez encore que la distinction entre les faits qui entrent dans l'histoire et les faits qui n'y entrent point est tout à fait arbitraire. Il en résulte que, loin d'être une science, l'histoire est condamnée, par un vice de nature, au vague du mensonge. Il lui manquera toujours la suite et la continuité sans lesquelles il n'est point de connaissance véritable. Aussi bien voyez-vous qu'on ne peut tirer des annales d'un peuple aucun pronostic pour son avenir. Or, le propre des sciences est d'être prophétiques, comme il se voit par les tables où les lunaisons, les marées et les éclipses se trouvent calculées à l'avance, tandis que les révolutions et les guerres échappent au calcul.

M. Roman représenta qu'il ne demandait à l'histoire que des vérités confuses, il est vrai, incertaines, mélangées d'erreurs, mais infiniment précieuses par leur objet, qui est l'homme.

— Je sais, ajouta-t-il, combien les annales humaines sont mêlées de fables et tronquées. Mais, à défaut d'une suite rigoureuse de causes et d'effets, j'y découvre une sorte de plan qu'on perd et qu'on retrouve, comme les ruines de ces temples à demi ensevelis dans le sable. Cela seul serait pour moi d'un prix inestimable. Et je me flatte encore que l'histoire, à l'avenir, formée de matériaux abondants et traitée avec méthode, rivalisera d'exactitude avec les sciences naturelles.

— Pour cela, dit mon bon maître, n'y comptez point. Je croirais plutôt que l'abondance croissante des mémoires, correspondances et papiers d'archives rendra la tâche



difficile aux historiens futurs. Monsieur Elward, qui consacre sa vie à étudier la révolution d'Angleterre, assure que la vie d'un homme ne suffirait pas à lire la moitié de ce qui fut écrit pendant les troubles. Il me souvient d'un conte que monsieur l'abbé Blanchet me fit à ce sujet, et que je vais vous dire tel qu'il se retrouvera dans ma mémoire, regrettant que monsieur l'abbé Blanchet ne soit pas ici pour le conter lui-même, car il a de l'esprit.

Voici cet apologue :

« Quand le jeune prince Zémire succéda à son père sur le trône de Perse, il fit appeler tous les académiciens de son royaume, et, les ayant réunis, il leur dit :

» — Le docteur Zeb, mon maître, m'a enseigné que les souverains s'exposeraient à moins d'erreurs s'ils étaient éclairés par l'exemple du passé. C'est pourquoi je veux étudier les annales des peuples. Je vous ordonne de composer une histoire universelle et de ne rien négliger pour la rendre complète.

» Les savants promirent de satisfaire le désir du prince, et, s'étant retirés, ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Au bout de vingt ans, ils se présentèrent devant le roi, suivis d'une caravane composée de douze chameaux, portant chacun cinq cents volumes. Le secrétaire de l'académie, s'étant prosterné sur les degrés du trône, parla en ces termes :

» — Sire, les académiciens de votre royaume ont l'honneur de déposer à vos pieds l'histoire universelle qu'ils ont composée à l'intention de Votre Majesté. Elle comprend six mille tomes et renferme tout ce qu'il nous a été possible de réunir touchant les mœurs des peuples et les vicissitudes des empires. Nous y avons inséré les anciennes chroniques qui ont été heureusement conservées et nous les avons illustrées de notes abondantes sur la géographie, la chronologie et la diplomatique. Les prolégomènes torment à eux seuls la charge d'un chameau et les paralipomènes sont portés à grand'peine par un autre chameau.

» Le roi répondit :

» — Messieurs, je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée. Mais je suis fort occupé des soins du gouvernement. D'ailleurs j'ai vieilli pendant que vous travailliez. Je suis parvenu, comme dit le poète persan, au milieu du chemin de la vie, et, à supposer que je meure plein de jours, je ne puis raisonnablement espérer d'avoir le temps de lire une si longue histoire. Elle sera déposée dans les archives du royaume. Veuillez m'en faire un abrégé mieux proportionné à la brièveté de l'existence humaine.

» Les académiciens de Perse travaillèrent vingt ans encore; puis ils apportèrent au roi quinze cents volumes sur trois chameaux.

» — Sire, dit le secrétaire perpétuel d'une voix affaiblie, voici notre nouvel ouvrage. Nous croyons n'avoir rien omis d'essentiel.

» — Il se peut, répondit le roi, mais je ne le lirai point. Je suis vieux; les longues entreprises ne conviennent point à mon âge; abrégez encore et ne tardez pas.

» Ils tardèrent si peu qu'au bout de dix ans ils revinrent suivis d'un jeune éléphant porteur de cinq cents volumes.

» — Je me flatte d'avoir été succinct, dit le secrétaire perpétuel.

» — Vous ne l'avez pas encore été suffisamment, répondit le roi. Je suis au bout de ma vie. Abrégez, abrégez, si vous voulez que je sache, avant de mourir, l'histoire des hommes.

» On revit le secrétaire perpétuel devant le palais, au bout de cinq ans. Marchant avec des béquilles, il tenait

par la bride un petit âne qui portait un gros livre sur son dos.

» — Hâtez-vous, lui dit un officier, le roi se meurt.

» En effet le roi était sur son lit de mort. Il tourna vers l'académicien et son gros livre un regard presque éteint, et dit en soupirant :

» — Je mourrai donc sans savoir l'histoire des hommes!

» — Sire, répondit le savant, presque aussi mourant que lui, je vais vous la résumer en trois mots : *Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent*.

» C'est ainsi que le roi de Perse apprit sur le tard l'histoire universelle.

XVII

Monsieur Nicodème

CEPENDANT qu'*à l'Image Sainte-Catherine* mon bon maître, assis sur le plus haut degré de l'échelle, lisait Cassiodore avec délices, un vieillard entra dans la boutique, l'air rogue et le regard sévère. Il alla droit à M. Blaizot qui allongeait la tête en souriant derrière son comptoir.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes libraire juré et je dois vous tenir pour homme de bonnes mœurs. Pourtant l'on voit à votre étalage un tome des *Œuvres de Ronsard* ouvert à l'endroit du frontispice qui représente une femme nue. Et c'est un spectacle qui ne peut se regarder en face.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit doucement M. Blaizot; ce frontispice est de Léonard Gautier, qui passait, en son temps, pour un graveur assez habile.

— Il m'importe peu, reprit le vieillard, que le graveur soit habile. Je considère seulement qu'il a représenté des nudités. Cette figure n'est vêtue que de ses cheveux, et je suis douloureusement surpris, monsieur, de voir un homme d'âge, et prudent, comme vous paraissez, l'exposer aux regards des jeunès hommes qui fréquentent dans la rue Saint-Jacques. Vous feriez bien de la brûler, à l'exemple du père Garasse, qui employa son bien à acquérir, pour les jeter au feu, nombre de livres contraires

aux bonnes mœurs et à la Compagnie de Jésus. Tout au moins serait-il honnête à vous de la cacher dans l'endroit le plus secret de votre boutique, qui recèle, je le crains, beaucoup de livres propres, tant pour le texte que pour les figures, à exciter les âmes à la débauche.

M. Blaizot répondit en rougissant qu'un tel soupçon était injuste, et le désolait, venant d'un honnête homme.

— Je dois, reprit le vieillard, vous dire qui je suis. Vous voyez devant vous monsieur Nicodème, président de la compagnie de la pudeur. Le but que je poursuis est de renchérir de délicatesse, à l'endroit de la modestie, sur les règlements de monsieur le lieutenant de police. Je m'emploie, avec l'aide d'une douzaine de conseillers au Parlement et de deux cents marguilliers des principales paroisses, à faire disparaître les nudités exposées dans les lieux publics, tels que places, boulevards, rues, ruelles, quais, impasses et jardins. Et, non content d'établir la modestie sur la voie publique, je m'efforce de la faire régner jusque dans les salons, cabinets et chambres à coucher, d'où elle est trop souvent bannie. Sachez, monsieur, que la société que j'ai fondée fait faire des trousseaux pour les jeunes mariés, où il se trouve des chemises amples et longues, avec un petit pertuis qui permet aux jeunes époux de procéder chastement à l'exécution du commandement de Dieu relatif à la croissance et à la multiplication. Et, pour mêler, si j'ose le dire, les grâces à l'austérité, ces ouvertures sont entourées de broderies agréables. Je me flatte d'avoir imaginé de la sorte des vêtements intimes extrêmement propres à faire de tous les nouveaux couples une autre Sarah et un autre Tobie, et à nettoyer le sacrement du mariage des impuretés qui y sont malheureusement attachées.

Mon bon maître, qui, le nez dans Cassiodore, écoutait ce discours, y répondit, le plus gravement du monde, du haut de son échelle, qu'il trouvait l'invention belle et louable, mais qu'il en concevait une autre plus excellente encore :

— Je voudrais, dit-il, que les jeunes époux, avant leur union, fussent frottés du haut jusques en bas d'un cirage très noir qui, rendant leur cuir semblable à celui des bottes, attristât beaucoup les délices et blandices criminelles de la chair, et fût un pénible obstacle aux caresses, baisers et mignardises que pratiquent trop communément, entre deux draps, les amoureux.

A ces mots, M. Nicodème, levant la tête, vit mon bon maître sur son échelle et reconnut à son air qu'il se moquait.

— Monsieur l'abbé, répondit-il avec une indignation attristée, je vous pardonnerais si vous versiez sur moi seul le ridicule. Mais vous raillez en même temps que moi la modestie et les bonnes mœurs, en quoi vous êtes bien coupable. En dépit des mauvais plaisants, la société que j'ai fondée a déjà accompli de grands et utiles travaux. Raillez, monsieur! Nous avons mis six cents feuilles de vigne ou de figuier aux statues des jardins du Roi.

— Cela est admirable, monsieur, répondit mon bon maître en ajustant ses besicles; et, du train que vous allez, toutes les statues seront bientôt feuillues. Mais (comme les objets n'ont de sens pour nous que par les idées qu'ils éveillent), en mettant des feuilles de vigne et de figuier aux statues, vous transportez le caractère de l'obscénité à ces feuilles, en sorte qu'on ne pourra plus voir de vigne ni de figuier dans la campagne, sans les concevoir tout remplis d'indécences; et c'est un grand péché, monsieur, que de charger ainsi d'impudeur des arbustes innocents.

Souffrez que je vous dise encore qu'il est dangereux de s'attacher, comme vous le faites, à tout ce qui peut être sujet de trouble et d'inquiétude pour la chair, sans songer que, si telle figure est de sorte à scandaliser les âmes, chacun de nous, qui porte en soi la réalité de cette figure se scandalisera soi-même, à moins d'être eunuque, ce qui est affreux à penser.

— Monsieur, reprit le vieillard Nicodème, un peu échauffé, je connais à votre langage que vous êtes un libertin et un débauché.

— Monsieur, dit mon bon maître, je suis chrétien; et quant à vivre dans la débauche, je n'y puis penser, ayant assez à faire à gagner le pain, le vin et le tabac de chaque jour. Tel que vous me voyez, monsieur, je ne connais d'orgie que les silencieuses orgies de la méditation, et le seul banquet où je m'asseye est le banquet des Muses. Mais j'estime, étant sage, qu'il est mauvais de renchérir de pudeur sur les enseignements de la religion catholique, qui laisse, à ce sujet, beaucoup de liberté et s'en rapporte volontiers aux usages des peuples et à leurs préjugés. Je vous tiens, monsieur, pour entaché de calvinisme et penchant à l'hérésie des iconoclastes. Car, enfin, on ne sait si votre fureur n'ira pas jusqu'à brûler les images de Dieu et des saints en haine de l'humanité qui paraît en elles. Ces mots de pudeur, de modestie et de décence, dont vous avez la bouche pleine, n'ont, en fait, aucun sens précis et stable. C'est la coutume et le sentiment qui seuls les peuvent définir avec mesure et vérité. Je ne reconnais pour juges de ces délicatesses que les poètes, les artistes et les belles femmes. Quelle étrange idée que d'ériger une troupe de procureurs en juges des grâces et des voluptés!

— Mais, monsieur, répliqua le vieillard Nicodème, nous ne nous en prenons ni aux Grâces ni aux Ris, et encore moins aux images de Dieu et des saints, et vous nous cherchez une mauvaise querelle. Nous sommes d'honnêtes gens qui voulons écarter des yeux de nos fils les spectacles déshonnêtes; et l'on sait bien ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Souhaitez-vous donc, monsieur l'abbé, que nos jeunes enfants soient livrés, dans nos rues, à toutes les tentations?

— Ah! monsieur, répondit mon bon maître, il faut être tenté! C'est la condition de l'homme et du chrétien sur la terre. Et la tentation la plus redoutable vient du dedans et non du dehors. Vous ne prendriez pas tant de peine à faire décrocher des étalages quelques crayons de femmes nues, si vous aviez, comme moi, médité les vies des Pères du désert. Vous y auriez vu que, dans une solitude affreuse, loin de toute figure taillée ou peinte, déchirés par le cilice, macérés dans la pénitence, épuisés par le jeûne, se roulant sur un lit d'épines, les anachorètes se sentaient percés jusqu'aux moelles des aiguillons du désir charnel. Ils voyaient, dans leur pauvre cellule, des images plus voluptueuses mille fois que cette allégorie qui vous offusque à la vitrine de monsieur Blaizot. Le diable (les libertins disent la Nature) est plus grand peintre de scènes lascives que Jules Romain lui-même. Il passe tous les maîtres de l'Italie et des Flandres pour les attitudes, le mouvement et le coloris. Hélas! vous ne pouvez rien contre ses ardentes peintures. Celles qui vous scandalisent sont peu de chose en comparaison, et vous feriez sagement de laisser à monsieur le lieutenant de police le soin de veiller à la pudeur publique, au gré des citoyens. Vraiment, votre candeur m'étonne; vous avez peu l'idée de ce qu'est l'homme, de ce que sont les sociétés, et du bouillonnement de la chair dans une grande ville. Oh! les innocents barbons qui, dans toutes les impuretés de Babylone, où les rideaux se soulèvent de toutes parts pour laisser voir l'œil et le bras des prostituées, où les corps trop pressés se frottent et s'échauffent les uns les autres sur les places publiques, vont se plaindre et gémir de quelques méchantes images suspendues aux échoppes des libraires, et portent jusqu'au Parlement du royaume leurs lamentations, quand dans un bal une fille a montré à des garçons sa cuisse, qui est précisément pour eux l'objet le plus commun du monde.

Ainsi parlait mon bon maître, debout sur son échelle. Mais M. Nicodème se bouchait les oreilles pour ne pas l'entendre et criait au cynisme.

— Ciel! soupirait-il, quoi de plus dégoûtant qu'une femme nue, et quelle honte de s'accommoder, comme fait cet abbé, de l'immoralité, qui est la fin d'un pays, car les peuples ne subsistent que par la pureté des mœurs!

— Il est vrai, monsieur, répondit mon bon maître, que les peuples ne sont forts que lorsqu'ils ont des mœurs; mais cela s'entend de la communauté des maximes, des sentiments et des passions, et d'une sorte d'obéissance généreuse aux lois, et non pas des bagatelles qui vous occupent. Prenez garde aussi que la pudeur, quand elle n'est pas une grâce, n'est qu'une niaiserie, et que la sombre candeur de vos effarouchements donne un spectacle ridicule, monsieur Nicodème, et quelque peu indécent.

Mais M. Nicodème avait déjà quitté la place.

XVIII

La Justice

Monsieur l'abbé Coignard, qui devait plutôt être nourri au prytanée par la république reconnaissante, gagnait son pain en écrivant des lettres pour les servantes dans une échoppe du cimetière Saint-Innocent. Il lui advint d'y servir de secrétaire à une dame portugaise, qui traversait la France avec son petit nègre. Elle donna un liard pour une lettre à son mari et un écu de six livres pour une autre à son amant. C'était le premier écu que mon bon maître touchait depuis la Saint-Jean. Comme il était magnifique et libéral, il me mena tout aussitôt *à la Pomme d'or*, sur le quai de Grève, proche la Maison de ville, où le vin est naturel et les saucisses excellentes. Aussi les gros marchands, qui achètent les pommes sur le Mail, ont-ils coutume d'y aller, vers midi, en partie fine. C'était le printemps; il était doux de respirer le jour. Mon bon maître nous fit servir sur la berge et nous dînâmes en écoutant le frais clapotis de l'eau battue par l'aviron des bateliers. Un air riant et léger nous baignait dans ses ondes subtiles et nous étions heureux de vivre à la clarté du ciel. Tandis que nous mangions des goujons frits, un bruit de chevaux et d'hommes, s'élevant à notre côté, nous fit tourner la tête.

Devinant le sujet de notre curiosité, un petit vieillard noir, qui dînait à la table prochaine, nous dit avec un sourire obligeant :

— Ce n'est rien, messieurs, c'est une servante qu'on mène pendre pour avoir volé à sa maîtresse des barbes de dentelles.

Au moment qu'il parlait, nous vîmes en effet, assise au cul d'une charrette, entre des sergents à cheval, une assez belle fille, l'air étonné et la poitrine tendue par l'écart des bras liés sur le dos. Elle passa tout aussitôt et pourtant j'aurai toujours dans les yeux l'image de cette figure blanche et de ce regard qui déjà ne voyait plus rien.

— Oui, messieurs, reprit le petit vieillard noir, c'est la servante de madame la conseillère Josse, qui, pour se faire brave chez Ramponneau, au côté de son amant, déroba à sa maîtresse une coiffe de point d'Alençon, et s'enfuit après avoir fait ce larcin. Elle fut prise dans un logis du Pont-au-Change, et tout d'abord elle avoua son crime. Aussi ne fut-elle soumise à la torture que pendant une heure ou deux. Ce que je vous dis, messieurs, je le sais, étant huissier de la chambre du Parlement où elle fut jugée.

Le petit vieillard noir entama une saucisse, qu'il ne fallait pas laisser refroidir; puis il reprit :

— En ce moment, elle doit être à l'échelle et dans cinq minutes, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, la coquine aura rendu l'âme. Il y a des pendus qui ne donnent point de peine au bourreau. Aussitôt qu'ils ont la corde au cou, ils meurent tranquillement. Mais il en est d'autres qui font, c'est le cas de le dire, une vie de pendu, et qui se démènent furieusement. Le plus endiablé de tous fut un prêtre, qu'on justicia l'an passé pour avoir imité la signature du roi sur des billets de loterie. Pendant plus de vingt minutes, il dansa comme une carpe au bout de la corde.

» Hé! hé! ajouta le petit homme noir en ricanant, monsieur l'abbé était modeste et n'enviait point l'honneur de devenir évêque des champs. Je le vis quand on le tira de la charrette. Il pleurait et se débattait tant, que le bourreau lui dit : « Monsieur l'abbé, ne faites pas l'enfant! » Le plus étrange est que, conduit de compagnie avec un autre larron, il avait été pris d'abord pour le confesseur par le bourreau, que l'exempt eut toutes les peines du monde à détromper. N'est-ce pas plaisant, monsieur?

— Non, monsieur, répondit mon bon maître, en laissant tomber dans son assiette un petit poisson qu'il tenait depuis quelque temps suspendu à ses lèvres, non, cela n'est point plaisant; et l'idée que cette belle fille rend l'âme en ce moment me gâte le plaisir de manger des goujons et de voir le beau ciel, qui me riait tout à l'heure.

— Ah! monsieur l'abbé, dit le petit huissier, si vous êtes à ce point délicat, vous n'auriez pu voir sans défaillir ce que mon père vit de ses yeux, étant encore enfant, dans la ville de Dijon, dont il était natif. Avez-vous jamais entendu parler d'Hélène Gillet?

— Non point, dit mon bon maître.

— En ce cas, je vais vous conter son histoire, telle que mon père me l'a maintes fois contée.

Il but un coup de vin, s'essuya les lèvres avec un coin de la nappe, et fit le récit que je vais rapporter.

XIX

Récit de l'Huissier

Au mois d'octobre 1624, la fille du châtelain royal de Bourg-en-Bresse, Hélène Gillet, âgée de vingt-deux ans, qui vivait dans la maison paternelle avec ses frères encore enfants, laissa paraître des signes si visibles d'une grossesse, que ce fut la fable de la ville et que les demoiselles de Bourg cessèrent de la fréquenter. On prit garde ensuite que ses flancs s'étaient abaissés et l'on fit de telles gloses que le lieutenant criminel ordonna qu'elle serait visitée par des matrones. Celles-ci constatèrent qu'elle avait été grosse et que sa délivrance remontait à moins de quinze jours. Sur leur rapport, Hélène Gillet fut mise en prison et interrogée par les juges du présidial. Elle leur fit des aveux :

» — Il y a quelques mois, leur dit-elle, un jeune homme, d'un lieu voisin, demeurant au logis de mon oncle, venait chez mon père pour apprendre à lire et à écrire aux garçons. Une fois seulement il me connut. Ce fut par le moyen d'une servante qui m'enferma dans une chambre avec lui. Là, il me prit de force.

» Et, comme on lui demanda pourquoi elle n'avait pas appelé au secours, elle répondit que la surprise lui avait ôté la voix. Pressée par les juges, elle ajouta qu'à la suite de cette violence elle devint grosse et fut délivrée avant terme. Loin d'avoir contribué à cette délivrance, elle l'eût ignorée, disait-elle, sans une servante qui lui révéla la vraie nature de cet accident.

» Les magistrats, mal satisfaits de ses réponses, ne savaient toutefois comment y contredire, quand un témoignage inattendu vint fournir à l'accusation des preuves certaines. Un soldat qui passait, en se promenant, le long du jardin de messire Pierre Gillet, châtelain royal, père de l'accusée, vit dans un fossé, au pied du mur, un corbeau s'efforçant de tirer un linge avec son bec. Il s'approcha pour reconnaître ce que c'était et trouva le corps d'un petit enfant. Il en avertit aussitôt la justice. Cet enfant était enveloppé dans une chemise marquée au col des lettres H. G. On constata qu'il était venu à terme, et Hélène Gillet, convaincue d'infanticide, fut condamnée, selon la coutume, à la peine de mort. A raison de la charge honorable que tenait son père, elle fut admise à jouir du privilège accordé aux nobles et la sentence porta qu'elle aurait la tête tranchée.

» Ayant fait appel au Parlement de Dijon, elle fut conduite, sous la garde de deux archers, dans la capitale de la Bourgogne et mise à la Conciergerie du Palais. Sa mère, qui l'avait accompagnée, se retira chez les dames Bernardines. L'affaire fut entendue par messieurs du Parlement, le lundi 12 mai, dans la dernière audience avant les fêtes de la Pentecôte. Sur le rapport du conseiller Jacob, les juges confirmèrent la sentence du présidial de Bourg, disposant que la condamnée serait conduite au supplice la hart au col. On remarqua dans le public que cette circonstance infamante avait été ajoutée d'une façon étrange et insolite à un supplice noble, et une telle sévérité, qui allait contre les formes, fut blâmée. Mais l'arrêt était sans appel et devait être exécuté tout de suite.

» En effet, le même jour, à trois heures et demie de relevée, Hélène Gillet fut conduite à l'échafaud, au son des cloches, dans un cortège précédé par des trompettes qui sonnaient avec un tel éclat, que toutes les bonnes gens de la ville les entendirent dans leurs maisons, et, tombant à genoux, prièrent pour l'âme de celle qui allait mourir. Monsieur le substitut du procureur du Roi s'avançait à cheval, suivi de ses huissiers. Puis venait la condamnée, dans une charrette, la corde au col, comme le voulait l'arrêt du Parlement. Elle était assistée de deux pères jésuites et de deux frères capucins, qui lui montraient Jésus expirant sur la croix. Près d'elle se tenaient le bourreau avec son coutelas et la bourrelle avec une paire de ciseaux. Une compagnie d'archers entouraient la charrette. Derrière se pressait une foule de curieux où se trouvaient des gens de petits métiers, boulangers, bouchers et maçons, et d'où montait une grande rumeur.

» Le cortège s'arrêta sur la place dite le Morimont, non, comme il semble, parce que c'est le lieu de mort des criminels, mais en souvenir des abbés crossés et mitrés de Morimont qui y eurent jadis leur hôtel. L'échafaud de bois y était dressé sur des degrés de pierre attenant à une chapelle basse où les religieux ont coutume de prier pour l'âme des suppliciés.

» Hélène Gillet monta les degrés avec les quatre religieux, le bourreau, et sa femme, la bourrelle. Celle-ci, ayant retiré à la patiente la corde qui lui ceignait le cou, lui coupa les cheveux avec ses ciseaux longs d'un demi-pied, et lui banda les yeux; les religieux récitaient des prières. Cependant le bourreau commença de pâlir et de trembler. Il se nommait Simon Grandjean; c'était un homme d'apparence débile, et aussi craintif et doux que sa femme la bourrelle semblait féroce. Il avait communié le matin dans la prison, et pourtant il se sentait troublé, sans courage pour faire mourir cette jeune fille. Il se pencha vers le peuple.

» — Pardonnez-moi, vous tous, dit-il, si je fais mal ce qu'il me faut faire. J'ai une fièvre qui me tient depuis trois mois.

» Puis, chancelant, se tordant les bras et levant les yeux au ciel, il alla se mettre à genoux devant Hélène Gillet, et lui demanda pardon deux fois. Il pria les religieux de le bénir, et, quand la bourrelle eut arrangé la patiente sur le billot, il haussa son coutelas.

» Les jésuites et les capucins crièrent : *Jésus Maria!* et un grand soupir sortit de la foule. Le coup, qui devait trancher le col, fit une large entaille à l'épaule gauche et la malheureuse tomba sur le côté droit.

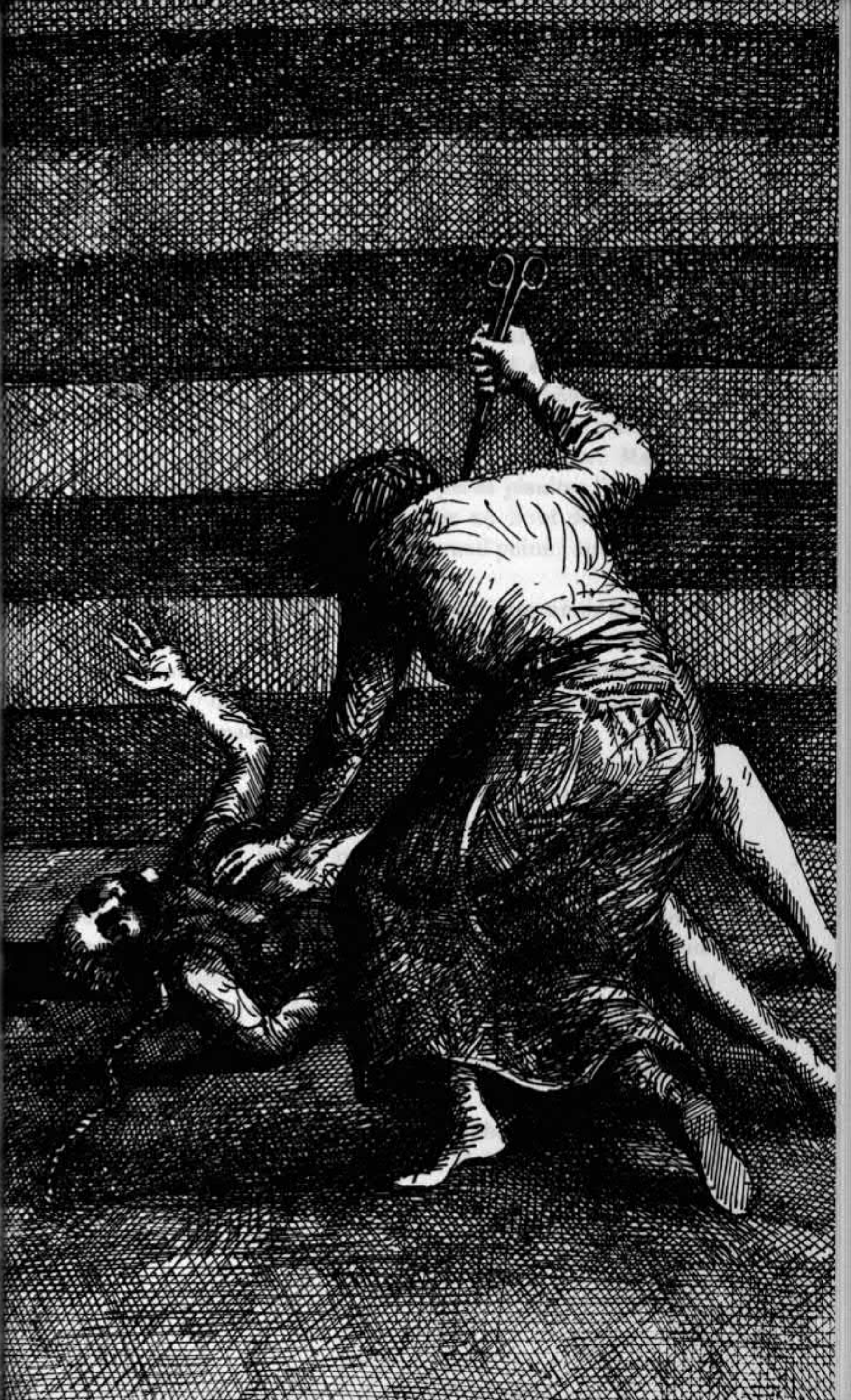
» Simon Grandjean, se retournant vers la foule, dit :

» — Faites-moi mourir!

» Les huées montaient, et quelques pierres furent lancées sur l'échafaud pendant que la bourrelle replaçait la victime sur le billot.

» Le mari reprit son coutelas. Frappant une seconde fois, il entailla profondément le cou de la pauvre fille, qui tomba sur le coutelas échappé des mains du bourreau.

» Cette fois, la rumeur qui s'éleva de la foule fut terrible, et une telle grêle de pierres tomba sur l'échafaud, que Simon Grandjean, les deux jésuites et les deux capucins sautèrent en bas. Ils purent gagner la chapelle et s'y enfermer. La bourrelle, restée seule en haut avec la patiente, chercha le coutelas. Ne le trouvant pas, elle prit la corde avec laquelle Hélène Gillet avait été menée, la lui noua au cou et, lui mettant le pied sur la poitrine, essaya de l'étrangler. Hélène, saisissant la corde à deux mains, se défendit, toute sanglante; alors la femme



Grandjean la traîna par la corde, la tête en bas, au pied de l'estrade et, parvenue sur les degrés de pierre, elle lui tailla la gorge avec ses ciseaux.

» Elle y travaillait quand les bouchers et les maçons, culbutant sergents et archers, envahirent les abords de l'échafaud et de la chapelle; une douzaine de bras robustes enlevèrent Hélène Gillet et la portèrent évanouie dans la boutique de maître Jacquin, chirurgien barbier.

» La foule du peuple, qui se ruait sur la porte de la chapelle, aurait eu bientôt fait de l'enfoncer. Mais les deux frères capucins et les deux pères jésuites l'ouvrirent, épouvantés. Et, tenant leurs croix au bout de leurs bras levés, ils se firent passage à grand'peine, au milieu de l'émeute.

» Le bourreau et sa femme furent assommés à coup de pierres et de marteaux et leurs corps traînés par les rues. Cependant Hélène Gillet, reprenant connaissance chez le chirurgien, demanda à boire. Puis, tandis que maître Jacquin la pansait, elle dit :

» — N'aurai-je pas d'autre mal que celui-là?

» On trouva qu'elle avait reçu deux coups d'épée, six coups de ciseaux qui lui avaient traversé les lèvres et la gorge, que ses reins avaient été profondément entamés par le coutelas sur lequel la bourrelle l'avait traînée en voulant l'étrangler, et qu'enfin tout son corps était contus par des pierres que la foule avait lancées sur l'échafaud.

» Elle guérit pourtant de toutes ses blessures. Laissée chez le chirurgien Jacquin, à la garde d'un huissier, elle répétait sans cesse :

» — Est-ce que ce n'est pas fini? Est-ce qu'on me fera mourir?

» Le chirurgien et quelques âmes charitables qui l'assistaient s'efforçaient de la rassurer. Mais le Roi seul pouvait lui faire grâce de la vie. L'avocat Févret rédigea une requête qui fut signée par plusieurs notables de Dijon et portée à Sa Majesté. On donnait alors à la Cour des réjouissances pour le mariage d'Henriette-Marie de France avec le roi d'Angleterre. En faveur de ce mariage, Louis le Juste octroya la grâce demandée. Il accorda un entier pardon à la pauvre fille, estimant, disent les lettres de rémission, qu'elle avait souffert des supplices qui égalent, voire même surpassent la peine de sa condamnation.

» Hélène Gillet, rendue à la vie, se retira dans un couvent de la Bresse où elle pratiqua jusqu'à sa mort la plus exacte piété.

» Telle est, ajouta le petit huissier, l'histoire véritable d'Hélène Gillet, que tout le monde sait à Dijon. Ne la trouvez-vous point divertissante, monsieur l'abbé?

XX

La Justice

(SUITE)

HÉLAS! dit mon bon maître, mon déjeuner ne pourra point passer. J'ai le cœur retourné tant par cette horrible scène que vous avez, monsieur, contée si froidement, que par la vue de cette servante de madame la conseillère Josse qu'on mène pendre, quand on pouvait mieux en faire.

— Mais, monsieur, répliqua l'huissier, ne vous ai-je point dit que cette fille avait volé sa maîtresse et ne voulez-vous point qu'on pende les larrons?

— Il est vrai, dit mon bon maître, que c'est l'usage; et, comme la force de l'accoutumance est irrésistible, je n'y prends point garde dans le cours ordinaire de ma vie. De même Sénèque le Philosophe, qui pourtant était enclin à la douceur, composait des traités pleins d'élégance pendant qu'à Rome, près de lui, des esclaves étaient mis en croix pour des fautes légères, comme il se voit par l'exemple de l'esclave Mithridate qui mourut les mains clouées, coupable seulement d'avoir blasphémé la divinité de son maître, l'infâme Trimalcion. Notre esprit est ainsi fait que rien ne le trouble ni ne le blesse de ce qui est ordinaire et coutumier. Et l'usage use, si je puis dire, notre indignation aussi bien que notre émerveillement. Je m'éveille chaque matin, sans songer, je l'avoue, aux malheureux qui seront pendus ou roués pendant le jour. Mais, quand l'idée du supplice m'est rendue plus sensible, mon cœur se trouble, et, pour avoir vu cette belle fille conduite à la mort, ma gorge se serre au point que ce petit poisson n'y saurait entrer.

— Qu'est-ce qu'une belle fille? dit l'huissier. Il n'est pas de rue à Paris où, dans une nuit, on n'en fasse à la douzaine. Pourquoi celle-ci avait-elle volé sa maîtresse, madame la conseillère Josse?

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit gravement mon bon maître; vous n'en savez rien, et les juges qui l'ont condamnée n'en savaient pas davantage, car les raisons de nos actions sont obscures et les ressorts qui nous font agir demeurent profondément cachés. Je tiens l'homme pour libre de ses actes, puisque ma religion l'enseigne; mais, hors la doctrine de l'Église, qui est certaine, il y a si peu de raison de croire à la liberté humaine, que je frémis en songeant aux arrêts de la justice qui punissent des actions dont le principe, l'ordre et les causes nous échappent également, où la volonté a souvent peu de part, et qui sont parfois accomplies sans connaissance. S'il faut enfin que nous soyons responsables de nos actes, puisque l'économie de notre sainte religion est fondée sur l'accord mystérieux de la liberté humaine et de la grâce divine, c'est un abus que de déduire de cette obscure et délicate liberté toutes les gênes, toutes les tortures et tous les supplices dont nos codes sont prodigues.

— Je vois avec peine, monsieur, dit le petit homme noir, que vous êtes du parti des fripons.

— Hélas! monsieur, dit mon bon maître, ils sont une part de l'humanité souffrante et membres, comme nous, de Jésus-Christ, qui mourut entre deux larrons. Je crois apercevoir dans nos lois des cruautés, qui paraîtront

distinctement dans l'avenir, et dont nos arrière-neveux s'indigneront.

— Je ne vous entends pas, monsieur, dit l'autre en buvant un petit coup de vin. Toutes les barbaries gothiques ont été retranchées de nos lois et coutumes, et la justice est aujourd'hui d'une politesse et d'une humanité excessives. Les peines sont exactement proportionnées aux crimes et vous voyez que les voleurs sont pendus, les meurtriers roués, les criminels de lèse-majesté tirés à quatre chevaux, les athées, les sorciers et les sodomites brûlés, les faux-monnayeurs bouillis, en quoi la justice criminelle marque une extrême modération et toute la douceur possible.

— Monsieur, de tout temps les juges se sont estimés bienveillants, équitables et doux. Aux âges gothiques de saint Louis et même de Charlemagne, ils admiraient leur propre bénignité, qui nous semble rudesse aujourd'hui; je devine que nos fils nous jugeront rudes à leur tour, et qu'ils trouveront encore quelque chose à retrancher sur les tortures et sur les supplices dont nous usons.

— Monsieur, vous ne parlez pas comme un magistrat. La torture est nécessaire pour tirer les aveux qu'on n'obtiendrait point par la douceur. Quant aux peines, elles sont réduites à ce qui est nécessaire pour assurer la vie et les biens des citoyens.

— Vous convenez donc, monsieur, que la justice a pour objet, non le juste, mais l'utile, et qu'elle s'inspire seulement des intérêts et des préjugés des peuples. Rien n'est plus vrai, et les fautes sont punies non point en proportion de la malignité qui y est attachée, mais en vue du dommage qu'elles causent ou qu'on croit qu'elles causent à la société. C'est ainsi que les faux-monnayeurs sont mis dans une chaudière d'eau bouillante, bien qu'il y ait en réalité peu de malice à frapper des écus. Mais les financiers en particulier et le public y éprouvent un dommage sensible. C'est ce dommage dont ils se vengent avec une impitoyable cruauté. Les voleurs sont pendus, moins pour la perversité qu'il y a à prendre un pain ou des hardes, laquelle est excessivement petite, qu'à cause de l'attachement naturel des hommes à leur bien. Il convient de ramener la justice humaine à son véritable principe qui est l'intérêt matériel des citoyens et de la dégager de toute la haute philosophie dont elle s'enveloppe avec une pompeuse et vaine hypocrisie.

— Monsieur, répliqua le petit huissier, je ne vous conçois pas. Il me semble que la justice est d'autant plus équitable qu'elle est plus utile, et que cette utilité même, qui vous fait la mépriser, vous la devrait rendre auguste et sacrée.

— Vous ne m'entendez point, dit mon bon maître.

— Monsieur, dit le petit huissier, j'observe que vous ne buvez point. Votre vin est bon, si j'en juge à la couleur. N'y pourrai-je goûter?

Il est vrai que mon bon maître, pour la première fois de sa vie, laissait du vin au fond de la bouteille. Il le versa dans le verre du petit huissier.

— A votre santé, monsieur l'abbé, dit le petit huissier. Votre vin est bon, mais vos raisonnements ne valent rien. La justice, je le répète, est d'autant plus équitable qu'elle est plus utile, et cette utilité même, que vous dites être dans son origine et dans son principe, vous la devrait rendre auguste et sacrée. Mais il vous faut convenir encore que l'essence même de la justice est le juste, ainsi que le mot l'indique.

— Monsieur, dit mon bon maître, quand nous aurons dit que la beauté est belle, la vérité vraie et la justice juste,

nous n'aurons rien dit du tout. Votre Ulpien, qui s'exprimait avec précision, a proclamé que la justice est la ferme et perpétuelle volonté d'attribuer à chacun ce qui lui appartient, et que les lois sont justes quand elles sanctionnent cette volonté. Le malheur est que les hommes n'ont rien en propre et qu'ainsi l'équité des lois ne va qu'à leur garantir le fruit de leurs rapines héréditaires ou nouvelles. Elles ressemblent à ces conventions des enfants qui, après qu'ils ont gagné des billes, disent à ceux qui veulent les leur reprendre : « Ce n'est plus de jeu. » La sagacité des juges se borne à discerner les usurpations qui ne sont pas de jeu d'avec celles dont on était convenu en engageant la partie, et cette distinction est à la fois délicate et puérile. Elle est surtout arbitraire. La grande fille qui, dans ce moment même, pend au bout d'une corde de chanvre, avait, dites-vous, volé à madame la conseillère Josse une coiffe de dentelle. Mais sur quoi établissez-vous que cette coiffe appartenait à madame la conseillère Josse? Vous me direz qu'elle l'avait ou achetée de ses deniers, ou trouvée dans son coffre de mariage, ou reçue de quelque galant, tous bons moyens d'acquérir des dentelles. Mais, de quelque façon qu'elle les eût acquises, je vois seulement qu'elle en jouissait comme d'un de ces biens de fortune qu'on trouve et qu'on perd d'aventure et sur lesquels on n'a point de droit naturel. Pourtant je consens que les barbes lui appartenaient, conformément aux règles de ce jeu de la propriété que jouent les hommes en société comme les pauvres enfants à la marelle. Elle tenait à ces barbes et, dans le fait, elle n'y avait pas moins de droits qu'un autre. Je le veux bien. La justice était de les lui rendre, sans les mettre à si haut prix que de détruire, pour deux méchantes barbes de point d'Alençon, une créature humaine.

— Monsieur, dit le petit huissier, vous ne considérez qu'un côté de la justice. Il ne suffisait pas de faire droit à madame la conseillère Josse, en lui rendant ses barbes. Il était nécessaire de faire droit aussi à la servante en la pendant par le col. Car la justice est de rendre à chacun ce qui lui est dû. En quoi elle est auguste.

— En ce cas, dit mon bon maître, la justice est plus méchante encore que je ne croyais. Cette pensée qu'elle doit le châtiment au coupable est extrêmement féroce. C'est une barbarie gothique.

— Monsieur, dit le petit huissier, vous connaissez mal la justice. Elle frappe sans colère, et elle n'a pas de haine pour cette fille qu'elle envoie à la potence.

— A la bonne heure! dit mon bon maître. Mais j'aimerais mieux que les juges fissent l'aveu qu'ils punissent les coupables par pure nécessité et seulement pour faire des exemples sensibles. Dans ce cas ils s'en tiendraient au nécessaire. Mais, s'ils s'imaginent, en punissant, payer au coupable son dû, on voit jusqu'où cette délicatesse peut les entraîner, et leur probité même les rend inexorables, car on ne saurait refuser aux gens ce qu'on sait leur devoir. Cette maxime, monsieur, me fait horreur. Elle a été établie avec la dernière rigueur par un philosophe habile, du nom de Menardus, qui prétend que ne pas punir un malfaiteur, c'est lui faire tort et le priver méchamment du droit qu'il a d'expier sa faute. Il a soutenu que les magistrats d'Athènes, en faisant boire la ciguë à Socrate, avaient excellemment travaillé à la purification de l'âme de ce sage. Ce sont là d'épouvantables rêveries. Je souhaite que la justice criminelle ait moins de sublimité. L'idée de pure vengeance qu'on attache plus communément à la peine des malfaiteurs, bien que basse et mauvaise en soi-même, est moins terrible dans ses conséquences que cette

furieuse vertu des philosophes tourmenteurs. J'ai connu jadis à Séez un bourgeois d'humeur joviale et bon homme, qui mettait tous les soirs ses petits enfants sur ses genoux et leur faisait des contes. Il menait une vie exemplaire, s'approchait des sacrements et se piquait d'une exacte probité dans le commerce des grains qu'il exerçait depuis soixante ans ou plus. Il lui arriva d'être volé par sa servante de quelques doublons, ducassons, nobles à la rose et autres belles pièces d'or qu'il gardait curieusement dans un étui, au fond d'un tiroir. Dès qu'il s'aperçut de ce dommage, il en fit aux juges une plainte sur laquelle la servante fut questionnée, jugée, condamnée et suppliciée. Le bonhomme, qui savait son droit, exigea qu'on lui remît la peau de sa voleuse, dont il se fit faire une paire de chausses. Et il lui arrivait souvent de frapper sur sa cuisse en s'écriant : « La coquine! la coquine! » Cette fille lui avait pris des pièces d'or; il lui prenait sa peau; du moins se vengeait-il sans philosophie, dans la candeur de sa férocité rustique. Il ne songeait point à remplir un devoir auguste en tapotant joyeusement sa culotte humaine. Il vaudrait mieux convenir que, si l'on pend un larron, c'est par prudence et dans le but d'effrayer les autres par l'exemple, et non pas du tout pour attribuer à chacun, comme dit l'autre, ce qui lui appartient. Car, en bonne philosophie, rien n'appartient à personne, si ce n'est la vie elle-même. Prétendre qu'on doit l'expiation aux criminels, c'est tomber dans un mysticisme féroce, pis que la violence nue et que la simple colère. Quant à punir les voleurs, c'est un droit issu de la force et non de la philosophie. La philosophie nous enseigne au contraire que tout ce que nous possédons est acquis par violence ou par ruse. Et vous voyez aussi que les juges approuvent qu'on nous dépouille de nos biens quand le ravisseur est puissant. C'est ainsi qu'on permet au roi de nous prendre notre vaisselle d'argent pour faire la guerre, comme il s'est vu sous Louis le Grand, alors que les réquisitions furent si exactes qu'on enleva jusqu'aux crépines des lits, pour en tirer l'or tissu dans la soie. Ce prince mit la main sur les biens des particuliers et sur les trésors des églises, et, voilà vingt ans, faisant mes dévotions à Notre-Dame-de-Liesse, en Picardie, j'ouïs les doléances d'un vieux sacristain qui déplorait que le feu roi eût enlevé et fait fondre tout le trésor de l'église, et ravi même le sein d'or émaillé déposé jadis en grande pompe par madame la princesse Palatine, après qu'elle eut été guérie miraculeusement d'un cancer. La justice seconda le prince dans ses réquisitions et punit sévèrement ceux qui dérobaient quelque pièce aux commissaires du roi. C'est donc qu'elle n'estimait pas que ces biens fussent si attachés aux personnes qu'on ne pût les en séparer.

— Monsieur, dit le petit huissier, les commissaires agissaient au nom du roi qui, possédant tous les biens du royaume, en peut disposer à son gré pour la guerre ou pour les bâtiments, ou de toute autre manière.

— Il est vrai, dit mon bon maître, et cela a été mis dans les règles du jeu. Les juges y vont comme *à l'Oie*, en regardant ce qui est écrit sur le tableau. Les droits du prince, soutenus par les Suisses et par toutes sortes de soldats, y sont écrits. Et la pauvre pendue n'avait pas de gardes suisses pour faire mettre sur le tableau du jeu qu'elle avait droit de porter les dentelles de madame la conseillère Josse. Cela est parfaitement exact.

— Monsieur, dit le petit huissier, vous ne comparez point, je pense, Louis le Grand, qui prit la vaisselle de ses sujets pour payer des soldats, et cette créature qui vola une coiffe pour s'en parer?

— Monsieur, dit mon bon maître, il est moins innocent de faire la guerre que d'aller à Ramponneau avec une coiffe de dentelle. Mais la justice assure à chacun ce qui lui appartient, selon les règles de ce jeu des sociétés qui est le plus inique, le plus absurde et le moins divertissant des jeux. Et le malheur est que tous les citoyens sont obligés d'être de la partie.

— Cela est nécessaire, dit le petit huissier.

— Aussi bien, dit mon bon maître, les lois sont-elles utiles. Mais elles ne sont point justes et ne sauraient l'être, car le juge assure aux citoyens la jouissance de ce qui leur appartient, sans faire le discernement des vrais et des faux biens; cette distinction n'est pas dans les règles du jeu, mais seulement dans le livre de la justice divine, où personne ne peut lire. Connaissez-vous l'histoire de l'ange et de l'anachorète? Un ange descendit sur la terre avec un visage d'homme et en l'habit d'un pèlerin; cheminant par l'Égypte, il frappa, le soir, à la porte d'un bon anachorète qui, le prenant pour un voyageur, lui offrit à souper et lui donna du vin dans une coupe d'or. Puis il le fit coucher dans son lit et s'étendit lui-même à terre, sur quelques poignées de paille de maïs. Pendant qu'il dormait, son hôte céleste se leva, prit la coupe dans laquelle il avait bu, la cacha sous son manteau et s'enfuit. Il agissait de la sorte, non point pour faire tort au bon ermite, mais au contraire dans l'intérêt de l'hôte qui l'avait reçu charitablement. Car il savait que cette coupe aurait causé la perte de ce saint homme, qui y avait mis son cœur, tandis que Dieu veut qu'on n'aime que lui et ne souffre pas qu'un religieux soit attaché aux biens de ce monde. Cet ange, qui participait de la sagesse divine, distinguait les faux biens des biens véritables. Les juges ne font pas cette distinction. Qui sait si madame la conseillère Josse ne perdra point son âme avec les barbes de dentelle que sa servante lui avait prises et que les juges lui ont rendues?

— En attendant, dit le petit huissier en se frottant les mains, il y a à cette heure une coquine de moins sur la terre.

Il secoua les miettes qui restaient sur son habit, salua la compagnie et partit allégrement.

XXI

La Justice

(SUITE)

Mon bon maître, se tournant vers moi, reprit de la sorte :

— Je n'ai rapporté l'histoire de l'ange et de l'ermite que pour montrer l'abîme qui sépare le temporel du spirituel. Or, c'est seulement dans le temporel que la justice humaine s'exerce, et c'est un lieu bas où les grands principes ne sont point de mise. La plus cruelle offense qu'on ait pu faire à Notre-Seigneur Jésus-Christ est de mettre son image dans les prétoires, où les juges absolvent les pharisiens qui l'ont crucifié et condamnent la Madeleine qu'il releva de ses mains divines. Que fait-il, le Juste, parmi ces hommes qui ne pourraient pas se montrer justes, même s'ils le voulaient, puisque leur triste devoir est de considérer les actions de leurs semblables non en elles-mêmes et dans leur essence, mais au seul point de vue de l'intérêt social, c'est-à-dire en raison de cet amas d'égoïsme, d'avarice, d'erreurs et d'abus qui forme les cités, et dont ils sont les aveugles conservateurs? En pesant la faute, ils y ajoutent le poids de la peur ou de la colère qu'elle inspira au lâche public. Et tout cela est écrit dans leur livre, en sorte que le texte antique et la lettre morte leur servent d'esprit, de cœur et d'âme vivante. Et toutes ces dispositions, dont quelques-unes remontent aux âges infâmes de Byzance et de Théodora, s'accordent seulement sur ce point qu'il faut tout sauver, vertus et vices, d'un monde qui ne veut pas changer. La faute aux yeux des lois est si peu de chose en soi, et les circonstances extérieures en sont si considérables, qu'un même acte, légitime dans telle condition, devient impardonnable dans telle autre, comme il se voit par l'exemple d'un soufflet qui, donné par un homme sur la joue d'un autre, paraît seulement chez un bourgeois l'effet d'une humeur irascible et devient, pour un soldat, un crime puni de mort. Cette barbarie, qui subsiste encore, fera de nous l'opprobre des siècles futurs. Nous n'y prenons pas garde; mais on se demandera un jour quels sauvages nous étions pour punir du dernier supplice l'ardeur généreuse du sang quand elle jaillit du cœur d'un jeune homme assujetti par les lois aux périls de la guerre et aux dégoûts de la caserne. Et il est clair que, s'il y avait une justice, nous n'aurions pas deux codes, l'un militaire, l'autre civil. Ces justices soldatesques, dont on voit tous les jours les effets, sont d'une cruauté atroce, et les hommes, s'ils se policent jamais, ne voudront pas croire qu'il fut jadis, en pleine paix, des conseils de guerre vengeant par la mort d'un homme la majesté des caporaux et des sergents. Ils ne voudront pas croire que des malheureux furent passés par les armes pour crime de désertion devant l'ennemi, dans une expédition où le gouvernement de la France ne reconnaissait pas de belligérants. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que de telles atrocités se commettent chez des peuples chrétiens qui honorent saint Sébastien, soldat révolté, et ces martyrs de la légion thébaine dont la gloire est seulement d'avoir encouru jadis les rigueurs des conseils de guerre, en refusant de combattre les Bagaudes. Mais laissons cela, ne parlons plus de ces justices de gens à

sabres, qui périront un jour, selon la prophétie du Fils de Dieu; et revenons-en aux magistrats civils.

» Les juges ne sondent point les reins et ne lisent point dans les cœurs; aussi leur plus juste justice est-elle rude et superficielle. Encore s'en faut-il de beaucoup qu'ils s'en tiennent à cette grossière écorce d'équité, sur laquelle les codes sont écrits. Ils sont hommes, c'est-à-dire faibles et corruptibles, doux aux forts et impitoyables aux petits. Ils consacrent par leurs sentences les plus cruelles iniquités sociales, et il est malaisé de distinguer dans cette partialité ce qui vient de leur bassesse personnelle, de ce qui leur est imposé par le devoir de leur profession, qui est, en réalité, de soutenir l'État dans ce qu'il a de mauvais autant que dans ce qu'il a de bon, de veiller à la conservation des mœurs publiques, ou excellentes ou détestables, et d'assurer, avec les droits des citoyens, les volontés tyranniques du prince, sans parler des préjugés ridicules et cruels qui trouvent sous les fleurs de lis un asile inviolable.

» Le magistrat le plus austère peut être amené, par son intégrité même, à rendre des arrêts aussi révoltants et peut-être plus inhumains encore que ceux du magistrat prévaricateur, et je ne sais, pour ma part, qui des deux je redouterais le plus, ou du juge qui s'est fait une âme avec des textes de loi, ou de celui qui emploie un reste de sentiment à torturer ces textes. Celui-ci me sacrifiera à son intérêt ou à ses passions; l'autre m'immolera froidement à la chose écrite.

» Encore faut-il observer que le magistrat est défenseur, par fonction, non pas des préjugés nouveaux, auxquels nous sommes tous plus ou moins soumis, mais des préjugés anciens qui sont conservés dans les lois alors qu'ils s'effacent de nos âmes et de nos mœurs. Et il n'est pas d'esprit quelque peu méditatif et libre qui ne sente tout ce qu'il y a de gothique dans la loi, tandis que le juge n'a pas le droit de le sentir.

» Mais je parle comme si les lois, encore que barbares et grossières, étaient du moins claires et précises. Et il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Le grimoire d'un sorcier semble facile à comprendre en comparaison de plusieurs articles de nos codes et de nos coutumiers. Ces difficultés d'interprétation ont beaucoup contribué à faire établir divers degrés de juridiction, et l'on admet que ce que le bailli n'a pas entendu, messieurs du Parlement l'éclairciront. C'est beaucoup attendre de cinq hommes en robe rouge et en bonnet carré, qui, même après avoir récité le *Veni Creator*, demeurent sujets à l'erreur; et il vaut mieux convenir que la plus haute juridiction juge sans appel pour cette seule raison qu'on avait épuisé les autres avant de recourir à celle-là. Le prince est de cet avis; car il a des lits de justice au-dessus des Parlements.

XXII

La Justice

(SUITE ET FIN)

Mon bon maître regarda tristement couler l'eau comme l'image de ce monde où tout passe et rien ne change.

Il demeura quelque temps songeur et reprit d'une voix plus basse :

— Cela seul, mon fils, me cause un insurmontable embarras, qu'il faille que ce soit les juges qui rendent la justice. Il est clair qu'ils ont intérêt à déclarer coupable celui qu'ils ont d'abord soupçonné. L'esprit de corps, si puissant chez eux, les y porte; aussi voit-on que, dans toute leur procédure, ils écartent la défense comme une importune, et ne lui donnent accès que lorsque l'accusation a revêtu ses armes et composé son visage, et qu'enfin, à force d'artifices, elle a pris l'air d'une belle Minerve. Par l'esprit même de leur profession, ils sont enclins à voir un coupable dans tout accusé, et leur zèle semble si effrayant à certains peuples européens qu'ils les font assister, dans les grandes causes, par une dizaine de citoyens tirés au sort. En quoi il apparaît que le hasard, dans son aveuglement, garantit mieux la vie et la liberté des accusés que ne le peut faire la conscience éclairée des juges. Il est vrai que ces magistrats bourgeois, tirés à la loterie, sont tenus en dehors de l'affaire dont ils voient seulement les pompes extérieures. Il est vrai encore, qu'ignorant les lois, ils sont appelés, non à les appliquer, mais seulement à décider d'un seul mot s'il y a lieu de les appliquer. On dit que ces sortes d'assises donnent parfois des résultats absurdes, mais que les peuples qui les ont établies y sont attachés comme à une espèce de garantie très précieuse. Je le crois volontiers. Et je conçois qu'on accepte des arrêts rendus de la sorte, qui peuvent être ineptes ou cruels mais dont l'absurdité du moins et la barbarie ne sont, pour ainsi dire, imputables à personne. L'iniquité semble tolérable quand elle est assez incohérente pour paraître involontaire.

» Ce petit huissier de tantôt, qui a un si grand sentiment de la justice, me soupçonnait d'être du parti des voleurs et des assassins. Au rebours, je réprouve à ce point le vol et l'assassinat, que je n'en puis souffrir même la copie régularisée par les lois, et il m'est pénible de voir que les juges n'ont rien trouvé de mieux, pour châtier les larrons et les homicides, que de les imiter; car, de bonne foi, Tournebroche, mon fils, qu'est-ce que l'amende et la peine de mort, sinon le vol et l'assassinat perpétrés avec une auguste exactitude? Et ne voyez-vous point que notre justice ne tend, dans toute sa superbe, qu'à cette honte de venger un mal par un mal, une misère par une misère, et de doubler, pour l'équilibre et la symétrie, les délits et les crimes? On peut dépenser dans cette tâche une sorte de probité et de désintéressement. On peut s'y montrer un l'Hospital tout aussi bien qu'un Jeffreys, et je connais pour ma part un magistrat assez honnête homme. Mais j'ai voulu, remontant aux principes, montrer le caractère véritable d'une institution que l'orgueil des juges et l'épouvante des peuples ont revêtue à l'envi d'une majesté

empruntée; j'ai voulu montrer l'humilité originelle de ces codes qu'on veut rendre augustes et qui ne sont en réalité qu'un amas bizarre d'expédients.

» Hélas! les lois sont de l'homme; c'est une obscure et misérable origine. L'occasion les fit naître pour la plupart. L'ignorance, la superstition, l'orgueil du prince, l'intérêt du législateur, le caprice, la fantaisie, voilà la source de ces grands corps de droit qui deviennent vénérables quand ils commencent à n'être plus intelligibles. L'obscurité qui les enveloppe, épaissie par les commentateurs, leur communique la majesté des oracles antiques. J'entends dire à chaque instant et je lis tous les jours dans les gazettes, que maintenant nous faisons des lois de circonstance et d'occasion. Cette vue appartient à des myopes qui ne découvrent pas que c'est la suite d'un usage immémorial et que, de tout temps, les lois sont sorties de quelque hasard. On se plaint aussi de l'obscurité et des contradictions où tombent sans cesse nos législateurs contemporains. Et l'on ne remarque pas que leurs prédécesseurs étaient tout aussi épais et embrouillés.

» En fait, Tournebroche, mon fils, les lois sont bonnes ou mauvaises, moins par elles-mêmes que par la façon dont on les applique, et telle disposition très inique ne fait pas de mal si le juge ne la met point en vigueur. Les mœurs ont plus de force que les lois. La politesse des habitudes, la douceur des esprits sont les seuls remèdes qu'on puisse raisonnablement apporter à la barbarie légale. Car de corriger les lois par les lois, c'est prendre une voie lente et incertaine. Les siècles seuls défont l'œuvre des siècles. Il y a peu d'espoir qu'un jour un Numa français rencontre dans la forêt de Compiègne ou sous les rochers de Fontainebleau une autre nymphe Égérie qui lui dicte des lois sages.

Il regarda longtemps vers les collines qui bleuissaient à l'horizon. Son air était grave et triste. Puis, posant doucement la main sur mon épaule, il me parla avec un accent si profond que je me sentis pénétré jusqu'au fond de l'âme. Il me dit :

— Tournebroche, mon fils, vous me voyez tout à coup incertain et embarrassé, balbutiant et stupide, à la seule idée de corriger ce que je trouve détestable. Ne croyez point que ce soit timidité d'esprit : rien n'étonne l'audace de ma pensée. Mais prenez bien garde, mon fils, à ce que je vais vous dire. Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. Le cœur est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde. La raison n'a point tant de vertu. Et je vous confesse que j'ai été jusqu'ici trop raisonnable dans la critique des lois et des mœurs. Aussi cette critique va-t-elle tomber sans fruits et se sécher comme un arbre brûlé par la gelée d'avril. Il faut, pour servir les hommes, rejeter toute raison, comme un bagage embarrassant, et s'élever sur les ailes de l'enthousiasme. Si l'on raisonne, on ne s'envolera jamais.

Bibliographie

LA RÔTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

A. *Edition originale*

La Rôtisserie de la Reine Pédauque. Paris, Calmann-Lévy, 1893. In-18. Couverture jaune. 3 ff. non chiffrés (1 f. bl., faux titre et titre), 388 pages. Les exemplaires sur japon (20) et sur hollande (40) sont sous couverture glacée rouge sombre. Paru le 22 mars 1893.

B. *Publication antérieure*

La Rôtisserie de la Reine Pédauque a paru d'abord dans L'Écho de Paris (nos des 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 octobre; 1er, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 30 novembre; 1er et 2 décembre 1892).

C. *Deuxième édition originale*

La Rôtisserie de la Reine Pédauque. Edition revue et corrigée par l'auteur. Paris, Calmann-Lévy, 1921. In-8° imprimé sur vélin blanc des Papeteries du Marais et tiré à 1800 exemplaires tous numérotés. 2 ff. non chiffrés (faux titre et titre), 384 pages (texte et table). Paru le 5 octobre 1921.

D. *Manuscrits*

Il existe deux manuscrits de La Rôtisserie de la Reine Pédauque.

a) Le manuscrit 1 se compose de deux volumes in-4°, le premier contenant 344 feuillets (numérotés de 1 à 320); le second, 307 feuillets (numérotés de 395 à 689). Il appartient à M. Calmann-Lévy.

Très différent du manuscrit 2, il offre, outre des corrections, transpositions et variantes sans nombre, des développements qui n'ont pas été repris dans la seconde rédaction. Nous donnons ci-dessous l'une des pages ainsi délaissées.

b) Le manuscrit 2 se compose de trois volumes in-4°, le premier comprenant 244 feuillets (numérotés de 1 à 214); le second, 252 feuillets (numérotés de 215 à 405); le troisième, 244 feuillets (numérotés de 406 à 644). Il appartient à la Bibliothèque Nationale, à laquelle il a été légué par M^me^ Arman de Caillavet (Fonds français, nouvelles acquisitions, n^os^ 10 806, 10 807, 10 808).

La date où fut entreprise cette seconde rédaction semble à peu près fixée par les lignes suivantes, que France écrivit à M^me^ de Caillavet la veille du jour où L'Écho de Paris commença la publication du roman: «5 octobre 1892... *La Rôtisserie* est toute à refaire. Je suis accablé. La fièvre ne me quitte plus.»

L'Écho de Paris reproduit le texte du manuscrit 2.

E. *Théâtre*

La Rôtisserie de la Reine Pédauque. Comédie lyrique en 4 actes et 5 tableaux, par Georges Docquois. Musique de Charles Levadé. Paris, Calmann-Lévy, 1920, in-18.

Charles Levadé. La Rôtisserie de la Reine Pédauque. Comédie lyrique en 4 actes et 5 tableaux, d'après le roman d'Anatole France, par Georges Docquois. Paris, Enoch et C^ie^, in-4° de 290 pages.

FRAGMENT SUPPRIMÉ DE LA PREMIÈRE «RÔTISSERIE»

(Voir Bibliographie, section C, § a)

Cette page, transcrite du manuscrit 1, folios 683-686, venait après la phrase: «... il ne m'en resta *bientôt plus* qu'une irritation vague, dont elle n'était plus même l'unique objet» (p. 265, l. 2-4, de la présente édition), et était immédiatement suivie du récit de la dernière visite faite par Tournebroche au château d'Astarac (p. 261, l. 28 et suiv., de la présente édition).

. . . .

... l'unique objet.

En cet état je vis entrer un jour dans la librairie une dame qui avait cessé d'être jeune sans cesser d'être agréable et dont la coiffe imitée de celle de madame de Maintenon annonçait une dévote. Elle me demanda en effet des livres de piété et elle en choisit un qu'elle me recommanda de lui porter moi-même. Je n'y manquai pas. Elle me reçut dans sa chambre, assise sur un sopha, en déshabillé galant.

Je devinai assez vite ses intentions pour épargner à sa pudeur l'ennui de les marquer davantage et je lui fis une violence dont elle sentit toute la délicatesse. Elle m'en sut gré et me montra sa reconnaissance par une fureur de passion mêlée de raffinements exquis dont Jahel elle-même ne m'avait pas donné l'idée.

[1] Elle reprit pour me congédier un air de pruderie qui me fit douter à moi-même de tout ce que j'avais vu, senti,

[1] *Variante non biffée:* «Au sortir de transports dont on ne peut donner l'idée...».

touché. J'y vis la preuve du soin extrême que cette dame prenait de sa gloire.

Elle revint plusieurs fois acheter *A l'Image de Sainte-Catherine* des livres pour ses dévotions.

Me jugeant discret, elle me garda assez longtemps. J'eus beaucoup à me louer d'elle, car non seulement elle me donna du plaisir autant que femme du monde, mais encore elle m'apprit l'art d'obtenir de la considération.

Je crus de mon devoir de faire une visite à M. d'Astarac, etc.

. . . .

LES OPINIONS DE M. JÉRÔME COIGNARD

A. *Edition originale*

Les Opinions de M. Jérôme Coignard recueillies par Jacques Tournebroche et publiées par Anatole France. Paris, Calmann-Lévy, 1893. In-18. Couverture jaune. 2 ff. non chiffrés (faux titre et titre), 290 pages, 1 f. non chiffré. Les exemplaires sur japon (20) et sur hollande (40) sont sous couverture glacée rouge sombre. Paru le 11 octobre 1893.

B. *Publication antérieure*

A la réserve de trois chapitres publiés en premier lieu dans le journal Le Temps, Les Opinions de M. Jérôme Coignard ont paru d'abord dans L'Écho de Paris, en une série d'articles intitulés: *Opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard sur les affaires du temps.*

I. *Les Ministres d'État*	L'Écho de Paris	du 22 mars 1893
II. *Saint Abraham*	Publié en partie dans Le Temps du 7 avril 1889. (Cf. La Vie littéraire, 3e *série*, tome 18.)	
III. *Les Ministres d'État* (suite et fin)	L'Écho de Paris	du 29 mars 1893
IV. *L'Affaire du Mississipi*	—	du 15 mars 1893
V. *Les Œufs de Pâques*	Le Temps	du 2 avril 1893
VI. *Le Nouveau Ministère*	L'Écho de Paris	du 5 avril 1893
VII. *Le Nouveau Ministère* (suite et fin)	—	du 12 avril 1893

VIII. *MM. Les Échevins*	—	du 19 avril 1893
IX. *La Science*	—	du 26 avril 1893
X. *L'Armée*	—	du 3 mai 1893
XI. *L'Armée* (suite)	—	du 10 mai 1893
XII. *L'Armée* (suite et fin)	—	du 17 mai 1893
XIII. *Les Académies*	—	du 12 juil. 1893
XIV. *Les Séditieux*	—	du 24 mai 1893
XV. *Les Coups d'État*	—	du 31 mai 1893
XVI. *L'Histoire*	Publié en partie dans LE TEMPS du 11 septembre 1887. (Cf. LA VIE LITTÉRAIRE, *1re série*, t. 17.)	
XVII. *M. Nicodème*	L'ÉCHO DE PARIS	du 7 juin 1893
XVIII. *La Justice*	—	du 14 juin 1893
XIX. *Récit de l'Huissier*	—	du 18 janv. 1893 (Sous le titre: «Histoire véritable d'Hélène Gillet».)
XX. *La Justice* (suite)	L'ÉCHO DE PARIS	des 14 et 21 juin 1893
XXI. *La Justice* (suite)	L'ÉCHO DE PARIS	du 28 juin 1893
XXII. *La Justice* (suite et fin)	—	du 5 juillet 1893

Une partie de l'étude dont Anatole France a fait l'avant-propos de son livre (*L'Abbé Jérôme Coignard*, pp. 273 et suiv. de la présente édition) a paru, sous le titre: *Conclusion*, dans L'ÉCHO DE PARIS du 19 juillet 1893.

Elle y était précédée des lignes suivantes:

«J'ai publié mardi dernier le dernier entretien familier de M. l'abbé Jérôme Coignard. Avant de quitter pour jamais cet homme tout à fait estimable, je crois de mon devoir de prononcer son éloge autant que me le permet la disproportion de l'auteur au sujet. Après quoi je vous ferai des contes et, à l'exemple de La Fontaine, je quitterai Ésope pour être tout à Boccace. Mais je tiens à honneur de saluer dignement le maître de Jacques Tournebroche, que nous ne reverrons plus. Et, pour qu'il soit manifeste que je fais l'éloge d'une âme généreuse, je dédie ces lignes:

A Octave Mirbeau...»

C. *Deuxième édition originale*

LES OPINIONS DE M. JÉRÔME COIGNARD recueillies par Jacques Tournebroche. Edition revue et corrigée par l'auteur. Paris, Calmann-Lévy, 1922. In-8° imprimé sur vélin blanc des Papeteries du Marais et tiré à 1800 exemplaires tous numérotés. 3 ff. non chiffrés (1 f. bl., faux titre et titre) et 256 pages (texte et table). Paru le 6 décembre 1922.

D. *Manuscrits*

La Bibliothèque Nationale possède, légués par M^{me} Arman de Caillavet:

1° le manuscrit de *Saint-Abraham* (Fonds français, N^{lles} acquisitions, n° 10809, 52 feuillets);

2° des fragments de l'avant-propos, catalogués sous le titre *Opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard, fragments* (Fonds français, N^{lles} acquisitions, n° 10804, 53 feuillets). Ces fragments, postérieurs à l'article de L'ÉCHO DE PARIS du 5 juillet 1893, au texte duquel ils étaient destinés à s'ajouter, n'ont pas tous été utilisés par Anatole France et restent en partie inédits.

TABLE DES MATIÈRES

LA RÔTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

J'AI DESSEIN DE RAPPORTER LES RENCONTRES SINGULIÈRES DE MA VIE 9
J'AI NOM ELME-LAURENT-JACQUES MÉNÉTRIER . 12
TEL QUE VOUS ME VOYEZ, DIT-IL, OU, POUR MIEUX DIRE, TOUT AUTRE QUE VOUS NE ME VOYEZ 23
CE QU'IL Y A DE MERVEILLEUX DANS LES AFFAIRES HUMAINES 28
CETTE NUIT-LA, NUIT DE L'ÉPIPHANIE 33
LE LENDEMAIN, NOUS CHEMINIONS 50
NOUS TROUVÂMES DANS LA SALLE A MANGER . . 58
APRÈS LE DÎNER, NOTRE HÔTE NOUS CONDUISIT DANS UNE VASTE GALERIE 65
TOUT LE LONG D'UN MOIS OU DE SIX SEMAINES, M. COIGNARD DEMEURA APPLIQUÉ JOURS ET NUITS 70
QUAND JE SORTIS DE LA RÔTISSERIE, IL FAISAIT NUIT NOIRE 75
NOUS MENÂMES, MON BON MAÎTRE ET MOI, JUSQU'AU PRINTEMPS, UNE VIE EXACTE ET RECLUSE 83
CETTE ANNÉE-LA, L'ÉTÉ FUT RADIEUX, D'OU ME VINT L'ENVIE D'ALLER DANS LES PROMENADES 90

JE NE SAIS COMMENT IL ME FUT POSSIBLE DE M'ARRACHER DES BRAS DE CATHERINE . . . 95
IL ME RESTAIT DE CE LONG ENTRETIEN LE SENTIMENT CONFUS D'UN RÊVE 109
LA PENSÉE DE CATHERINE OCCUPA MON ESPRIT PENDANT TOUTE LA SEMAINE 113
JAHEL TINT PAROLE 129
CE SOIR-LA, NOUS TROUVANT, MON BON MAÎTRE ET MOI, DANS LA RUE DU BAC 136
LE PETIT JOUR PIQUAIT DÉJA NOS YEUX FATIGUÉS 164
JE PRIS DONC, A LA TABLE DU CABBALISTE, MA PLACE ACCOUTUMÉE 186
LE LENDEMAIN, AU PETIT JOUR, JE RETOURNAI CHEZ LE CHIRURGIEN 240
DEUX JOURS SE PASSÈRENT EN DE CRUELLES ALTERNATIVES 248
M. LE CURÉ DE VALLARS FIT A M. JÉRÔME COIGNARD DES OBSÈQUES SOLENNELLES 252
TROIS JOURS APRÈS QUE MON BON MAÎTRE EUT RENDU L'ÂME 256
A CET ENDROIT, MA VIE PERD L'INTÉRÊT QU'ELLE EMPRUNTAIT DES CIRCONSTANCES 259
IL N'EST PAS D'AMOUR QUI RÉSISTE A L'ABSENCE 265

LES OPINIONS DE M. JÉRÔME COIGNARD

L'ABBÉ JÉRÔME COIGNARD 271
LES OPINIONS DE M. JÉRÔME COIGNARD 293
I LES MINISTRES D'ÉTAT 295
II SAINT ABRAHAM 300
III LES MINISTRES D'ÉTAT (SUITE ET FIN) . . 310
IV AFFAIRE DU MISSISSIPI 316
V LES ŒUFS DE PÂQUES 322
VI LE NOUVEAU MINISTÈRE 330
VII LE NOUVEAU MINISTÈRE (SUITE ET FIN) . 336
VIII MESSIEURS LES ÉCHEVINS 344
IX LA SCIENCE 351
X L'ARMÉE 357
XI L'ARMÉE (SUITE) 363
XII L'ARMÉE (SUITE ET FIN) 367
XIII LES ACADÉMIES 373
XIV LES SÉDITIEUX 381
XV LES COUPS D'ÉTAT 387
XVI L'HISTOIRE 394
XVII MONSIEUR NICODÈME 400
XVIII LA JUSTICE 406
XIX RÉCIT DE L'HUISSIER 409
XX LA JUSTICE (SUITE) 415
XXI LA JUSTICE (SUITE) 425
XXII LA JUSTICE (SUITE ET FIN) 429

BIBLIOGRAPHIE 433

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève

Imprimé en France